


ET
VE RI
TAS
CHRISTO
ECCLESIAE



ESSAI

SUR

L'HELLÉNISME ÉGYPTIEN

ET SES RAPPORTS AVEC

L'HELLÉNISME CLASSIQUE ET L'HELLÉNISME MODERNE

PAR

le Dr B. APOSTOLIDÈS

TOME PREMIER

L'Hellénisme sous l'Ancien et le Moyen Empire

1er FASCICULE

PARIS

H. WELTER, ÉDITEUR

59, RUE BONAPARTE, 59

1898



L'HELLÉNISME

sous l'Ancien et sous le Moyen Empire.

ESSAI

SUR

L'HELLÉNISME ÉGYPTIEN

ET SES RAPPORTS AVEC

L'HELLÉNISME CLASSIQUE ET L'HELLÉNISME MODERNE

PAR

le Dr B. APOSTOLIDÈS

TOME PREMIER

L'Hellénisme sous l'Ancien et le Moyen Empire

1er FASCICULE

PARIS

H. WELTER, ÉDITEUR

59, RUE BONAPARTE, 59

1898

Prix du fascicule : 6 francs

INTRODUCTION

Un des plus intéressants résultats des études égyptologiques de ces dernières années, est d'avoir reculé de plusieurs siècles les limites de l'Hellénisme égyptien, et de nous avoir fourni les moyens de mieux comprendre ses origines, ainsi que celles de l'Hellénisme en général[1].

Il y a dix ans, on ne connaissait pas en Égypte de monuments grecs antérieurs à l'époque Alexandrine. Les textes hiératiques, relatifs aux invasions des *Peuples de la Mer,* existaient seuls; mais, ce qu'ils mentionnaient sur la provenance et la nationalité de ces peuples était tellement incertain et vague que personne n'osait les invoquer à l'appui d'une démonstration sérieuse[2].

Il en était de même des récits d'Hérodote concernant les Caro-Ioniens du temps de Psammétique; non pas que la véracité de ces récits fût contestée, mais personne ne voulait admettre que ces corps mercenaires, qui n'ont jamais su conquérir la sympathie et la confiance des Égyptiens, aient pu exercer sur ce peuple l'influence civilisatrice qu'Hérodote leur attribue. D'ailleurs, disait-on, les guerres continuelles qui ont illustré le règne de Psammétique et de ses successeurs, de même que le climat inhospitalier de l'Égypte, doivent avoir contribué à décimer de très bonne heure les rangs de ces mercenaires; et, ce qui en est resté, après la chute d'Aprias, ne tarda pas à s'assimiler aux Égyptiens, ou à être expulsé un peu plus tard par les Perses.

C'est ce qui explique pourquoi Égyptologues et Historiens soutenaient encore, il y a dix ans, que le seul Hellénisme

égyptien dont on puisse parler sérieusement, était celui qui a été importé par les Macédoniens, ou par les Grecs qui les suivirent dans leurs conquêtes[3].

Les découvertes récentes des archéologues ont dissipé ces illusions. Des ruines de Naucratis, de Daphné, de Gurob et de l'Illahoun (pour ne citer que les localités dans lesquelles les recherches ont donné le plus de résultats) est sortie toute une nouvelle Grèce; une Grèce antérieure aux Ramsès, aux Tutmès et aux Usertesens; une Grèce contemporaine des Pepi et des Teta, fondateurs de la sixième dynastie; et, si les recherches se continuent, on ne tardera pas, nous en sommes convaincus, à acquérir la certitude, que les Grecs sont aussi anciens en Égypte qu'en Grèce même; qu'ils se sont développés simultanément dans les deux pays, et que ce qu'ils ont produit dans les îles de la mer Égée et dans le Péloponèse, ils l'ont produit également sur les bords du Nil.

Le premier pas dans cet ordre d'idées a été fait par M. Flinders Petrie. En 1885 et 1886, faisant les fouilles de Naucratis[4], la ville que le roi Amasis a mise à la disposition des Grecs établis dans ses États, le célèbre archéologue anglais a été assez heureux de mettre à jour non seulement les tombes, les temples et autres monuments publics des Naucratiens, mais encore leurs magasins de commerce, leurs factoreries et leurs dépôts. Il a réussi à découvrir les ateliers dans lesquels se fabriquaient les fameux vases Naucratiens, et ces beaux scarabées aux noms de Psammétique et d'Aprias qu'on retrouve de nos jours à Rhodes, à Chypre et dans plusieurs îles de l'Archipel.

Mais la plus intéressante de ces découvertes est indubitablement le grand nombre de fragments de poterie archaïque que M. Petrie a recueillis dans une tranchée pratiquée dans le temple d'Apollon le Milésien. C'était l'endroit où l'on enfouissait les vases hors de service qui avaient contenu les offrandes des fidèles, et pour ménager la place, on les brisait avant de les y déposer. Or, au dire de M. Cécil Schmidt, qui

a écrit l'article *sur la poterie peinte* contenu dans l'ouvrage de M. Petrie, la plupart de ces fragments se rattachent au style oriental. Ils rappellent et par leur matière, et par leurs décors, les types relevés par M. Salzmann dans les fouilles de Cameiros. Ils appartiennent à cette période de transition pendant laquelle certains dessins géométriques sont encore combinés avec des motifs d'origine asiatique ou égyptienne : animaux réels ou fantastiques, lions, taureaux, cerfs, oiseaux et surtout oiseaux aquatiques, fleurs de lotus, etc.; genre de composite qui se retrouve à Milo, à Santorin et dans d'autres îles de la mer Égée, et qui paraît avoir fleuri pendant des siècles dans toute l'étendue du monde Gréco-Oriental.

Mais ce qui donne à ces fragments de poterie une valeur inattendue, ce sont les inscriptions grecques dont ils sont littéralement couverts. Ces inscriptions sont toutes en lettres de l'alphabet ionien, de différentes localités ou époques; et, si elles ne peuvent pas témoigner des modifications que cet alphabet a subies graduellement à Naucratis, elles attestent certainement la variété des races grecques qui, à cette époque, ont émigré au pays des Pharaons.

Au dire de M. E. A. Gardner qui en a fait une étude à part, les plus archaïques de ces inscriptions seraient antérieures à celles d'Ipsamboul, et, par conséquent, à Psammétique Ier. Les lettres qui les caractérisent offrent en effet de si grandes ressemblances avec les originaux phéniciens qu'on est obligé de les reconnaître pour les plus anciens spécimens de l'écriture grecque, en les assimilant aux inscriptions de Théra et de Corinthe, lesquelles, selon les Archéologues, remonteraient au VIIe siècle av. J.-C.

Il résulterait de ces faits que la ville de Naucratis existait comme centre hellénique bien avant Amasis et Psammétique, et qu'elle était moins un poste militaire qu'une colonie industrielle et commerciale bien organisée, et en rapports suivis avec l'intérieur de l'Égypte, avec la Libye et les points les plus éloignés du monde grec de cette époque.

Cette conclusion est d'ailleurs en parfait accord avec

l'Histoire. D'après la chronique d'Eusèbe (II, p. 116), Naucratis a été construite par les Milésiens, alors qu'ils étaient devenus les maîtres de la mer (Olympiade VI, an 4, 753 ans av. J.-C.). Étienne de Byzance et le lexicographe Suidas (au mot Naucratis) sont également de cette opinion. Polycharme, cité par Athénée (XV, 675) prétend que Naucratis existait déjà dès la 23e Olympiade (685 ans av. J.-C.), et Polyène, dans ses *Stratégèmes*, cite des notabilités Cariennes, établies dans la Basse-Égypte bien avant que Psammétique fît son coup d'État. De sorte que la colonie caro-ionienne du temps de Psammétique, dont parle Hérodote, ne doit pas avoir été la première établie dans le pays, pas plus que celle du temps de Kyaxare, dont parle Strabon, fut la dernière[5].

Il y a enfin à observer que parmi les inscriptions mentionnées, M. E. A. Gardner en a reconnu un grand nombre appartenant à l'époque de la domination Persane; ce qui prouverait que Naucratis n'a pas beaucoup souffert durant l'occupation de l'Égypte par ces Asiates. Elle doit plutôt avoir prospéré, s'il est vrai que Cambyse en ait fait don à une de ses favorites.

Après Naucratis, M. Petrie a fait les fouilles de Daphné[6], la ville que Psammétique avait fait construire, comme résidence des Caro-Ioniens à son service, en 665 av. J.-C. Or, les résultats de ces fouilles indiquent clairement que la ville de Daphné, tant qu'elle a existé, a constitué un deuxième centre hellénique, qui mettait en rapport avec l'Égypte les villes les plus éloignées de l'Orient. C'est à Daphné que se trouvaient les deux grands *Stratopéda* qui protégeaient l'Égypte contre les invasions Assyriennes. Là se trouvaient aussi les arsenaux où Necho et Aprias firent construire les flottes qui eurent raison de l'arrogance des Phéniciens et des Sidoniens. C'était encore la ville des orfèvres et des métallurgistes, d'où les Égyptiens tiraient leurs armes et ustensiles, et d'où provenaient la plupart de ces bijoux d'or qui garnissent les vitrines du musée de Ghizeh.

Malheureusement Daphné n'a pas existé plus d'un siècle comme centre hellénique. Amasis a dû la détruire, après avoir réussi à renverser le dernier des Psammétiques, et transporter sa population en partie à Memphis, en partie à Naucratis[7]. Dès ce moment, cette dernière ville devint l'unique centre commercial grec, et put conserver cette situation, jusqu'à l'époque à laquelle le conquérant Macédonien fit construire sa ville favorite, Alexandrie.

Daphné ne paraît pas d'ailleurs avoir été le seul poste de soldats étrangers installés dans cette partie du Delta. Un peu plus à l'ouest des *Stratopéda*, à *Tel-el-Nebescheh*, M. Petrie a fouillé les ruines d'une autre ville antique : *Am*, voisine, et par moments, rivale de Tanis. Psammétique y aurait cantonné une division spéciale de troupes mercenaires, celle qui comprenait les Cypriotes. On y a trouvé, en effet, des tombeaux renfermant des fers de lance et des vases analogues à ceux de Chypre, et remontant très probablement au commencement de la XXVI[e] dynastie[8].

Une autre localité qui a été occupée en même temps que Daphné par les Caro-Ioniens, c'est Abydos[9]. Elle paraît avoir été également un *Stratopédon* destiné à contenir les habitants de la Haute-Égypte. C'est à cette population grecque que se rapportent indubitablement les nombreuses inscriptions caro-ioniennes que M. Sayce a relevées sur les temples de Ramsès et de Seti, et dont quelques-unes seraient aussi anciennes que celles d'Ipsamboul. Une d'elles semble même plus ancienne encore ; car, bien que l'alphabet soit ionien, l'E affecte la forme particulière d'un D barré, selon l'usage du vieux Corinthien[10].

En dehors de ces inscriptions, M. Sayce a relevé au même endroit un très grand nombre de *graffiti* en caractères *syllabaires* ou *cypriotes*, genre d'écriture usité par les Grecs asiatiques plusieurs siècles avant l'invention de l'écriture phénicienne, et qui a pu se conserver dans Chypre jusqu'au II[e] siècle avant notre ère. Malheureusement, il est très difficile de préciser l'époque à laquelle ces inscriptions


HARVARD COLLEGE
OCT 11 1907
LIBRARY

L'HELLÉNISME

sous l'Ancien et sous le Moyen Empire.

ESSAI

SUR

L'HELLÉNISME ÉGYPTIEN

ET SES RAPPORTS AVEC

L'HELLÉNISME CLASSIQUE ET L'HELLÉNISME MODERNE

PAR

le Dr B. APOSTOLIDÈS

TOME PREMIER

L'Hellénisme sous l'Ancien et le Moyen Empire

1er FASCICULE

PARIS

H. WELTER, ÉDITEUR

59, RUE BONAPARTE, 59

—

1898

Prix du fascicule : 4 francs

INTRODUCTION

Un des plus intéressants résultats des études égyptologiques de ces dernières années, est d'avoir reculé de plusieurs siècles les limites de l'Hellénisme égyptien, et de nous avoir fourni les moyens de mieux comprendre ses origines, ainsi que celles de l'Hellénisme en général[1].

Il y a dix ans, on ne connaissait pas en Égypte de monuments grecs antérieurs à l'époque Alexandrine. Les textes hiératiques, relatifs aux invasions des *Peuples de la Mer,* existaient seuls; mais, ce qu'ils mentionnaient sur la provenance et la nationalité de ces peuples était tellement incertain et vague que personne n'osait les invoquer à l'appui d'une démonstration sérieuse[2].

Il en était de même des récits d'Hérodote concernant les Caro-Ioniens du temps de Psammétique; non pas que la véracité de ces récits fût contestée, mais personne ne voulait admettre que ces corps mercenaires, qui n'ont jamais su conquérir la sympathie et la confiance des Égyptiens, aient pu exercer sur ce peuple l'influence civilisatrice qu'Hérodote leur attribue. D'ailleurs, disait-on, les guerres continuelles qui ont illustré le règne de Psammétique et de ses successeurs, de même que le climat inhospitalier de l'Égypte, doivent avoir contribué à décimer de très bonne heure les rangs de ces mercenaires; et, ce qui en est resté, après la chute d'Aprias, ne tarda pas à s'assimiler aux Égyptiens, ou à être expulsé un peu plus tard par les Perses.

C'est ce qui explique pourquoi Égyptologues et Historiens soutenaient encore, il y a dix ans, que le seul Hellénisme

égyptien dont on puisse parler sérieusement, était celui qui a été importé par les Macédoniens, ou par les Grecs qui les suivirent dans leurs conquêtes[3].

Les découvertes récentes des archéologues ont dissipé ces illusions. Des ruines de Naucratis, de Daphné, de Gurob et de l'Illahoun (pour ne citer que les localités dans lesquelles les recherches ont donné le plus de résultats) est sortie toute une nouvelle Grèce; une Grèce antérieure aux Ramsès, aux Tutmès et aux Usertesens; une Grèce contemporaine des Pepi et des Teta, fondateurs de la sixième dynastie; et, si les recherches se continuent, on ne tardera pas, nous en sommes convaincus, à acquérir la certitude, que les Grecs sont aussi anciens en Égypte qu'en Grèce même; qu'ils se sont développés simultanément dans les deux pays, et que ce qu'ils ont produit dans les îles de la mer Égée et dans le Péloponèse, ils l'ont produit également sur les bords du Nil.

Le premier pas dans cet ordre d'idées a été fait par M. Flinders Petrie. En 1885 et 1886, faisant les fouilles de Naucratis[4], la ville que le roi Amasis a mise à la disposition des Grecs établis dans ses États, le célèbre archéologue anglais a été assez heureux de mettre à jour non seulement les tombes, les temples et autres monuments publics des Naucratiens, mais encore leurs magasins de commerce, leurs factoreries et leurs dépôts. Il a réussi à découvrir les ateliers dans lesquels se fabriquaient les fameux vases Naucratiens, et ces beaux scarabées aux noms de Psammétique et d'Aprias qu'on retrouve de nos jours à Rhodes, à Chypre et dans plusieurs îles de l'Archipel.

Mais la plus intéressante de ces découvertes est indubitablement le grand nombre de fragments de poterie archaïque que M. Petrie a recueillis dans une tranchée pratiquée dans le temple d'Apollon le Milésien. C'était l'endroit où l'on enfouissait les vases hors de service qui avaient contenu les offrandes des fidèles, et pour ménager la place, on les brisait avant de les y déposer. Or, au dire de M. Cécil Schmidt, qui

a écrit l'article *sur la poterie peinte* contenu dans l'ouvrage de M. Petrie, la plupart de ces fragments se rattachent au style oriental. Ils rappellent et par leur matière, et par leurs décors, les types relevés par M. Salzmann dans les fouilles de Cameiros. Ils appartiennent à cette période de transition pendant laquelle certains dessins géométriques sont encore combinés avec des motifs d'origine asiatique ou égyptienne : animaux réels ou fantastiques, lions, taureaux, cerfs, oiseaux et surtout oiseaux aquatiques, fleurs de lotus, etc.; genre de composite qui se retrouve à Milo, à Santorin et dans d'autres îles de la mer Égée, et qui paraît avoir fleuri pendant des siècles dans toute l'étendue du monde Gréco-Oriental.

Mais ce qui donne à ces fragments de poterie une valeur inattendue, ce sont les inscriptions grecques dont ils sont littéralement couverts. Ces inscriptions sont toutes en lettres de l'alphabet ionien, de différentes localités ou époques; et, si elles ne peuvent pas témoigner des modifications que cet alphabet a subies graduellement à Naucratis, elles attestent certainement la variété des races grecques qui, à cette époque, ont émigré au pays des Pharaons.

Au dire de M. E. A. Gardner qui en a fait une étude à part, les plus archaïques de ces inscriptions seraient antérieures à celles d'Ipsamboul, et, par conséquent, à Psammétique I[er]. Les lettres qui les caractérisent offrent en effet de si grandes ressemblances avec les originaux phéniciens qu'on est obligé de les reconnaître pour les plus anciens spécimens de l'écriture grecque, en les assimilant aux inscriptions de Théra et de Corinthe, lesquelles, selon les Archéologues, remonteraient au VII[e] siècle av. J.-C.

Il résulterait de ces faits que la ville de Naucratis existait comme centre hellénique bien avant Amasis et Psammétique, et qu'elle était moins un poste militaire qu'une colonie industrielle et commerciale bien organisée, et en rapports suivis avec l'intérieur de l'Égypte, avec la Libye et les points les plus éloignés du monde grec de cette époque.

Cette conclusion est d'ailleurs en parfait accord avec

l'Histoire. D'après la chronique d'Eusèbe (II, p. 116), Naucratis a été construite par les Milésiens, alors qu'ils étaient devenus les maîtres de la mer (Olympiade VI, an 4, 753 ans av. J.-C.). Étienne de Byzance et le lexicographe Suidas (au mot Naucratis) sont également de cette opinion. Polycharme, cité par Athénée (XV, 675) prétend que Naucratis existait déjà dès la 23e Olympiade (685 ans av. J.-C.), et Polyène, dans ses *Stratégèmes*, cite des notabilités Cariennes, établies dans la Basse-Égypte bien avant que Psammétique fît son coup d'État. De sorte que la colonie caro-ionienne du temps de Psammétique, dont parle Hérodote, ne doit pas avoir été la première établie dans le pays, pas plus que celle du temps de Kyaxare, dont parle Strabon, fut la dernière[5].

Il y a enfin à observer que parmi les inscriptions mentionnées, M. E. A. Gardner en a reconnu un grand nombre appartenant à l'époque de la domination Persane; ce qui prouverait que Naucratis n'a pas beaucoup souffert durant l'occupation de l'Égypte par ces Asiates. Elle doit plutôt avoir prospéré, s'il est vrai que Cambyse en ait fait don à une de ses favorites.

Après Naucratis, M. Petrie a fait les fouilles de Daphné[6], la ville que Psammétique avait fait construire, comme résidence des Caro-Ioniens à son service, en 665 av. J.-C. Or, les résultats de ces fouilles indiquent clairement que la ville de Daphné, tant qu'elle a existé, a constitué un deuxième centre hellénique, qui mettait en rapport avec l'Égypte les villes les plus éloignées de l'Orient. C'est à Daphné que se trouvaient les deux grands *Stratopéda* qui protégeaient l'Égypte contre les invasions Assyriennes. Là se trouvaient aussi les arsenaux où Necho et Aprias firent construire les flottes qui eurent raison de l'arrogance des Phéniciens et des Sidoniens. C'était encore la ville des orfèvres et des métallurgistes, d'où les Égyptiens tiraient leurs armes et ustensiles, et d'où provenaient la plupart de ces bijoux d'or qui garnissent les vitrines du musée de Ghizeh.

Malheureusement Daphné n'a pas existé plus d'un siècle comme centre hellénique. Amasis a dû la détruire, après avoir réussi à renverser le dernier des Psammétiques, et transporter sa population en partie à Memphis, en partie à Naucratis[7]. Dès ce moment, cette dernière ville devint l'unique centre commercial grec, et put conserver cette situation, jusqu'à l'époque à laquelle le conquérant Macédonien fit construire sa ville favorite, Alexandrie.

Daphné ne paraît pas d'ailleurs avoir été le seul poste de soldats étrangers installés dans cette partie du Delta. Un peu plus à l'ouest des *Stratopéda*, à *Tel-el-Nebescheh*, M. Petrie a fouillé les ruines d'une autre ville antique : *Am*, voisine, et par moments, rivale de Tanis. Psammétique y aurait cantonné une division spéciale de troupes mercenaires, celle qui comprenait les Cypriotes. On y a trouvé, en effet, des tombeaux renfermant des fers de lance et des vases analogues à ceux de Chypre, et remontant très probablement au commencement de la XXVIe dynastie[8].

Une autre localité qui a été occupée en même temps que Daphné par les Caro-Ioniens, c'est Abydos[9]. Elle paraît avoir été également un *Stratopédon* destiné à contenir les habitants de la Haute-Égypte. C'est à cette population grecque que se rapportent indubitablement les nombreuses inscriptions caro-ioniennes que M. Sayce a relevées sur les temples de Ramsès et de Seti, et dont quelques-unes seraient aussi anciennes que celles d'Ipsamboul. Une d'elles semble même plus ancienne encore ; car, bien que l'alphabet soit ionien, l'E affecte la forme particulière d'un D barré, selon l'usage du vieux Corinthien[10].

En dehors de ces inscriptions, M. Sayce a relevé au même endroit un très grand nombre de *graffiti* en caractères *syllabaires* ou *cypriotes*, genre d'écriture usité par les Grecs asiatiques plusieurs siècles avant l'invention de l'écriture phénicienne, et qui a pu se conserver dans Chypre jusqu'au IIe siècle avant notre ère. Malheureusement, il est très difficile de préciser l'époque à laquelle ces inscriptions

remontent[11]. Si toutefois, on prend en considération les termes et les formes grammaticales très archaïques qui s'y rencontrent[12], on est tenté de les considérer comme appartenant à la XXIIe dynastie (950 à 1000 ans av. J.-C.). La Palestine, la Syrie et la Phénicie ayant été reconquises par les rois de cette dynastie, il est à présumer, en effet, qu'un grand nombre des habitants de ces contrées ont été obligés d'émigrer sur le Nil. D'ailleurs, c'est à cette époque que remonte la provenance des poteries Phéniciennes, Cypriotes et Égéennes que M. Petrie a trouvées dans les tombes de Kahun, près de Fayoun, et dont la plupart se trouvent aujourd'hui en Angleterre[13].

Continuant ses recherches, M. Petrie découvrait en 1888, à Gurob, dans la Haute-Égypte, une ville qui, construite par Tutmès III, a été détruite ou abandonnée deux siècles plus tard. Il mettait au jour une collection de poteries Phéniciennes, Cypriotes et Égéennes, ainsi que plusieurs pièces de vrais vases Mycénéens[14]. Or, ces mêmes vases figurés avec d'autres objets de même style à l'extérieur du sanctuaire en granit du temple de Tutmès III, à Karnak, ont été reconnus comme consacrant la mémoire du tribut payé par les habitants de la Syrie et des Iles de la Grande Mer au roi d'Égypte, ce qui rend évident leur provenance Égéenne et Mycénéenne[15].

Mais, presque en même temps, on découvrait en Grèce et à l'île de Rhodes, dans les tombeaux de l'Époque mycénéenne, des objets sortant de fabriques égyptiennes; des scarabées portant les noms des rois et des reines connus dans l'histoire, des morceaux de faïences égyptiennes, et des tablettes sur lesquelles était gravé le nom de Tutmès III qui a régné vers l'an 1550 av. J.-C.[16].

Évidemment la plupart de ces objets, les plus précieux surtout, y ont été importés par le commerce; mais il ne peut en être dit autant du reste. Le transport des marchandises était à cette époque beaucoup plus coûteux que de nos jours, et permettait à peine l'exportation de pays si éloignés d'objets encombrants, fragiles et de peu de valeur.

On est par conséquent forcé d'admettre que les vases de cette catégorie étaient fabriqués en Égypte même, par des ouvriers grecs que l'appât du gain, ou simplement le hasard, avaient amenés dans ces régions. Mais, si cette hypothèse est acceptable pour les objets d'un usage ordinaire, on peut bien l'admettre aussi pour les objets de luxe. L'histoire nous enseigne, d'ailleurs, qu'à partir de Tutmès III, jusqu'à la mort de Chu-en-aten, la Syrie, la Phénicie et la plupart des îles de l'Archipel, étaient tributaires des rois d'Égypte, et il est très vraisemblable que ces rois aient favorisé l'installation dans leurs États d'artisans étrangers aptes à la fabrication des objets de luxe, si goûtés par leur peuple.

Il est donc permis de croire que sous le règne de Tutmès III et de ses successeurs, il y avait un grand nombre de Grecs installés dans la vallée du Nil; et que non moins nombreux étaient ceux qui venaient chaque année s'y livrer au commerce, précisément à cause du bon accueil qui les y attendait.

La Société archéologique d'Athènes n'a pas été moins heureuse dans ses entreprises.

En 1889 et 1890, deux de ses membres, les plus zélés, MM. Tsountas et Staïs, fouillant les tombeaux de l'Époque mycénéenne ont eu la bonne fortune de découvrir, imprimés sur des poteries ou gravés sur des pierres, certains signes qui semblaient être des caractères graphiques[17]. L'un de ces signes a la forme du Π grec, un autre ressemble jusqu'à l'identité à la lettre qui, dans l'alphabet cypriote, exprime les syllabes Πα-Βα-Φα. Un troisième représente un H. Ces mêmes signes, mêlés à d'autres de différentes formes, ont été trouvés ensuite à Goulas, à Knossos, à Praissos, en Crète, et dans plusieurs îles voisines de l'Archipel[18]. Or, étant donnés leurs formes, leur groupement méthodique, et, plus particulièrement, les nombreuses analogies qu'ils présentent avec les signes d'écriture hiéroglyphique et cypriote, on a été amené à reconnaître qu'on avait là de

vrais signes graphiques, et non des dessins d'ornementation, comme on l'avait cru tout d'abord.

Mr Ewans[19], qui s'en est occupé plus spécialement, les divise en deux catégories; en caractères *idéographiques* et en caractères *linéaires*. Parmi les premiers, on remarque, comme dans les hiéroglyphes Hittites, des figures représentant la tête et les différentes parties du corps humain, ou bien encore des quadrupèdes, des reptiles, des oiseaux, des plantes et aussi des objets de la vie ordinaire; tandis que la plupart des caractères linéaires ressemblent identiquement aux lettres de l'alphabet syllabaire des Cypriotes. D'où on a pu conclure que dans le monde Méditerranéen, il existait dans l'antiquité un système d'écriture absolument différent du Phénicien et de l'Égyptien, et qui, à l'époque Mycénéenne, était déjà passé de la forme idéographique à la forme linéaire.

Or, ces mêmes signes, gravés non seulement sur les poteries et sur la pierre, mais aussi sur plusieurs objets d'un usage journalier, ont été découverts presque en même temps par M. Petrie dans la Haute-Égypte, dans les ruines d'une ville du temps d'Usertesen, l'un des Pharaons de la XIIe dynastie[20] (an 2500 av. J.-C.); et, ce qui est remarquable, c'est que la plupart de ces lettres (20 sur 32) étaient également identiques à celles de l'alphabet cypriote; de sorte qu'il ne peut y avoir de doute sur l'origine commune de ces différents caractères.

Ces découvertes, déjà si intéressantes par elles-mêmes, acquièrent une tout autre importance si on les rapproche d'un fait rapporté par Plutarque et que, jusqu'à présent, aucun égyptologue n'a cru devoir prendre en considération.

Ce fait est le suivant[21] :

Lorsque les Spartiates étaient les maîtres de la Béotie (380 av. J.-C.), Agésilas fit ouvrir près d'Haliarte le tombeau d'Alcmène, pour envoyer à Sparte les restes de la mère d'Hercule. Or, au dire d'un Thébain qui a assisté à l'exhumation, on trouva un petit bracelet, deux amphores en

terre cuite et une plaque de bronze sur laquelle se trouvaient des lettres très anciennes que nul ne put comprendre, mais qui avaient une grande ressemblance avec l'écriture Égyptienne. Agésilas envoya cette plaque au Roi d'Égypte Nectenabe Ier, et le pria d'en demander l'explication aux prêtres. Le prophète de Memphis, nommé Knouphis, compara les caractères qu'elle portait avec ceux des Vieux Livres enfermés dans le Temple, et déclara que c'était là l'écriture en usage au temps du Roi Proteus et qu'on avait enseignée à Hercule dans sa jeunesse[22].

Or, d'après Hérodote[23], Protée compte parmi les Rois de la XIIe dynastie, et c'est précisément l'époque à laquelle se rapportent les découvertes de M. Petrie.

Mais, presque au même temps, régnait aussi à Corinthe le persécuteur de Belérophon, Proitos, dont le nom ressemble absolument à celui du roi Protée; et grâce aux immortelles poésies d'Homère, nous savons que ce Proitos correspondait par écrit, avec son beau-père, le roi de Lycie[24].

Tout concourt donc à nous faire adhérer à cette opinion: que sous les rois de la XIIe dynastie, il y avait en Égypte, établi depuis un certain temps, un peuple étranger, qui faisait usage d'une écriture et probablement aussi d'une langue usitées également à Chypre, à Candie, en Péloponèse et dans une grande partie de la Grèce continentale.

Il est difficile de dire aujourd'hui que ce *syllabaire égéen*, assez justement nommé ainsi par M. Ewans, cache, à l'instar du syllabaire cypriote, un idiome hellène, ou s'il ne doit pas plutot être considéré comme l'écriture exclusive des peuples pré-helléniques connus sous les noms de Minyènes, de Mycénéens, de Graecoi. Sans aucun doute, tous les deux procèdent d'une et même origine : le *syllabaire troyen*[25]; mais tandis que le syllabaire cypriote représente la dernière transformation que l'original a subie — *la forme éolienne* — le syllabaire égéen trahit une ancienneté de plusieurs dizaines de siècles. Il appartient en effet à ce groupe d'écritures Asiatiques dont les restes figurent, à côté des caractères phéniciens, dans les alphabets des

Phrygiens, des Lyciens, des Cariens[26], etc., des temps historiques, et il se laisse beaucoup mieux comprendre comme l'écriture ancienne de ces peuples émigrés en Péloponèse et dans les îles de la mer Égée, que comme une variété du Cypriote. D'ailleurs, il diffère de ce dernier assez pour qu'il ne soit pas permis d'attribuer à ses caractères la valeur phonologique de ceux du Cypriote.

Il ne faut pas cependant oublier qu'à l'époque dont il est question les peuples hellènes avaient déjà fait leur apparition dans ces parages, et que très probablement ils s'étaient servi de l'écriture des indigènes bien avant que les Éoliens établis à Chypre aient pensé à l'accommoder aux besoins de leur idiome. Il y a donc grande probabilité pour que, parmi les inscriptions égéennes recueillies par M. Ewans, il y en ait plusieurs qui cachent un idiome hellène. Mais nous n'en aurons guère la certitude que lorsque le hasard nous aura mis entre les mains une de ces inscriptions bilingues qui ont permis à M. Schmith de pénétrer le mystère du syllabaire cypriote[27].

Une série de faits de cette nature ne pouvaient certes laisser longtemps les Égyptologues indifférents; et les plus entreprenants d'entre eux ne tardèrent pas à se livrer à un examen minutieux des textes, afin de s'assurer s'ils ne contenaient pas de données propres à éclairer d'un nouveau jour la question.

Trois points étaient à éclaircir :

Déterminer le nom que les anciens Égyptiens donnaient aux Grecs; indiquer les textes qui en font mention; enfin, relever les circonstances dans lesquelles on parle de ce peuple.

Heureusement, la première de ces questions, la plus difficile, était déjà résolue par le doyen des Égyptologues, M. Lepsius, et d'une façon qui ne laisse rien à désirer.

En 1866, ayant découvert la stèle portant le décret trilingue de Canope[28], il remarquait que partout où dans le

texte grec se trouvait le mot Ἕλληνες, le texte démotique portait le mot *Uinen*, et le hiéroglyphique celui de *Ha-neb-u*, dessiné au moyen d'une branche de papyrus accolée à trois corbeilles. Or, comme les mêmes signes se remarquent avec des modifications insignifiantes dans toutes les copies que nous possédons de ce décret, il ne peut y avoir de doute sur la synonymie de ces trois mots.

Un autre texte, de la même époque ptolémaïque, tout aussi officiel que le précédent, bien connu sous le nom de « *Table des neuf nations*[29] », nous renseigne encore mieux sur ce sujet.

Faisant mention des Ha-neb-u, l'auteur de ce document dit : « On désigne de ce nom les habitants des îles et « du littoral de la Grande Mer (la mer Égée), les très « nombreux peuples du Nord qui font usage des eaux de « la Rivière (le Nil), de même que ceux qui ont construit « et habitent la ville d'Alexandrie. » On peut donc de ces données conclure que les anciens Égyptiens considéraient, comme étant de même origine, les Ha-neb-u des monuments, les peuples des îles de la mer Égée, et ceux qui plus tard ont construit et habité la ville d'Alexandrie, et que pour cette raison ils les appelaient tous *Ha-neb-u*.

Malheureusement nous ne connaissons pas encore l'étymologie de ce mot, ni dans quelles circonstances il a été créé.

On a cru longtemps, avec Lepsius[30], que *Ha-neb-u* signifiait *les maîtres ou les occupants de la Basse-Égypte*. La branche de papyrus qui constitue la première partie synthétique de ce mot, étant en effet l'idéogramme de la Basse-Égypte, et les trois corbeilles superposées qui suivent, celui du pluriel du mot « *neb* » (maître), rien ne s'opposait à cette interprétation; et déjà, on se demandait s'il ne fallait pas voir dans ces Ha-neb-u, le peuple qui a mis fin aux rois de la IIIe dynastie, lorsque M. Brugsh a donné une nouvelle explication, on dirait, venue là tout exprès pour faire descendre ce peuple archaïque du rang de maîtres et de conquérants à celui de mercenaires.

Se basant sur ce fait que les anciens Égyptiens s'orientaient vers le sud, et que, par conséquent, ce qui pour nous est nord, pour eux ne représentait que l'ouest ou le derrière, l'illustre collaborateur de Mariette se crut autorisé à traduire le mot Ha-neb-u par « *Ceux qui sont derrière* « *leurs maîtres. Ceux qui suivent les maîtres qui les ont* « *choisis pour les accompagner à la guerre, par conséquent* « *les peuples faisant le métier de mercenaires*[31] ». Et, en effet, telle était aussi la signification que les Égyptiens du temps des Psammétiques donnaient au nom de Iouni, le nom ethnique des Ha-neb-u de cette époque.

Cependant une étude plus approfondie de la langue égyptienne ne tarda pas à nous apprendre que le mot *Neb*, pour avoir la signification qui sert de base à ces deux interprétations, doit précéder et non suivre le sujet qu'il régit, ce qui n'est pas le cas dans le mot Ha-neb-u. Les Égyptiens disaient bien *Neb-ha* ou *Neb-ka* « maître de la maison ou du palais », *Neb-mast* « maître de la vérité », etc., mais jamais *Ha-neb*, ou *Ka-neb*, ou *Mast-neb*. Et cette règle est tellement rigoureuse qu'on ne peut admettre d'exception[32].

Mais les Égyptologues qui ont le plus contribué à faire ressortir le peu de valeur de ces explications, les Birch, les Chabas, les De Rougé, les Max Müller, etc., ont été impuissants eux-mêmes à en donner de meilleures.

Partant de l'idée que le mot *Neb*, lorsqu'il se trouve seul dans la phrase, se laisse facilement traduire par « *Tout* » ou par « *Chaque* », les Égyptologues en question ont cru pouvoir traduire Ha-neb-u, l'un par « *tout le Nord* » ou « *toute la Basse-Égypte* », l'autre par « *tous les habitants de la Basse-Égypte* », le troisième par « *tous les Septentrionaux* » ou « *tous les peuples du Nord en général*[33] », etc.

Mais l'erreur de ces différentes interprétations saute aux yeux, lorsqu'on se rappelle que le mot *Ha-neb-u* se trouve dans les plus anciens textes désignant, non tous les peuples du Nord en général, mais un peuple allophyle déterminé[34], installé dès la plus haute antiquité dans la Basse-Égypte, et s'associant tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de ses

voisins : les Rébu ou les Haroussa, pour disputer le pouvoir aux Égyptiens. Les plus anciens textes assignent même à ce peuple, comme habitation, le grand îlot du Delta, connu sous le nom de « *Grand Circuit* », formé par la Méditerranée, les deux bras du Nil et les canaux qui les faisaient communiquer dans le centre du Delta[35].

Peu satisfaits de ces explications, plusieurs Égyptologues cherchent enfin à faire revivre l'ancienne traduction de Champollion et de Rosellini[36], d'après laquelle le mot *Ha-neb-u,* sourtout dans sa forme de *Ha-i-ou-nib-u,* constitue l'idéogramme phonétique du mot Iouni, le nom par excellence du peuple Grec.

Mais ceux qui pensent ainsi oublient sans doute que le mot Iouni n'a pas été créé en Égypte, mais dans l'Asie occidentale, et très probablement en Mésopotamie, où il a servi dès la plus haute antiquité à désigner tous les peuples d'origine hellène en général[37]. C'est de là qu'il a été importé en Égypte, mais à une époque relativement très moderne, afin de servir de radical à un mot dont l'existence date de la construction même des Pyramides.

En effet, le plus ancien texte égyptien qui fasse mention du mot Iouni est une tablette cunéiforme trouvée à Tel-el-Amarna, dans laquelle il est question d'un haut fonctionnaire, d'origine Ionienne, auquel le roi avait confié une mission spéciale en Phénicie, fait qui ne laisse aucun doute et sur la provenance du mot, et sur l'époque à laquelle il a été importé dans le pays[38].

Dans les textes écrits en égyptien, nous trouvons pour la première fois ce mot dans le poème de Pentahour, désignant un des peuples alliés du roi de Cheta, dans la guerre contre Ramsès II ; et le plus intéressant, c'est que dans ce texte le mot est écrit en hiéroglyphes tout à fait différents de ceux qui expriment le mot Ha-neb-u[39].

Quelle que soit cependant la solution que l'avenir réserve à cette question, il n'en est pas moins vrai que nous avons dans le mot *Ha-neb-u* un groupe d'idéogrammes qui peut être parfaitement considéré comme le cartouche officiel du

2

peuple Hellène, figurant sur les monuments. Dans tous les textes bilingues ou trilingues où on le rencontre, ce mot est constamment rendu par Ἕλληνες et sur tous les bas-reliefs portant le cartouche des Ha-neb-u, on reconnaît facilement le type et le costume des Grecs du vieux temps[40]. Aussi, sans nous préoccuper davantage de ce que ce mot peut signifier, nous allons nous en servir comme guide dans la recherche des textes qui font mention du peuple qui le portait, et nous nous estimerons très heureux si nous parvenons toujours à deviner ce qui s'y trouve écrit à son sujet.

Grâce aux travaux de MM. Lepsius, Brugsch, Wiedemann, Maspero, et tout dernièrement de M. Max Müller, il est aujourd'hui acquis à la science que le mot *Ha-neb-u* se retrouve dans les plus anciens textes égyptiens, en commençant par ceux qui tapissent les chambres mortuaires des grandes Pyramides de Pepi et de Teta, les deux premiers Rois de la VI[e] dynastie (3500 ans av. J.-C.)[41]. Et le plus important, c'est que partout où ce mot est écrit, il ressort de la phrase même, que ceux qui le portaient comme nom formaient un des principaux éléments ethniques de la population Égyptienne de cette époque[42].

Les plus grands faits d'armes qui ont illustré le règne de ces deux Rois, et qui leur ont valu des titres honorifiques exceptionnels, faits d'armes dont les scribes ont dû tenir compte dans leurs inscriptions funéraires, sont d'avoir réduit à l'impuissance les *Ha-neb-u* et d'avoir sauvé de leurs mains l'Égypte et ses domaines sacrés.

C'est ainsi que dans l'inscription de la chambre funéraire de la grande Pyramide de Téta, le scribe chargé de faire l'éloge du défunt s'écrie :

« Protégé par Isis et par Nephtys, et en Ta qualité de
« *km-vr*[r] et de *vd-vr*[r], Tu as franchis les canaux et les marais;
« et, grand et circulant comme Osiris (Le Nil), Tu as
« enfermé dans leur circuit les Ha-neb-u. »

« O grand Roi, dit un autre scribe en s'adressant à Pepi !
« Second Osiris, Tu tiens dans tes bras (Tu protèges) toutes

« les divinités (d'Égypte), tous leurs biens. Grand et circulant « comme lui, Tu renfermes de tous côtés les *Ha-neb-u*[43]. »

Et cette même phrase se répète encore, mais bien plus explicite sur le sarcophage de Ipi-nhu (L. D. II, 99, *a*) : « Tu contiens l'univers et en Ta qualité de *bdn* « circulant » « tu circonscris de tous côtés les Ha-neb-u[44]. »

Or, ces deux rois n'ayant pas eu l'occasion de porter la guerre hors de l'Égypte, les Ha-neb-u dont parlent les inscriptions ne pouvaient être que ceux installés dans la Basse-Égypte.

Maintenant, les a-t-on réellement réduits, comme le dit le scribe ? Rien n'est moins vrai.

Trois siècles après, lorsqu'Amenemha Ier a voulu fonder le premier Empire Thébain, les derniers qu'il a dû combattre furent les Matiù et leurs alliés, les Ha-neb-u[45]. Et déjà sous Amenemha III, malgré les prétendues victoires remportées sur les Ha-neb-u, on avait lieu de craindre de nouvelles attaques de leur part. Il existe encore le rapport de l'officier chargé de mettre le pays à l'abri d'une invasion éventuelle des Asiates, rapport dans lequel cet officier expose qu'après avoir fait occuper les défilés conduisant au désert arabique, il en a fait autant du côté de la branche Sethroïtique du Nil. Il y a fait poster une flottille montée par les marins affectés au service personnel du roi, et ayant pour mission de surveiller les moindres mouvements des *Ha-neb-u;* ce qui indique l'importance qu'on donnait à cette époque à ce peuple allophylle de la Basse-Égypte et à ses excursions sur le domaine des Pharaons[46].

On est donc amené à croire que les Hellènes étaient établis dans la Basse-Égypte bien avant la VIe dynastie, et qu'ils constituaient, ainsi que nous venons de le dire, un des éléments les plus importants de la population égyptienne de cette époque. Aussi, la Basse-Égypte, dès la plus haute antiquité, était-elle considérée comme le pays des Ha-neb-u, et ceux-ci reconnus comme les habitants habituels des contrées septentrionales du Delta[47].

A partir de la XIIe dynastie, jusqu'à l'expulsion des Hyxos, nous perdons de vue les *Ha-neb-u;* mais on se tromperait fort en concluant de ce fait, que ce peuple a été expulsé du territoire, ou absorbé par l'élément indigène. Tout porte à croire au contraire, que dans cette longue et lugubre période de l'Histoire égyptienne, qui a été très justement comparée à notre Moyen âge, les *Ha-neb-u* non seulement n'ont jamais quitté le pays, non seulement y ont continué à conserver leur position séculaire et à être toujours les plus redoutables adversaires des Pharaons, mais encore il leur est arrivé plus d'une fois de parler en maîtres dans la Basse-Égypte. Un texte de la XIIIe dynastie nous les représente en guerre contre les Pharaons; un autre, de la même époque, nous donne le nom d'une divinité qui était plus particulièrement invoquée contre les *Ha-neb-u* et un troisième, que feu M. Dumichen a relevé sur les murs de l'Hypogée du temple de Dendera, désigne les *Ha-neb-u* parmi les peuples étrangers ayant conquis successivement le pays du Nil : les Perses, les Hyxos et les Haroussa [48]. Enfin le seul roi de la XIVe dynastie dont la tradition nous ait conservé le nom, s'appelait Timaios [49], nom sur la forme grecque duquel il est inutile d'insister. Les noms grecs sont ensuite très fréquents chez les rois de la XVIIe dynastie collatérale [50], et tout porte à croire qu'à cette époque la Basse-Égypte a été réellement réoccupée par des peuples d'origine hellène.

Quoi qu'il en soit, sous la XVIIIe dynastie, nous trouvons les *Ha-neb-u* se partageant presque à partie égale l'Égypte avec les Égyptiens, et exerçant une influence civilisatrice telle qu'il n'en fût jamais exercée. Leurs chefs, *les Princes des Ha-neb-u*, étaient les plus puissants potentats de l'Égypte, les plus fervents partisans de la politique anticléricale de *Chou-en-Aten;* aussi, ont-ils joué un très grand rôle dans la guerre civile et religieuse qui a éclaté au lendemain de la mort de ce roi; et, s'il faut en croire la tradition, *Hor-em-heb,* le dernier roi de la XVIIIe dynastie, celui qui a réussi à éteindre la guerre civile, et à maintenir

pendant longtemps l'ordre et la tranquillité dans le pays, était un Tenao, partageant secrètement les idées politiques et religieuses des *Ha-neb-u*[51].

Malheureusement, à la mort de ce roi dont on peut encore admirer la statue au musée de Turin, le parti clérical a réussi à gagner définitivement sa cause, et pour s'assurer les bénéfices de la victoire, il n'hésita pas à faire monter sur le trône d'Égypte un militaire dont l'histoire ne donne ni l'origine ni les antécédents, en lui imposant comme condition l'expulsion des *Ha-neb-u* et de tous ceux qui partageaient leurs croyances; et ce Pharaon, qui s'appelait *Ramsès*, ainsi que son fils *Seti* ont si bien rempli leur engagement, qu'à partir de leur règne, nous ne rencontrons plus les *Ha-neb-u* que derrière les chars des Pharaons triomphateurs, ou bien encore dans les carrières, comme condamnés aux travaux publics.

Tel est dans ses grandes lignes, l'esprit de la teneur des textes concernant les *Ha-neb-u*. Quant à la question de savoir si ce nom a toujours été donné à un et même peuple ou à plusieurs, question qui nous a été suggérée par notre ami et maître M. Revillout, nous nous réservons de la traiter dans le corps même de l'ouvrage, alors qu'il s'agira de l'histoire de l'Égypte.

Lorsqu'on est en possession de telles preuves en faveur de l'extrême ancienneté du peuple grec sur les bords du Nil, comment pourrait-on ne pas prendre en considération les traditions grecques, hébraïques et égyptiennes, d'après lesquelles des peuples hellènes ont émigré à des époques préhistoriques, soit de l'Asie ou des îles de l'Archipel, en Égypte, soit de ce dernier pays, en Grèce; construit des villes, fondé des royaumes et exercé une influence civilisatrice plus ou moins accentuée? De quel droit mettrait-on de côté la tradition commune aux Grecs et aux Égyptiens qui fait de Danaüs l'un des deux Princes ayant jadis régné simultanément dans les pays du Nil : Prince qui serait peut-être mort sur le trône sans les intrigues des

courtisans et des prêtres[52]? Comment ne pas croire à cette tradition Rhodienne : qu'à une certaine époque préhistorique, qu'il n'est pas difficile de déterminer aujourd'hui, les Haliens, les ancêtres des Éoliens, chassés de leurs possessions des îles de l'Archipel et de la Syrie par les Sémites, ont émigré dans la Basse-Égypte pour y devenir les maîtres[53]? Comment traiter enfin de légende la tradition juive. d'après laquelle Moïse, le législateur d'Israël, a reçu en Égypte, en dehors de l'instruction hiératique, une instruction profane qui lui a été donnée par des maîtres grecs[54]?

Certes, ces traditions, que se sont transmises des peuples ignorants et superstitieux, ont fini par être dénaturées, à un tel point qu'on est en droit de les suspecter. Mais la critique, elle aussi, a fait fausse route, pensons-nous, en appliquant à l'âge légendaire la méthode qui convient aux temps historiques et en faisant table rase de renseignements anciens si intéressants, sans se donner même la peine de s'assurer de ce qu'ils pouvaient avoir d'authentique.

On peut en dire autant des *Auteurs Grecs* dont les ouvrages constituaient jusqu'au commencement de ce siècle, la seule source à laquelle on puisait les éléments de l'histoire de l'Égypte et qui, de nos jours, sont si mal traités par la critique[55].

Évidemment, ce qu'Hérodote raconte sur l'histoire ancienne de l'Égypte est bien un peu du domaine légendaire, et avant de le citer pour une démonstration sérieuse, on doit être circonspect; mais, il ne faut pas oublier non plus que ces légendes sont la reproduction des idées que les Égyptiens de cette époque avaient sur les antiquités de leur pays. On doit d'autant plus les respecter que les dernières études faites sur les monuments ont déjà confirmé un grand nombre d'entre elles. Dans une série d'articles d'une rare érudition, parus dans l'*Annuaire* de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, M. Maspero a démontré de la manière la plus concluante

qu'un grand nombre de ces légendes sont basées sur des faits historiques que la tradition a plus ou moins défigurés. M. Wiedemann, de son côté, en a fait autant dans le bel ouvrage qu'il vient de publier sur le second livre d'Hérodote; et, M. Croiset, avec un tact tout particulier, a réfuté une à une les nombreuses attaques dont l'historien grec a été l'objet de l'autre côté du détroit[56].

Mais la plus grande erreur que la critique moderne a imputée à Hérodote et dont aucun de ses admirateurs n'a songé à le réhabiliter, c'est d'avoir apporté le désordre dans la chronologie des rois d'Égypte et d'avoir fait errer, à travers les siècles, les savants, y compris Diodore, en leur imposant une histoire égyptienne en opposition avec celle que les monuments nous enseignent.

Il suffirait cependant de lire avec attention cette partie de son ouvrage pour comprendre que ces interversions dans la liste royale sont dues à une faute de pagination, commise très probablement par le copiste chargé de fournir à la bibliothèque d'Alexandrie l'exemplaire destiné au public.

En effet, rien n'est plus facile, dans la copie des textes, que de confondre entre elles les pages qui commencent par la même phrase. La preuve que c'est bien là le cas du texte d'Hérodote, c'est que le simple remplacement du passage contenu des §§ 100 à 123 par celui que comprennent les §§ 124 à 136, passages commençant tous les deux par la phrase Μετὰ δὲ τοῦτον (ἐβασίλευσε), suffit à rétablir les Rois cités par cet Historien dans l'ordre identique de ceux qui ont construit les monuments qu'Hérodote a admirés dans son voyage, sur la route de Memphis à Crocodilopolis[57].

Cette mutation faite, et sans changer un *iota* au texte, on a, en première ligne, Ménas, le fondateur présumé de Memphis. Après lui, Khéops, Khefren et Mykérinos, les constructeurs des grandes pyramides de Ghizeh. Viennent ensuite Asychis, la reine Nitocris, puis les guerres civiles qui remplissent les six siècles suivants, durant lesquels ont été construits les monuments moins importants de Darschour et de Saqqarah ; enfin, en dernier lieu, le roi Moeris

qui a creusé le lac dont il a pris le nom et les deux Usertesen, les plus intéressants des Rois de la XIIe dynastie.

Cette modification dans la pagination du texte se trouve d'ailleurs corroborée par ce fait que le nombre total des Rois qui ont régné jusqu'à l'arrivée d'Hérodote en Égypte. est, d'après Manéthon et les Listes royales de 364, dont 34 représentent les Rois des 4 premières dynasties, et 330 ceux des dynasties suivantes. Or Hérodote ne parlant que de ces derniers, la phrase : Μετὰ δὲ τοῦτον κατέλεγον, etc., qui commence le § 100, se rapporte bien au dernier Roi de la IVe dynastie, et non à Ménas, comme il appert du texte actuel[58].

Hérodote ne dit rien des monuments de la Haute-Égypte, ni des Rois qui les ont fait élever. Mais cette omission ne veut pas dire que l'Historien n'a pas visité la Haute-Égypte, pas plus qu'elle ne peut signifier que les monuments de cette contrée n'étaient plus en état, alors, de frapper son attention. Il n'est pas admissible qu'un chercheur, comme Hérodote, ait pu rester si longtemps dans ce pays sans savoir que ses plus intéressants monuments étaient précisément ceux de la Thébaïde et qu'il ait négligé d'aller les visiter. D'ailleurs lui-même nous dit avoir été à Élephantine, et les monuments qu'il a rencontrés ont dû certainement l'impressionner d'une toute autre façon qu'ils n'impressionnent aujourd'hui le voyageur. La raison du silence que l'historien grec garde à leur sujet doit être recherchée ailleurs. Elle provient très vraisemblablement de ce qu'il en avait déjà parlé antérieurement, à la place voulue de son ouvrage, et assez en détail pour n'avoir pas à y revenir. Or, si ces descriptions ne se retrouvent pas dans ses écrits, c'est que le texte en a très probablement été tronqué. On pourrait même avancer, sans crainte, que toute la partie de son ouvrage contenant l'historique des monuments et des rois qui se sont succédé de la XIIe à la XXIVe dynastie, a été détruite par quelque misérable politicien de la Basse-Époque, ayant intérêt à faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler la mémoire de ses prédécesseurs;

usage, malheureusement très fréquent, chez les anciens Égyptiens et que les Greco-Romains n'ont pas manqué d'imiter[59].

Mais ce qui est arrivé à Hérodote est arrivé également à Diodore et, par malheur, dans des proportions bien plus importantes. Le désordre dans la succession chronologique des Rois est plus grand ici, et, pour disparaître, nécessite de nombreux changements. Il faudrait tout d'abord placer les §§ 63 et 64 immédiatement après le § 51, 4; faire suivre ensuite les §§ 51, 6 — 59, 4, et, après celui-ci, les §§ 62, 61, 60 et 65, etc., comme nous les classons dans nos notes[60]. En faisant ce changement et quelques modifications insignifiantes dans le texte[61], on arrive à donner à la liste des Rois cités par Diodore, l'ordre dans lequel ils se présentent chez Manéthon.

En effet, les quatre premières dynasties de Diodore ressemblent à un tel point à celles de l'historien Égyptien, qu'on pourrait croire que l'un a copié l'autre. On y trouve le même nombre de Rois, presque les mêmes noms et les mêmes événements. Mais si l'on examine avec plus d'attention les deux auteurs, on est vite convaincu que Diodore, tout en suivant Manéthon, le complète très avantageusement. C'est du premier, en effet, que nous tenons que la fondation de Thèbes a coïncidé avec l'avènement de la IIe dynastie[62], et celle de Memphis avec celui de la IIIe[63]. C'est lui, qui nous a signalé l'ingérence des Éthiopiens dans les affaires d'Égypte pendant la XVIIIe dynastie[64], trois faits de la plus haute importance pour l'Histoire de ce pays et sur lesquels les textes et les monuments restent muets.

Un autre point sur lequel Diodore l'emporte sur Manéthon, c'est la date de la construction des grandes Pyramides. « S'il faut en croire les ouï-dire, rapporte l'Historien grec, la construction de ces monuments remonterait à mille et quelques ans; mais ceux qui entendent se baser sur les données *écrites* des temples (et Diodore en était un), leur accordent un âge de 3400 ans[65]. » Manéthon[66], au contraire,

croyait que cette date était celle de la fondation du premier Empire égyptien et, aujourd'hui, on a presque la certitude que cet événement a précédé d'environ mille ans la construction des Pyramides.

Diodore passe sous silence les Rois des V[e] et VI[e] dynasties, très probablement parce que son texte a subi là une première mutilation. Le fait est que le temps qu'il compte à partir du Roi dont il a parlé en dernier lieu, jusqu'à l'avènement d'Usertesen I[er], est de 633 ans (19 générations); et si on remonte cette période sur la liste de Manéthon, en partant du règne d'Usertesen I[er], on arrive juste à la mort du roi Pepi qui a illustré la VI[e] dynastie. Or, c'est à la mort de celui-ci que commence cette série de roitelets des VII[e] et VIII[e] dynasties qui ont entretenu la guerre civile dans le pays, et desquels Diodore nous dit ne pas avoir voulu tenir compte.

On comprend dès lors combien on a tort de dire que Diodore a copié Hérodote jusque dans ses erreurs; ou que, ne connaissant pas l'Égyptien, il n'a fait que reproduire les racontars recueillis par ses prédécesseurs, auprès des interprètes dont Hérodote a plus d'une fois signalé les récits incohérents. Ceux qui pensent ainsi oublient sans doute que lorsque Diodore est allé en Égypte, le grec était la langue dominante dans le pays; et, les nombreux papyrus que nous possédons de cette époque, attestent d'une manière irréfutable que les prêtres Égyptiens d'alors connaissaient cette langue bien mieux que les Macédoniens. Il lui était par conséquent très facile de recueillir directement des Prêtres tous les renseignements que contenaient leurs archives. D'ailleurs le fait est attesté par l'auteur même, et il n'y a aucune raison de mettre sa véracité en doute.

Ὅσα μὲν οὖν Ἡρόδοτος καί τινες τῶν τὰς Αἰγυπτίων πράξεις συνταξαμένων ἐσχεδιάκασιν, ἑκουσίως προκρίναντες τῆς ἀληθείας τὸ παραδοξολογεῖν καὶ μύθους πλάττειν ψυχαγωγίας ἕνεκα, παρήσομεν, αὐτὰ δὲ τὰ παρὰ τοῖς ἱερεῦσι τοῖς κατ' Αἴγυπτον ἐν ταῖς ἀναγραφαῖς γεγραμμένα φιλοτίμως ἐξητακότες ἐκθησόμεθα. (Diodore, Lib. I. 65.)

C'est à cette source donc, et non chez Hérodote, que Diodore a puisé ses renseignements, et c'est pourquoi son Histoire sera toujours une des plus précieuses à consulter, lorsqu'il s'agira de celle de l'Égypte, surtout à propos des époques sur lesquelles le témoignage des monuments nous fait défaut.

Malheureusement cet ouvrage a subi le même sort que celui d'Hérodote. A part le passage que nous venons de signaler, toute la partie qui contenait le récit des rois du Moyen et du Nouvel empire a disparu, très probablement détruite ou éliminée par les mêmes mains et dans le même but; et, comme les patriotes du Grand-Empire en ont fait autant des monuments de leurs prédécesseurs, nous nous trouvons aujourd'hui, en ce qui concerne cette partie de l'histoire Égyptienne, en pleine obscurité, nonobstant les nombreux textes qui nous restent de cette époque, et les grands progrès que l'Égyptologie a réalisés dans ces dernières années.

La critique n'a pas mieux traité Manéthon[67]; on a commencé par trouver sa chronologie mauvaise, comme s'il était possible de faire quelque chose de plus précis dans un pays où jamais l'on n'a tenu compte de la succession du temps. On a prétendu ensuite que Manéthon avait bouleversé l'ordre de la succession des rois et la durée de leur règne mentionnée dans les listes officielles, sans se préoccuper des différences qu'il est facile de constater entre ces listes. Pour avoir dit qu'un roi égyptien s'appelait Αἴγυπτος, un autre Δαναός, pour avoir attribué la fondation de Jérusalem aux Hyxos, Manéthon a été dénoncé comme ayant puisé les éléments de son histoire aux sources hébraïques et grecques, plutôt que dans les archives de son pays. Et cependant tous les Hellénistes de nos jours s'accordent à reconnaître que Danaos et Aegyptos ne sont pas des noms grecs, mais des transcriptions de deux noms barbares, lesquels, ainsi que nous allons le voir, sont Égyptiens[68]. Grâce aux tablettes cunéiformes de Tel-el-

Amarna, nous savons de plus que lorsque les Israélites vinrent s'établir en Palestine, la ville de Jérusalem, non seulement existait déjà, mais encore était la résidence d'un de ces roitelets allophylles que les Pharaons comptaient parmi leurs vassaux[69].

Si les écrits de Manéthon contiennent des erreurs, ces erreurs incombent toutes à ses compilateurs. C'est Josèphe Flavius, d'Alexandrie, qui, ayant à défendre la noblesse et l'ancienneté du peuple d'Israël, sérieusement contestée par les Romains, fit dire le premier à Manéthon que les Juifs étaient des descendants directs des Hyxos, et que leur installation en Palestine remontait au temps les plus reculés de l'existence humaine[70]. Ce fut lui qui, pour mettre en meilleure posture le roman de Joseph et de Putiphar, transporta à la XVe dynastie les rois appartenant à la XVIIe; et cette opinion, reprise par Jules Africain, prit à ce point racine dans la science, que la critique fut impitoyable pour Eusèbe, lequel avait osé mettre en circulation une autre opinion : la vraie[71]. Ce furent enfin les compilateurs qui, ne pouvant comprendre ce que Manéthon voulait dire en appelant les rois de la XVIIe dynastie : Ἕλληνες, se crurent autorisés à substituer à ce mot l'un : ἀλλόφυλοι, l'autre ἀδελφοί et le troisième ἄλλοι[72].

On ne saurait donc être assez circonspect dans le choix des renseignements que l'antiquité nous a légués, que la critique les récuse ou les recommande.

Mais, les monuments, les textes et les Auteurs Grecs, ne constituent pas la seule source, à laquelle il nous soit permis de puiser pour arriver à la solution de la grande question qui nous occupe.

Si, comme nous en sommes convaincu, les Grecs étaient établis dès la plus haute antiquité sur les bords du Nil, ils ne se sont pas certes bornés à exercer le métier de potier. Il est permis, au contraire, d'admettre qu'ils s'y sont livrés à toutes les industries connues, et qu'ils leur ont donné ce caractère de grâce et de beauté qui est

le propre de leurs productions. De plus, un peuple plus ou moins doué par la nature qui, après être resté des siècles entiers en contact avec les Égyptiens, finit par être absorbé par eux, doit nécessairement avoir exercé une influence réelle sur leur constitution physique et morale, et avoir laissé dans leur pays des traces tangibles de sa présence et de son activité.

Aussi, un examen minutieux du Peuple Égyptien qui portera sur sa complexion physique, ses facultés morales, sa langue, ses institutions politiques et religieuses; bref, sur tout ce qui a constitué sa vie matérielle et intellectuelle; examen mis en parallèle avec celui du peuple Grec nous fournira, nous en sommes certains, des renseignements d'un genre spécial, et nous indiquera d'une façon plus précise la part que chacun de ces deux peuples a prise dans le développement de l'autre.

Mais pour atteindre ce but, il nous faudra rompre avec l'esprit systématique qui, malheureusement, domine encore la science. Nous devrons surtout abandonner la doctrine de l'unité ou de l'homogénéité des grands peuples et des grandes civilisations de l'antiquité, et plus particulièrement celles des Égyptiens et des Grecs; doctrine que les Égyptologues et les Hellénistes de notre époque admettent comme article de foi.

Indubitablement, l'Égypte est le seul pays qui puisse se vanter d'avoir conservé dans la population des campagnes les types de sa race primitive. L'extrême ressemblance des habitants de nos jours, avec les Égyptiens figurés sur les monuments et les nombreuses habitudes qu'ils ont de commun avec les occupants de la même contrée, il y a 50 siècles, confirment cette opinion d'une façon décisive. Mais, quel est celui qui pourrait, en conscience, attribuer à cette population primitive tout ce qui a été produit de grand et de beau en Égypte, durant ces 50 siècles? si l'on songe surtout que ce peuple, qui a pu braver le temps et les circonstances, a subi maintes fois la domination étrangère ;

si l'on veut bien se rappeler que toutes les fois que l'Égypte a traversé une période d'évolution intellectuelle et matérielle soudaine, cette période a presque toujours coïncidé avec l'occupation étrangère ; et, qu'au contraire, toutes les fois que la population primitive de la vallée du Nil a réussi à devenir maîtresse de ses destinées, elle n'a fait que rétrograder ?

Mariette qui a été un des plus fervents partisans de l'unité du peuple et de la Civilisation Égyptienne, s'est vu obligé de déclarer à la fin, que l'Égypte n'est qu'une expression géographique et que le nom d'Égyptien revient de droit à tous ceux qui ont occupé ce pays et qui y ont laissé des traces de leur passage[73]. Étant donné donc que ces peuples, avant de venir sur les bords du Nil, ont occupé également d'autres contrées ; et que, là aussi, ils ont développé leurs aptitudes, comment peut-on se servir de leurs œuvres pour attribuer à un de ces pays une influence directe sur les autres ?

Une autre unité nationale à analyser dans ses éléments est celle des Phéniciens.

Depuis les travaux de M. Movers, on a pris l'habitude de confondre les Phéniciens avec les Sémites et d'attribuer à ces derniers tout ce qui a été fait par leurs prédécesseurs. Procédant ainsi, on est arrivé à nous doter d'un sémitisme qui n'a jamais existé, et on se fait fort de le découvrir partout et à toutes les époques de l'existence humaine. Mais, grâce à une étude plus approfondie des textes, et plus particulièrement, grâce à la découverte des tablettes cunéiformes de Tel-el-Amarna, il est aujourd'hui acquis à la science que lorsque vers le quinzième siècle avant notre ère, les enfants d'Israël vinrent s'établir dans la Syrie, ils trouvèrent ce pays occupé depuis longtemps par une population mixte, répartie en plusieurs petits États indépendants, et dont chacun trahissait une origine à part[74]. Il y avait des Hethéens, des Amorrhéens, des Sidoniens, des Touriens, des Alasiens, des Kads, etc., etc., avec une population plus ancienne, au teint basané, que les Israélites appelaient

Kanaan, les Égyptiens Fenchu, et les Grecs Φοίνικας [75]; et, le plus important, c'est que ces différents peuples avaient déjà joué un rôle très important dans le pays, et avaient développé chacun une civilisation à part, que les Sémites n'ont fait que s'approprier.

Il en est de même de l'unité du peuple et de la civilisation Hellène, que les savants contemporains cherchent à soutenir, les uns, en discréditant les peuples Pré-Helléniques, les autres en les comprenant dans la même famille ethnique que les Hellènes. Il suffirait cependant de lire avec attention Homère pour apprendre que les Chefs de l'expédition contre la ville de Troie, les Achéens et les Argiens, étaient des étrangers qui avaient réussi à conquérir le Péloponèse, les îles de l'Archipel et une très grande partie de la Grèce continentale; que les différents peuples qu'il y avaient assujettis parlaient des langues qui leur étaient inconnues, et avaient chacun des croyances, des traditions, des aspirations politiques même, différentes; que plusieurs de ces peuples étaient apparentés ou alliés avec les Troyens, dont les Achéens avaient juré l'extermination; et, fait plus important, qu'en compagnie de Troyens, les peuples Pré-Helléniques de la Grèce insulaire et continentale avaient atteint bien avant d'être soumis par les Hellènes un degré de civilisation que ces derniers n'ont fait que détruire [76].

Il serait donc aussi injuste qu'erroné de vouloir attribuer à ces derniers venus tout ce que leurs prédécesseurs avaient produit de beau; et, *a fortiori*, de s'en servir comme preuve de l'influence de l'Hellénisme ou du Sémitisme sur des pays qui avaient déjà eu pour habitants les mêmes peuples que ceux que les Hellènes avaient trouvé établis en Grèce, les Sémites dans la Syrie.

Le défaut de cette manière de procéder apparaît bien plus clairement dans les doctrines concernant la langue, la religion, l'art.

Oubliant que l'Égyptien et le Grec ont absorbé toutes les langues étrangères qui se sont parlées dans les deux

pays, les linguistes de nos jours n'ont pas hésité à mettre en avant la doctrine : que ces deux langues, l'Égyptien et le Grec, sont les filles aînées d'une langue-mère, et que l'une a donné naissance au Libyen, au Sémite et au Couchite ; l'autre à l'Hellène, à l'Illyrien, au Thrace, et à tous les autres idiomes autrefois employés dans la péninsule grecque et que les anciens considéraient comme des idiomes barbares[77].

Ne tenant aucun compte de la diversité des mœurs, des religions et des capacités industrielles qui se sont rencontrées dans la vallée du Nil, les Égyptologues les plus renommés de notre temps n'hésitent pas à nous représenter la religion égyptienne comme un système philosophique développé de toutes pièces dans le pays, et contenant les germes de toutes les idées philosophiques et religieuses plus tard en honneur chez les autres peuples[78]. On nous parle de l'Art égyptien comme d'une plante éclose spontanément dans les environs de Memphis, et dont les produits ont servi de modèles aux artistes de tous les pays de l'univers !

Nous croyons qu'il est temps de renoncer à ces hypothèses qui nous éloignent tous les jours de la vérité, et de nous habituer à comprendre les peuples anciens, et leurs civilisations, en analysant leurs éléments ethniques, et en cherchant à établir exactement la part qu'il revient à chacun dans le développement des autres.

Pénétré de ces idées, nous nous proposons de soumettre, à notre tour, l'histoire de l'Égypte à un examen minutieux, dans le but de voir si elle ne contient pas des faits propres à nous fixer sur les conditions dans lesquelles ces peuples d'origine hellène sont venus s'installer sur les bords du Nil, sur le temps qu'ils y ont séjourné, et sur le rôle qu'ils ont joué, soit comme initiateurs, soit comme initiés. Nous voudrions en somme, réunir ici les premiers éléments d'une *Histoire de l'Hellénisme développé sur les bords du Nil* et, dans la mesure du possible, indiquer ses rapports, avec *l'Hellénisme classique* et *l'Hellénisme moderne*.

Nous ne nous dissimulons pas que nous entreprenons là une œuvre au-dessus de nos forces, et que le résultat peut parfaitement ne pas répondre à l'effort. Mais nous n'avons pas la prétention d'apporter une œuvre complète. Nous serions trop heureux si nous arrivions à grouper dans un même travail les nombreux faits recueillis dans ces dernières années, et si nous pouvions ainsi ouvrir la voie à plus autorisés et à plus compétents qui auront alors à parachever notre simple ébauche.

C'est alors que notre but sera atteint.

B. Apostolidès.

NOTES

1. Voir Champollion et Rosellini (*Monumenti storici*, t. III, parte I, pag. 421-426). Chabas (*Études sur l'antiquité historique*). Lepsius (*Ueber den Namen der Ioner auf den Aegyptischen Denkmälern*, dans les *Monatsbericht d. Berl. Akad. d. Wiss.*, 1855, p. 457). Ernest Curtius (*Die Ioner vor der Ionischen Wanderung*, Berlin, 1855), et plus particulièrement Flinders Petrie (*The Egyptian Bases of Greek History* dans le *Journal of Hellenic Studies*, vol. XI, 1890) et A. Wiedemann (*Die ältesten Beziehungen zwischen Aegypten und Griechenland*. Vortrag. Leipzig, 1888), et (*Die Kulturbeziehungen Altaegyptens zum Auslande*) dans les *Bonner Jahrbüch.*, Heft XCIX.

2. La grande inscription de Karnak qui fait mention de cette invasion a été traduite par Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 567), commentée par Chabas (*Études sur l'Antiquité historique*, p. 151), par De Rougé (*Rev. Archéolog.*, 1867), et en dernier lieu par Brugsch (*Schliemanns' Ilion*, p. 824), traduit en français par Mme Egger.

3. Voir Letronne (*Civilisation égyptienne depuis l'établissement des Grecs sous les Psammétiques jusqu'à la conquête d'Alexandre le Grand*, dans les *Mélanges d'érudition et de critique historique*). G. Grote (*Histoire de la Grèce*, trad. franç. par Sadous, vol. V, p. 41 et suiv.) A. Wiedemann (*Geschichte Aegyptens von Psammetich I. bis Alexander den Grossen*, Leipzig, 1880). Le même (*Geschichte Aegyptens*, Gotha, 1884, p. 604 et suiv.). Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*. 5e édit., Hachette). Percy-Gardner (*New Chapters in Greek History*, London, 1892).

4. Voir Flinders Petrie et A. Gardner (*Naukratis*, London 1886 et 1888).

Sous le titre de *Forschungen über Orient*, M. Wiedemann a donné dans le *Philologos* un très bon résumé de cet ouvrage, de même que M. Mallet dans son excellent volume sur *Les Premiers établissements Grecs en Égypte au VIIe et au VIe siècle*, Paris 1893.

5. Les épigraphistes allemands sont peut-être dans le vrai en contestant aux inscriptions archaïques de Naucratis l'ancienneté qui leur est accordée par M. Gardner. La forme égyptienne de certaines de leurs lettres, dont M. Gardner a tiré son ingénieuse théorie de l'origine plus archaïque de l'alphabet de Naucratis, laisse en effet plus facilement voir le résultat de l'influence directe que l'écriture égyptienne a exercée sur l'écriture ionienne. Il est même très probable que ces inscriptions ont été écrites par ces Égyptiens hellénisés, connus sous le nom d'*interprètes*, Διερμηνεῖς, qui, étant plus familiarisés avec

l'écriture égyptienne, étaient amenés tout naturellement, à donner aux lettres similaires de cette dernière les formes qu'elles avaient dans l'alphabet démotique ou hiératique. Or, cette habitude, qui date du temps du premier Psammétique, s'étant continuée même après Amasis, enlèverait toute valeur chronologique aux inscriptions écrites en caractères de ce genre.

Mais les adversaires de M. Gardner ont grandement tort en concluant de ce fait que la fondation de Naucratis ne remonte pas au delà du règne d'Amasis. Car s'il est vrai que M. Petrie a découvert dans les ruines de cette ville une fabrique de scarabées et que ces scarabées portent les cartouches des premiers rois de la XXVI[e] dynastie à l'exception de celui d'Amasis, on est forcé d'admettre que cette fabrique a cessé de fonctionner avant l'avènement de ce Pharaon, et que la ville dans laquelle elle se trouvait était bien plus ancienne qu'elle. D'ailleurs Brugsch a démontré que Naucratis était une ancienne ville égyptienne, dont les Grecs n'ont fait qu'helléniser le nom, et Hérodote, de son côté, en faisant le récit de la courtisane Rhodope et de son protecteur Charaxos, nous fait très bien comprendre que, au temps d'Amasis, Naucratis avait déjà atteint le plus haut degré de son développement; ce qui implique qu'à l'avènement de ce roi elle existait déjà et depuis longtemps. Consultez à ce sujet Wiedemann, *Herodot's II. Buch*, p. 606, et Mallet, *Les inscriptions de Naucratis et l'époque controuvée de la fondation de cette ville*. (*Rev. Archéolog*. 1885.)

6. Voir Flinders Petrie (*Tanis, Nebescheh and Defenneh*, London 1888), et le compte rendu de M. Furtwängler dans la *Berliner Philolog. Wochenschrift* 1890, p. 517-521, et Mallet, *Les Premiers établissements*, etc.

7. Voir *Herod.*, II, § 154.

8. Ces tombes se distinguent des tombes égyptiennes, auxquelles elles sont mêlées, par leur orientation, par l'absence totale de figurines funéraires et par les objets qu'elles renferment, fers de lances, des fourches de bronze et des poteries semblables à celles des Cypriotes.

9. Voir *Mallet*, *l. c.*, p.

10. Voir S. Reinach, *Chronique d'Orient*, 1884, p. 88.

11. Les plus anciennes inscriptions syllabaires de Chypre ne remontent pas au delà du VI[e] siècle avant notre ère. Mais il est certain que ce genre d'écriture est beaucoup plus ancien, et que les Grecs établis dans cette île s'en sont servis bien avant l'apparition de l'écriture phénicienne, ce qui nous reporte au X[e] siècle. Voir Georges Schmith (*Transact. of the Society of Bibl. Archeolog.*, 1872), Breal (*Journal des Savants*), Berger (*Hist. de l'écriture dans l'antiquité*. 2[e] édit. 1892, p. 47-48).

12. Une de ces inscriptions est ainsi conçue :

(Αρι)στοχλεφης ο Σελαμινιος μ' ανε. « Ανε, dit M. Sayce, est un mot

homérique qui se trouve aussi dans les *Tragiques*, à Pindare et à Hérodote. L'orthographe Σελαμινιος est très remarquable.

Dans une autre inscription on lit : Σοφης ο Τιμοφαναχτος Αχαιφος = Αχαιος avec Διγαμμα. Κεραμιυς et ῆς, sont deux autres formes nouvelles données par ces *graffiti*. Cette dernière est la troisième personne du singulier de l'imparfait, comme en Arcadien, dialecte dont la proche parenté est affirmée par ce nouveau témoignage. (*Berlin. Philolog. Wochenschrift*, 1884, 24 mai).

13. D'après M. Petrie (*The Egyptian Bases of Greek History*), une de ces tombes serait du XIe siècle, à cinquante ans près.

14. Voir Flinders Petrie, *Illahun*.

15. Voir Wilkinson, *The Manners and Custom of the ancient Egyptian*, vol. I, pl. a. et Steindorfer dans l'*Archaeolog. Anzeiger* 1892, p. 11.

16. Voir Ἀρχαιολ Ἐφημ 1891, p. 17. Winter *Archaeolog. Anzeiger* 1891, p. 37.

17. Voir Τσούντας Μυκῆναι, p. 213 et 214, et Staïs dans le *Bulletin archéolog.*, 1892, p. 73.

18. Voir Ewans (*Primitive Pictographs and a Præ-Phœnician Script from Crete and the Peloponnese*), dans le *Journal of Hellenic Studies*, 1894, p. 270.

19. Voir *id. ibid.*, p. 302.

20. Voir Flinders Petrie, *Illahun, Kahun and Gurob*, pl. XV.

21. Voici extrait du passage en question.

Εὑρέθη δ' οὖν ** σώματος, ψέλλιον δὲ χαλκοῦν οὐ μέγα καὶ δύ' ἀμφορεῖς κεραμεοῖ γῆν ἔχοντες ἐντὸς ὑπὸ χρόνου λελιθωμένην ἤδη καὶ συμπεπηγυῖαν ** τοῦ μνήματος ** πίναξ χαλκοῦς ἔχων γράμματα πολλὰ θαυμαστὰ ὡς παμπάλαια· γνῶναι γὰρ ἐξ αὐτῶν οὐδὲν παρεῖχε καίπερ ἐκφανέντα τοῦ χαλκοῦ καταπλυθέντος, ἀλλ' ἴδιός τις ὁ τύπος καὶ βαρβαρικὸς τῶν χαρακτήρων ἐμφερέστατος Αἰγυπτίοις· διὸ καὶ Ἀγησίλαος, ὥς ἔφασαν, ἐξέπεμψεν ἀντίγραφα τῷ βασιλεῖ δεόμενος δεῖξαι τοῖς ἱερεῦσιν, εἰ ξυνήσουσιν.

. . . .

Γράμματα δὲ πολλὰ παρ' Ἀγησιλάου κομίζων Ἀγητορίδας ὁ Σπαρτιάτης ἧκεν εἰς Μέμφιν ὡς Χόνουφιν τὸν προφήτην, ** ποτὲ συμφιλοσοφοῦντες διετρίβομεν ἐγὼ καὶ Πλάτων καὶ Ἐλλοπίων ὁ Πεπαρήθιος. ἧκε δέ, πέμψαντος βασιλέως καὶ κελεύσαντος τὸν Χόνουφιν, εἴ τι συμβάλλοι τῶν γεγραμμένων, ἑρμηνεύσαντα ταχέως ἀποστεῖλαι· πρὸς ἑαυτὸν δὲ τρεῖς ἡμέρας ἀναλεξάμενος βιβλίων τῶν παλαιῶν παντοδαποὺς χαρακτῆρας, ἀντέγραψε τῷ βασιλεῖ καὶ πρὸς ἡμᾶς ἔφρασεν, ὡς Μούσαις ἀγῶνα συντελεῖσθαι κελεύει τὰ γράμματα· *τοὺς δὲ τύπους εἶναι τῆς ἐπὶ Πρωτεῖ βασιλεύοντι γραμματικῆς, ἣν Ἡρακλέα τὸν Ἀμφιτρύωνος ἐκμαθεῖν*· Plutarque. *De Genio Socratis*, § 5.

22. Le fond historique de ce récit nous parait indiscutable.

En Béotie, il y avait dans l'antiquité comme de nos jours un grand nombre de tombeaux à coupole de l'époque mycénéenne auxquels le

peuple attachait des souvenirs historiques ou religieux soit par déférence pour quelque Héros ou quelque Saint protecteur de la localité, soit pour les préserver du sacrilège. On ne sera pas non plus surpris qu'Agésilas, devenu maître de la Béotie, ait fait ouvrir un de ces tombeaux, celui que le peuple avait consacré à la mémoire d'Alcmène, pour transporter à Sparte les restes de la mère du héros, qu'il comptait avec orgueil parmi ses ancêtres. Ses prédécesseurs en avaient fait autant, et Hérodote nous raconte les ruses qu'ils employèrent pour enlever à la ville d'Argos les cendres d'Oreste. Le fait s'était passé d'ailleurs en plein IVe siècle, en présence de témoins dignes de foi; et Plutarque qui s'intéressait particulièrement à tout ce qui concernait son pays, a eu certes à cœur de puiser à bonne source les détails précis et circonstanciés de son récit. Les objets, enfin, qu'on y a trouvés sont ceux qu'on trouve aujourd'hui encore dans les tombes de cette catégorie.

23. Voir Hérod., II, 122.

24. Voir Homère, *Iliade*, VI, v. 155 et 168.

25. Sur le Syllabaire Troyen et sur toutes les questions qui s'y rattachent, consultez le bel article de M. Sayce (*Inscriptions trouvées à Hissarlik*), dans Schliemanns' (*Ilion*, p. 901 et suiv.) et Perrot et Chipiez (*Hist. de l'art dans l'antiquité*, T. III, p. 493-496).

26. Tout porte à croire que ces peuples, avant d'adopter l'écriture phénicienne ou ionienne, faisaient usage du syllabaire troyen, dont ils ont retenu les lettres exprimant les sons que l'alphabet phénicien, avec ses 22 lettres, n'était pas susceptible de rendre. Les Égyptiens (Coptes) en firent autant lorsqu'ils se décidèrent à remplacer l'alphabet hiératique par l'ionien. Ce dernier, ne pouvant pas rendre tous les sons de leur phonologie, a été complété par un nombre de signes pris de l'hiératique.

27. Au moment de faire mettre sous presse, nous recevions l'intéressant travail de M. H. Kluge (*Die Schrift der Mykenier, Cothen*, 1897), dans lequel le savant orientaliste s'efforce de traduire les syllabaires égéens et troyens par le grec. Malheureusement, M. Kluge n'a réussi à déchiffrer de cette manière que quelques syllabes plus ou moins semblables aux désinences de la langue grecque, mais pas un mot et encore moins une phrase entière, ce qui nous fait nous tenir sur la réserve.

28. Le mérite de la découverte et de la première publication de cet important document de l'Égypte ptolémaïque revient à Lepsius. Voir Mariette (*Notice des Principaux Monuments*, etc., p. 326). Il est à observer cependant que l'Égyptologue allemand n'en a connu que le texte hiéroglyphique et grec. Aussi sa publication (*Das Bilingue Dekret von Kanopus*, Berlin, 1867) de même que celle de Reinisch et Roesler (*Die zweisprachige Inschrift von Tanis*. Wien, 1867) ne concernent que

ces deux textes. Le texte démotique n'a été mis à jour que plus tard, par Mariette, et a été publié par Eug. Revillout dans sa *Chrestomathie démotique* en 1880, p. 125.

29. Sur la *Table des neuf Nations*, voir Brugsch (*Die Altaegyptische Völkertafel*, dans le compte rendu du cinquième congrès des orientalistes), de Rougé (*Edfou*, pl. 113-115). Dumichen (*Die Oasen*) et plus particulièrement Max Müller (Asien und Europa, nach Altaegyptischen Denkmälern. Leipzig, 1893, p. 11 et suiv.).

30. Voir *Lepsius* (*über den Namen der Ioner auf den Ægyptischen Denkmälern*, dans les *Monatsberichte der Berlin. Academ. der Wissenschaften* 1855, p. 457). — *Ernest Curtius* (*Die Ioner vor der Ionischen Wanderung*, p. 10-11 et 48).

31. Voir Brugsch (*Geographisch. Inschrift.*, t. III, p. 42 et dans *Schliemanns' Ilion*, p. 978 et suiv.).

32. Dans une note très instructive que notre excellent ami et maître M. Eug. Revillout a eu l'obligeance d'écrire sur notre demande (*Notice des Papyrus démotiques archaïques du Louvre*, Paris, 1896, p. 542), l'éminent égyptologue dit : « La métathèse *Ha-neb* pour *Neb-ha* (qui « est la base de l'explication de Lepsius et de Brugsch) est complète- « ment contraire à l'esprit de la langue égyptienne et à l'ordre syn- « taxique des mots. La traduction « *maîtres du nord* » nous semble « donc impossible, alors que souvent le signe *neb* suit dans la ligne « le signe *Ha*, au lieu d'être placé seulement au-dessous de lui, ce qui « pourrait à la rigueur s'admettre. — J'ajouterai ensuite, continue « M. Revillout, que j'ai bien rencontré parfois la plante du midi (*res* « ou *Suten*) au-dessus du signe *Neb*, mais je vois alors dans le *neb* la « particule « *quelconque* » et dans *Suten* le mot « *roi du midi* » paral- « lèle au « *roi du nord* » écrit par l'*abeille*.

« Quant aux exemples encore nombreux de *Ha-neb*, qui sont anté- « rieurs à Psammétique, ils peuvent, il est vrai, s'expliquer par des « invasions ou des guerres antiques des Grecs, dont on trouve déjà « des représentations figurées, avec à peu près leur costume tradi- « tionnel, dès une très ancienne époque. Mais pour établir entière- « ment la chose, il faudrait prouver que depuis des milliers d'années, « il n'y a pas eu d'interruption dans la tradition, qui faisait assimiler « aux Grecs les *Ha-neb-u*. Car cette tradition aurait très bien pu « changer avec le temps; *Ha-neb-u* aurait peut-être ainsi désigné « d'abord, d'une façon très vague, certains insulaires ou certains Euro- « péens, avant de désigner tout à fait les Grecs. Ce serait une longue « étude à faire. »

33. Voir Birch (*Gallery of antiquit.*, p. 89), de Rougé (*Essai sur l'inscription d'Ahmès*, p. 43-44).

34. « Festhalten müssen wir ja allen den verschwommenen Anschauungen gegenüber, dass in der Völkertafel mit der uns beschäftigenden

Gruppe nur *ein bestimmter Volksstamm* gemeint sein konnte », dit M. Max Müller dans son excellent ouvrage, *Asien und Europa*, p. 31.

35. Un texte d'Edfou nous apprend que le bras du Nil qui alimentait le canal de *Hen-Sam-no*, le Samanouth d'aujourd'hui, avait son embouchure sur les confins de la contrée occupée par les *Ha-neb-u*. C'était aussi l'endroit où les rois de la XIIe dynastie ont dû poster la flotte, qui avait pour mission de surveiller les mouvements des *Ha-neb-u*. Voir de Rougé (*Géograph. ancienne de la Basse-Égypte*, p. 115). Brugsch (Dictionn. géograph., p. 475). Mallet (*Les Premiers Établissements grecs en Égypte*, p. 2).

36. Sur l'interprétation de Champollion-Rosellini, voir Rosellini (*Monumenti Storici*, tome III, p. I, page 421).

37. *Apud Indos vocabulum Yavana antiquissimum est*, dit Schlegel (Ramâyana, I, 2ᵉ part.). Il se rencontre déjà dans le *Code des Lois de Manou*, dans la *Ramâyana* et plus d'une fois dans le *Mahabharata*. Il est bien plus ancien dans les textes et les traditions hébraïques, puisque l'auteur de la Génèse (X, 2), considère *Javan*, le chef des Yavanas, comme un des fils de Japhet. Mais Indianistes et Sémitistes confessent leur ignorance pour ce qui concerne l'origine et la première signification du mot. Tous les essais faits jusqu'à présent pour l'expliquer par le Grec ou par l'Hébreu ont échoué. La seule chose que nous connaissions, c'est que partout où ce mot se rencontre, dans les textes hébraïques aussi bien que dans les textes indiens, il sert pour désigner non les Ioniens des temps historiques, mais tous les peuples d'origine hellène. Voir *Joseph. Flac.* (*Antiq. Jud.*, VI, 1.) Lenormant (*Journal des Savants*, 1882). *Lassen* (*Indisch. Alterthum*, I, p. 862.) Telle était aussi l'opinion des anciens Grecs « Πάντας τοὺς Ἕλληνας Ἴωνας οἱ βάρβαροι ἐκάλουν » (*Scholiast. d'Aristoph. Acharn.*, v, 104).

38. Nous devons ce renseignement à l'extrême obligeance du prof. Sayce.

39. Cité par Max Müller, L. C., p. 369.

40. Les bas-reliefs les mieux conservés des Ha-neb-u sont à voir à Karnak, au bas de la façade extérieure du temple de Ramsès II (côté nord). Grâce aux terres qui, paraît-il, de très bonne heure ont encombré de ce côté le monument, les figures des parties inférieures du mur ont pu échapper au marteau des destructeurs; tandis que celles qui étaient à découvert ont toutes la tête et plus particulièrement le visage abîmé. Un autre bas-relief, représentant un *Ha-neb-u* qu'on aurait pris facilement pour un Athénien du temps de Phidias, a été moulé par M. Petrie sur le mur du temple de *Hor-em-heb*, dernier roi de la XVIIIe dynastie.

41. La meilleure collection des textes faisant mention des Ha-neb-u est celle de Max Müller (*Asien und Europa*, p. 25-31),

42. Voir Maspero (*Hist. anc. des peuples d'Orient*, t. I, p. 391, note 2).

43. Les contrées entourées d'eau de même que les cours d'eau qui les limitaient, portaient chez les anciens Égyptiens le nom de *Sen-ur*, mot que les égyptologues français traduisent par *circuit*, les Allemands par « *Kreis* » (voir de Rougé, *Géograph. ancienne de la Basse-Égypte*, p. 115). Or, au dire de cet égyptologue, il y avait dans la Basse-Égypte trois localités de cette catégorie. L'une se trouvait tout près de Memphis, l'autre dans le nome d'Héliopolis, et la troisième, la plus grande, était celle dont nous donnons les limites dans le texte.

Cette dernière, connue plus particulièrement sous le nom de *Grand Circuit* ou de foyer des Ha-neb-u, *Bedes Ha-neb-u*, des inscriptions de Hamamat (L. D., 150 a) était parsemée de lacs et de marais, qui en rendaient l'accès excessivement difficile. Aussi les Pharaons qui réussissaient à y pénétrer avec leurs armées et à battre dans leurs foyers les *Ha-neb-u* devenaient l'objet d'honneurs exceptionnels. C'est pour cette raison que Téta a été surnommé *Km-ur*^{r}, Pepy, *Ud-ur*^{r} et *Ipi-nhe*, *Dbn*, c'est-à-dire *circulant*. Voir Maspero (*Textes des Pyramides*, dans le « *Recueil* », t. V, p. 137), et *Max Müller* (L. C., p. 25).

Il est très intéressant de constater enfin qu'Hérodote parlant de cette même contrée, qu'il désigne sous le nom de « Ἕλη », la contrée lacustre, nous signale comme un fait très curieux que les Égyptiens y avaient des mœurs plutôt grecques qu'égyptiennes.

« Ταῦτα μὲν πάντα οἱ κατύπερθεν τῶν ἑλέων οἰκέοντες Αἰγύπτιοι νομίζουσι. Οἱ δὲ δὴ ἐν τοῖσι ἕλεσι κατοικημένοι τοῖσι μὲν αὐτοῖσι νόμοισι χρέονται (τοῖσι καὶ οἱ ἄλλοι Αἰγύπτιοι) καὶ τὰ ἄλλα καὶ γυναικὶ μιῇ ἕκαστος αὐτῶν συνοικέει, κατάπερ Ἕλληνες. Hérod., II, 92.

44. Une traduction très détaillée des textes des Pyramides a été donnée par M. Maspero dans le *Recueil* des travaux, etc., tome V, p. 37.

45. Voir Papyrus Sallier, pl. II, 1, 7 et III, I, 1 et Wiedemann, *Ægypt. Geschicht.*, p. 235.

46. Voir Mariette (*Karnak*, pl. 36). De Rougé (*Inscript. hiéroglyph.*, etc., pl. XXIII). Brugsch (*Hist. d'Égypte*, édit. anglaise, t. I, p. 424, et Mallet (*Les Premiers Établissements grecs en Égypte*, p. 2).

47. Voir de Rougé (*Edfou*, pl. 42 et 108). Brugsch (*Reise nach d. gr. Oasen*, p. 24 et 33). Dumichen (*Die Oase*) où les Nouba sont cités en opposition aux Ha-neb-u, et Wiedemann (*Proc. S. B. A.*, II, 423).

48. Le premier de ces textes est recueilli par Lepsius (L. D., II, 150 a). On y parle d'un roi qui a su paralyser le courage des Ha-neb-u ; le second a été illustré dans l'Aegyptisch. Zeitschrift., 1890, par Max Müller. Celui de Dumichen est à voir, dans ses Kal. inschrift, pl. 55 ; voir aussi Chabas (Étud. sur l'antiquité hist., p. 118).

49. Ἔγενετο ἡμῖν βασιλεὺς Τίμαος ὄνομα (Manéthon apud Joseph. Flav. C. Apion, I, 14). Le *Laurentianus* (seul manuscrit qui fasse autorité) porte cependant « τοῦ ὄνομα Τίμαιος ».

50. Sur l'origine hellène des noms des rois de la XVII[e] dynastie collatérale, voir plus loin.

51. Tous les textes concernant les faits en question seront donnés lorsque nous parlerons de cette partie de l'histoire égyptienne.

52. Voir *Manéthon* cité par Joseph. C. Apion, I, 15 et Diodore, liv. I, 28, 2.

53. Voir *Zénon* (*Antiquités Rhodiennes*), cité par Diodore, V, 57.

54. Voir Philon, *Moïse*, t. II, 83, 41 et *Clém. d'Alexand.*, *Strom*, I, p. 242.

55. Voir Mariette-Bey (*Itinéraire de la Haute-Égypte*, p. 99). Sayce (*The anciens empires of the East; Herodotus I-III; with notes introduction and appendices, London*, 1883). Wiedemann (Geschichte Ægyptens von Psammetich I bis auf Alexander den Grossen, p. 101-104).

56. Voir *Annuaire de l'Association pour l'avancement des Études grecques en France* en 1875, 1876, 1877 et 1878, sous le titre d'*Observations sur le II[e] livre d'Hérodote*. Wiedemann, *l. c.* Croiset, (*Hist. de Littérat. grecque*, vol. II, p. 582) et (*Revue des Études grecques*, 1888, p. 154.)

57. Voici le texte d'Hérodote tel que nous l'entendons :

(§ 99) — ......« Τὸν Μῆνα τὸν πρῶτον βασιλεύσαντα Αἰγύπτου οἱ ἱρέες ἔλεγον τοῦτο μὲν ἀπογεφυρῶσαι τὴν Μέμφιν. . . . .

..... τοῦτο δὲ τοῦ Ἡφαίστου τὸ ἱρὸν ἱδρύσασθαι ἐν αὐτῇ, ἐὸν μέγα τε καὶ ἀξιαπηγητότατον. . . . .

(§ 124.) — Μετὰ δὲ τοῦτον βασιλεύσαντά σφεων Χέοπα ἐς πᾶσαν κακότητα ἐλάσαι· κατακληίσαντα γάρ μιν πάντα τὰ ἱρὰ πρῶτα μέν σφεας θυσιέων ἀπέρξαι, μετὰ δὲ ἐργάζεσθαι ἑωυτῷ κελεύειν πάντας Αἰγυπτίους. . . . .

Τελευτήσαντος δὲ τούτου ἐκδέξασθαι τὴν βασιληίην τὸν ἀδελφεὸν αὐτοῦ Χεφρῆνα· καὶ τοῦτον δὲ τῷ αὐτῷ τρόπῳ διαχρᾶσθαι τῷ ἑτέρῳ τά τε ἄλλα καὶ πυραμίδα ποιῆσαι, ἐς μὲν τὰ ἐκείνου μέτρα οὐκ ἀνηκουσαν·. . . . .

Μετὰ δὲ τοῦτον βασιλεῦσαι Αἰγύπτου Μυκερῖνον ἔλεγον, Χέοπος παῖδα, τῷ τὰ μὲν τοῦ πατρὸς ἔργα ἀπαδεῖν, τὸν δὲ τά τε ἱρὰ ἀνοῖξαι καὶ τὸν λεὼν τετρυμένον ἐς τὸ ἔσχατον κακοῦ ἀνεῖναι πρὸς ἔργα τε καὶ θυσίας, δίκας δέ σφι πάντων βασιλέων δικαιοτάτας κρίνειν. . . . .

Μετὰ δὲ Μυκερῖνον γενέσθαι Αἰγύπτου βασιλέα ἔλεγον οἱ ἱρέες Ἄσυχιν, τὸν τὰ πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα ποιῆσαι τῷ Ἡφαίστῳ προπύλαια, ἐόντα πολλῷ τε κάλλιστα καὶ πολλῷ μέγιστα. . . . .

Τοῦτον μὲν τοσαῦτα ἀποδέξασθαι (§ 136). . . . .

(§ 100). — Μετὰ δὲ τοῦτον κατέλεγον οἱ ἱρέες ἐκ βίβλου ἄλλων βασιλέων τριηκοσίων τε καὶ τριήκοντα οὐνόματα. Ἐν τοσαύτῃσι δὲ γενεῇσι ἀνθρώπων ὀκτωκαίδεκα μὲν Αἰθίοπες ἦσαν, μία δὲ γυνὴ ἐπιχωρίη, οἱ δὲ ἄλλοι ἄνδρες Αἰγύπτιοι. . . . .

Τῶν δὲ ἄλλων βασιλέων, οὐ γὰρ ἔλεγον οὐδεμίαν ἔργων ἀπόδεξιν, κατ' οὐδὲν εἶναι λαμπρότητος, πλὴν ἑνὸς τοῦ ἐσχάτου αὐτῶν Μοίριος. . . . . . .

Παραμειψάμενος ὦν τούτους τοῦ ἐπὶ τούτοισι γενομένου βασιλέος, τῷ οὔνομα ἦν Σέσωστρις, τούτου μνήμην ποιήσομαι. Τὸν ἔλεγον οἱ ἱρέες πρῶτον

μὲν πλοίοισι μακροῖσι ὁρμηθέντα ἐκ τοῦ Αραβίου κόλπου τοὺς παρὰ τὴν Ἐρυθρὴν θάλασσαν κατοικημένους καταστρέφεσθαι. . . . .

Σεσώστριος δὲ τελευτήσαντος ἐκδέξασθαι ἔλεγον τὴν βασιληίην τὸν παῖδα αὐτοῦ Φερῶν, τὸν ἀποδέξασθαι μὲν οὐδεμίαν στρατηίην, συνενειχθῆναι δέ οἱ τυφλὸν γενέσθαι διὰ τοιόνδε πρῆγμα·. . . . .

Τούτου δὲ ἐκδέξασθαι τὴν βασιληίην ἔλεγον ἄνδρα Μεμφίτην, τῷ κατὰ τὴν τῶν Ἑλλήνων γλῶσσαν οὔνομα Πρωτέα εἶναι· τοῦ νῦν τέμενός ἐστι ἐν Μέμφι κάρτα καλόν τε καὶ εὖ ἐσκευασμένον, τοῦ Ἡφαιστείου πρὸς νότον ἄνεμον κείμενον. . . . .

Πρωτέος δὲ ἐκδέξασθαι τὴν βασιληίην Ῥαμψίνιτον ἔλεγον, ὃς μνημόσυνα ἐλίπετο τὰ προπύλαια τὰ πρὸς ἑσπέρην τετραμμένα τοῦ Ἡφαιστείου, ἀντίους δὲ τῶν προπυλαίων ἔστησε ἀνδριάντας δύο, ἐόντας τὸ μέγεθος πέντε καὶ εἴκοσι πηχέων, τῶν Αἰγύπτιοι τὸν μὲν πρὸς βορέω ἑστεῶτα καλέουσι θέρος, τὸν δὲ πρὸς νότον χειμῶνα· καὶ τὸν μὲν καλέουσι θέρος, τοῦτον προσκυνέουσί τε καὶ εὖ ποιεῦσι, τὸν δὲ χειμῶνα καλεόμενον τὰ ἔμπαλιν τούτων ἔρδουσι. . . . .

Μέχρι μὲν νυν Ῥαμψινίτου βασιλέος εἶναι ἐν Αἰγύπτῳ πᾶσαν εὐνομίην ἔλεγον καὶ εὐθηνέειν Αἴγυπτον μεγάλως § 124. . . . .

. . . . (Texte manque). . . . .

. . . .

§ 137. — Μετὰ δὲ τοῦτον (lequel?) βασιλεῦσαι ἄνδρα τυφλὸν ἐξ Ἀνύσιος πόλιος, τῷ οὔνομα Ἄνυσιν εἶναι. Ἐπὶ τούτου βασιλεύοντος ἐλάσαι ἐπ᾽ Αἴγυπτον χεῖρα πολλὴν Αἰθίοπάς τε καὶ Σαβακῶν τὸν Αἰθιόπων βασιλέα. . . . .

Et ainsi de suite.

38. Voici, d'après les listes de Manéthon, le nombre des rois des 26 premières dynasties égyptiennes :

Iʳᵉ	à	IVᵉ	4	Dynasties	Rois		34
Vᵉ	à	XIᵉ	7	—	—	97	
XIIᵉ	à	XVIIIᵉ	7	—	—	169	
XIXᵉ	à	XXVIᵉ	8	—	—	64	330
Total. . .			26	Dynasties	Rois		364

39. Démolir les monuments de leurs adversaires politiques, dit Brugsch (Hist. d'Égypte, p. 17), effacer leurs noms et leurs titres, et parfois les remplacer après coup par les leurs, est une invention des Pharaons égyptiens [illegible] des premiers rois de la XIXᵉ dynastie [illegible] ce système [illegible]

40. Voir le texte de Brugsch [illegible]

. . . .

45. — Μετὰ τοὺς θεοὺς τοίνυν πρῶτόν φασι βασιλεῦσαι τῆς Αἰγύπτου Μηνᾶν, καὶ καταδεῖξαι τοῖς λαοῖς θεούς τε σέβεσθαι καὶ θυσίας ἐπιτελεῖν. . . . . . . •

Ἑξῆς δὲ ἄρξαι λέγεται τοῦ προειρημένου βασιλέως τοὺς ἀπογόνους (δύο πρὸς τοῖς πεντήκοντα) ὀκτώ, τοὺς ἅπαντας ἔτη πλείω τῶν (χιλίων) διακοσίων καὶ τετταράκοντα · ἐφ' ὧν μηδὲν ἄξιον ἀναγραφῆς γενέσθαι. Μετὰ δὲ ταῦτα κατασταθέντος βασιλέως Βουσίριδος καὶ τῶν τούτου πάλιν ἐκγόνων ὀκτώ, τὸν δεύτερον (τελευταῖον) ὁμώνυμον ὄντα τῷ πατρί (πρώτῳ) φασὶ κτίσαι τὴν ὑπὸ μὲν Αἰγυπτίων καλουμένην Διὸς πόλιν τὴν μεγάλην, ὑπὸ δὲ τῶν Ἑλλήνων Θήβας. .

Τῶν δὲ τούτου τοῦ βασιλέως (τοῦ Βουσίριδος) ἀπογόνων ὄγδοος ὁ ἀπὸ τοῦ πατρὸς προσαγορευθεὶς Οὐχορεὺς ἔκτισε πόλιν Μέμφιν, ἐπιφανεστάτην τῶν κατ' Αἴγυπτον. . . . .

Οὕτω δὲ καλῶς ὁ κτίσας αὐτὴν ἐστοχάσατο τῆς τῶν τόπων εὐκαιρίας ὥστε τοὺς ἑξῆς βασιλεῖς σχεδὸν ἅπαντας καταλιπόντας τὰς Θήβας τά τε βασίλεια καὶ τὴν οἴκησιν ἐν ταύτῃ ποιεῖσθαι. Διόπερ ἀπὸ τούτων τῶν χρόνων ἤρξατο ταπεινοῦσθαι μὲν τὰ περὶ τὰς Θήβας, αὔξεσθαι δὲ τὰ περὶ τὴν Μέμφιν (§ 51, 4).

(§ 63). — Τούτου δὲ (τοῦ Οὐχορέος) τελευτήσαντος ἐπὶ γενεὰς ἑπτὰ διεδέξαντο τὴν ἀρχὴν βασιλεῖς ἀργοὶ παντελῶς καὶ πρὸς ἄνεσιν καὶ τρυφὴν ἅπαντα πράττοντες. Διόπερ ἐν ταῖς ἱεραῖς ἀναγραφαῖς οὐδὲν αὐτῶν ἔργον πολυτελὲς οὐδὲ πρᾶξις ἱστορίας ἀξία παραδέδοται πλὴν ἑνός, Νειλέως, ἀφ' οὗ συμβαίνει τὸν ποταμὸν ὠνομάσθαι Νεῖλον, τὸ πρὸ τοῦ καλούμενον Αἴγυπτον · οὗτος δὲ πλείστας εὐκαίρους διώρυχας κατασκευάσας καὶ πολλὰ περὶ τὴν εὐχρηστίαν τοῦ Νείλου φιλοτιμηθεὶς αἴτιος κατέστη τῷ ποταμῷ ταύτης τῆς προσηγορίας.

Ὄγδοος δὲ βασιλεὺς γενόμενος Χέμμις ὁ Μεμφίτης ἦρξε μὲν ἔτη πεντήκοντα, κατεσκεύασε δὲ τὴν μεγίστην τῶν τριῶν πυραμίδων τῶν ἐν τοῖς ἑπτὰ τοῖς ἐπιφανεστάτοις ἔργοις ἀριθμουμένων. . . . .

(§ 64). — Τελευτήσαντος δὲ τοῦ βασιλέως τούτου διεδέξατο τὴν ἀρχὴν ὁ ἀδελφὸς Κεφρὴν καὶ ἦρξεν ἔτη ἓξ πρὸς τοῖς πεντήκοντα · ἔνιοι δέ φασιν οὐκ ἀδελφόν, ἀλλ' υἱὸν παραλαβεῖν τὴν ἀρχήν, ὀνομαζόμενον Χαβρύην. . . . .

Μετὰ δὲ τούτους ἐγένετο βασιλεὺς Μυκερῖνος, ὃν τινες Μεγχερῖνον ὀνομάζουσιν, υἱὸς ὢν τοῦ ποιήσαντος τὴν προτέραν πυραμίδα. . . . .

Εἰσὶ δὲ καὶ ἄλλαι τρεῖς πυραμίδες. . . . .

Ταύτας δέ φασι τοὺς προειρημένους τρεῖς βασιλεῖς ταῖς ἰδίαις κατασκευάσαι γυναιξίν. . . . .

Ταύτην δ' ἔνιοι λέγουσι Ῥοδώπιδος τάφον εἶναι τῆς ἑταίρας, ἧς φασι τῶν νομαρχῶν τινας ἐραστὰς γενομένους διὰ φιλοστοργίαν ἐπιτελέσαι κοινῇ τὸ κατασκεύασμα (§ 64, 10). . . . .

. . . . (Texte manque). . . . .

. . . .

(§ 51, 6). — Μετὰ δὲ τὸν προειρημένον βασιλέα (lequel ?) δώδεκα γενεαῖς ὕστερον διαδεξάμενος τὴν κατ' Αἴγυπτον ἡγεμονίαν Μοῖρις ἐν μὲν τῇ Μέμφει κατεσκεύασε τὰ βόρεια προπύλαια, τῇ μεγαλοπρεπείᾳ πολὺ τῶν ἄλλων ὑπερέχοντα, ἐπάνω δὲ τῆς πόλεως ἀπὸ δέκα σχοίνων λίμνην ὤρυξε τῇ μὲν εὐχρηστίᾳ θαυμαστήν, τῷ δὲ μεγέθει τῶν ἔργων ἄπιστον •. . . . .

Περὶ μὲν οὖν Μοίριδος τοσαῦθ' ἱστοροῦσιν Αἰγύπτιοι.

Σεσόωσιν δέ φασιν ὕστερον ἑπτὰ γενεαῖς βασιλέα γενόμενον ἐπιφανεστάτας καὶ μεγίστας τῶν πρὸ αὐτοῦ πράξεις ἐπιτελέσασθαι. Ἐπεὶ δὲ περὶ τούτου τοῦ βασιλέως οὐ μόνον οἱ συγγραφεῖς οἱ παρὰ τοῖς Ἕλλησι διαπεφωνήκασι πρὸς ἀλλήλους, ἀλλὰ καὶ τῶν κατ' Αἴγυπτον οἵ τε ἱερεῖς καὶ οἱ διὰ τῆς ᾠδῆς αὐτὸν ἐγκωμιάζοντες οὐχ ὁμολογούμενα λέγουσιν, ἡμεῖς πειρασόμεθα τὰ πιθανώτατα καὶ τοῖς ὑπάρχουσιν ἔτι κατὰ τὴν χώραν σημείοις τὰ μάλιστα συμφωνοῦντα διελθεῖν. . . . .

Περὶ μὲν οὖν Σεσοώσιος ἀρκεσθησόμεθα τοῖς λόγοις τοῖς ῥηθεῖσιν. . . . . .

Ὁ δ' υἱὸς αὐτοῦ διαδεξάμενος τὴν βασιλείαν καὶ τὴν τοῦ πατρὸς προσηγορίαν ἑαυτῷ περιθέμενος πρᾶξιν μὲν πολεμικὴν ἢ μνήμης ἀξίαν οὐδ' ἡντινοῦν συνετελέσατο, συμπτώματι δὲ περιέπεσεν ἰδιάζοντι. Ἐστερήθη μὲν γὰρ τῆς ὁράσεως... ...Τῷ δ' ἐν Ἡλιουπόλει θεῷ τὰς χάριτας ἀπονέμων τῆς εὐεργεσίας κατὰ τὸν χρησμὸν ὀβελίσκους ἀνέθηκε δύο μονολίθους, τὸ μὲν πλάτος ὀκτώ, τὸ δὲ μῆκος πηχῶν ἑκατόν (§ 59, 4). . . . .

(§ 62). — Μετὰ δὲ τὴν τοῦ βασιλέως τούτου τελευτὴν ἐπὶ γενεὰς πέντε γενομένης ἀναρχίας τῶν ἀδόξων τις ᾑρέθη βασιλεύς, ὃν Αἰγύπτιοι μὲν ὀνομάζουσι Κέτηνα, παρὰ δὲ τοῖς Ἕλλησιν εἶναι δοκεῖ Πρωτεὺς ὁ κατὰ τὸν Ἰλιακὸν γεγονὼς πόλεμον. . . . .

Μετὰ δὲ τὴν Πρωτέως τελευτὴν διαδεξάμενος τὴν βασιλείαν ὁ υἱὸς Ῥέμφις διετέλεσε πάντα τὸν τοῦ ζῆν χρόνον ἐπιμελόμενος τῶν προσόδων καὶ σωρεύων πανταχόθεν τὸν πλοῦτον. . . . .

Ἀργυρίου γὰρ καὶ χρυσίου παραδέδοται συναγαγεῖν αὐτὸν εἰς τετταράκοντα μυριάδας ταλάντων (§ 62). . . . .

(§ 61). — Τοῦ δὲ βασιλέως τούτου τελευτήσαντος ἀνεκτήσαντο τὴν ἀρχὴν Αἰγύπτιοι, καὶ κατέστησαν ἐγχώριον βασιλέα Μένδην, ὃν τινες Μάρρον προσονομάζουσιν. Οὗτος δὲ πολεμικὴν μὲν πρᾶξιν οὐδ' ἡντινοῦν ἐπετελέσατο, τάφον δὲ αὑτῷ κατεσκεύασε τὸν ὀνομαζόμενον λαβύρινθον. . . . .

Ὁ δὲ κατ' Αἴγυπτον ἀκέραιον τὴν ὅλην κατασκευὴν τετήρηκε μέχρι τοῦ καθ' ἡμᾶς βίου (§ 61, 4).

(§ 60). — Μετὰ δὲ τοῦτον τὸν βασιλέα συχνοὶ τῶν διαδεξαμένων τὴν ἀρχήν τινες ούδὲν ἔπραξαν ἀναγραφῆς ἄξιον. Πολλαῖς δ' ὕστερον γενεαῖς Ἄμασις (Ἄφωφις?) γενόμενος βασιλεὺς ἦρχε τῶν ὄχλων βιαιότερον· πολλοὺς μὲν γὰρ παρὰ τὸ δίκαιον ἐτιμωρεῖτο, συχνοὺς δὲ τῶν οὐσιῶν ἐστέρισκε, πᾶσι δ' ὑπεροπτικῶς καὶ κατὰ πᾶν ὑπερηφάνως προσεφέρετο. . . . .

Ἐπεὶ δὲ Ἀκτισάνης ὁ τῶν Αἰθιόπων βασιλεὺς ἐστράτευσεν ἐπ' αὐτόν, τότε τοῦ μίσους καιρὸν λαβόντες ἀπέστησαν οἱ πλεῖστοι. Διόπερ ῥᾳδίως αὐτοῦ χειρωθέντος ἡ μὲν Αἴγυπτος ἔπεσεν ὑπὸ τὴν τῶν Αἰθιόπων βασιλείαν (§ 60, 10). . . .

. . . . (Texte manque). . . . .

. . . .

(§ 65). — Μετὰ δὲ τοὺς προειρημένους βασιλεῖς (lesquels?) διεδέξατο τὴν ἀρχὴν Βόκχορις, τῷ μὲν σώματι παντελῶς εὐκαταφρόνητος, ἀγχινοίᾳ δὲ πολὺ διαφέρων τῶν προβασιλευσάντων. Πολλοῖς δ' ὕστερον χρόνοις ἐβασίλευσε τῆς Αἰγύπτου Σαβάκων, τὸ μὲν γένος ὢν Αἰθίοψ, εὐσεβείᾳ δὲ καὶ χρηστότητι πολὺ διαφέρων τῶν πρὸ αὐτοῦ. . . . .

61. La justesse de deux premières corrections que nous avons dû apporter au texte est attestée tout d'abord par la phrase dont Diodore se sert, quelques lignes plus bas, en parlant des successeurs du fondateur de la IIe dynastie « καί τῶν τούτου παλιν ἐκγόνων ὀκτώ », phrase qui veut dire que Bussiris a eu, comme son prédécesseur Menas, huit successeurs ; et ensuite par la liste de Manéthon qui, également, reconnaît que les successeurs de Menas étaient huit et qu'ils ont vécu 243 ans, c'est-à-dire « ἔτη πλείω τῶν διακοσίων καὶ τετταράκοντα ». Quant à la troisième, elle se base sur l'habitude des rois Égyptiens de prendre le nom de leurs pères, surtout lorsque le défunt était un roi de renom. Voir Diod. I, 50, 3. et 59, 1.

62. Voir Diodore, I, 45, 4.

63. Voir — I, 50, 3.

64. Voir — I, 60, 2.

65. Οὐκ ἐλαττόνων γὰρ ἢ χιλίων ἐτῶν, ὥς φασι, διεληλυθότων εἰς τὸν καθ' ἡμᾶς βίον, ὡς δὲ ἔνιοι *γράφουσιν*, πλειόνων ἢ τρισχιλίων καὶ τετρακοσίων, διαμένουσι μέχρι τοῦ νῦν οἱ λίθοι τὴν ἐξ ἀρχῆς σύνθεσιν καὶ τὴν ὅλην κατασκευὴν ἄσηπον διαφυλάττοντες. Diod., lib. I, 64.

66. Ὁ δὲ παρ' Αἰγυπτίοις ἐπισημότατος Μανεθῶ περὶ τῶν αὐτῶν λ' δυναστειῶν γράψας... κατὰ πολὺ διαφωνεῖ περί τοὺς χρόνους πρὸς ταῦτα, καθὼς ἔστι καὶ ἐκ τῶν προειρημένων ἡμῖν ἀνωτέρω μαθεῖν καὶ ἐκ τῶν ἑξῆς λεχθησομένων. Τῶν γὰρ (ἐν τοῖς τρισὶ τόμοις) ριγ' γενεῶν ἐν δυναστείαις λ' ἀναγεγραμμένων αὐτῷ ὁ χρόνος τὰ πάντα συνῆξε ἔτη ,γφνε' (3555), etc. Syncellus Chron., p. 51 B., édit. Paris.

67. Manéthon, Égyptien de naissance, grand prêtre de Sébennytos et hellléniste distingué de son temps, écrivit sur l'ordre de Ptolémée Philadelphe, en langue grecque, une Histoire d'Égypte, d'après les documents officiels conservés dans les temples. Nous ne possédons de cette Histoire que quelques fragments épars et la liste des rois, que Manéthon avait placée à la fin de son ouvrage, conservés dans les écrits de quelques écrivains chrétiens et juifs, tels que Josèphe Flavius, Jules l'Africain, Eusèbe, évêque de Césarée, Syncelle et plusieurs Chronographes grecs de l'époque byzantine. Malheureusement lorsqu'on jette les yeux sur ces fragments, on aperçoit des traces manifestes d'altérations volontaires ou accidentelles qui diminuent beaucoup leur valeur historique. Les noms propres y sont souvent défigurés, quelquefois transportés : les chiffres surtout manquent de précision et varient selon que l'extrait consulté est fourni par Eusèbe ou par Africain, etc. Mais grâce aux travaux assidus de M. Böckh (*Manethon und die Hundssternperiode*, 1845), Müller (*Fragment. Hist. Græc.*, vol. II, p. 511 et suiv.), Lepsius (*Chronologie*, 1849), Lauth (*Manetho und der Turiner Konigspapyrus*, 1865) et en dernier lieu, Krall (*Die Composition und die Schiksale des Manethonischen Geschichtwerkes*) dans les Verh. der Wien. KK. Akad. 1879, plusieurs de ces points

ont été éclaircis suffisamment, et le peu qui nous reste de Manethon constitue encore une des meilleures sources auxquelles on puisse se reporter pour approfondir l'Histoire ancienne de l'Égypte.

68. Sur l'étymologie des mots Αἴγυπτος et Δαναός, nous reviendrons plus loin.

69. Voir Renan (*Hist. gén. des Langues sém.*, p. 109); Winkler, (*Geschichte Israels*, Leipzig, 1895, p. 117 et suiv.).

70. Δῆλον δέ ἐστιν ἐκ τῶν εἰρημένων ἐτῶν τοῦ χρόνου συλλογισθέντος ὅτι οἱ καλούμενοι ποιμένες, *ἡμέτεροι δὲ πρόγονοι*, τρισὶ καὶ ἐνενήκοντα καὶ τριακοσίοις πρόσθεν ἔτεσιν ἐκ τῆς Αἰγύπτου ἀπαλλαγέντες τὴν χώραν ταύτην (τὴν Ἰουδαίαν) ἐπῴκησαν ἢ Δαναὸν εἰς Ἄργος ἀφικέσθαι, καίτοι τοῦτον ἀρχαιότατον Ἀργεῖοι νομίζουσι. Joseph, C. Apion, I, 15. Or cette assimilation gratuite des Hébreux aux Hyxos, qui, il y a dix ans encore, faisait loi dans la science (Voir Renan, *Hist. des Langues sém.*, p. 187; *Hist. d. peuple d'Israël*, part. I, p. 133), est aujourd'hui, rejetée même par ceux qui ont intérêt à la soutenir. Voir Théod. Reinach (*Textes relatifs au judaïsme*, Paris, 1895, p. 26, note 1).

71. Σημειωτέον πῶς Εὐσέβιος πρὸς τὸν οἰκεῖον σκοπὸν τοὺς τῆς πεντεκαιδεκάτης δυναστείας παρὰ τῷ Ἀφρικανῷ φερομένους κατὰ τὴν δεκάτην ἑβδόμην δυναστείαν γεγονέναι λέγει. — Ἐπεὶ γὰρ πᾶσι συμπεφώνηται, ὅτι ἐπὶ Ἀφώφεως ἦρξεν Ἰωσὴφ τῆς Αἰγύπτου, μὴ ἔχων ὁπωσοῦν ἐπὶ ἄλλου τινος αὐτὸν παραθέσθαι μετήγαγε τὸν Ἄφωφιν ἀπὸ τῆς ιε'. εἰς τὴν ιζ' δυναστείαν. (Syncelle Chronicum, p. 62). Cependant le scoliaste de Platon, qui, au dire de Fabricius, était un des plus sérieux grammairiens de l'école d'Alexandrie, est sur ce point parfaitement d'accord avec Eusèbe (Voir Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, t. II, p. 470, 6). Et le plus important est que cette version est encore celle qui nous est donnée par les textes égyptiens. Au dire de M. Brugsch (*Hist. d'Égypte*, p. 78) le roi Apopis était contemporain du roi égyptien Rasckenas, prédécesseur d'Ahmès, et avait son siège à Héliopolis d'où il dominait la Basse-Égypte.

72. Cette opinion émise pour la première fois par M. le prof. Pool, de Londres, a été adoptée par M. Petrie dans sa thèse sur l'extrême ancienneté des Grecs sur les bords du Nil (Voir *Journal of Hellenic Studies*, vol. VI, p. 277). Mais nous ne savons pas si l'illustre Helléniste d'Albion a été amené à cette opinion par la découverte de quelque manuscrit portant la version Ἕλληνες où les autres portent ἀλλόφυλοι, ou s'il n'a pas été suggestionné par les récentes découvertes de M. Petrie.

73. « Envisagée comme nation l'Égypte ne mérite pas moins de « fixer notre attention, dit Mariette. Dans l'antiquité pharaonique c'est « l'Égypte apparaissant à l'origine des temps comme aïeule de toutes « les nations. C'est Chéops, bâtissant au moment où le reste de la « terre n'a pas encore d'histoire, des monuments, que l'art moderne « ne surpasserait pas; c'est Thutmès, c'est Amenophis, c'est Ramsès

« enchaînant à leurs chars toutes les races d'hommes alors connues. « Sous les Grecs et sous les Romains, c'est l'Égypte régnant par les « idées comme auparavant elle avait régné par les armes. Ce sont les « sectes philosophiques d'Alexandrie conduisant à un moment de crise « suprême, le grand mouvement d'où est sorti le monde moderne. Au « moyen âge, c'est l'art arabe créant au Caire ses inimitables mer- « veilles; ce sont les Croisades, c'est saint Louis, prisonnier à Man- « sourah; au commencement du siècle, c'est Bonaparte et son aven- « tureuse mais brillante expédition; enfin, de nos jours, c'est la « dynastie de Mehemed-Aly, c'est la civilisation introduite sur les « bords du Nil, c'est l'Égypte marchant à grands pas dans la voie du « progrès et par là appelant sur elle l'attention du monde entier. » (Aperçu de l'*Hist. d'Égypte*, 1774, p. 11-13.)

74. Voir *Josué*, IX, 1; Renan (*Hist. des Lang. sémit.*, p. 109, et *Hist. d. peupl. d'Israël*, p. 201 et suiv.); Winkler (*Geschichte Israels*, p. 117).

75. Au lieu de la phrase : « *que les Israélites appelaient Kanaan*, » phrase qui figure à la fin de la page XXX du texte, le lecteur est prié de lire : « *que les Amorrhéens appelaient Askenas ou Aknas.* »

Les Cananéens étaient également un peuple mixte. On distingue en eux un élément couchite tout à fait semblable aux Couchites établis dans la vallée du Nil, que les Égyptiens appelaient *Kaftiu* et les Grecs Αἰθίοπες; et un autre constitué de ces Couchites sémitisés qui, partis du Couchistan et des bords du golfe Persique, sont venus s'installer vers le vingtième siècle avant notre ère, à l'ouest du Jourdain, où ils se livrèrent à leur ancien métier, le cabotage. Les Égyptiens donnaient à ce peuple le nom de *Fenhu* que les Grecs transformèrent en Φοίνικες, tandis que les Amorrhéens lui appliquèrent le terme d'exclusion : *Askenas* ou *Aknas* (Χνᾶς ou Ἀγνᾶς des Grecs) qu'ils avaient l'habitude de donner à tous les peuples qui n'étaient pas de leur race (voir p. 52, not. 66). Or, ce fut ce dernier nom, transformé en Kanaan, dont les Israélites se servirent pour désigner à leur tour les Amorrhéens, les Sidoniens et, en général, tous les peuples à teint blanc, à eux allophyles, qui les ont précédés dans la Syrie. Aussi n'est-il point surprenant qu'un des auteurs de la Bible appelle Amorrhéens le peuple que l'autre désigne sous le nom de Kenaan, et que le prophète Amos donne comme type anthropologique des Amorrhéens celui de Dahi.

Quant au nom de *Fenhu*, que les Égyptiens donnèrent aux Couchites semitisés, venus de Couchistan, *les Ha-biri*, et que les Grecs rendirent par *Φοίνικες*, ce n'est pas un nom ethnique ni géographique. Au dire de M. Max Müller (*Asien und Europ.*, p. 210-211), on ne le rencontre dans les textes que comme adjectif; et s'il est vrai qu'il dérive du verbe *fhn* (tuer, ravager, voler), il serait équivalent de *voleur*, *de corsaire*, *de pirate*.

Le fait est que les Grecs tout en donnant au mot égyptien une

forme hellenique très séduisante, ils n'en conservèrent pas moins au peuple qui le portait, toutes les mauvaises qualités qui distinguaient les Fenhu des Égyptiens. Homère, Hérodote, Thucydide, tous s'accordent à nous présenter les Phéniciens comme les plus grands voleurs de la Méditerranée. Ce qui prouve que le peuple que les Grecs appelaient Φοίνικας était bien celui que les Égyptiens désignaient sous le nom de *Fenhu*. Voir Movers (*die Phenizier*, II, I, p. 278 et suiv.); Renan (*Hist. des Lang. sém.*, p. 185 et suiv.); Billerbeck (*Susa*, p. 23).

76. Voir Pausan, livre II, ch. XVI, 4; XXV, 8, et plus particulièrement livre VIII, ch. XXVII.

77. Voir Théodore Benfey (*Ueber das Verhältniss der Aegyptischen Sprache zum Semitischen Sprachstamm*, Leipzig, 1844), Bunsen (*Aegyptens Stelle in der Weltgeschichte*, Ier livre, p. XI-XIII et 338, Hambourg, 1845), et plus particulièrement Carl Abel (*Einleitung in ein Aegyptisch-Semitisch-Indoeuropaeischen Würzelworterbuch*, erstes Heft, p. 5).

78. Voir Mariette (*Denderah*, p. 16-17 et p. 324-332), Wiedemann (*Religion der alten Aegyptens*), Pierret (*Le Panthéon égyptien*, Paris, 1884).

L'HELLÉNISME ÉGYPTIEN

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES ÉGYPTIENNES

Les Rebou, les Couchites et les Amou.

L'Égypte, dit Hérodote, est habitée depuis qu'il existe des hommes sur la terre, et ses habitants y ont afflué de tous les points de l'Univers[1].

Nous trouvons, en effet, ce pays occupé, dès la plus haute antiquité, par quatre peuples différents qui s'en disputent continuellement la possession ; ce sont les Couchites au Sud, les Kémites au Nord de la vallée, les Rebou ou Lebou à l'Occident, et les Amou à l'Orient du Delta[2].

Aucun de ces peuples n'était originaire de l'Afrique ; tous venaient d'Asie ou d'Europe et appartenaient à des races essentiellement différentes[3].

Les *Rébou* ou *Lébou*, que les Grecs ont si mal rendus par Λίβυες, sont incontestablement les premiers occupants, au teint blanc, de l'Égypte et du littoral de l'Afrique du Nord. Aussi passaient-ils, dès la plus haute antiquité, avec les Éthiopiens pour des « *autochtones*. Λίβυες καί Αἰθίοπες αὐτόχθονες[4] ». Mais, si ce n'est cette dénomination, ils n'avaient rien de commun avec les peuples d'origine africaine.

A en juger par les monuments, les Rébou étaient des grands et beaux hommes ; ils avaient le corps souple, la peau blanche, joliment tatouée, le crâne ovale (légèrement *dolichocéphale*), la chevelure blonde, les yeux bleus, les

traits du visage fins[5]; bref, tous les caractères que la tradition et la science accordent aux plus anciens peuples de la Syrie, de l'Asie Mineure et du Caucase; et tout porte à croire qu'ils appartenaient à ce grand peuple hyperborrhéen d'où semblent être sortis les premiers habitants de l'Asie occidentale, des îles de la mer Égée, et des deux grandes péninsules de l'Europe : la Grèce et l'Italie, et dont les descendants des temps historiques étaient les Lèges et les Lélèges[6]. En effet, les Lebou des monuments ressemblent aux Lélèges des temps historiques à un tel point qu'il est difficile de ne pas les considérer comme leurs très proches parents.

Le nom de Rebou ou *Lebou*, sous lequel ce peuple était connu chez les Égyptiens, se rapproche beaucoup plus, au point de vue grammatical, de celui de Λῆγες, dont on se servait dans l'antiquité grecque pour désigner un des plus anciens peuples du Caucase, les *Lèges*, que de celui de Λίϐυες. En effet, nous le rencontrons dans les mots Λέσϐος et Λέγος et tel quel dans celui de Ῥαιϐοί et Περραιϐοί, les *Rhèbes* et les *Perrhèbes*, lesquels, ainsi que nous le verrons plus loin, désignaient également des tribus Lélèges[7]; tandis que le mot Λίϐυες n'est en réalité qu'une transcription littérale du mot *Liboua*, en usage dans l'ancienne Ibérie occidentale comme nom d'une tribu ligurienne, et s'appliquerait par conséquent plus exactement aux Libyens occidentaux, les *Punt* des Égyptiens, les Λίϐυες ἑσπερῖται des auteurs grecs[8].

Le *type anthropologique des Rebou*, tel que nous venons de le relever sur les monuments, caractérise également les plus anciens habitants de la Syrie, de l'Asie Mineure et du Caucase[9].

Le *nom de la ville* qu'ils se sont construite sur les bords du Nil, Ἄνδρων[10], que les Grecs ont transformé plus tard en Ἀνδρόπολις et en Ἄρχανδρος, se retrouve dans l'Asie Mineure et dans les îles de la mer Égée désignant des localités occupées jadis par des Lélèges[11].

Comme les Lélèges, les Rebou d'Égypte étaient des *Sélénolâtres*. Ils adoraient la Lune sous le nom de *Neïlh*,

et en gens vivant de la guerre ou de la chasse, ils se la figuraient comme une Vierge chasseresse ou belliqueuse.

A l'appui de la thèse que nous soutenons, nous relèverons enfin les sacrifices humains communs aux deux peuples, la fable d'Hélène et de Ménélas attachée dès la plus haute antiquité à la pointe nord-ouest du Delta, et la légende qui fait du Λέλεξ du Péloponèse tantôt un Égyptien, tantôt un Libyen [12].

Considérés au point de vue linguistique, les Lélèges paraissent avoir appartenu à la famille des peuples *Ougriens* ou *Touraniens*. Leur nom, *Leg* ou *Lag* ou *Dag*, exprime dans tous les idiomes touraniens *la montagne*, et plus particulièrement le Caucase oriental, le *Lak-estân* ou le *Dag-estân* de nos jours. Le dédoublement des noms, soit pour former le pluriel soit pour en faire des noms collectifs, est aussi un procédé propre aux langues touraniennes. Il est enfin à noter le grand nombre de toponymies caucasiennes qu'on rencontre dans les localités occupées jadis par les Lélèges: Ἴδδα *Ed-dag* (la montagne par excellence). Ὄλυμπος (*El-Bouz*), Δαίδαλον (*Dag-Dag*), Ταΰγτεος (*Tau-Tag*), Πενταδάκτυλον, *Pench-Dag* (en russe *Pentagora*, les cinq montagnes) [13], etc. Mais à force de servir comme mercenaires chez les autres peuples, les Lélèges de l'Asie Mineure finirent par perdre leur idiome de même que leurs habitudes pour adopter ceux des autres peuples, de sorte que, déjà dans l'antiquité, on ne savait pas en quoi ce peuple différait des Cariens, des Hellènes ou des Sémites.

Or, ce qui est arrivé aux Lélèges de l'Asie Mineure est arrivé également à leurs frères installés dans la Basse-Égypte. Nonobstant leurs protestations réitérées contre la propagande égyptienne, les Lebou d'au delà du Nil diffèrent à peine, aux temps d'Hérodote, de leurs voisins les Égyptiens [14].

Non moins grande était la ressemblance des Rebou préhistoriques avec les premiers habitants du Caucase et de l'Asie Mineure, les ancêtres des Lèges et des Lélèges. Comme ces derniers, les Rebou ont habité, et durant une

longue série de siècles, pêle-mêle, les grottes et les cavernes, ignorant l'agriculture, se nourrissant presque exclusivement de la chasse et de la pêche, et menant une vie aussi sauvage que celle des Cyclopes et des Lestrygons décrits par le Poète[15]. Nonobstant cet état sauvage qui, dans certaines localités, s'est maintenu jusqu'aux temps historiques, ce peuple avait en lui les germes d'une civilisation particulière, civilisation qu'il ne tarda pas à développer sur les bords du Nil et qu'il a conservée plus ou moins intacte à travers les siècles.

Comme tous les peuples primitifs qui ignoraient l'emploi des métaux, les Rebou d'Égypte fabriquaient leurs armes et leurs outils tantôt en pierre dure, taillée par éclats, tantôt en os et en corne d'animaux[16]. Mais tandis que les Troglodytes de l'Europe occidentale s'arrêtaient vite à leurs premiers essais, les populations primitives de l'Égypte et de la Libye continuaient à perfectionner de plus en plus leur industrie, et ils arrivèrent à fournir des instruments si bien appropriés à l'usage que l'on voulait en faire, que l'on a continué à s'en servir même après l'apparition des outils en métal, et jusqu'à la plus basse époque de l'histoire de leur pays[17].

Il en a été de même de leurs incisions sur l'os et la pierre, le point de départ du bas-relief, dont les Égyptiens se sont tant abusé dans la suite. Il y en a qui sont faites avec une telle précision qu'à première vue on les prendrait facilement pour des imitations modernes.

Les Rebou savaient en plus, et de très bonne heure, utiliser la peau des animaux pour s'en faire des vêtements et de la chaussure, et leur laine pour la fabrication des tissus : trois industries qui ont toujours été leur industrie nationale. « L'art de façonner et de polir la pierre, dit Strabon, est, dès la plus haute antiquité, l'apanage de l'ancienne population de la ville de Pan. » « La ville libyenne de la Basse-Égypte, appelée *No-grath*, dit Brugsch, la même dont les Grecs firent plus tard leur *Naucratis*, devait son nom à son industrie spéciale : la

confection des sandales, et selon Mallet, la grande divinité de la ville de Saïs a été appelée *Neith* pour avoir créé l'art de tisser qui était l'apanage de cette ville[18].

On se tromperait fort cependant en attribuant le développement des Rebou uniquement à leur initiative. L'étude de ce qui nous reste de leur industrie nous porte à croire que le passage de ce peuple de l'âge *de la pierre taillée* à celui de *la pierre polie* et *des monuments mégalithiques*, a eu lieu sous l'influence *de nouveaux venus*. Comme nous allons le voir à l'instant même, ce sont les Couchites qui ont apporté en Égypte le premier modèle de couteau en silex, le premier vase en terre durcie au soleil ; ce sont les Amou qui ont enseigné aux anciens habitants du pays du Nil l'emploi des métaux, la construction des monuments mégalithiques et la plupart des métiers dans lesquels ils ont ensuite excellé. Autrement ils auraient dû attendre, à l'instar des Libyens émigrés en Europe, une série interminable de siècles avant de sortir de l'état sauvage des premiers jours[19].

Mais si le sol de l'Égypte nous montre volontiers les restes des industries de ses premiers habitants, il nous dérobe obstinément leurs tombeaux. La pioche du fouilleur n'est pas encore parvenue à mettre à jour la tombe d'un Rebou de cette époque. Celles des nécropoles préhistoriques de Darchour et d'Abydos que nous ont fait connaître tout récemment MM. Amélineau et De Morgan sont toutes d'époques relativement modernes[20]. Par leur forme et par leur contenu elles appartiennent indubitablement aux Amou, peuple qui, ainsi que nous le verrons bientôt, était de plusieurs centaines de siècles postérieur aux Rebou. Ces tombes sont toutes ovales, le défunt y est accroupi et n'a pour mobilier que quelques misérables vases de terre cuite ; tandis que les Libyens continuèrent jusqu'au temps d'Hérodote à enterrer leurs morts selon la mode grecque, c'est-à-dire le corps allongé dans un sépulcre rectangulaire formé de quelques pierres non ouvrées[21]. Or ce genre de sépulture, encore assez fréquent en Syrie, en Asie

Mineure et dans le Caucase, fait complètement défaut dans la vallée du Nil. Est-ce parce que les Rebou ont renoncé de très bonne heure à leur ancien système pour adopter celui de leurs voisins? Est-ce parce qu'ils ont contracté l'habitude d'incinérer leurs morts? Faut-il admettre plutôt que ce n'est qu'une conséquence des fouilles limitées à la vallée du Nil, alors que les Rebou avaient leur domaine au delà de la montagne qui borne cette vallée à l'ouest? Ce sont là autant de questions que l'avenir est appelé à résoudre [22].

Il est impossible de fixer le temps pendant lequel les Rebou sont restés les seuls occupants du pays du Nil; mais s'il faut en juger par le grand intervalle qui sépare en Europe l'âge de la pierre taillée de celui de la pierre polie et des monuments mégalithiques, on admettra facilement que ce temps a été excessivement long; mais si long qu'il ait été, il a encore été insuffisant pour permettre à ce peuple de concevoir l'idée de cultiver la terre et d'en exploiter les richesses. Ainsi que nous venons de le dire, les Rebou n'aimaient pas l'agriculture, et la crainte des inondations leur faisait toujours préférer le séjour du désert à celui de la vallée; aussi lorsqu'un certain jour ils virent un peuple au teint basané, les *Couchites*, affluer de tous les points dans la vallée, ils n'en firent aucun cas; ils le laissèrent s'installer à son aise se retirant eux-mêmes dans le désert, où ils existent encore, menant toujours leur vie nomade et cherchant leur subsistance dans les produits de la chasse et souvent dans ceux du brigandage.

Les *Couchites*, les ancêtres des Égyptiens, n'étaient pas, par conséquent, les plus anciens occupants de la vallée du Nil, mais ceux qui les premiers en ont apprécié la valeur et ont su en tirer partie; et comme aucun peuple n'a réussi par la suite à les déloger, ils ont acquis le droit à l'*autochtonie* que l'antiquité leur a accordé.

Comme les Rebou, les Couchites n'étaient pas un peuple africain. A part la couleur de la peau qui leur a valu chez les Sémites le nom de Chamites, chez les Grecs celui d'Αἰθίοπες (hommes au visage brûlé) [23], les ancêtres des

Égyptiens présentaient dans leur conformation des particularités qui ne laissent aucun doute sur leur origine asiatique ; mais ils différaient également de leurs voisins les Rebou, de même que des peuples qui, dans la suite, vinrent s'installer auprès d'eux, et cela à un tel point qu'ils doivent être considérés comme une race d'hommes asiatique à part.

Au dire d'Hérodote, les Couchites étaient de grands et beaux hommes, et les monuments nous les représentent ayant le corps souple, le crâne ovale, le front légèrement bombé, les yeux grands, en amande, le nez droit, les lèvres épaisses mais non retroussées, les épaules larges, les extrémités longues, les hanches, par contre, très peu développées, ce qui leur donnait un aspect tout particulier[24].

Non moins caractéristique était leur langue. Tel qu'il se laisse reconnaître dans l'ancien Égyptien et le Copte, le Couchite paraît avoir été un idiome monosyllabique, sans inflexions, exprimant les modalités par des exposants groupés, non agglutinés autour de la racine ; particularités qui le rapprochent beucoup plus du *Chinois* que du Sémite[25].

De même que la langue, la religion des Couchites différait essentiellement de celles des autres peuples.

Les premiers occupants de la vallée du Nil étaient des Fétichistes. L'objet le plus insignifiant de la nature qui pouvait attirer l'attention d'un Couchite était considéré par lui comme doué de forces surnaturelles et voué immédiatement à l'adoration. Les pierres, les cailloux, les fragments de bois ou de poterie, les arbres, les animaux, enfin tout ce qui constitue la nature animée ou inanimée a été tour à tour adoré par ce peuple et l'est encore aujourd'hui par ses descendants, les Coptes et les Fellahs[26].

La tradition faisait venir les Couchites, tantôt du sud, de l'Éthiopie; tantôt de l'est, de l'Arabie ; tantôt du nord, de la Syrie[27]; et les bas-reliefs gravés sur les monuments attestent d'une manière frappante l'extrême ressemblance des habitants de ces contrées avec les Couchites de la vallée du Nil[28]. Mais l'existence dans l'Asie centrale d'un peuple de même nom, de même type et ayant les mêmes habitudes, les Kis-

siens ou Koussiens, les Κίσσιοι ou Κουσσαῖοι des géographes grecs, nous oblige à chercher leur berceau beaucoup plus loin, sur les hauts plateaux de l'*Indocousch*, et à reconnaître que la première étape de leurs nombreuses migrations a été la contrée actuelle de Caboul[29]. C'est là, en habitant les bords fertiles du *Kef* ou *Kof*, la rivière au courant rapide, le Κώφης ou Κώφηνος des géographes grecs[30], que ce peuple a dû ajouter à son ancien nom celui de *Kef* (Κηφῆνες, les *Cephènes*), ou *Koft* (Κόπται), sous lequel nous le rencontrons dans la plupart de ses émigrations ultérieures, et qu'il a donné, à son tour, à tous les cours d'eau rapide qu'il a connus : l'Indus, le Tigre, le Nil[31].

Chassés de Caboul, très probablement par les Ariens, les enfants de Couch longèrent l'Indus, et après avoir tourné la Gedrosie et la Karmanie, s'installèrent dans le pays limité par le golfe Persique, les monts Gordiens et le Tigre, Κισσία χώρα ou Αἰθιοπία des anciens Grecs, le *Couchistan* de nos jours, et y construisirent Koussa que les Perses transformèrent en Soussa[32].

Encore une fois émigrants, les Couchites se dirigèrent, en partie vers le Nord-Ouest, en partie vers le Sud ; et après avoir occupé successivement d'un côté la Mésopotamie[33] sur les Sémites, la Syrie et la Palestine sur les Lèges, de l'autre l'Arabie du Sud et l'Abyssinie, les deux colonnes opérèrent leur jonction dans la vallée du Nil[34]. Ils s'y établirent, et à la suite de cette occupation, la vallée du Nil fut appelée par les Sémites le *pays des enfants de Couch* ou *de Cham*, alors que ses habitants mêmes lui donnaient le nom de *Keft* ou de *Koft*, soit de leur propre nom, soit de celui de la rivière qui le traverse ; et ce fut de cette appellation, transformée par les Arabes en *el-Kopt* ou *el-Gypt*, que les Grecs ont formé leur Αἴγυπτος, nom que le pays porte encore de nos jours[35].

Il est impossible de fixer l'époque vers laquelle les Couchites firent leur apparition sur les bords du Nil. A en juger cependant par le fait que, à leur arrivée, ils n'avaient aucune connaissance de l'*écriture cunéiforme*, qui bientôt devait remplacer les hiéroglyphes en Babylonie, et que ce

nouveau genre d'écriture était, dès le cinquantième siècle, en plein usage dans ce dernier pays, on ne se tromperait pas beaucoup en faisant remonter l'arrivée des Couchites en Égypte au delà du soixantième siècle avant notre ère. Mais ce qui est certain et bon à noter, c'est qu'à son arrivée ce peuple portait avec lui les germes d'une civilisation nouvelle : *la civilisation de la Babylonie couchite*, tout à fait différente de celle des autres peuples, et qu'il a pu développer à l'abri de toute influence étrangère[36].

Venant de la Mésopotamie les Couchites apportaient avec eux la plupart des céréales originaires de ce pays, qu'ils n'eurent pas grand'peine à faire prospérer sur les bords du Nil[37]. Ils y connurent, à leur arrivée, plusieurs nouvelles plantes nourricières, des arbres portant des fruits et un grand nombre d'animaux faciles à domestiquer[38]. Le désert les protégeait contre les invasions des peuples étrangers et le climat le plus tempéré leur permettait les travaux des champs hiver comme été. Les Couchites de la vallée du Nil avaient, par conséquent, tout ce qu'il fallait pour se développer vite en un État ayant pour base l'indépendance individuelle et le travail de chacun. Malheureusement leur religion ou, pour mieux dire, ceux qui faisaient d'elle un métier ne le leur ont jamais permis.

Comme nous venons de le dire, les ancêtres des Égyptiens étaient des *Panthéistes* ou des *Fétichistes*[39]. Ils croyaient que l'espace était rempli d'Esprits et de Démons et que chaque objet de la nature pouvait servir à ces Êtres surnaturels de corps ou de demeure. L'opinion qui fait des Couchites des *Héliolâtres* ou des *Nilolâtres*, n'est vraie que pour les temps relativement modernes, et, ainsi que nous espérons le démontrer tout à l'heure, ces deux doctrines étaient d'origine étrangère. Pour les Égyptiens de l'époque dont il s'agit, le soleil était un grand Fétiche servant de corps à deux Êtres surnaturels de nature différente. Comme source de la lumière, il représentait *Râ*, l'Esprit bon, qui chaque matin chassait les ténèbres de l'horizon; comme source de la chaleur, il représentait l'Esprit méchant, *Set*

ou *Sit*, le *Typhon* des Grecs, le producteur des vents du Midi et de ces tourbillons de sable embrasé qui très souvent transformaient leurs champs fleuris en désert[40]. Aussi le représentait-on tantôt par une lampe ayant la forme d'un petit obélisque dressé sur un support : fétiche connu dans l'Égyptologie sous le nom de Ben-Ben ; tantôt par un animal sauvage, le crocodile ou l'hippopotame. Il en était de même du Nil. Le fleuve était considéré comme l'incarnation de deux Êtres surnaturels dont l'un faisait couvrir la terre de fleurs, de plantes et de fruits ; l'autre détruisait par des inondations excessives non seulement la végétation, mais le sol même en le transportant ailleurs. Aussi le représentait-on tantôt comme un jeune homme pourvu de mamelles, tantôt comme un serpent monstre. Les seules divinités donc des anciens Égyptiens étaient les Fétiches, et ceux qui se faisaient forts d'en connaître la langue et d'en diriger les actions, les Magiciens ou les Prêtres, exerçaient nécessairement la plus grande autorité morale sur le pays.

C'est ainsi que les prêtres sont parvenus à concentrer tout le pouvoir entre leurs mains ; et pour le conserver, pour pouvoir mieux exploiter la crédulité du peuple, ils ne tardèrent pas à se constituer en Collèges et à fonder le régime théocratique qui depuis n'a jamais cessé de peser sur le pays.

Le *pouvoir temporel* s'est développé relativement plus tard sur les bords du Nil, et il a toujours été d'une importance secondaire. Les prêtres n'ont senti le besoin de l'exercer que le jour où le peuple s'est permis de discuter leurs opinions. Ce n'est qu'alors qu'ils ont eu l'idée de s'entourer de satellites, et pour être certains de leur fidélité, ils les firent recruter non dans le pays, mais parmi les peuples errants de la Libye, de l'Arabie et de l'Éthiopie ; et ce système, de se faire servir par des mercenaires, nous le retrouvons à toutes les époques de l'histoire égyptienne[41].

Les Couchites croyaient encore qu'en mourant l'homme, de même que les animaux domestiques, devenaient des Esprits, bons pour les leurs, méchants pour les étrangers : et leur corps passaient pour les plus précieux des Fétiches[42].

C'est de là que sont sortis le *culte des ancêtres* et celui *des animaux sacrés*, les plus anciens cultes de la vallée du Nil. De là la coutume de conserver les cadavres et de les reproduire par la sculpture.

Procédant ainsi, les Couchites se trouvèrent un moment sur la piste de la plus pure des croyances : de celle qui fait du Créateur le Père de l'Humanité, et des différents peuples les membres d'une et même famille. Mais un culte qui rapprochait de plus en plus le peuple de ses divinités, ne pouvait être admis par les prêtres; aussi firent-ils tout leur possible pour l'étouffer dans son berceau, et ils y réussirent en réservant le titre divin aux seules personnes qui avaient rendu des services au Temple, aux seuls animaux qui avaient servi de corps à un Esprit, et que les prêtres seuls étaient en état de connaître[43]. De cette manière, il ne leur a pas été difficile de devenir les maîtres des divinités de leur pays et de leur faire dire ce qui convenait le mieux à leurs intérêts, système qui devait nécessairement avoir pour résultat l'abrutissement complet et la servilité du peuple égyptien.

Mais si la religion a condamné les Couchites à une servitude perpétuelle, leur langue les a conduits à la plus belle des découvertes qui aient contribué à l'anoblissement du genre humain : l'*écriture*.

En effet, il n'y a pas un idiome plus propre que le Couchite à être reproduit par le dessin. Constitué presque exclusivement de monosyllabes indéclinables, exprimant ses modalités en groupant non en agglutinant ses éléments, le Couchite se laissait très facilement exprimer par les images des objets nommés mis dans l'ordre dans lequel ils se suivent dans le langage[44]. Aussi la première écriture égyptienne fut-elle *Idéographique*. Pour écrire soleil, on figurait un disque cintré; pour désigner la lune, on dessinait un croissant : l'homme y était donné par la figure d'un homme, le taureau par celle d'un taureau et les idées abstraites par des symboles conventionnels.

En parcourant cette écriture, le lecteur était obligé, pour

deviner la pensée de l'écrivain, de traduire un à un les symboles qu'il avait sous les yeux, par des mots appropriés à chacun d'eux dans la langue courante, et à force de retrouver dans chacun de ces symboles une prononciation constante, il finit par oublier leur valeur idéographique pour ne voir en eux que des notations de sons, de simples signes phonétiques ou syllabaires, et il s'en servit pour exprimer ses idées à la façon de nos *rébus*. C'est ainsi que l'on est passé de l'écriture *idéographique* à l'écriture *phonétique* ou *syllabaire*.

Si avantageuse cependant et si logique qu'elle fut, cette manière d'exprimer les idées par des signes avait encore un grand inconvénient. La plupart des mots Couchites ayant plusieurs significations et par conséquent plusieurs prononciations, le lecteur se trouvait très souvent embarrassé ne sachant quelle prononciation donner, dans un cas concret, à un symbole. Aussi on a vite pris l'habitude de faire suivre les mots écrits phonétiquement par leurs idéogrammes réels ou conventionnels, et ce genre d'écriture, en partie phonétique en partie idéographique, nous le retrouvons dans les plus anciens textes de l'ancien Empire.

Tout en reconnaissant les Couchites comme les inventeurs de l'écriture *hiéroglyphique*, nous ne croyons pas cependant que cette invention ait vu le jour sur les bords du Nil. Tout porte à croire, au contraire, que les Couchites ont importé cet art tout fait de leur pays, la Bactriane, où ils l'avaient en commun avec les ancêtres des Chinois, et les autres peuples de l'Extrême-Orient, qui, comme eux, parlaient des langues isolantes. Tous ces peuples, et plus particulièrement les Chinois, se servent encore de nos jours d'écritures idéographiques, basées sur les mêmes principes que les hiéroglyphes égyptiens. Les idées les plus élémentaires sont rendues dans ces langues de la même manière que dans l'égyptien. Parfois même les deux systèmes se rencontrent dans le choix de certains symboles; et nonobstant l'énorme distance qui sépare la Chine des pays du Nil, les deux écritures ont suivi dans leur développement ultérieur

tout à fait la même marche[45]. Les études assyriologiques nous enseignent de plus qu'avant l'invention de l'écriture cunéiforme, les anciens Babyloniens faisaient usage d'une écriture idéographique analogue à celle des Égyptiens; et le plus intéressant, c'est que la plupart des symboles de cette écriture ressemblaient jusqu'à l'identité aux idéogrammes des Égyptiens[46].

Malheureusement cette invention merveilleuse, qui seule pouvait relever l'intelligence et l'amour-propre des Couchites et faire d'eux un peuple sensé et libre, resta durant des siècles l'apanage exclusif du temple et n'a servi qu'à laisser dans l'ombre plutôt qu'à révéler au peuple la volonté de ses divinités. Il a fallu que des centaines de siècles se soient écoulés et qu'une série d'invasions étrangères eût lieu, avant que les prêtres se décidassent à simplifier un peu leur système d'écriture et de le mettre à la portée de toutes les intelligences, en créant l'*Hiératique*, le *Démotique* et plus tard le *Copte*[47].

Les Couchites n'étaient pas un peuple industriel. Ils construisaient leurs demeures en roseaux qu'ils recouvraient d'une ou deux couches de limon du Nil, ou bien avec des briques durcies au soleil[48]. Ils enterraient leurs morts dans des tombes revêtues intérieurement de briques, ainsi que cela se fait encore de nos jours. Toute leur préoccupation dans cette circonstance était de faire creuser leur dernière demeure sur un terrain plus ou moins élevé, et de donner au défunt la position longitudinale, la tête au nord regardant le sud[49]. La pierre n'entrait qu'accidentellement dans leurs constructions. On la chercherait en vain dans leurs tombeaux de même que dans les amas de terre qui indiquent l'emplacement de leurs anciens villages. D'ailleurs c'était une matière qu'il fallait extraire de la montagne, façonner ensuite, etc., travaux qui ont toujours répugné aux Couchites. Ceux qui voulaient se donner ce luxe faisaient construire leurs tombeaux par les Rebou, auxquels ce travail était plus familier.

Il en a été de même des ustensiles journaliers. Les Couchites, qui ne pouvaient pas avoir les beaux vases en pierre dure fabriqués par les Rebou, les reproduisaient en terre cuite, mais toujours d'une façon si grossière que leur poterie des plus belles époques de leur histoire ne diffère pas beaucoup de celle des temps préhistoriques.

Les ancêtres des Égyptiens excellaient par contre dans les travaux de l'agriculture de même que dans l'élevage des bestiaux. Les plus beaux tableaux qui ornent les chambres funéraires de l'ancien Empire ne représentent que des scènes de la vie agricole de l'époque, et si minutieusement qu'il suffit de parcourir une seule fois les tombeaux de *Ti* et de *Mera*, à Saqqarah, pour se faire une idée exacte de l'Égypte vivante et agissante de cette époque en même temps que du bien-être matériel dont on y jouissait.

Tel était à peu près dans ses grandes lignes l'état des choses en Égypte à l'arrivée de son troisième élément ethnique, les *Amou*.

Sous le nom de *Amou*, on entendait en Égypte tous les peuples à peau blanche qui vivaient au delà de l'Isthme, et dont le plus ancien, celui dont il s'agit ici, n'appartenait point à la famille des peuples sémites (les émigrations sémites n'ont commencé que beaucoup plus tard), mais à ce grand peuple hyperboréen connu de nos jours sous le nom de *Moscho-Ibériens* ou *Moscho-Phrygiens*, ou *Alarodiens*, lequel, avant l'apparition des Indo-Germains et des Sémites, paraît avoir dominé dans toute l'Asie occidentale, les îles de la mer Égée, et sur une grande partie du continent européen[30].

Descendus, à une époque préhistorique, de l'extrême Nord, où ils formaient avec les Myso-Tyras du Pont et les Massagètes un et même grand peuple, les *Amyrgiens* (les Σκύθαι 'Αμύργιοι d'Hérodote)[31], les Moscho-Ibériens en question ont occupé, sur les Lèges, tout le pays qui s'étend au sud du Caucase, entre la mer Caspienne et le Pont, et y

ont formé trois États : c'étaient le *Gour*, le pays des *Grousiens*, les ancêtres de Géorgiens; celui de *Ban* ou *Van*, le pays des Alarodiens, les prédécesseurs des Arméniens ; et celui des *Massiens* ou *Moschiens*, dont le nom sert encore à désigner la chaîne de montagnes qui relie au grand Caucase le plateau bien moins élevé de l'Arménie (Μόσχια ὄρη)[52].

Trois grandes routes étaient ouvertes à ces peuples. L'une, longeant le littoral du Pont-Euxin, conduisait directement à l'Ouest; les deux autres contournant le Massius, s'ouvraient vers le Sud.

Engagée dans la première de ces routes, une assez grande partie des Moscho-Ibériens occupa successivement le territoire de la Phrygie, la Troade, la Propontide, et traversant le Bosphore elle finit par s'installer en partie en Macédoine (Μόσχοινοι), en partie en Thrace (Παίονες ou Πάνονες), et sous le nom de Γραῖαι ou Γραῖοι elle occupa la plus grande partie de la Grèce continentale. C'est l'émigration *Myso-Teukrienne* dont Hérodote nous a conservé la tradition et sur laquelle nous comptons revenir.

Mais le gros du peuple en quittant le plateau de l'Arménie se dirigea vers le Sud, et suivant le cours de l'Euphrate et du Tigre il s'installa dans le Mésopotamie où il forma également trois États : la *Mastienne*, ou le pays de *Matta*, le *Our* ou *Gour* et le *Bar* ou *Bal*, États dont les limites ont plus d'une fois changé à travers les siècles.

De la Mésopotamie les Moscho-Ibériens envahirent la Syrie où nous les trouvons sous les noms d'*Amaour*, de *Tours* et de *Dan* ou *Tan* (les *Tn* ou *Rotenu* des Égyptiens), et de là, divisés en deux colonnes, ils passèrent d'un côté dans les îles de la mer Égée, en Crète surtout (Κουρῆται, Τεῦχροι ou Ἐτεόκρητες Δῶνες ou Δῶρες), de l'autre en Égypte (*Horites*, *Amou*, *Ténao*), pays qu'ils conquirent en grande partie sur les Couchites[53]. Ce fut enfin en quittant ce pays que les Moscho-Bériens ont dû aller s'établir, plusieurs siècles plus tard, dans l'Afrique du Nord (*Mashaousha* ou *Maccae*, les Μάξυες d'Hérod., *Ber-ber* ou *Maures*), tandis que les Ibériens, chassant devant eux les Rebou, passèrent en

Europe, où ils se fixèrent les uns dans la Péninsule qui porte encore leur nom (*Ibérie*); les autres au delà du Rhône dans la Gaule cisalpine, ce qui a valu à cette contrée le nom de *Libye européenne*[54].

Le nom général de ces trois peuples, conservé dans les inscriptions cunéiformes de la Perse[55], était *Mourg* ou *A-mourg*, qu'Hérodote a si bien traduit par Ἀμύργιοι, et dans lequel il est difficile de ne pas reconnaître l'origine des noms *Amou*, *Amour* ou *Amaur*, et *Maures*, de même que de celui de *Muçri*, que les Assyriens donnaient aux Moscho-Ibériens, hors de l'Assyrie, et dont les Grecs firent leur Μυσοί, les Sémites leur *Misraïm*, les Arabes leur *Misr*. Mais, au dire de Pline, le mot *Amourg* était relativement moderne. Chez les anciens, ce peuple était connu sous le nom de *Armenos*, *Araméos* ou *Amoreos;* et, si le naturaliste romain a raison, on est forcé d'admettre que les trois peuples qui, dans les temps historiques, étaient désignés sous ces noms, appartenaient également à cette même famille[56].

Les noms *Ber*, *Gour* et *Dan* ou *Tan*, avec lesquels les trois tribus moscho-ibériennes se présentent dans leurs migrations ultérieures, paraissent avoir été également leurs noms anciens, contractés, très probablement, à la suite du séjour prolongé de ces peuples aux bords de trois grands fleuves hyperboréens, le *Wirg* ou *Wyrg* (le Wolga), le *Cyr* ou *Gour* (le Sir-Daria) et le *Dan* ou *Tan* (le Tanaïs), noms en usage jusqu'à nos jours pour la désignation des habitants de ces contrées. Quant aux noms d'*Ibères* et de *Teukres*, sous lesquels les deux premiers de ces peuples sont cités dans les auteurs classiques, ils ne sont que les transcriptions littéraires de deux termes d'exclusion et de dédain, *Is-ber*[57] et *Te-grous* que ces peuples se donnaient réciproquement, pour indiquer soit que l'un habitait à l'Est ou à l'Ouest de l'autre, soit qu'il ne voulait pas reconnaître les chefs religieux et politiques en honneur chez l'autre[58]. C'étaient les premiers Orientaux et Occidentaux que les intérêts politiques et cléricaux ont transformés en *catholiques* et en *schismatiques*.

Si intéressantes cependant, et si concluantes qu'elles soient, ces synonymies ne constituent pas la seule ni la meilleure preuve de l'origine ibérienne des Amou d'Égypte, et de leur proche parenté avec les Amorrhéens de la Syrie, et la population Pré-Touranienne de la vallée de l'Euphrate. L'étude comparative du type de ces peuples, de leurs langues, de leurs religions, de leurs institutions politiques et religieuses, etc., nous fournit une autre série de preuves bien plus intéressantes et décisives.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de se faire une idée du type anthropologique des Ibères préhistoriques en étudiant les populations actuelles de la Mingrélie. Le pays que ce peuple a habité a été occupé, à travers les siècles, par des populations tellement diverses que la race primitive, si elle n'a pas disparu tout à fait, a certainement subi des altérations telles qu'elle est devenue méconnaissable.

Il n'en est pas de même des Ibériens occidentaux. Retranché dans les Pyrénées, ce peuple belliqueux a pu repousser les invasions des Ligures, des Celtes des Gaules, des Romains, et conserver jusqu'à nos jours le type, la langue et les mœurs de ses ancêtres. Tous ceux qui l'ont étudié s'accordent à reconnaître chez ce peuple les caractères essentiels de la race ancienne. « Les Basques des Pyré« nées, dit M. Broca, sont une des plus pures, peut-être « la plus pure des races caucasiques que nous connaissions. « On ne trouve nulle part population plus homogène. « Ils sont tous de petite taille, mais bien constitués et « agiles. Ils ont la tête arrondie, un beau teint plutôt blanc « que brun, les cheveux et les yeux très foncés ou tout « à fait noirs, les épaules et le cou bien faits. Ils sont la « réfutation vivante de tout ce qu'on a dit sur l'influence « du séjour dans les régions des montagnes, car ils sont plus « petits que les habitants des plaines voisines et l'air des « Pyrénées n'a eu garde de rendre leurs cheveux blonds. »

Or ce que dit Broca des Basques est en parfait accord avec ce que nous apprennent les Klaproth, les Chantre et les Virchow sur l'ancienne population de la Mingrélie et du

Haut-Caucase. Le type anthropologique des Basques se retrouve tel quel parmi les populations actuelles de l'Ossethie, de même que dans les plus anciennes tombes préhistoriques du Coban et de la Géorgie. Il suffit de lire les belles pages écrites à ce sujet par M. Virchow pour être convaincu que ceux qui y étaient enterrés appartenaient à une race d'hommes de taille au-dessous de la moyenne, ayant la tête ovale, les traits du visage fins, le système osseux de constitution délicate ; bref, possédant tous les caractères des Basques[59].

Or, ce même type, nous le retrouvons dans la Mésopotamie et dans l'Élam chez les Sumériens[60], en Syrie, chez les Touriens, les Araméens et les Érembes (Arabes)[61], et enfin en Égypte, caractérisant les quelques statues archaïques qui nous restent du temps des trois premières dynasties, de même que les 37 Amou figurant dans la salle funéraire de Khnum-hotep, à Beni-Hassan[62].

Il ne peut, par conséquent, subsister aucun doute sur le type particulier des Amou primitifs de la Basse-Égypte pas plus que sur leur extrême ressemblance avec les populations préhistoriques de la Mingrélie, de même qu'avec les survivants de l'ancienne population de la péninsule ibérienne. L'opinion généralement admise que les Amou étaient des Sémites n'est vraie que pour ce qui concerne les Amou du temps du nouvel Empire et provient de ce qu'à cette époque ce nom était donné indistinctement à tous les peuples à teint blanc qui vivaient au delà de l'Isthme. Tous ces pays étaient alors, en effet, occupés par des Sémites[63].

Venons à la langue.

Guidés par les nombreuses toponymies, que les Moscho-Ibériens nous ont laissées un peu partout sur leur passage, et aussi par les inscriptions cunéiformes du *Van* qui ont fait l'objet de l'étude si remarquable de M. Sayce, les linguistes de nos jours arrivèrent à la conclusion que la langue parlée par ce peuple était un idiome infléchi, essentiellement différent de l'Aryen et du Sémite et constituait avec l'Ibérien occidental, l'Étrusque, et, avec l'Hittite, une famille

de langues à inflexions à part, dont le Basque et le Géorgien de nos jours seraient les seuls survivants. Malheureusement, importé dans la Mésopotamie, dans la Syrie et dans la Basse-Égypte, cet idiome ne tarda pas à être absorbé par les langues existant dans le pays autant que par celles des peuples qui s'y sont succédé plus tard, si bien, qu'à l'heure actuelle on ne pourrait avancer, sans témérité, qu'après le Couchite, ce fut l'Ibérien qui fût parlé dans les trois pays[64].

Cependant, tout porte à croire qu'il en a été ainsi.

Presque toutes les toponymies de la Mésopotamie étaient Ibériennes. Le plus ancien nom de Babylone était, comme celui de l'Ibérie, *Bar*, ou *Bal* ou *Ban*[65], tandis que le pays allophyle de l'autre côté du Tigre s'appelait *An-Bar* ou *An-Ban*, ou *An-Zan*, noms qui ne diffèrent en rien de ceux que les Ibériens donnaient à leurs voisins allophyles, les Lèges, au Caucase aussi bien que dans le Péloponèse[66]. La vaste contrée comprise entre les deux affluents de l'Euphrate, le Habour et le Schagour, s'appelait de même que le second district de l'Ibérie, *Gour* ou *Tour*[67], et la contrée allophyle, située de l'autre côté du fleuve, portait le nom de *As-Tour* ou *Assour*, presque copié sur celui de *Asgour* ou *Isgour*, par lequel les Gouriens de l'Ibérie désignaient leurs voisins allophyles de l'Ouest (les *Taures*). La partie supérieure enfin de la Mésopotamie, qui était habitée plus particulièrement par les Massiens, s'appelait Matta, et le pays allophyle, situé au delà du Tigre, portait le nom de *Amatta* ou *Amada* (Hamadan) ; or, ce nom ne diffère pas de celui d'Αμάσιοι, d''Αμασιανοὶ, d''Αμαζόνες, dont les Massiens de l'Ibérie se servaient pour désigner les peuples allophyles ou non qui les avoisinaient au nord[68].

Les noms des deux grands fleuves du pays, l'Euphrate et le Tigre, inexplicables par l'Aryen et le Sémite, se laissent facilement comprendre comme Ibériens. Le premier est une transcription en partie sémitisée, en partie iranisée du mot Gour-Râ, le fleuve Gour (Κῦρος), le fleuve par excellence de l'Ibérie, que son peuple a répandu un peu

partout dans ses émigrations[69]; tandis que celui de Tigre (*Tig-Ra* ou *Tig-La*) est le nom que les anciens Arméniens donnaient à tous les fleuves à cours impétueux. Et s'il faut en croire les auteurs grecs, il y en avait en Arménie un grand nombre portant le même nom et pour la même raison.

Une autre série de fleuves de la Mésopotamie portait des noms composés de leurs anciennes appellations couchites et du mot ibérien *Rá*, qui, comme nous venons de le dire, signifiait le fleuve. Un de ces fleuves s'appelait *Ka-Ra* ou *Ka-La*, dont les Grecs firent leur Κάλας et les Turcs leur *Kara-sou*. Un autre, connu aujourd'hui sous le nom de *Caroun*, était appelé dans l'antiquité grecque Κοπράτης, nom qui nous laisse entrevoir l'existence d'un thème *Kof-Ra*[70]; un troisième enfin s'appelait *Kef-Ra* ou *Kef-la*, dont les Grecs firent leur Κέφαλος, nom qui désigne encore le poisson qu'on y pêchait très probablement en grande quantité[71].

Tout concourt donc à nous faire croire que les Moscho-Ibériens devenus maîtres de la Mésopotamie, non seulement y ont introduit leur langue, mais l'ont encore si bien fait accepter par ce pays que leurs toponymies principales ont pu parvenir jusqu'à nous.

Mais la preuve la plus concluante de ce que nous avançons est fournie par l'ancienne langue du pays. Tous ceux qui l'ont étudié reconnaissent que le Sumérien, la langue dans laquelle sont rédigées les plus anciennes inscriptions cunéiformes de la Babylonie, abonde en termes et en expressions usités jusqu'à nos jours chez les Géorgiens du Caucase de même que chez les Basques des Pyrénées. Et personne, croyons-nous, ne pensera que l'un de ces trois peuples a pu les emprunter aux autres[72].

Or, les mêmes choses se répètent presque identiquement en Syrie, en Palestine et en partie dans la Basse-Égypte. Comme nous venons de le dire, il y avait en Syrie trois grands districts l'*Amour*, le *Tour* et le *Tan*, dont les noms ne différaient en rien de ceux de l'Ibérie. L'un des deux grands fleuves du pays, l'*Oronte*, dont l'étymologie a tant intrigué les hébraïsants, se retrouve dans les textes égyptiens sous

le nom de *A-Our-anti*, qui diffère à peine de celui que les Babyloniens donnaient à l'Euphrate. L'autre porte encore de nos jours le nom composé de son appellation ibérienne *Dan* ou *Tan*, précédée du mot sémite *Jor*, et signifie le *fleuve Dan* ou des *Dans*[73].

La Syrie avait en plus un grand nombre de toponymies en commun avec le Péloponèse, telles que *Hermon*, Ἑρμαῖον; *Enach*, Ἴναχος; *Zarat*, Χάραδος; *Leschen*, Λάσσα; *Dan*, Τάνος; *Tour*, Θυρέα; *Hazor*, Ἄργος; etc., etc., toponymies qui ne s'expliquent ni par le Sémite, ni par l'Aryen; et au dire de M. Renan, tels étaient aussi la plupart des mots, soi-disant sémites, admis dans le dictionnaire grec. Ils n'appartiennent ni au Sémite ni à l'Aryen; Hellènes et Sémites les ont empruntés à un peuple allophyle qui les avait précédés dans ces pays, et ce peuple ne pouvait être que les Ibériens[74].

En Égypte, les toponymies ibériennes sont beaucoup plus rares. Il semble qu'à l'arrivée des Amou, le pays était par trop couchitisé pour oublier les anciens noms de ses localités. Mais les trois ou quatre qu'il en a adoptées se présentent dans des conditions qui ne laissent aucun doute sur leur signification et leur origine.

Une des villes principales des Amou, située à la pointe N.-E. de la Basse-Égypte, s'appelait *Tour*, en égyptien *Taru*, nom qui a été adopté, comme dans la Syrie, par toute la contrée qui en dépendait[75]. *Tour* était le chef-lieu du pays des Horites, les Χοῤῥαῖοι des auteurs de la Bible, le siège principal des Héracléopolitains. Le pays compris entre le désert arabique et la branche orientale du Nil était connu jusqu'aux derniers moments de l'Empire égyptien, sous le nom de *Dan* ou *Tan,* et la branche du Nil qui le traversait porte encore le nom de la *branche Tanitique* ou *de Damiate*, tandis que le pays compris entre les deux grandes branches du fleuve portait le nom assyrien des *Muçri*, dont les Arabes firent leur *Misr*.

Il en a été de même du Nil. A l'instar des fleuves de la Mésopotamie qui, ainsi que lui, s'appelaient *Kef* ou *Kof*

ou *Ka*, le fleuve de l'Égypte a reçu des Amou trois ou quatre différentes appellations. Tout d'abord, ils l'appelèrent *Râ*, le fleuve par excellence; ensuite *Kaf-ra* ou *Kaou-ra* ou *Ka-ra* (le fleuve *Ka*), et en dernier lieu *Sira* ou *Sila*, du nom du fleuve principal de leur mère patrie, appellation qui est encore en usage chez les Abyssiniens[76]; et, lorsque ce fleuve a été assimilé au Dieu créateur des Moscho-Ibériens, tous ces noms devinrent naturellement les noms propres des divinités du Panthéon égyptien, *Râ*[77], (*O*) *Siris*[78], *Horus*[79].

Mais autant le pays était rebelle aux toponymies étrangères, autant sa langue se pliait aux exigences de l'idiome des Amou. Tous ceux qui ont étudié à fond l'égyptien s'accordent à reconnaître qu'un très grand nombre de ces termes ressemblent identiquement aux racines des langues indogermaines et plus particulièrement du grec[80]. Mais la plupart des exemples qu'ils citent à l'appui, *As* = Isis, en vieux grec : Αῖσα ; *Af*, Ὄφις ; *Ked*, Κέδ-ρος ; *Bac*, Βακτρον ; etc., ne sont pas des mots hellènes; ils appartiennent tous à cette catégorie de termes que les anciens considéraient comme les restes du vieux fond de la langue grecque, c'est-à-dire de la langue parlée avant l'arrivée des Hellènes dans le pays. Circonstance qui nous ramène de nouveau à l'Ibérien.

On peut donc conclure de ces faits que tout s'est passé en Égypte et en Phénicie comme dans la Mésopotamie, et que parmi les langues absorbées par le Couchite, il nous faut comprendre l'Ibérien et, très probablement, en première ligne.

Mais ce qui est arrivé en Égypte ne s'est pas produit partout. Comme nous le verrons plus loin, les Moscho-Ibériens qui ont émigré en Grèce et plus particulièrement dans l'île de Crète se sont trouvés dans de bien meilleures conditions, sous ce rapport. La vie isolée et pour ainsi dire nationale qu'ils y menèrent pendant une longue série de siècles, leur a permis non seulement de mieux conserver leur langue, mais de la développer et de la rendre susceptible d'exprimer toutes leurs idées. Aussi, lorsqu'à l'arrivée

des Hellènes, ils ont été obligés de la changer contre celle de leurs maîtres, il leur a été possible de conserver un grand nombre de leurs anciennes expressions, d'où il résulte que la langue grecque contient beaucoup plus de termes ibériens qu'on ne croit, et ces termes, bien étudiés, pourront indubitablement nous aider un jour, sinon à reconstituer la langue qui nous intéresse, du moins à découvrir les termes et les expressions que les anciens Égyptiens ont empruntés à la langue parlée jadis par les Amou[81].

Les Amou étaient-ils initiés à l'art de l'écriture ?

Il y a trois ans, on n'eut pu soulever cette question sans encourir quelque ridicule. Aujourd'hui, grâce aux découvertes récentes et plus particulièrement aux travaux de M. Evans, elle s'impose. Nous allons donc examiner sommairement les faits qui militent en faveur de cette opinion.

La tradition égyptienne reconnaît comme l'inventeur de l'écriture Thot, personnage d'origine moscho-ibérienne. non couchite ; il était apparenté à Osiris et servait comme premier ministre de son fils, Horus, cinq siècles environ avant l'avènement de Menès sur le trône d'Égypte[82]. Si cette tradition a quelque fond de vérité, les lettres inventées par Thot ne pouvaient pas être les hiéroglyphes que les Couchites avaient importés plusieurs siècles avant l'arrivée des Amou dans le pays. Elles doivent avoir été d'un autre genre.

Nous savons, d'autre part, que dans les pays occupés par les Moscho-Ibériens, l'Asie Mineure, les îles de la mer Égée, la Crète et le Péloponèse, il existait, dès la plus haute antiquité, un système d'écriture différent des hiéroglyphes égyptiens et dont les vestiges ont été recueillis tout dernièrement par M. Evans[83]. Or, à en juger par les découvertes de M. Pétrie et par le récit déjà cité de Plutarque, une écriture semblable doit avoir existé également en Égypte dès la XII[e] dynastie, et des ouvrages écrits avec ces caractères auraient figuré dans les rayons de la Bibliothèque du temple de *Phtah*, à Memphis, jusqu'aux temps de Nectenabe.

Les renseignements puisés en Assyrie ne sont pas moins

probants. Les assyriologues les plus autorisés de nos jours s'accordent à reconnaître que l'*écriture cunéiforme* est une invention sumérienne[84]. C'est peut-être la première des modifications qu'on a dû apporter à l'ancienne écriture idéographique des Babyloniens pour la rendre propre à exprimer les termes et les expressions d'une autre langue. Mais la *maëstria* avec laquelle cette modification a été faite atteste d'une manière frappante que, en fait d'écriture, les Sumériens n'étaient pas alors à leurs premiers essais. Ils doivent avoir connu et exercé de très bonne heure l'art de graver leurs pensées sur la pierre.

Une tradition libyenne, recueillie par Diodore, nous apprend, enfin, que l'usage de l'écriture était introduit en Libye *du temps du roi Triton*, c'est-à-dire dès la plus haute antiquité, et dans des circonstances qui ne laissent aucun doute sur sa provenance hyperboréenne.

De retour de leur voyage au pays des Hyperboréens, et pour s'acquitter envers le roi Triton d'un service qui leur avait été rendu, les *Argonautes* lui auraient offert un trépied en cuivre portant une inscription en lettres archaïques, trépied que les Libyens avaient conservé jusqu'aux temps modernes : « δωρήσασθαι χαλκοῦν τρίποδα τὸν ἀρχαίοις μὲν κεχαραγμένον γράμμασι μέχρι δὲ τῶν νεωτέρων χρόνων διαμείναντα παρὰ τοῖς Εὐεσπερίταις. » (*Diod.*, IV, 56). Or, ce qui est arrivé en Libye ne pouvait pas manquer de se produire de l'autre côté de la Méditerranée, dans le pays occupé par les Ibériens. Et, si nous ne nous trompons pas, c'est à ce genre d'écriture archaïque qu'il faudrait rapporter l'inscription découverte, il y a une trentaine d'années, dans la Sarthe, à l'entrée de la chambre sépulcrale d'un tumulus datant de l'époque néolithique, et dont personne n'a tenu compte jusqu'à ce jour[85].

Mais le plus intéressant est ce que dit Strabon (C., p. 139) des Tourdetaines : « Ils sont les plus lettrés parmi les Ibériens ; ils possèdent une littérature, des ouvrages anciens et des poésies datant de six mille ans. » « Σοφώτατοι δ' ἐξετάζονται τῶν Ἰβήρων οὗτοι καὶ Γραμματικῇ χρῶνται καὶ

τῆς παλαιᾶς μνήμης ἔχουσι συγγράμματα καὶ ποιήματα καὶ νόμους ἐμμέτρους ἑξακισχιλίων ἐτῶν, ὥς φασί. »

Tout concourt donc à nous faire croire que les Amou possédaient, dès leur arrivée dans la vallée du Nil, une écriture particulière et qu'ils s'en sont servi tout le temps qu'ils ont dominé le pays. Si cette écriture n'a pas pu supplanter les hiéroglyphes comme en Assyrie, si elle ne nous a pas laissé de traces plus visibles de son passage, c'est qu'en Égypte l'élément couchite a conservé, à travers les siècles, avec son caractère national, toute sa répugnance traditionnelle des étrangers, et toutes les fois qu'il a pu reprendre le pouvoir, il a eu comme premier souci de faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler leur souvenir. Tandis que, en Mésopotamie, les Couchites n'ont eu qu'une seule fois le pouvoir en mains et les peuples qui les ont dominés dans la suite ont donné la préférence à l'écriture bien plus facile à comprendre de leurs prédécesseurs immédiats qu'à celle en usage chez les anciens Babyloniens.

Passons maintenant à la Religion.

Les Moscho-Ibériens étaient des Physiolâtres; ils adoraient le dieu Nature en l'assimilant les uns à la terre (*Mâ*), les autres à l'élément fluide (*Râ* ou *Gour-Râ*), les troisièmes au soleil (*Bar* ou *Bal*). Or, tant que ces peuples vivaient séparés, chacune de ces divinités traduisait l'idée d'un Dieu créateur omnipotent; mais dès qu'ils se furent réunis pour former un grand État et que l'un d'eux fût parvenu à dominer les autres, leurs divinités durent subir le sort de leurs rois : et tandis que l'un concentrait dans ses mains tout le pouvoir, les autres se voyaient réduits à des rôles secondaires. C'est ainsi que la trinité primitive des Moscho-Ibériens s'est transformée une première fois en celle de la Terre-Mère desservie par *Gour* et Ban (*les Korybantes*)[86]; ensuite, sous le règne de *Gordius*, en celle de *Gour-Râ* (Κόρος ou Κρόνος)[87] uni à sa sœur (Κόρη ou Ῥέα), et en dernier lieu, sous le règne de Attes, à celle du Dieu de la lumière et de la chaleur, uni à sa sœur *Atê*[88].

Or cette croyance en trois divinités du même rang, ainsi que les transformations qu'elle a subies successivement dans son pays se retrouvent telles quelles partout où les Moscho-Ibériens ont dominé : en Mésopotamie sous le nom de *Nana*, de *Ea* et de Bal; en Syrie sous celui d'*Astarté*, de *Moloch* et de *Baal;* en Crète sous celui de la *Terre-Mère* (*Rhea*) de *Kronos*, de *Jupiter;* et en Égypte sous celui de *Isis*, d'*Horus* et d'*Aten;* et le plus intéressant c'est que dans tous ces pays la distribution ethnographique de ces divinités ne différait en rien de celle de l'Ibérie. Le culte de la Terre-Mère se trouve partout l'apanage des tribus d'origine moschéenne, celui de l'élément fluide chez les descendants des Gouriens et celui du Soleil chez ceux des Bériens ou Amou; ce qui ne laisse aucun doute sur l'origine commune de ces différents peuples[89].

Les Moscho-Ibériens ou Phrygiens qui, selon les Égyptiens, étaient le plus ancien peuple du monde, avaient aussi, les premiers, su bâtir en pierre, creuser des habitations dans le roc et élever des tombes monumentales à leurs rois. Les plus anciennes grottes artificielles, les plus archaïques constructions cyclopéennes, le plus grand nombre de tumulus et de monuments mégalithiques que nous connaissions se trouvent dans l'ancienne Phrygie et pour mieux dire dans les pays qui ont été occupés par les Phrygiens[90].

Or ces trois genres de constructions se retrouvent en Égypte, dans les temps les plus reculés de l'ancien Empire, et comme il est impossible de les attribuer aux Couchites ni aux Lebou, on est obligé de reconnaître qu'ils ont été importés par les Amou.

Mais la construction qui ne laisse aucun doute sur son origine ibérienne est certainement ce genre de tombes ovales que nous avons signalé un peu plus haut, tombes dans lesquelles le mort, un petit homme à tête arrondie, a la pose de l'enfant dans le sein de la mère : les genoux repliés sur le ventre, les bras levés, les mains recouvrant le

visage, et est entouré de vases grossiers en terre cuite. Ce genre de tombes, spécial aux anciens cimetières de la Mingrélie et du Coban, est aussi fréquent en Égypte que dans son propre pays[91].

Un autre service, non moins important, que les Amou ont rendu aux Égyptiens et en même temps à tout l'ancien monde, c'est d'avoir fait connaître l'usage des métaux. Toute l'antiquité, en commençant par Homère et l'auteur de la Genèse jusqu'à Strabon, considéraient les pays sous-caucasiens comme la patrie des métaux, ἀργύρου γενέθλη ; et ses habitants, les Saspires, les Tibarénes ou Tubal, les Chalybes, etc., comme les plus anciens métallurgistes. Schliemann a trouvé dans les fondations de la plus ancienne des villes qu'il a eu la chance de découvrir à Hissarlik, des objets en or, en cuivre et en étain ; et d'après un passage d'Ezéchiel, la plus grande partie de l'or, de l'argent et de l'étain que les Phéniciens fournissaient aux Égyptiens provenait du Caucase[92]. Mais la preuve la plus décisive de l'origine caucasienne de la métallurgie de l'ancien monde, c'est que les métaux les plus anciennement connus, l'or, l'argent et l'étain, portent dans toutes les langues indo-germaniques, sémites et hamitiques, des noms ibériens ; *Grus-u*, Χρυσὸς, (Γλοῦρος en Phrygien) *Gluth*, *Gold*, *Zor* ou *Zar-ani*, *Aurum*, etc. *As-gour*, *Ar-cur-u*, Αρ-γυρ-ος, argent, etc. Comme si l'on avait voulu dire que c'étaient là des produits spéciaux au pays des *Gours* et des *As-Gours*. Et il ne pouvait pas en être autrement puisque les mines d'or et d'argent de ces deux pays étaient les premières connues dans le monde ancien[93].

Il en est de même du Κασσίτερος, le plus ancien nom de l'étain. Nonobstant les nombreuses transformations que le mot a subies en passant d'un peuple à l'autre, il est encore possible de remonter à son origine.

Nous ne nous attarderons pas à savoir si le métal a pris le nom de la localité dont il était tiré, ou s'il le lui a donné ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne vient ni du Celte ni du

Sanscrit, comme on s'est plu à le croire, mais il est le nom même des premiers habitants de la contrée, les *Ha-Sbers*, les Ibériens occidentaux, les Ἑσπερῖται des auteurs grecs. Or, ce nom transmis par les Phéniciens aux Égyptiens et aux Arabes s'est transformé successivement en *Ka-Sber*, Kasder, Gasdir, Kaster; et c'est de cette dernière forme, encore en usage chez les Abyssiniens, que les Grecs firent leur Κασσίτερος. Le nom serait par conséquent équivalent de : produit par excellence du pays des Ha-Sbers[94].

Il ne faut pas oublier cependant que, ce même nom, nous le trouvons bien plus anciennement dans l'Ibérie du Caucase sous la forme de Σάσπειροι, de Κάσπιοι et peut-être sous celle de Κάβειροι; et le plus important c'est que le pays que ces peuples habitaient était aussi riche en métaux que l'Ibérie occidentale. Or, comme l'Égypte était en relations avec les peuples du Caucase bien avant l'installation des Ibériens dans l'Europe occidentale, il est à présumer que les rares objets en étain qu'on trouve dans les tombes archaïques de la vallée du Nil, de même que le nom de ce métal, lui provenaient de l'Ibérie asiatique et non de l'Ibérie d'Europe[95].

L'origine mosco-ibérienne des Amou d'Égypte, ainsi établie, essayons, en fouillant la Légende, d'esquisser leur histoire sur le bord du Nil.

Ainsi que nous venons de le dire, les Moscho-Ibériens, dès leur première apparition sur les bords du Nil, étaient divisés en trois grandes tribus, ayant chacune son territoire, son chef-lieu et son Dieu-Roi, et chacun de ces Dieux-Rois représentait l'un des trois éléments primordiaux de la nature, telle qu'on la concevait dans la Phrygie. Mais la nature en Égypte est si différente de celle de la Phrygie qu'un système religieux et politique créé dans un de ces deux pays ne pouvait subsister longtemps dans l'autre sans subir des modifications importantes. En effet, pour peu qu'on séjourne en Égypte, on ne peut manquer d'observer que la terre, qui dans l'Ibérie constitue l'élément principal de la nature, est

ici tout à fait subordonnée à l'élément fluide. Comme l'a très bien remarqué Hérodote, la terre d'Égypte est un don du Nil, et si grasse qu'elle soit elle ne produit qu'à la condition d'être préalablement fécondée. Il en est de même du soleil. N'ayant ni froid ni neige à dissiper, il ne pouvait acquérir dans ce pays l'importance qu'on lui donnait dans l'autre. Rien n'était donc plus naturel que de voir Gour-Râ, le Horus des Égyptiens s'identifiant au Nil, le créateur par excellence de l'Égypte, faire de sa sœur son épouse, et réduisant son frère, le Soleil, à la simple mission d'éclairer le monde, s'approprier tout le pouvoir temporel et spirituel dans le pays[96].

De là la première dynastie divine dont *Manéthon* fait mention dans ses écrits.

Les Scribes égyptiens ne sont pas d'accord sur la durée de cette dynastie ni sur le nombre de rois qu'elle comporte; mais ils s'accordent tous à reconnaître que ce fut sous ces rois, d'origine moscho-ibérienne, que les Couchites et les Rebou ont été tirés de l'état de barbarie dans lequel ils vivaient. Ce fut *Râ* ou *Gour-Râ*, l'Horus des Héliopolitaines, qui jeta les premiers fondements de la vie sociale, et qui enseigna aux Couchites la vraie manière de reconnaître Dieu dans la nature. C'est Osiris qui leur fit abandonner les mœurs sauvages et les sacrifices humains; qui leur apprit l'art d'élever des maisons, d'aménager la terre, de cultiver la vigne; c'est Isis qui, la première, préconisa le mariage et enseigna aux femmes à moudre le grain et à préparer le pain[97]. Ce fut enfin Thot qui leur enseigna l'arithmétique, l'astrologie et l'art de guérir les maux. Aussi le règne de ces rois était-il regardé par les Égyptiens des temps postérieurs comme l'âge d'or, comme le bon vieux temps des prêtres égyptiens pendant lequel les dieux faisaient commerce avec les hommes et prenaient part volontiers à leurs modestes festins.

Si heureux cependant et si bienfaisant que fût le règne de ces Dieux-Rois, il fut tout aussi rempli d'événements que celui des Pharaons réels. *Aten* ou *Bar*, l'ex-Dieu-Roi des

Héliopolitains, que les Égyptiens par dérision identifiaient à leur *Set* (l'Esprit méchant)[98], ne pouvant supporter la situation misérable à laquelle l'avait réduit son frère, en vint plus d'une fois aux mains avec lui, et la vallée du Nil a vu le sang couler à flots. Devenu vieux, Râ céda sa place à son fils Osiris et l'Égypte, sous son gouvernement paternel, a joui de nouveau, pendant un certain temps, des bienfaits de la paix[99]. Mais *Set*, qui n'avait jamais renoncé à ses droits sur le trône, continua ses intrigues et ses révoltes jusqu'à ce qu'il fût parvenu à se défaire d'Osiris et à s'emparer du pouvoir.

Ce coup d'État surprit l'Égypte, mais ne la souleva pas, et Isis, la femme du roi assassiné, craignant l'usurpateur, s'enfuit avec ses partisans dans la Haute-Égypte. Là elle mit au monde un enfant, le jeune Horus, appelé un jour à venger la mort de son père et à expulser l'usurpateur du territoire. Mais cette guerre de vengeance, à laquelle s'est associée toute la race Couchite, loin d'avoir pour résultat l'expulsion de l'usurpateur, n'a fait qu'asseoir plus solidement sa dynastie.

Épuisés par une série de combats sans résultats, les deux partis ont été obligés de s'en remettre à un arbitrage, et *Sibou*, le plus grand génie du Panthéon égyptien, décida le partage du pays entre les belligérants. L'Égypte forma alors *deux royaumes distincts*. Celui de la Haute-Égypte, le pays des Couchites, fut donné à Horus; la Basse-Égypte, occupée presque exclusivement par les Amou, fut reconnue comme étant le domaine légitime de Set[100].

Langue, religion, aspirations politiques, tout était différent dans ces deux pays et s'opposait à une entente cordiale prolongée. Nonobstant cet état de choses, la paix conclue sous les auspices de *Sibou* a duré plus de trois siècles, et, dans cet intervalle, l'Égypte paraît avoir fait un très grand pas dans la voie du progrès et de la civilisation. C'est aux *serviteurs de Horus*[101] que la tradition attribue la construction de la plupart des villes de la vallée du Nil, l'érection des sanctuaires funéraires d'Osiris à Abydos, de

Hathor à Dendera, de Horus à Edfou; c'est alors qu'ont été institués les cultes de ces princes bienfaisants et que leurs noms ont pris la première place dans le Panthéon égyptien. C'est d'alors que datent la plupart des constructions préhistoriques que l'ancienne Égypte reconnaissait à Héliopolis : le grand temple de Aten, les somptueux palais de ses rois, la tour dont on poursuivait la marche des étoiles; et s'il faut en croire la tradition, c'est alors qu'ont été rédigés, sous l'inspiration de Thot même, les premiers chapitres du Livre des morts, le livre le plus sacré des Égyptiens, de même que les plus anciennes hymnes d'Isis.

Les arts, les lettres, les sciences, tout avait donc prospéré à cette époque dans le pays du Nil, et c'eût été réellement un très grand bienfait pour le pays si cet état de choses avait persisté encore quelques siècles. Malheureusement la destinée ne le voulut pas.

L'an 363, dit la Légende[102], Typhon[103], le maître de la Basse-Égypte, voulant s'emparer de la vallée du Nil, surprenait les Égyptiens par une expédition formidable. Ses armées, victorieuses partout, s'acheminaient vers Coptos, et tout faisait prévoir un succès imminent, quand les Couchites, secondés par les Éthiopiens, réussirent à lui infliger une défaite telle que l'agresseur fut obligé de regagner vite la Basse-Égypte. Les vainqueurs l'y poursuivirent et après plusieurs combats le forcèrent à quitter le pays[104]. Les Moscho-Ibériens émigrèrent alors en masse dans la Libye, où ils se sont installés au delà du fleuve Triton, les Moschiens à l'Est (Mashaousha, Maxyes), les Bériens (Ber-Ber ou Maures) à l'ouest, tandis que les Ibériens poussant devant eux les Lebou passèrent par la Sardaigne en Europe et s'installèrent, les uns dans les Pyrénées, les Rebou plus à l'est, entre le Rhône et les Alpes, *apportant avec eux les germes de la civilisation développée sur les bords du Nil.*

Ce furent ces deux peuples, les Ibériens et les Lebou, qui ont porté les premiers coups aux races barbares qui, jusqu'alors, occupaient seules le pays; ce furent eux qui, les premiers, ont enseigné l'art de construire les maisons, de

fabriquer des outils plus appropriés à leurs besoins, de cultiver la vigne, de domestiquer les animaux, d'honorer les morts en leur élevant des tombes monumentales; ce furent eux, enfin, qui en se mélangeant avec les populations barbares, émigrés dans la suite, du Nord, ont contribué puissamment à l'amélioration des races et à la formation de ces petites unités ethniques, les Celtes, les Celtibères, les Aquitains, etc., que les Romains ont eu tant de peine à assujettir.

Cette manière de comprendre l'histoire légendaire de l'Égypte et les débuts des peuples et de la civilisation de l'Europe occidentale n'est pas aussi spéculative qu'on serait tenté de le croire. Elle se base sur une série de faits et de considérations dont il serait difficile de méconnaître la valeur.

Il y a à observer tout d'abord que cette guerre d'Horus contre Typhon, qui a été la cause principale de l'émigration des Moscho-Ibériens vers l'occident, ne paraît pas être une simple fable. Elle est décrite dans les textes qui tapissent le grand temple d'Horus, à Edfou, avec une profusion de détails qu'on chercherait en vain dans les inscriptions relatant les exploits des plus grands Pharaons du nouvel Empire. En parcourant ces textes, que M. Naville a su mettre à la portée de toutes les intelligences, on ne peut se défendre d'y reconnaître la description officielle d'une grande guerre d'indépendance que les Égyptiens ont dû faire peu avant la fondation de leur Empire, afin de délivrer leur pays des étrangers, et ces étrangers ne pouvaient être que les Amou. *Set* est un Dieu bien connu dans l'histoire égyptienne ; c'est le Dieu des ennemis et plus particulièrement des peuples présémitiques de la Syrie, connus sous le nom de Chananéens; et il n'y a aucun doute que dans le récit des textes d'Edfou, ce Dieu couvre de son nom le peuple qui l'adorait, de même qu'Horus représente les Égyptiens[105].

Il y a ensuite à signaler la présence dans l'Afrique du Nord et dans l'Europe méridionale de trois peuples appa-

rentés ayant les noms, les types, les dialectes, les idées religieuses des trois peuples moscho-ibériens, qui, avant la fondation du premier empire égyptien, ont dominé sur les bords du Nil. Tout près du lac Triton habitaient les Mashaousha, les Maxyes d'Hérodote, lesquels, à l'instar de Muçri de la Basse-Égypte, adoraient la Tère-Mère sous sa dernière forme, *d'épouse d'Aten*. Un peu plus à l'ouest se trouvaient les Ber-Ber ou les Maures, adorateurs fervents du soleil[106], tandis que de l'autre côté de la Méditerranée étaient installés leurs frères schismatiques et ennemis acharnés, les Is-Ber ou Is-Ban (les Espagnols), divisés, comme en Égypte, en adorateurs d'Isis et d'Horus[107].

Les indigènes de l'Afrique du Nord considéraient ces peuples comme des Amou originaires de l'Éthiopie ou de l'Égypte et les appelaient *Nas-amou*, c'est-à-dire des Amou éthiopiens; mais eux-mêmes ils se disaient originaires de la Phrygie ou de la Troade et se faisaient appeler Τεῦκροι[108].

Les linguistes les plus accrédités de notre temps nous apprennent enfin que tous ces peuples parlaient sinon la même langue, du moins trois idiomes apparentés semblables aux trois dialectes basques de nos jours, et que ces idiomes contenaient grand nombre de mots et d'expressions communs à l'Égyptien[109].

Mais les faits qui militent le plus en faveur de la thèse que nous soutenons, c'est la coïncidence de l'apparition de ces peuples dans l'Europe occidentale avec l'exode des Moscho-Ibériens d'Égypte, environ 5000 ans avant J.-C.[110], et la grande ressemblance de la *civilisation néolithique* avec celle développée sur les bords du Nil. C'est à cette époque que nous rencontrons pour la première fois dans le midi de la France deux nouvelles races d'hommes essentiellement différentes de celles qui jusqu'alors existaient dans le pays[111]; les uns brunets, de petite taille, à tête arrondie, aux traits de visage très réguliers, des *gens élevant à leurs morts des tombes mégalithiques;* les autres blonds, dolichocéphales, de taille élancée, *très habiles dans l'art*

de tailler et de polir la pierre. Les plus anciens dépôts de *silex polis* se trouvent en effet dans le Midi, en Indre-et-Loire et près des embouchures du Rhône, pays occupé presque exclusivement par des Libyens, et dans ces dépôts on trouve, pour la première fois, à côté du silex, *genre paléolithique*, des *couteaux*, *des pointes de lances et des flèches* en silex semblables à ceux qu'on retire des plus anciennes tombes égyptiennes[112]. Le pays situé entre la Garonne et les Pyrénées, pays occupé encore de nos jours par des Ibères, abonde au contraire en *monuments mégalithiques* dont la plupart ressemblent jusqu'à l'identité à ceux que nous rencontrons en Sardaigne, dans l'Afrique du Nord et dans la Syrie[113]. Et s'il faut en croire Ephore, il y en avait un de son temps, que les indigènes considéraient comme le premier temple élevé en l'honneur d'Hercule[114]. C'est encore à cette époque et dans les contrées occupées par ces deux races, que nous commençons à trouver, avec les ossements humains, des squelettes des animaux domestiques, des pièces de poterie bien mieux confectionnées que par le passé, des outils d'agriculture et de fabrication du pain et, un peu plus tard, des statuettes des divinités *génésiques* ou *phalliques*[115].

Il y a encore à observer que les individus de deux nouvelles races faisaient une guerre acharnée aux races barbares qu'ils avaient trouvées dans le pays. Les musées préhistoriques abondent en ossements appartenant à des individus de ces dernières races, percés des flèches meurtrières de leurs envahisseurs[116]; et le fait que ces derniers ont persisté dans le pays est la meilleure preuve que ce furent eux qui ont eu à la fin le dessus. Or, au fur et à mesure que les anciennes races disparaissent du sol, nous voyons surgir des nouvelles populations, des Celtes, des Celtibères, des Aquitains, des Galato-Ibères, et des types anthropologiques qu'on chercherait en vain à trouver de l'autre côté du Rhin. « Les Aquitains, dit Strabon, « diffèrent des Gaulois, non seulement par la confor« mation du corps, mais aussi par la langue et dans les

« habitudes. Ils se rapprochent beaucoup plus des Ibères « que des Galates. »

Or, ce qui est arrivé aux Ibériens dans le Sud est arrivé également aux Libyens ou pour mieux dire aux Lèges dans le Nord. « Ceux qui ont connu les Cabyles de l'Algérie, « dit M. Sayce, ne peuvent pas manquer d'être frappés de « leur ressemblance avec une certaine partie de population « de l'île britannique ; leur peau blanche couverte de taches « rousses, leurs yeux bleus, leur chevelure blonde, leur « taille élevée lui rappellent les beaux Celtes d'un village « irlandais ; et lorsque nous découvrons que leurs crânes « sont semblables à ceux qui ont été recueillis dans les « cromlechs préhistoriques du pays qu'ils habitent encore, « il nous est permis de conclure que ce sont là les repré- « sentants des descendants modernes des Lebou à peau « blanche sculptés sur les monuments égyptiens[117]. »

Tout porte donc à croire que les populations historiques de l'Europe occidentale sont des races mixtes, créées en place par le mélange de Lesgo-Ibériens venus de l'Afrique avec les différents peuples descendus plus tard du Nord[118], et que ceux qui leur ont donné la vie, les ont également initiés aux mystères de la civilisation, qu'ils avaient apportée de la vallée du Nil[119].

Mais revenons à l'Égypte, et voyons ce qu'elle est devenue après le départ des Typhoniens.

Débarrassés de ces étrangers qui depuis plus de dix siècles dictaient la loi dans leur pays, les Couchites ont résolu de remettre les choses dans l'état où elles se trouvaient avant. Ils commencèrent donc par détruire les sanctuaires élevés par les expulsés[120]. Ils rayèrent leurs cultes de leur rituel, remplacèrent Osiris par Nou, Isis par Sibou, Horus par Set, Hator, la femme de Horus, par Nephtys et à la place de Ber ou Aten, le grand Dieu solaire des Héliopolitains, ils mirent leur propre Râ, qui, ainsi que nous l'avons dit, n'avait nullement la signification du Râ Héliopolitain.

Nous ne savons pas combien de temps les Couchites sont

restés maîtres absolus de leur pays, mais il est certain que le peuple qui est venu ensuite leur disputer la vallée du Nil et qui leur a imposé le joug qu'ils n'ont jamais pu secouer est venu de la Libye, et à en juger par la réapparition soudaine des Amou dans la Basse-Égypte et par le rôle qu'ils ont joué dans la suite, on peut parfaitement conclure que ce furent les expulsés de la Basse-Égypte qui ont engagé ce peuple à venir et qui lui ont indiqué la route; et cette tactique a pris si bien dans le pays que l'histoire de l'Égypte n'est qu'une suite de guerres d'extermination entre les Couchites et les habitants au teint blanc de la Basse-Égypte, guerres dans lesquelles les parties font intervenir tantôt les Éthiopiens, tantôt les Libyens ou les Asiates, et qui finissent toujours par l'installation d'une nouvelle domination étrangère dans le pays[121].

NOTES

1. « Ἀλλ' οὔτε Αἰγυπτίους δοκέω ἅμα τῷ Δέλτα τῷ ὑπὸ τῶν Ἰώνων καλεομένῳ γενέσθαι, αἰεί τε εἶναι, ἐξ οὗ ἀνθρώπων γένος ἐγένετο. Προϊούσης δὲ τῆς χώρας πολλοὺς μὲν γενέσθαι τοὺς ὑπολειπομένους πολλοὺς δὲ τοὺς ὑποκαταβαίνοντας. » Hérod., II, 15. Au dire des naturalistes, la plus ancienne trace de l'homme connue jusqu'à ce jour en Égypte, le silex taillé, *genre paléolithique*, trouvé sur les collines derrière Esneh, appartiendrait à la période de la grande submersion de la terre qui succéda au creusement de sa surface actuelle. Les dépôts qu'on voit sur ces collines démontrent, en effet, que la mer s'étendait alors à au moins cinq cents pieds au-dessus de son niveau actuel, et c'est dès cette époque que l'homme paraît avoir existé dans ces parages. Voir Flinders Petrie (*Anc. History of Egypt*, t. I, p. 5); De Morgan (*Recherches sur les Origines de l'Égypte*, p. 55 et suiv.).

2. L'auteur de la Genèse, qui relate les plus anciennes traditions hébraïques, dit (chap. x, 13) que les premiers habitants de l'Égypte étaient *les Loudim*, *les Hanamim*, *les Lehabim* et *les Naphtuhim*. Telle est aussi la tradition arabe. Mizraïm laissa quatre enfants : Eschmun, Atrib, Sâ et Copt, et il leur partagea l'Égypte en parties égales. Copt eut toute l'étendue de pays comprise entre Iswan (Assouan) et la ville de Coptos. Il donna à Eschmun la partie comprise entre la ville de Coptos et celle de Menouf (Memphis). Atrib eut en partage *le ventre de l'Égypte*, ce que nous appelons le Delta, et Sâ la contrée qui de la province de *Beheira* va jusqu'à la Barbarie. Voir Vansleb (*Nouvelle relation d'un voyage en Égypte*, Paris, 1698).

3. Le *type anthropologique* des peuples africains diffère essentiellement de celui des Asiates. Grands ou petits de taille, les Africains ont la tête longue (*dolichocéphale*), comprimée sur les côtés, le front étroit, la mâchoire inférieure proéminente (*prognathe*), le nez épaté, les lèvres épaisses, retroussées, la peau, les yeux, les cheveux noirs; ces derniers crépus. Οἱ πλεῖστοι δέ τούτων (τῶν Αἰθιόπων) ταῖς μὲν χρόαις εἰσί μέλανες, ταῖς δὲ ἰδέαις σιμοί, τοῖς δέ τριχώμασιν οὖλοι. Diodore (III, 8).

4. Dans l'antiquité, le mot Αἰθίοπες servait à désigner les peuples d'origine africaine, les Nègres : ce n'est que plus tard qu'il a été appliqué aux seuls Éthiopiens installés au sud de l'Égypte (Strabon, p. 33). Or, il suffirait de lire une seule fois en entier le passage d'Hérodote, cité en partie dans notre texte, pour se convaincre

que les Libyens y sont donnés pour un peuple aussi ancien dans l'Afrique du Nord que les Nègres dans l'Afrique centrale.

5. Notre *type anthropologique* des Rebou est copié sur le tableau ethnologique figurant dans la tombe de Séti Ier, et reproduit par Brugsch dans ses *Historisch. Inschrift.*, t. III.

6. Les Lèges ou Dèges (ils s'appelaient Λῆγες et Δῆγες) se présentent dans l'Histoire comme un peuple Scythe, habitant les vallées du Caucase oriental, ayant pour voisins les Albanes au sud, les Amazones au nord. Voir Plutarque, *Vie de Pompée*, 35; Strab., XI, 504, et Pline, *Hist. nat.*, VI, 16-18. Mais son nom étant également le nom séculaire du Caucase oriental (Dag-e-stan ou Lak-e-stan), il nous est permis de croire que ce peuple était un des plus anciens habitants de cette montagne et en même temps la souche de tous les peuples de l'antiquité qui portaient le même nom et avaient les mêmes habitudes. Or, les plus importants de ces peuples étaient les *Lélèges* du littoral de l'Asie Mineure, des îles de la mer Égée et du Péloponèse; les *Dahi* ou *Daghi* de la Syrie, les *Rebou* de l'Égypte, les *Libyens* de l'Afrique du Nord. Le *général Faidherbe*, qui le premier a signalé l'existence de ce peuple *aux yeux bleus* dans cette partie du continent africain, le considère comme originaire du nord de l'Europe et lui fait envahir la Libye par mer. Mais si les faits que nous venons de citer ont la valeur que nous leur attribuons, il serait bien plus rationnel de les considérer comme les ancêtres de ceux qu'on rencontre dans l'Europe occidentale, plutôt que comme leurs descendants. D'ailleurs les auteurs grecs font mention de leur premier passage de Libye en Sardaigne (Pausan., X, 27), à une époque excessivement reculée et dans des conditions qui expliqueraient parfaitement l'état sauvage dans lequel nous les trouvons pour la première fois (voir note, nº 111).

7. Pour les mutations de -γ en -ϐ, voir G. Meyer (*Griechische Grammatik*, § 153). L'île de *Lesbos*, avant d'être occupée par les Pélasges thessaliens, appartenait aux Lélèges et s'appelait Λεσγία ou Λεσία. Pour ce qui est de Ῥαιϐοί et de Περῤαιϐοί, nous en parlerons plus loin.

8. Les anciens Égyptiens distinguaient des *Libyens orientaux*, connus plus particulièrement sous le nom de *Rebou* ou *Lebou*, et des *Libyens occidentaux*, Λίϐυες ἑσπερῖται, autrement dits les *Punt*, demeurant au delà du lac *Tritonis* et du fleuve *Phut* (Joseph. Flav., *Ant. Jud.*, 1, 6, 40). Aucun lien de parenté ethnique n'unissait les deux peuples. Les uns étaient de grands et beaux hommes, les autres des courteaux d'une conformation particulière. Les Punt, établis sur les bords de la mer Rouge, étaient, paraît-il, de cette dernière race, et avaient occupé la contrée presque en même temps que les *Kémites* occupaient la vallée du Nil. Voir Max Müller (*Asien und Europa*, p. 106 et suiv.); Phillips (*Die Einwanderung der Iberer in die Pyrenaische*

Halbinsel, dans les *Sitzungsbericht. d. kk. Akad. d. Wiss. zur Vien.* 1870, p. 545).

9. La plus ancienne population de la Syrie, les *Dahi* ou *Daghi*, les Dages, que les Hébreux ont confondus avec les Amorrhéens, avaient comme les Rebou, la taille élancée, la tête ovale, les yeux bleus, la chevelure blonde (Amos, II, 5). Le même type caucasien distinguait également la population primitive de la Kilikie (Max Müller, L. C., p. 252). Tel était aussi le type des Léléges de l'Asie Mineure, que les Égyptiens ont confondus avec les Dardaniens, *les Schardana* des monuments, et que M. Petrie, considère, avec raison, comme l'anneau qui reliait les populations des îles de la mer Égée avec les Libyens orientaux de l'Afrique du Nord.

10. Le mot Ἄδρων ou Ἄνδρος n'a rien de commun avec ἀνήρ-ἀνδρός. Il se rapproche plutôt du mot *ἄντρον* (caverne) et signifierait une contrée *riche en cavernes*, par conséquent *bonne à habiter* ou déjà *habitée*.

11. En Asie Mineure, dans la contrée occupée jadis par les Léléges, il y avait dans l'antiquité une ville nommée Ἄνδρος, qui pour avoir été située presque en face d'une île du même nom, a dû être surnommée Ἄντανδρος (Pline, *Hist. nat.*, XII, 22). Une autre ville située de l'autre côté de l'eau, dans la Chalcidique, portait le nom de Κάσσανδρος, lequel très probablement exprimait, dans la langue du pays, ce que les Grecs ont voulu dire en transformant Ἄνδρος en Ἄντανδρος. Or, ces trois noms se rencontrent, comme noms de villes, dans la partie de la Basse-Égypte qui a été habitée par les Rebou, et dans des conditions qui nous permettent de croire que ces dernières étaient la reproduction de celles de l'Asie Mineure. La première de ces villes, nommée Ἀνδρόπολις, le chef-lieu du *Nome Andropolite* (Ptolém., IV, 46) se trouvait à trois lieues à l'ouest de la branche canopique du Nil (De Rougé, *Géograph. ancienne de la Basse-Égypte*, p. 11-12), juste à la hauteur de la ville de Saïs, qui était de l'autre côté du fleuve. Étant donné donc que cette dernière ville se retrouve sur les monuments, désignée par un groupe d'idéogrammes, qui se laissent facilement traduire en grec par Ἀνδρῶν πόλις (Mallet, *Le culte de Neith*, p. 2), il s'en suivrait que les Rebou, dans la Basse-Égypte, avaient, à l'instar des Léléges de l'Asie Mineure, deux villes du nom de Ἄνδρος, et comme elles étaient situées en face l'une de l'autre, l'une d'elles a dû être surnommée Ἄντανδρος, nom qu'il n'était pas difficile de transformer, à un moment donné, en Ἄρχανδρος. Non loin de cet endroit il existait enfin une autre ville nommée *Kassa*, et tout porte à croire que ce nom n'était que la première partie synthétique du mot Κάσσανδρος; mais ayant été pris par les Grecs, du temps des Psammétiques, pour un mot égyptien, il a été traduit par Γυναικῶν πόλις, et le département dont elle était le chef-lieu prit le nom de Νομός Γυναικοπολίτης. Voir De Rougé, L. C., p. 56.

12. Sur les croyances religieuses des Lélèges, voir *Demling* (*Die Leleger*, p. 165). Les Lélèges et leur chef Λέλεξ prétendaient être des autochtones non seulement en Égypte et en Libye, mais aussi dans le Péloponèse et dans l'Asie Mineure, ce qui indique que ce peuple était installé, dès la plus haute antiquité, dans ces trois pays.

13. Pour la langue des Lélèges, voir plus loin. Au sujet de celle des Lèges actuels, De Morgan (*Mission scientifique au Caucase*, t. I, p. 200).

14. Hérodot. (IV, 168-172 ; Strabon, p. 321 et 611), Renan (*Hist. des Langues sém.*, p. 49).

15. Les annales abyssiniennes rapportent que les premiers Asiates émigrés dans la vallée du Nil étaient des Troglodytes. (Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, etc., trad. franç., t. II, p. 173-176.) Pausanias (X, 17, 2) nous confirme le fait pour les Libyens qui sont allés s'installer dans la Sardaigne, et Strabon qui décrit la vie des Troglodytes de tous les pays (p. 225, 506, 776), nous informe que ceux de l'Éthiopie formaient un véritable peuple, quoique nomade. La communauté des femmes et des enfants y était établie, sauf pour les chefs, etc. Mais la meilleure description des Lebou de l'Afrique du Nord nous est fournie par Diodore (liv. III, 49). Or, ces Troglodytes n'étant que les représentants attardés des habitants primitifs de ces contrées, peuvent parfaitement nous servir de modèle pour leurs ancêtres des temps préhistoriques.

16. On a beaucoup discuté sur l'ancienneté et l'importance archéologique des *silex taillés* trouvés en Égypte. MM. Arcelin, Hamy et Lenormant, qui les premiers en ont signalé l'existence, leur reconnaissent une origine très reculée et une valeur *paléontologique* égale à celle des silex figurant dans les musées préhistoriques de l'Europe. Les Égyptologues insistent, au contraire, pour les considérer comme les produits d'une industrie des temps historiques. Mais grâce aux recherches récentes de MM. Petrie, Lajard et De Morgan, on est porté aujourd'hui à croire que si la majeure partie de ces objets date des temps historiques, une autre partie, non moins considérable, les silex surtout, *genre paléolithique*, qu'on trouve sur les collines limitant la vallée du Nil, remonte à une époque excessivement reculée et peut être considérée comme représentant l'*âge de pierre* de la vallée nilotique. Voir (*Bullet. de l'Inst. égypt., ann.*, 1865-1871) ; Hamy et Lenormant (*Comptes rendus de l'Acad. des scien.*, 1869) ; Lajard (*Bullet. de l'Inst. égypt.*, 1894) ; De Morgan (*Recherches sur les origines de l'Égypte*).

17. Sur cette persistance de l'art de tailler et de polir la pierre jusqu'aux plus basses époques de l'Histoire égyptienne, voir Hérodote, (II, 35-36 ; VII, 65, 130) ; Wilkinson (*Manners and Customs of ancient Egypt.*, t. I, p. 183 ; t. III, p. 385).

18. Πανῶν πόλις, *vetustissima totius Aegypti civitatum* (L. Africain), λινουργῶν καὶ λιθουργῶν κατοικία παλαιά (Strab., XVIII, p. 813) ; Brugsch

(*Zeitschrift für die Aeg. Sprach.*, 1879); Mallet (*Le culte de Neith*, p. 178).

19. Les silex taillés d'Égypte se laissent diviser, à l'instar de ceux de l'Europe, en *silex paléolithiques* et en *silex néolithiques*. Ceux de la première catégorie qu'on recueillit sur les plateaux des montagnes qui encaissent la vallée du Nil, ressemblent aux silex de Chelles à un tel point qu'on ne saurait leur refuser l'âge et l'importance que la science accorde à ces derniers. On est, par conséquent, en droit de les considérer comme représentant l'industrie des Lebou durant la longue période pendant laquelle ils ont été les seuls occupants de la contrée.

Les silex de la seconde catégorie se trouvent, au contraire, dans les tombes historiques et préhistoriques, presque toujours accompagnés de vases de terre cuite très grossièrement faits, et tout porte à croire que ce furent les Couchites qui ont importé les premiers modèles de ces derniers objets. Les vases de terre cuite et les couteaux en silex figurent en effet parmi les idéogrammes, que les Couchites ont apportés de la Mésopotamie (voir plus bas), fait qui démontre que bien avant son arrivée en Égypte ce peuple connaissait ces deux genres d'industrie et en faisait usage. Quant aux monuments *mégalithiques* et plus particulièrement aux *dolmens*, contenant des objets en métal, ces monuments, qui, en Syrie et dans l'Afrique du Nord, trahissent la présence des Moscho-Ibériens ou Phrygiens, font complètement défaut en Égypte. Mais pour un pays dans lequel on voit surgir de toutes parts des constructions cyclopéennes et des tombes pyramidales, l'absence des dolmens n'a pas d'importance. On observe la même chose en Grèce et en Italie, où l'architecture s'est développée de très bonne heure.

20. Voir De Morgan (*Recherches sur les Origines*, p. 77) ; Amélineau (*Les nouvelles fouilles d'Abydos* dans *les comptes rendus de l'Acad. de l'Inscript.*, 1896).

21. Θάπτουσι δὲ τοὺς ἀποθνήσκοντας οἱ Νομάδες (Λίβυες) κατάπερ οἱ Ἕλληνες (Hérod., IV, 190).

22. Ces lignes étaient tracées lorsque nous avons pris connaissance des belles fouilles faites récemment par M. Petrie près de Thèbes. Sur une colline à 1 400 pieds au-dessus du fleuve, le célèbre égyptologue anglais a exploré plus de 2 000 tombes archaïques, lesquelles ne contenaient pas un objet spécialement égyptien, pas une seule momie ni inscription, mais des corps accroupis, entourés d'instruments très simples en cuivre, des couteaux en silex *admirablement bien faits*, des vases et des perles en pierre, de la poterie peinte, faite à la main. Les inhumés étaient de grande taille; quelques-uns dépassaient six pieds. M. Petrie leur attribue des cheveux blonds, ondulés, la barbe pointue, le nez aquilin, et trouve qu'ils ressemblaient fort aux Libyens et aux Amorites. Voir (*Academy*, 1895, I, p. 341).

23. Tous les Exégètes de la Bible s'accordent à reconnaître que *Cham* est un mot sémite signifiant « noir » et qu'il a été appliqué aux Couchites à cause de leur teint basané.

24. Notre *type anthropologique* est copié sur les monuments de l'ancien Empire. Il ressemble jusqu'à l'identité à celui des *Bischarins* de nos jours, les « εὐθύτριχες Αἰθίοπες » d'Hérodote, dont notre ami M. Schweinfurth a donné une si belle description dans la *Zeitschrift für Allgem. Erdkunde*, 1865.

Ce qui distingue le plus les Couchites égyptiens des autres peuples, c'est la largesse excessive des épaules par rapport à leurs hanches, qui ordinairement sont peu développées : particularité qui leur a valu de la part des Grecs le sobriquet d' « Αἰγυπτία κληματίς » (Suidas).

25. On a cru longtemps que l'Égyptien était de la famille des langues sémitiques. Grâce aux recherches assidues de MM. Quatramère, Ewald, Renan, Maspero et tout dernièrement de M. Erman de Berlin, on est aujourd'hui convaincu que la plupart des termes et des expressions sémitiques contenus dans l'Égyptien ont été introduits à une époque relativement moderne, entre la XVe et la XXe dynastie, alors que l'Égypte se trouvait dans ses plus intimes rapports avec les Sémites. Au contraire plus on remonte vers son état primitif plus on trouve une langue analogue au Chinois, monosyllabique, exprimant, comme nous l'avons dit, les modalités par des exposants groupés, non agglutinés, autour de la racine : fait qui l'éloigne autant du Sémite que de l'Aryen. « Dans la famille des langues hamitiques, dit M. Wittney (*La vie du langage*, p. 209), l'Égyptien occupe la position proéminente qui appartient au Chinois dans les langues monosyllabiques de l'Extrême-Orient. » Quant à ses ressemblances grammaticales avec le Sémite, il ne faut pas oublier que les Couchites, avant de venir s'installer en Égypte, ont séjourné longtemps dans l'Arabie, le berceau des Sémites, et dans cette circonstance les deux langues, encore très jeunes, doivent avoir emprunté l'une de l'autre certains modes propres à la grammaire de l'autre. Voir Renan (*Hist. des Lang. sémit.*, p. 80-92) ; Hommel (*Die Semitisch. Völker und Sprachen*, p. 94 et 439) et plus particulièrement Erman (*Das Verähltniss des Aegyptischen*, etc., dans la *Zeitschrift der M. L. Gesellschaft*, XLVI, p. 85-129).

26. Sur le Fétichisme égyptien, voir Pitschmann (*Der Aegyptische Fetisch-dienst und Gœtterglaube*, dans la *Zeitschrift für die Ethnologie X*, p. 152). Le Page Renouf (*Vorlesungen über Ursprung und Entwikelung der Aegyptischen Religion*, trad. française, Paris, 1882), et Maspero (*Hist. des peupl. d'Orient*, p. 122). Tiele (*History of the Egyptian Religion*, 1882) a soulevé la question, à laquelle personne n'a encore répondu, à savoir : Si en dehors des divinités et des idées religieuses étrangères il en existait aussi d'indigènes dans le pays du Nil.

27. Voir *Mühlberg* (*De antiquiss. Aegypt. Histor.*, 1838), où l'on peut trouver tout ce qui a été dit dans l'antiquité sur ce sujet; Champollion Figeac (*L'Égypte ancienne*, p. 26). Ebers (*L'Égypte*, trad. franç., t. II, p. 230); Dumichen (*Geschichte des alten Aegyptens*, p. 118). Brugsch, dans la (*Deutsche Revue*, 1881). De Rougé (*Recherches sur les monuments des six premières dynasties*). Et en faveur de la provenance africaine : Hartmann (*die Nigritier*, t. I, p. 180). Pruner-Bey (*Mémoires de la Soc. d'Anthrop.*, 1860-63). Hamy (*Aperçu sur les races humaines de la basse vallée du Nil*, dans le *Bull. de la Soc. d'Anthropol.*, 1886). Birch (*Sur l'origine des Égyptiens, dans le compte rendu du Congrès intern. des Orientalistes*, Paris, II, 61-66). Un égyptologue de Vienne, *M. Reinisch*, a soutenu même l'origine africaine non seulement des Égyptiens, mais de toutes les races humaines de l'ancien monde.

28. Les Couchites représentés sur les monuments de l'ancien Empire ressemblent à ceux de la Nubie. Ce n'est que plus tard, à partir de la XVIII[e] dynast., lorsque leur nom a été appliqué pour désigner les peuples vivant au delà de l'Éthiopie, que les monuments nous donnent, sous le nom de Couchites, des individus qui n'ont rien de commun avec eux. Il en a été de même des anciens habitants du littoral méridional de la mer Rouge, que les Égyptiens considéraient, même dans les époques les plus illustres de leur histoire, comme leurs plus proches parents, et leur pays, comme la patrie de leurs divinités. Les monuments ne nous donnent pas le type des Couchites installés dans la Syrie. Lorsque les Égyptiens la virent pour la première fois, cette contrée était occupée par les Sémites. Toutefois, si l'on prend en considération que les Grecs ont désigné ses premiers habitants par le même nom (Αἰθίοπες) qu'ils avaient donné aux Couchites de la vallée du Nil, et que les Sémites les ont toujours rattachés à la famille des *Cham*, on peut parfaitement admettre que ce peuple ne différait pas beaucoup de ses voisins d'au delà de l'isthme.

29. L'auteur de la Genèse reconnaît les Couchites de l'Éthiopie et de l'Égypte, les Couchites de l'Arabie et de la Syrie et ceux du Tigre et de l'Indus, ce qui justifie parfaitement partout la division, adoptée par Homère, en Éthiopiens orientaux et en Éthiopiens occidentaux.

Le même auteur place le berceau de ce peuple dans l'Edem, c'est-à-dire sur le haut plateau de quatre grands fleuves de l'Asie centrale : le Gange, l'Indus, l'Oxus et l'Iaxarte, et considère comme leur première étape le pays limité à l'est par l'Indus. Manéthon, qui représente les traditions égyptiennes, les fait également venir des bords de l'Indus. Αἰθίοπες ἀπὸ Ἴνδου ποταμοῦ ἀναστάντες πρὸς τῇ Αἰγύπτῳ ᾤκησαν. (Müller, *Frag. Histor. Græc.*, t. II, p. 606). Les anciens Grecs, Megasthène, Hérodote et Arrien, ont signalé la grande ressemblance des peuples demeurant à l'ouest de l'Indus avec les

habitants de la vallée nilotique. Ce même fait a été confirmé de notre temps par les savants et les naturalistes anglais (W. Jones, Pritchard, etc.) pour les habitants des montagnes du Bengale; et tous ceux qui ont connu les Çudras affirment que ce peuple ressemble absolument aux Bischarins de nos jours qui, comme nous venons de le dire, correspondent aux « Εὐθύτριχας Αἰθίοπας » d'Hérodote.

L'identité des langues parlées par ces peuples se laisse également entrevoir par la ressemblance des toponymies qu'ils ont laissées un peu partout sur leur passage. Les villes *Cousch* et *Casch*, les fleuves appelés Kef, Kof ou Chabor et les ethniques Cissien, Cussiens, Cephène, etc., se suivent, à partir de Caboul jusqu'en Abyssinie et en Égypte.

Voir sur toutes ces questions *Baron d'Eckstein* (*Les Émigrations des Couchites*, dans l'*Athenæum français*, 1854), et *Ebers* (*Ægypten und die Bücher Moses*).

30. Sur le fleuve Κώφης, voir Arrien (*Ind. C.*, I, 4; *Anabas.*, IV, 22, 5); Strabon (p. 697). Sur l'état actuel du pays, Ritter (*Die Erdkunde* vol. III, 420; V. 445; VII, 197).

31. Dans le vocabulaire Copte, l'ancien nom de l'Inde était *Kofir* et celui de son fleuve *Kof*. Le nom du Tigre n'est probablement que la traduction ibérienne du *Kef* ou *Kof*, le nom couchite de ce fleuve. Il signifiait, ainsi que celui-ci, le fleuve *au courant impétueux*. Le nom couchite de l'Euphrate paraît avoir été également *Kof*. Autrement on ne pourrait s'expliquer pourquoi les Grecs ont appelé son premier canal *Παραχόπας*. Quant au Nil, son plus ancien nom (l'Africain ?) était *Oukanat* ou *Oukamat*, dont les Grecs firent leurs Ὠκεάμης et *Ὠκεανός*. Il signifiait *noir*, ce qui explique sa désignation grecque *Μέλας*. Mais son nom couchite était, ainsi que nous le dirons plus loin, *Kef* ou *Kof*, que les Arabes ont transformé ensuite en el-Kypt et les Grecs en Αἴγυπτος. Voir Champollion le Jeune (*L'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 128 et suiv.).

32. Sur les Κίσσιοι et Κισσία *χώρα*, voir Hérod., III, 91; V, 49, 52; VI, 119. Sur le Couchistan et sa population ancienne et moderne, voir Houssay (*Les races humaines de la Perse*, p. 28-45); Dieulafoi (*L'anthropologie de Suze*, p. 7-8 et 10-11); Ebers (*Aegypt. und die Büch-Moses*, p. 61) et plus particulièrement Billerbeck (*Susa*, *Leipzig*, 1893, p. 23).

33. Les traditions juives et grecques s'accordent à reconnaître les Couchites non seulement comme les premiers conquérants de la Mésopotamie, mais aussi comme les fondateurs de la plupart des villes de ce pays. Voir Genèse, X, 8-13; Müller (Frag., *Hist. gr.*, t. I, p. 67).

34. Les Sémites passent pour les plus anciens habitants de la Mésopotamie. Ils est probable qu'ils ont été précédés des Lèges; mais à part les quelques silex ouvrés qu'on y trouve plus ou moins

semblables à ceux de la Syrie et de l'Égypte, rien ne nous autorise à affirmer ce fait. Il n'en est pas de même de la Syrie. Le plus ancien nom de cette contrée était *Daha* et ses plus anciens habitants s'appelaient Dahi ou Daghi, nom qui, comme nous venons de voir (note, n° 6) n'était qu'une forme dialectale de *Lèges*. Le type anthropologique de ce peuple était celui que la science accorde aux peuples caucasiens, et le pays conserve encore quelques-uns de ces monuments préhistoriques connus dans l'antiquité sous le nom de *Lelegia*.

35. Dans l'Ancien Testament, l'Égypte est souvent citée sous le nom du *pays de Cham*, tandis que les Assyriens lui donnaient celui du *pays de Couch* (voir Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 309), nom que les Égyptiens ont appliqué en dernier lieu à leurs voisins les Éthiopiens. L'extrême ancienneté de son nom Keft ou Koft nous est attestée par les auteurs arabes. L'auteur du *Mircat* dit : « De même que le mot Misr vient de l'Hébreu (Mizraïm), le mot Kibth vient de l'ancien Égyptien. » Voir D'Herbellot (*Bibliothèque orientale*, p. 1003 *b*), et c'est précisément à cause de son ancienneté que ce mot a été choisi par les Arabes, de même que par les Romains, pour désigner l'ancienne population de l'Égypte et de la Nubie. *Son étymologie* du mot *Kef* ou *Kof*, le nom couchite du Nil, répond parfaitement à l'habitude des anciens peuples orientaux et plus particulièrement des Couchites de tirer les noms des pays de ceux des rivières qui les traversent. *Caboul* de *Chabour;* Inde de l'Indus; *Ouratu*, le nom que les premiers Babyloniens donnaient à l'Arménie, de *Gour* ou *Our*, et au dire des auteurs grecs, l'ancien nom du Couchistan était Κηφηνία et celui de son roi était Κηφεύς. Il était par conséquent tout naturel que les Couchites émigrés en Égypte appelassent le fleuve qu'ils y trouvèrent *Kef* ou *Kof* et le pays *Kef-t* ou *Kof-t*, le pays arrosé par le *Kof*.

Dans toute cette nomenclature, la seule chose qui soit arabe, et par conséquent *très moderne*, est la transformation du mot *Keft* ou *Koft* en *El-Gypt* et sa transcription grecque en Αἴγυπτος. En effet, le plus ancien texte grec qui fait mention de ce dernier mot est l'*Odyssée*, IV, 355; XIV, 257, 258. L'auteur de l'*Iliade*, le vrai Homère, ne paraît pas l'avoir connu. Il appelle le Nil, de son ancien nom, Ὠκεανός, III, 2, 7, et le pays qu'il traverse Αἰθιοπία, I, 423, fait qui ne nous permet pas de donner au mot Αἴγυπτος une ancienneté antérieure au sixième siècle.

On comprend, dès lors, combien est peu fondée l'étymologie qui fait de ce mot une transcription de *Ha-Ka-Phtah* et lui donne la signification de « *résidence de Phtah ou des doubles de Phtah* ». Avant d'être adopté pour la désignation du pays traversé par le Nil, le mot Αἴγυπτος a servi, de même que le couchite *Kef*, de nom à ce fleuve, et Phtah n'a jamais été une divinité fluviale. Il habitait alternativement le Ciel et la Terre, mais jamais le Nil. D'ailleurs, l'équivalent grec de *Ha-Ka-Phtah* est Ἡφαιστία et celui de *Phtah-noumi* Ἑπτανομίς.

Voir Reinisch (*Uber die namen Aegyptens bei den Semiten und Griechen*, *Vien*, 1859); Brugsch (*Geographisch. inschrift.*, t. I, p. 73); Curtius (*Die Ioner von der Ionischen Wanderung*, n. 25).

Quant au nom de *Loudin* donné aux anciens Égyptiens par les Sémites, ce n'est qu'une transcription hébraïque du nom *Ruten*, par lequel les Égyptiens désignaient la population présémitique de la Syrie du Sud; population que les Hébreux ont confondue, dès leur arrivée, avec les Couchites de la vallée du Nil (De Rougé).

36. Sur la civilisation couchite, voir baron d'Eckstein (*Les Émigrations des Couchites* dans l'*Athenæum français*, 1854); Renan (*Hist. des Langues sémit.*, p. 502); Hommel (*Der babylonische Ursprung der Aegyptischen Kultur*, München, 1892).

37. L'origine mésopotamienne des diverses espèces de froment et d'orge est admise par A. De Candolle (*Orig. des plantes cultivées*, p. 354-361), tandis qu'Olivier (*Voyage dans l'Empire ottoman*, t. III, p. 460) est enclin à croire que le froment, l'orge et l'épautre qu'il a rencontrés à l'état sauvage, n'étaient que des plantes redevenues sauvages.

38. D'après M. Brugsch (*Communication écrite à M. Schweinfurth*), les trois espèces de céréales, citées dans les plus anciens textes des pyramides, portent des noms tout à fait égyptiens. D'après le même botaniste (*Bull. d. l'Inst. égypt.*, 1873, p. 200), à l'arrivée des Couchites, le sol d'Égypte était couvert de cette même végétation, qui de nos jours pousse spontanément sur le Haut-Nil. Les plantes, dont la culture s'est perpétuée en Égypte, sont celles qui, spontanées autrefois, ont été conservées comme des plantes utiles. Il en a été de même des animaux. Ceux qu'on rencontre à l'état domestique en Égypte aujourd'hui se rencontrent aussi à l'état sauvage dans l'Afrique centrale.

39. La plus ancienne religion d'Égypte, dit M. Tiele dans son excellente *Histoire des Religions comparées*, était, comme celle de la Mésopotamie et de la Chine, un Panthéisme ou Polydémonisme effréné. Les Esprits remplissaient l'espace, se retrouvaient partout, hantaient également les hauteurs solitaires et les cités peuplées. Mais ils habitaient surtout le désert. Toutes les mauvaises actions leur étaient attribuées, tous les maux, toutes les maladies provenaient d'eux. Les morts aussi pouvaient se changer en mauvais esprits et revenir sous la forme de spectres, de fantômes et de vampires, pour tourmenter les hommes.

40. Τυφῶνα δὲ πᾶν τὸ αὐχμηρὸν καὶ πυρῶδες καὶ ξηραντικὸν ὅλως καὶ πολέμιον τῇ ὑγρότητι. (Plut., *De Isid. et Osirid.*, § 33.)

41. Sur le recrutement de la milice égyptienne parmi les peuples étrangers, voir Lepsius (*Briefe aus Aegypten*, p. 97, et DM, II, p. 141) et Max Müller (*Asien und Europa*, p. 6-10).

42. Voir Tiele, L. C., p. 168.

43. La découverte d'un bœuf ayant tous les attributs d'*Apis*, était une affaire d'État dans l'ancienne Égypte et exposait le pays aux plus cruelles épreuves. Pour faire renaître la tranquillité dans ses États et ramener ses sujets à leurs champs, Darius a dû dépenser la ronde somme de 100 talents, pour faciliter l'élection de la bête indispensable à la tranquillité des esprits et à la marche des affaires dans ce pays. Voir Hérod. (III, 27-28); Polyène (VII, II, 7).

44. On ne pêut attribuer au hasard le fait que l'écriture idéographique se rencontre précisément appliquée aux deux langues qui, par leur structure, appelaient pour ainsi dire ce genre de notation. Une langue habituée à donner à chaque idée et à chaque rapport son expression isolée devait être amenée à choisir un système graphique analogue, peignant les choses et leurs rapports par un signe indivis. Renan (*Hist. des Langues sémit.*, p. 88).

45. Sur l'écriture égyptienne, voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, p. 220); Wiedemann (*Aegypt. Geschisth*, p. 32 et suiv.).

Sur les rapports intimes de l'écriture égyptienne avec celle des Chinois, voir Tiele (*Babyl. und. Ass. Geschist*, t. II, p. 561); Hovelaque (*Linguistique*, p. 42); Berger (*Histoire de l'Écriture dans l'antiquité*, p. 52).

46. Hommel (*Der babylonische Ursprung der Aegyptischen Kultur*, p. 61).

47. L'écriture *hiératique* n'était que la *cursive* des hiéroglyphes. Elle servait à désigner les mêmes expressions, les mêmes mots, par conséquent la même langue, par des caractères plus faciles à tracer que les hiéroglyphes. L'écriture *démotique*, que Clément d'Alexandrie appelle l'*écriture de correspondance* ('Επιστολιμαία), la stèle de Rosette, l'*écriture vulgaire* ('Εγχώρια γράμματα) et la stèle de Canope, l'*écriture égyptienne* (Αἰγύπτια γράμματα), est bien plus moderne et essentiellement différente de la précédente. Elle servait à écrire un nouveau dialecte égyptien développé dans le commencement du nouvel Empire à la suite de grands changements politiques et ethnologiques arrivés dans cet intervalle dans le pays, et ses caractères diffèrent de ceux de l'*Hiératique*. Aussi Manéthon et Joseph Flavius l'appellent-ils l'*égyptien moderne*, nom que M. Erman a remis de nouveau en usage. Ce fut Brugsch qui, le premier, a ouvert la voie de son étude par la publication d'une grammaire et d'un recueil de textes. M. Erman en a publié une seconde.

Mais c'est à M. Revillout que revient tout le mérite d'avoir pénétré ses secrets et popularisé, pour ainsi dire, ses richesses.

48. Sur l'art de construction couchite, voir Maspero (*Architecture égyptienne*, p. 2 et suiv.).

49. En s'orientant vers le sud et en donnant à leurs morts la pose qui leur permettait d'avoir les yeux tournés de ce côté, les Égyptiens reconnaissaient l'Éthiopie comme leur pays d'origine. Les Amou et

les Lebou plaçaient au contraire leurs morts de manière à avoir le visage tourné vers le nord, circonstance qui nous permet de reconnaître facilement les tombes égyptiennes de celles des autres peuples.

50. Dans son excellent ouvrage, *Asien und Europa, Leipzig*, 1893, p. 123, M. Max Müller a relevé combien est insoutenable l'opinion jusqu'ici en crédit, qui fait de *Amou* un mot sémite et de ceux qui le portaient comme nom, un peuple sémite. Brugsch aussi est (*Hist. d'Égypt.*, p. 9.) de l'opinion que la plupart des *Amou* d'Égypte n'avaient aucune parenté ethnique avec les Sémites, mais qu'ils appartenaient à ce grand peuple de la Syrie du Nord, auquel les Égyptiens donnèrent plus tard le nom de *Khar* ou *Khal* ou *Routen*, et qui se distinguait, dès la plus haute antiquité, par un certain degré de civilisation faisant tout à fait défaut à ses voisins. M. Kiepert a démontré de son côté (*Lehrbuch*, p. 73-90) que toutes les toponymies en *-nd-* et en *-ss-* qu'on rencontre en Asie Mineure, dans les îles de la mer Égée et sur la péninsule grecque, appartiennent à un peuple qui a précédé les Sémites, de même que les Aryens, dans ces contrées, et qui n'avait aucune relation de parenté ethnique avec eux. Grâce enfin aux travaux des assyriologues et plus particulièrement de M. Hommel (*Archiv für Anthropol.*, 1891, t. XIX, p. 260), il est aujourd'hui acquis à la science, qu'avant l'apparition des Sémites et des Aryens sur la scène du monde, toute l'Asie occidentale, la Grèce et une grande partie du continent européen étaient occupés par un peuple tout à fait distinct des Aryens et des Sémites et que M. Kiepert, faute d'un nom historique, a qualifié le premier de *Moscho-Ibériens*.

51. Sous le nom de *Scythes Amyrgiens*, Σκύθαι Ἀμύργιοι d'Hérodote, on entendait dans l'antiquité les populations en partie nomades, en partie sédentaires, qui vivaient au delà de l'Iaxarte, ayant les Sacas iraniens au sud, les Scythes proprement dits (les Scythes touraniens), au nord. « Τούτους δὲ ἐόντας Σκύθας Ἀμυργίους, dit Hérod., VII, 64. Σάκας ἐκάλουν. Οἱ γὰρ Πέρσαι πάντας τοὺς Σκύθας Σάκας καλέουσι. » Mais tout porte à croire qu'à une époque plus reculée, les possessions de ce peuple s'étendaient plus au sud. Les Amyrgiens doivent avoir occupé tout le pays entre l'Iaxarte et le Tigre, d'où ils ont été délogés plus tard par les Aryens ou Iraniens. La plupart des contrées qui se trouvaient comprises dans ce vaste rayon portent encore leurs noms Alarodiens. *Margiane, Gurdistan, Beluchistan* (?).

52. Ces trois États Alarodiens existaient jusqu'au temps de Darius, portant leurs anciennes limites et noms. Au dire d'Hérodote (III, 94), ils constituaient le dix-septième département de l'Empire persan. Νομὸς ἕβδομος καὶ δέκατος οὗτος : Ματιηνοὶ καὶ Σάσπειροι καὶ Ἀλαρόδιοι. Le nom de *Is-gour* et celui de sa ville principale l'*Is-gouria* (Διοσκουρία) sont encore conservés dans la Mingrélie ; l'un, sous la forme d'*Egrisi*,

l'autre sous celle de *Scuria* ou *Iscuria*, et indiquent comme dans l'antiquité l'un, l'ancien pays des Is-gour, l'autre, les ruines de la ville de même nom (Kiepert, *Manuel d'ancien. géograph.*, p. 51-52).

53. Ces conquêtes n'ont pas eu lieu cependant en une seule irruption, mais en plusieurs et sous la conduite des chefs appartenant tantôt à l'une, tantôt à l'autre des trois grandes tribus du peuple phrygien. L'histoire n'en connaît que trois. La première paraît avoir eu lieu sous la conduite de *Manes*, le plus ancien et le plus grand des conquérants phrygiens, ainsi que Plutarque l'appelle (*De Isid. et Osirid.*, § 24). Le nom de ce prince se retrouve en effet dans la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte, la Crète, bref dans tous les pays qui ont été occupés par la race phrygienne, désignant tantôt le premier grand roi, tantôt la plus ancienne divinité du pays, le dieu Min. La deuxième irruption a eu lieu sous la conduite de *Gour* (Γόρδιος) ou *Gour-ra* (Κρόνος), le *El-Gour* ou *Er-Goul* des Phéniciens, l'*Hercule* des peuples italiques, l'*Héraclès* des Grecs, conquérant dont les exploits sont trop connus pour être signalés une autre fois. A la tête de la troisième expédition, nous trouvons enfin *Ἄττης*, prince de la tribu des *Bers*, que nous rencontrons dans la Mésopotamie sous le nom de *Bel*, en Syrie sous celui de *Baal*, en Grèce sous celui de Περσεύς, en Égypte sous celui de *Aten*.

54. Tous les auteurs anciens s'accordent à faire de la Gaule cisalpine un pays ligure et du Rhône la limite naturelle de ce pays de celui des Ibères. Ἰβηρίαν ὑπὸ μὲν τῶν προτέρων καλεῖσθαι πᾶσαν τὴν ἔξω τοῦ ποταμοῦ Ῥωδανοῦ (Strab., III, 138). Mais d'après un passage de *Philéas*, auteur grec du ve siècle avant notre ère, passage qui nous a été conservé par *Festus Avienus* (*Ora marritima*, vers 686-689), le Rhône formait dans l'antiquité la limite occidentale non de la Ligurie, mais de la Libye, et au dire de Pline (*Hist. nat.*, éd. Littré, III, ch. XXII), les deux bouches orientales du Rhône étaient connues dans l'antiquité sous le nom des embouchures libyennes « Libyca appellantur duo ejus ora modica. »

55. Voir Spiegel (*Altpersisch. Keilinschrift*, 246).

56. *Ultra sunt Scytharum populi. Persæ illos Saccas in universum appellare a proxima gente, Antiqui Arameos* (Pline, *Hist. nat.*, VI, 17). Telle est aussi l'opinion de Strabon. Le peuple que les Grecs appellent Σύρους, dit le géographe, lui-même se donne le nom d'Arméniens et d'Amorrhéens, et ceux que nous appelons Arabes, les anciens Grecs les désignaient sous le nom d'Erembes (Strab., I, 42). Ces peuples se ressemblent en effet non seulement de nom et de constitution, mais aussi par la langue et la manière de vivre. Τὸ γὰρ τῶν Ἀρμενίων ἔθνος καὶ τὸ τῶν Σύρων καὶ Ἀράβων... πολλὴν τὴν ὁμοφυλίαν ἐμφαίνει κατὰ τὴν διάλεκτον καὶ τοὺς βίους καὶ τοὺς τῶν σωμάτων χαρακτῆρας (Strab., I, 34). Or, si ces affirmations sont, comme nous le croyons, exactes, il n'y a rien d'étonnant que Pline, suivant Juba, ait avancé que les riverains

du Nil, de Syène à Meroé, étaient d'origine arabe et non éthiopienne, et qu'ils avaient même bâti Héliopolis. *Solis quoque opidum... Arabas conditores habere.*

57. Sur les mots *sber* et *isber* dans le sens d'*Alarodiens orientaux* et *occidentaux*, voir Saint-Martin (*Annales arméniennes*, p. 69-70). Ce sont les mots dont les Grecs firent leur *Σάσπειροι*, Σάπφειροι, Σάπειροι, ἰσπερίται, de même que Θῶσπις, le nom de la capitale du royaume de Van, et plusieurs autres formations de plus en plus hellénisées, propres à faire naître la confusion plutôt qu'à nous éclairer.

58. Le mot Τεῦκροι, dont l'étymologie nous appartient, est formé de Te-Grus à l'instar des Θε-μαιώτης, Θε-μύσιοι, Θε-μίσκυρα, de Τε-θρανία, (Δαρδανια), etc., et signifie : non Ibérien.

59. Sur le type anthropologique des Ibères occidentaux, voir Broca, Pruner-Bey, etc., dans le *Bull. de la Soc. d'Anthropol.*, années 1861-1874; Quatrefages (*Rev. des Deux Mondes*, 1850-1854). Sur celui des Ibères asiatiques, voir Chantre (*Recherch. anthropolog. dans le Caucase*); Klaproth (*Voyage au mont Caucase*); Virchow (*Koban*).

60. Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 550); Billerbek (*Susa*, p. 24).

61. Voir note 56.

62. La statue en bois de *Scheik-el-Beled* du musée de Ghizeh et celle du *Scribe agenouillé* du musée du Louvre, peuvent être considérées comme les meilleurs modèles du type anthropologique des Amou de la Basse-Égypte. Elles ont tous les caractères que la science accorde aux individus de cette race. La statue de *Ra-hotep* est au contraire celle d'un Amou plus ou moins altéré par le sang couchite. Si la belle Abyssinienne assise à son côté est réellement sa femme, sa mère ou sa grand'mère doit avoir été également de la même race. L'individu conserve néanmoins assez de son type primitif pour n'être pas confondu avec les Égyptiens. « Si la race égyptienne, dit Mariette, était à cette époque celle dont cette statue nous offre le type, il faut avouer qu'elle ne ressemble en rien à la race qui habitait le nord de l'Égypte quelques années seulement après Schnefrou » (*Notice des principaux monuments du musée de Boulaq*, p. 314).

Le type ibérien est bien mieux conservé dans les 37 Amou figurant dans la salle funéraire de *Khnum-hotep*, à Beni-Hassan. Ils sont tous de taille au-dessous de la moyenne, ont la tête ronde, la chevelure noire; mais étant donnés leurs rapports continuels avec les Sémites, ils finirent par subir, moralement et physiquement, leur influence. Leur chef a un nom sémite. Le nom du Dieu qu'ils invoquent est également sémite. Ils portent la barbe coupée en pointe et plusieurs parmi eux ont le nez aquilin. Toutes ces particularités n'ont pas empêché Champollion de prendre ces Amou pour des Grecs du *vieux style*, c'est-à-dire des Grecs de l'époque préhellénique. « Hommes et

femmes, dit l'éminent égyptologue français, sont habillés d'étoffes très riches peintes comme le sont les tuniques des dames grecques sur les vases grecs du vieux style. Les tuniques, la coiffure et la chaussure ressemblent à celles des Grecques des vieux vases, et j'ai trouvé sur la robe d'une d'elles l'ornement enroulé, si connu sous le nom de *grecque*, peint en rouge, bleu et noir, et tracé verticalement. Ces hommes captifs, à barbe pointue, sont armés d'arcs et de lances, et l'un d'entre eux tient en main une *lyre grecque du vieux style* (phrygien). Sont-ce des Grecs? je le crois fermement, mais des Grecs ioniens ou un peuple d'Asie Mineure voisin des colonies ioniennes et participant de leurs mœurs et de leurs habitudes. » Champollion le Jeune (*Lettres d'Égypte et de Nubie en* 1828-1829, Paris, 1833, p. 76).

Nous avons tenu à reproduire ici la description de l'habile observateur tout d'abord parce que son livre est devenu une rareté, et ensuite pour mieux prouver combien le type anthropologique des Amou du temps de la douzième dynastie (2200 ans av. J.-C.) ressemblait à celui des Grecs préhelléniques, peints sur les vases du style antique, et combien on aurait raison de considérer le troisième élément de la population de l'ancienne Égypte comme un peuple ayant la même origine que les habitants préhelléniques de la péninsule grecque.

63. Les tombes archaïques fouillées dans ces derniers temps par MM. de Morgan et Amélineau, à Abydos, ont laissé voir un grand nombre de squelettes, dont l'étude pouvait jeter quelques nouvelles lumières sur la question. Malheureusement l'examen de ces squelettes n'a pas pu être fait sur place. On a dû les faire transporter au Caire, et nonobstant les précautions prises, ces précieuses reliques ont tellement souffert du transport que le résultat de leur examen est très médiocre. Voir De Morgan (*Recherches sur les Orig. de l'Égypte*, p. 242).

64. Les rois du *Van* (ancienne Arménie) nous ont laissé grand nombre d'inscriptions cunéiformes écrites dans l'ancienne langue du pays. Le déchiffrement de ces inscriptions, tenté inutilement par plusieurs orientalistes, a réussi enfin à M. Sayce (*Le déchiffrement des inscriptions de Van*, dans le *compte rendu du cinquième congrès international des Orientalistes à Berlin*). Grâce à ce travail et à ceux de MM. Humbold, Abbadie et Chabo, B. Caddé, etc., nous savons aujourd'hui à quoi nous en tenir sur la langue parlée jadis par les Ibériens du Caucase.

65. La ville babylonienne, que les Sémites appelaient *Larsam*, portait chez les Sumériens le nom de *Bab-Bar* ou *Bi-Bar* (la demeure du Soleil). Une autre ville dédiée à la même divinité s'appelait *Bar-Sip* (la seconde ville de Bar). *Ba-bel* n'est que l'application de ce dernier nom à tout le pays. Voir Delitzsch (*Wo log. das Paradies?* p. 201, 216-217 et 223).

66. Les Moscho-Ibériens paraissent avoir eu l'habitude de prononcer

dans certaines circonstances Z au lieu de B, et cette habitude, nous la retrouvons chez les Héléens du Péloponèse, lesquels, ainsi que nous le verrons, étaient des colons phrygiens. Ces derniers disaient ζέρεθρον au lieu de βέρεθρον, ζάλλειν au lieu de βάλλειν, ζαρέω au lieu de βαρέω, etc. Voir Meyer (*Griech. Grammatik*, p. 199). En conséquence, ils appelaient leurs voisins 'Αζᾶνας au lieu de 'Α-Πάνας ou 'Αϐάνας, et leur pays 'Αζανία au lieu de 'Απανία.

Dans la Mésopotamie, le mot Anzan s'appliquait au commencement à tous les peuples non-sumériens établis au delà du Tigre; mais plus tard on s'est servi de ses différentes formes pour distinguer ces différents peuples. C'est ainsi que la forme Ha-bar ou Ha-ber, au pluriel Ha-biri, servit à désigner les Couchites sémitisés occupant la partie sud-ouest du Couchistan (Billerbeck, *Susa*, p. 23), les Hébreux des temps postérieurs. La forme *Anzan*, ou *Azar* ou *Azra*, servit pour désigner les Sémites établis entre l'Elam et le Couchistan, les *Beni-Azra-el* des temps postérieurs, et *Anchan* ou *Aschan* s'appliqua aux Élamites et plus tard aux Perses.

Procédant ainsi, les Ibériens appelèrent la contrée montagneuse, connue plus tard sous le nom de Phrygie, *Askan* ('Ασκανία), et ce même nom donné ensuite à la mer avoisinante devint l''Αξενος Πόντος des Grecs. Ce même nom nous le trouvons encore en Syrie, sous la forme de 'Αχνᾶς ou Χνᾶς, désignant la contrée occupée plus particulièrement par les Couchites « Χνᾶ πρότερον ἡ Φοινίκη », et dont les Sémites tirèrent plus tard leur *Kenaan*. Enfin nous trouvons le nom en Éthiopie, 'Αζᾶνες (l'Axum de notre temps) et le plus intéressant c'est que ceux qui le portaient avaient pour voisin, ici aussi, un peuple qui s'appelait Ber-ber.

67. *Tour* ou *Sour*, la Syrie, n'est pas un mot sémite, comme on l'a cru jusqu'à présent, pas plus que la forme raccourcie de *Atour*, ainsi que le pense M. Ed. Meyer. Le pays qui le porte encore l'avait bien avant de connaître les Sémites et c'est à l'adresse de ces derniers qu'a été créé le terme d'exclusion Atoùr ('Ασσυρία).

68. On aurait tort de croire que les 'Αμάσιοι, les 'Αμασιανοί et les 'Αμαζόνες étaient des peuples apparentés aux Mèdes, auxquels les Ibériens donnaient le même nom. La seule chose que ces peuples avaient en commun, c'est qu'ils étaient tous, par rapport aux Ibériens, des *Allophyles*.

69. Sur l'origine étrangère des noms de l'Euphrate et du Tigre, voir Delitzsch, *Paradies*, p. 169, et Tiele, *l. c.*, p. 52. Le nom assyrien de l'Euphrate était *Pour-ra* ou *Pour-rat*, que les Sémites ont raccourci en *Phrat*, et les Perses, en voulant le ramener à sa forme primitive, l'ont transformé en *Our-phrat*, dont les Grecs firent Εὐφράτης. On comprend alors combien est peu fondée l'étymologie qui fait de ce fleuve un cours d'eau tranquille et bienfaisant.

70. Sur les fleuves Ka-ra ou Ka-la, Caroum et Κοπράτης. Voir Xénoph. (*Anabas.*, I, IV, 9); Strab. (XV, 729); Delitzsch (*l. c.*, p. 329).

71. Cette étymologie du mot Κέφαλος nous paraît justifiée tout d'abord par le fait qu'il n'en existe pas une autre, et ensuite par l'habitude des anciens Grecs de donner aux poissons les noms des localités dont on tirait les meilleures espèces. C'est ainsi qu'on appelait *Μαιώτας* (Aelian, V. *Hist. Z.*, 881), un genre de poissons abondant plus particulièrement dans le lac de ce nom; *Ταινίας*, les beaux goujons pêchés le long du littoral de Canope, connu dans l'antiquité sous le nom de Ταινία (Ptolém.) et Σιλούρους, le poisson particulier au fleuve *Salouara*, nom qui, paraît-il, avait la même signification chez les Assyriens. Au dire de M. Halévy, *Saloua-ra* signifierait dans cette langue la *rivière des anguilles*.

72. Au sujet de la langue suméro-accadienne et de ses rapports avec le Géorgien et le Basque de nos jours, voir Lenormant (*La langue accadienne*); Sayce (*Philologie comparée*, p. 50); Eichoff (*Parallèle des langues d'Europe et de l'Inde*); plus particulièrement Hommel (*Gesch. Babyl. und Assyriens*, p. 41-47, et *Die Sumer-Arcadische Sprache*, dans la *Zeitschrift für Keilforschung.*, t. I, p. 330).

73. Sur l'étymologie de l'*Oronte*, voir De Rougé (*Le poème de Pentaour*, p. 8). Celle de *Jourdain* est nôtre. On pourrait peut-être expliquer de la même manière le *Na-tana* des textes égyptiens par la « ville de Dan ».

74. L'origine non sémitique des noms d'une partie des villes de la Syrie du nord est admise par le plus grand nombre de savants qui se sont occupés de cette question. Lenormant (*Les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 315). Max Müller (*Asien und Europa*, p. 286-285), contrairement à ce que dit Halevy (*Recherches bibliques*, § 12, p. 270-280), pour établir l'origine sémitique. Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. II, p. 15).

75. Il ne faut pas confondre, à l'exemple de M. Brugsch, la ville de *Tor* ou de *Zor*, dont il est question, avec *Tanis*, la ville construite par les Hyxos, au nord du lac de Menzalès et embellie plus tard par Ramsès II. La ville dont il s'agit, était située tout près de la mer, sur la pointe nord-est. du Delta, dans les environs de Péluse. Elle était connue chez les Égyptiens sous le nom de *Ta-ru* et avait le sanctuaire du dieu Horus-Set. Voir *Dumichen Geograph.*, p. 256, et De Rougé, *Géographie de la Basse-Égypte*.

76. Les plus anciens noms Théophores égyptiens se rapportent au Nil et ont pour base une de ses nombreuses appellations. Les *Neb-ka* et les *Neb-ka-ra*, les *Nofer-ka* et *Nofer-ka-ra*, de même que User-Kef, etc., sont des personnages historiques qui se sont distingués par les travaux qu'ils ont fait faire pour régulariser le cours du fleuve et dont les noms peuvent être logiquement traduits en grec par *Νειλίδαι*. Les

villes et villages qui, dans l'antiquité, possédaient des sanctuaires du Nil, les *Po-siris*, les *Bou-siris* et les *Ka-ra-o*, portaient sous les Ptolémées le nom de *Νειλόπολις* (De Rougé, *Géograph. ancienne de la Basse-Égypte*, p. 87-88). Le mot *Sira* ou *Sila* se retrouve dans les mots *Sil-Sili* et *Kerka-sira*, noms de deux localités bien connues en Égypte et dont l'une marque l'endroit où le Nil se trouve resserré entre les deux montagnes ; l'autre celui où le fleuve se partage en deux grandes branches pour former le Delta. Voir Champollion le Jeune (*Égypte sous les Pharaons*, p. 170). Brugsch (*Hist. Inschrift.*, p. 76).

77. Avant de devenir dieu solaire, Râ représentait l'élément fluide et plus particulièrement le Nil. Dans le texte relatant la destruction du genre humain par les Dieux, texte dont la traduction est due à M. Naville, Râ déclare en effet être issu de l'eau, et dit qu'avant de devenir *Râ* il s'appelait *Nou* et représentait l'élément fluide de la nature. Aussi avait-il à sa disposition deux barques, sur lesquelles il faisait ses excursions journalières (Plut., *De Isid. et Osirid.*, § 34), et ces barques faisaient à ce point partie de son culte que l'on a dû les lui conserver même lorsque de dieu du Nil il devint la principale divinité solaire. Aussi le dieu-soleil des Égyptiens était-il censé faire ses courses en barque, ce qui amena tout naturellement l'idée bizarre d'un Nil céleste, l'ancêtre de Γαλαξίας. Or, étant donné que cette transformation de Râ-Nil en Râ-Soleil n'a eu lieu qu'après la VI[e] dynastie, il s'ensuit que partout où l'on rencontre le nom de cette divinité avant cette époque, c'est au Nil qu'il faut le rapporter et non au Soleil, ainsi que l'a si bien établi M. Bunsen (II, p. 185).

78. De même que Râ Siris ou Osiris, comme on l'appelait plus tard, représentait dans l'antiquité l'élément fluide et plus particulièrement le Nil. « Les plus instruits des prêtres, dit Plutarque (*De Isid. et Osirid.*, § 33) appelaient Osiris non seulement le Nil, mais tous les fluides qui sont en état de féconder. » Οἱ δὲ σοφώτεροι τῶν ἱερέων οὐ μόνον τὸν Νεῖλον Ὄσιριν καλοῦσι ἀλλ' ἅπασαν τὴν ὑγροποιὰν ἀρχὴν καὶ δύναμιν καὶ αἰτίαν γενέσεως. Aussi son nom sert-il de base à ceux des localités et des villes dédiées à ce fleuve (voir note 76) et dans lesquelles on fêtait annuellement les mystères de son union avec la terre. Comme dieu solaire, Osiris ne joue pas un grand rôle dans la théologie égyptienne. Il représente non le Soleil, mais l'astre de la canicule, qui préside à la crue du Nil, l'astre dont le nom est passé également chez les Grecs (*Σείριος ἀστήρ*).

79. Il ne faut pas confondre l'*Horus Héliopolitain*, dont il s'agit, avec son synonyme de la Haute-Égypte. Le premier était un dieu créateur ithyphalique, *Hor-ka*, ressemblant sous tous les rapports à *Râ*. Il est même très probable que les deux dieux n'en faisaient qu'un. L'Horus de la Haute-Égypte, le fils d'Osiris, était au contraire une création des prêtres essentiellement différente de son synonyme de la

Basse-Égypte. Il se présente comme un fils appelé à venger la mort de son père, comme un prince qui se bat pour l'indépendance et l'intégrité de son pays. Aussi l'un a servi de modèle pour la création de *Amon-ra*, l'autre pour celle du dieu chargé de l'exécution des volontés de ce dernier. Voir Naville (*Textes relatifs au Mythe d'Horus*) et Éd. Meyer (*Sit-Typon*).

80. Brugsch (*Hist. d'Égypt.*, p. 6); Abel (*Einleitung in ein Ægyptisch-Semitisch-Indoeuropaïsches Würzelwörterbuch*, IV. Abtheil., p. 365); Delitzsch (*Indogermanisch-Semitisch-Würzelderwandeschaft.*)

81. Lorsque nous aurons occasion de parler des Moscho-Ibériens établis en Crète, nous tâcherons de prouver, une seconde fois, que la langue qu'on parlait, avant l'arrivée des Hellènes dans cette île, était le Phrygien et que l'inscription non-hellène qu'on a trouvée à *Praisos*, en Crète, de même que celles de l'île de Lemnos, sont écrites dans les différents dialectes de cet idiome. M. Pauli aura certes le mérite d'avoir relevé, dans ces inscriptions, un certain nombre de ressemblances très frappantes avec la langue des inscriptions étrusques, et de nous avoir fourni la meilleure preuve de la proche parenté de ce dernier peuple de l'Italie du Nord avec les Moscho-Ibériens de l'Asie occidentale. Mais il se trompe fort en croyant que ceux qui nous ont laissé ces inscriptions étaient des Pélasges ou des Étrusques. Comme nous l'avons dit ailleurs, ces gens-là n'étaient que des Ibères de la branche orientale ou sous-caucasienne, tandis que les Étrusques faisaient partie de la branche occidentale, des Ibériens du Pont, que nous aurons occasion d'étudier plus loin.

82. L'histoire du Thot est donnée tout au long dans l'*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 44, par Maspero.

83. Voir notre *Introduction*, p. XII-XIV.

84. Voir Maspero (L. C., t. I, p. 726-727).

85. Voir (*Revue archéolog.*, t. IX, 1864, p. 137) et Bernard (*La Gaule avant les Gaulois*, Paris, 1891, p. 139-141).

86. D'après une tradition (*Plutarq. Fac. Sen.*, 30), les Corybantes étaient *des génies déchus* et condamnés à être emprisonnés dans un corps humain. D'après une autre version (Strab., X, 472), ils étaient les satellites que les Titans auraient donnés à leur sœur Rhéa et dont elle fit successivement ses amants et maîtres. Julien l'Empereur nous apprend enfin qu'un des Corybantes, celui qui resta maître incontestable de la place, représentait la divinité solaire. Ces trois faits ne font donc que confirmer notre manière d'envisager ces deux personnages de l'antiquité, qui ont mis tant de fois aux abois les étymologistes modernes.

87. L'étymologie de Κρόνος a donné lieu à de nombreuses controverses. Max Müller (*Essais de Mythologie comparée, trad. franç.*, p. 135), ne retrouvant pas ce nom dans le sanscrit, a supposé que les Grecs

l'avaient inventé pour expliquer l'épithète de Κρονίδης, donnée par Homère à Jupiter. Peu satisfait de son explication, il a voulu ensuite assimiler Κρόνος à Χρόνος et l'expliquer par *dieu du temps*, comme si le temps ait jamais pu figurer parmi les divinités du Panthéon hellénique. Preller n'a pas été plus heureux en faisant dériver Κρόνος de κραίνω (accomplir, achever) et en le traduisant par « celui qui amène les choses à la maturité ». Il en a été de même de Kuhn, qui a voulu rapprocher le mot du sanscrit « Karna » et l'expliquer par « *dieu qui crée par lui-même* », comme s'il était possible aux hommes d'une époque si reculée d'avoir les idées spéculatives des temps modernes. Le seul qui s'est approché de la vérité c'est M. Sayce. Il identifie Κρόνος au *Moloch* des Phéniciens et les considère tous deux comme une divinité accadienne ou sumérienne. Notre explication complète en quelque sorte l'opinion de M. Sayce, en permettant de suivre Cronos jusqu'à son propre pays. A notre avis, Κρόνος des Grecs, de même que Horus des Égyptiens ne sont que deux transcriptions littérales de Gour-ra ou Gour-na, le dieu créateur des Ibériens.

88. Les anciens formaient les noms de leurs femmes en ajoutant à la fin de leurs propres noms la terminaison usitée pour les substantifs féminins. C'est ainsi que la Terre-mère, en s'unissant à l'un ou à l'autre de ses satellites, prit successivement les noms de Ἄτη (Ασση Αἶσα, d'où peut-être l'égyptien Asa), de Κόρα, de Ῥέα; fait auquel Platon n'a certes pas pensé lorsqu'il a voulu faire de Ῥέα le représentant de l'élément fluide (*Cratyle*, p. 402). Au dire de M. Maspero, cette manière de former les noms des femmes mariées était aussi en usage chez les Assyriens et les Égyptiens.

89. Le culte de la Terre-mère (Mâ) desservie par les Corybantes paraît avoir été le plus ancien culte de la Phrygie (Strab., p. 469). Ensuite apparaît celui de Gour-ra (Κόρος ou Κρόνος) et de sa femme (Κόρα ou Ῥέα) et en dernier lieu celui de Attès uni à Atè (Ἄτη). Tout porte à croire cependant que le culte de Κρόνος a été précédé par celui de Μήν (Min) et de sa femme Μήνη (Mina), culte que nous rencontrons dès la plus haute antiquité dans la Mésopotamie, en Syrie, en Arabie et en Égypte, où il a été suivi de près de celui de Râ ou de *Horus*. Un temple de Min existait en effet des temps les plus reculés de l'ancien Empire à Coptos, temple tombé en ruine et qui a été restauré par Schnefrou.

90. Dans la vallée de Doganli, non loin de l'ancienne Pessinunte et de Medaion, se trouvent les tombes des plus anciens rois de la Phrygie, vastes chambres rectangulaires creusées dans le roc, semblables à celles qu'on voit en Égypte, à Saqqarah. Vitruve (2, 1, 5) rapporte que les Phrygiens habitaient les grottes naturelles après les avoir aménagées à leurs besoins. Perrot et Chipiez (*Exploration de la Galatie*, p. 218) affirment y avoir rencontré les restes de constructions

datant des temps les plus reculés, et, au dire de Hamilton, la plupart des anciennes villes phrygiennes étaient entourées de murs cyclopéens, dont on voit encore les restes.

91. Sur la construction des tombes archaïques d'Égypte, voir De Morgan (*Recherches sur les origines de l'Égypte*, p. 85) et Amélineau, (*Nouvelles fouilles d'Abydos*).

92. Voir Homère (*Il.*, II, vers 856-857); *Genèse* (IV, 22 et X, 21); Ézéchiel (XXVII, 12-13) et Schliemann (*Ilion.*, trad. franç., p. 500-501).

93. Γλουρός, ὁ χρυσὸς φρυγιστί, dit *Hesychius*, et γλούρεα τὰ χρύσεα. Le mot *Grus-u*, que nous donnons comme le nom égyptien de l'or, n'est pas tiré des textes ni du dictionnaire de Brugsch. C'est une présomption basée sur l'analogie. S'il est vrai que l'argent était appelé en Égypte comme en Grèce *Ar-cur-u*, il nous paraît assez logique d'admettre que l'or aussi y portait le même nom que chez les Grecs et chez tous les autres peuples de la même famille. Cette présomption est ailleurs corroborée par ce fait que, lorsque les Égyptiens commencèrent à se procurer ce métal de la Nubie, ils l'appelèrent du nom de ce pays *Nub*, et pour des raisons faciles à comprendre, ce nom a fait éclipser le premier.

Pour l'or de l'Arabie, les Grecs avaient un autre nom. Ils l'appelaient Ἄπυρον, à cause de sa pureté, dit Agatharchide, laquelle les dispensait du raffinement par le feu. Χρυσόν... οὐ τὸν συντηκόμενον... ἀλλὰ τὸν αὐτόματον, καλούμενον δὲ διὰ τὸ συμβαῖνον παρ' Ἕλλησιν : ἄπυρον. (*De mari Erythræo*, dans Müller, *Geograph. Græc. Minor*, t. I, p. 185). Mais malgré le témoignage d'Agatharchide, nous sommes portés à considérer ce nom comme une transcription hellénisée du mot As-ber ou Σάσπειρον, les noms de pays aurifères du Caucase, plutôt que comme un dérivé du mot πῦρ. Car, au dire de M. Spengel (*Die alte Geographie Arabiens*), l'or de l'Arabie ne diffère pas de celui des autres pays et les Arabes l'appellent jusqu'à nos jours *Tibr* ou *Tibra*, nom dans lequel il est facile de reconnaître celui de Tibarène ou Tubal, ainsi que les Sémites appelaient le pays des Saspyres. Or, si ces faits et considérations ont la valeur que nous leur accordons, il faudra reconnaître que les Arabes, avant de découvrir l'or dans leur pays, se servaient de celui du Caucase et en ont conservé le nom.

Le nom allemand *Silber* est aussi de la même origine, mais il se rapporte à une époque où les Bériens étaient les maîtres de tout le pays de l'Arménie alors que le nom de Si-ber avait remplacé celui de *As-gour*.

94. On a longtemps cru que le mot Κασσίτερος dérivait du sanscrit et on en concluait que l'étain venait de l'Orient. Mais les auteurs du *Dictionnaire de Saint-Pétersbourg* pensent que c'est plutôt le contraire qu'il faudrait admettre. Le mot sanskrit *Kastira* ne se retrouve que dans les textes relativement très modernes des temps

Alexandrins, et sert à désigner l'étain que l'Inde se procurait de l'Occident. Tout de même les Indianistes ont tenu ferme et ils soutiennent encore que *Kastira* est un mot sanskrit (Ka-Stira) exprimant l'idée d'un métal *très malléable : « tantum doctilem! »* M. S. Reinach, qui dans un article très remarquable, publié dans l'*Anthropologie* (1892, p. 275), a mis tous ces faits en relief, a voulu mettre en avant, à son tour, une étymologie *celtique*, tendant à démontrer que les Celtes occupaient, des temps les plus reculés, l'Europe occidentale, et que c'est à eux qu'il reviendrait le mérite de la découverte de ce métal et de sa propagation dans l'ancien monde. Mais, comme il était à prévoir, ces idées n'ont pas trouvé beaucoup d'amateurs jusqu'à présent.

95. Selon les dernières recherches, surtout selon celles des savants français, l'étain employé pour la fabrication du bronze en Égypte au temps de la IVe dynastie (3500 ans avant J.-C.) venait du Caucase. Voir Fr. Lenormant (*Die Anfänge der Kultur*, Iéna, t. I, p. 97 et 119). Dufrené (*Études sur l'Histoire de la production et du commerce de l'étain*, p. 22 et 34, Paris, 1881) et Germain Bapst, dans la *Revue archéolog.*, XLIII, 1882.

96. Dans les listes royales, Cronos figure après Phtah et Amon-ra. Mais ces listes ont été rédigées à une époque relativement moderne et dans un but tout à fait spéculatif. Il est aujourd'hui établi que l'apparition de Phtah en Égypte ne remonte pas au delà des trois premières dynasties (Tiele, *Hist. des Relig. comparées*, p. 32) et celle d'Amon-ra est postérieure à la XIIe dynastie, ce qui permet à Cronos de passer pour le fondateur de la première dynastie divine dans le pays du Nil.

97. 'Εγώ (Isis) πυροὺς ἀνθρώποις ἀνέδειξα. 'Εγὼ μετὰ ἀδελφοῦ 'Οσίριδος τὰς ἀνθρωποφαγίας ἔπαυον. 'Εγὼ γυναῖκα καὶ ἄνδρα συνήγαγον. 'Εγὼ ("Οσιρις) ἀγάλματα ἱστᾶν ἐδίδαξα, ἐγὼ τεμένη θεῶν ἱδρυσάμην. Kasbel (*Epigrammat. Græc.*, p. XXI-XXII). Voir aussi Plutarque (*de Isid. et Osirid.*, § 13); Diodore (I. Cap., 13-14); Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 174).

98. Τὸν Τυφῶνα Σὴθ ἀεὶ οἱ Αἰγύπτιοι καλοῦσι. Πᾶν δ' ὅσον ἡ φύσις βλαβερὸν καὶ φθαρτικὸν ἔχει μόριον τοῦ Τυφῶνος ἐστι (Plutarque, *De Isid. et Osirid.*, § 41 et 45).

99. Le récit des événements légendaires qui terminent le règne de Râ est gravé dans les tombes de Séti I et de Ramsès III, sous le titre *Destruction des hommes par les dieux;* mais un des papyrus du musée de Ghizeh, expliqué par Mariette (*Papyrus de Boulaq*, t. II, pl. 11) nous apprend que ce furent au contraire les Égyptiens qui s'étaient révoltés contre leur dieu-roi et qui réussirent à lui livrer une bataille, qui l'obligea à abdiquer en faveur de son fils Osiris ; fait qui indique que le récit est plus historique que légendaire.

100. La légende du partage de l'Égypte en deux États est contenue dans un texte du *British Museum*, publié par M. Sharpe dans *Egyptian inscriptions, 1re série, pl. XXXVI-XXXVIII.* L'exemplaire date du temps de Sabacon, mais un avertissement du scribe égyptien nous apprend que c'était une copie d'un monument très ancien. La réconciliation de deux ennemis est d'ailleurs indiquée par Plutarque (*De Isid. et Osirid.*, § 55). Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient* (la petite), p. 41).

101. Sous le nom de *Schessouou-Horou*, les serviteurs de Horus, le Canon de Turin désigne les dynasties qui ont régné avant la fondation du premier Empire historique en Égypte. Sur les progrès réalisés à cette époque, voir Lauth (*Aus Aegyptens Vorzeit.*, Berlin, 1881) et Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 212 et suiv.).

102. Cependant une date de l'an 400 du règne de *Sit*, roi d'Égypte, se trouve sur un monument de Ramsès II, découvert à Tanis par Mariette (*Revue critique*, 1880, t. I, p. 467).

103. Nous donnons, d'après la légende, le nom de Typhon ou de Sit au roi Typhonien qui a entrepris la conquête de l'Égypte sur les Horites. Mais, au dire de Manéthon, ce roi s'appelait Boutes (Βούτης ou Βύτης), personnage qui nous paraît plus historique qu'on ne l'a cru jusqu'ici.

104. Les textes relatant cette guerre de Harmakhis et de Sit, gravés sur les murs du temple d'Edfou, ont été copiés, interprétés et publiés pour la première fois par M. E. Naville sous le titre de *Textes relatifs au Mythe de Horus, etc.*, Genève, 1870. Brugsch en a donné peu après une traduction allemande, et une troisième a été donnée par Maspero (*Études de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, t. II, p. 321).

105. Telle est aussi l'opinion de M. Naville (*Textes indiqués*, Introd., p. 8, surtout planche XII, p. 65).

106. Θύουσι δὲ οἱ πέραν τῆς Τριτωνίδος οἰκέοντες Ἡλίῳ καὶ Σελήνῃ μούνοισι. Τούτοισι μέν νυν πάντες Λίβυες θύουσι, ἀτὰρ οἱ περὶ τὴν Τριτωνίδα λίμνην νέμοντες τῇ *Ἀθηναίῃ μάλιστα* μετὰ δὲ τῷ Τρίτωνι καὶ τῷ Ποσειδέωνι (*Hérod.*, IV, 188).

107. Οἰκεῖσθαι δὲ τὴν ἠιόνα ταύτην... ὑπὸ *Ὡριτῶν*, ἐντεῦθεν δὲ ἐπὶ τὸν Ἴβηρα... ταύτην δ' ἔχειν Ἐδητανούς ou Ἐσητανούς. Strab., III, p. 156 et 162.

108. Φασὶ δὲ οὗτοι (οἱ Μάξυες) εἶναι τῶν εκ τῶν Τροίης ἀνδρῶν (*Hérod.*, IV, 191). Salluste nous apprend enfin (*Jugurtha*, l. 18) que les Carthaginois considéraient ces peuples comme les restes des Mèdes, des Perses et des Arméniens qui auraient suivi Héraclès dans son expédition en Espagne; mais il est très probable que dans ce passage nous devons lire, au lieu de Mèdes, *Malta*, et au lieu de Perses, *Bers*, qui sont les noms que ces peuples portent jusqu'à nos jours.

109. Voir Wittney (*La vie du Langage*, trad. franç., 2e édit., p. 211).

110. Tous les égyptologues s'accordent à reconnaître que la fondation de l'ancien Empire, sous Menas, remonte à 4500-4800 ans av.

Jésus-Christ (Brugsch, *Hist. d'Égypte*, p. 24), ce qui nous permet de placer la guerre des Égyptiens contre les Typhoniens, et l'expulsion de ces derniers du sol égyptien à environ 5000 ans avant notre ère. C'est juste la date à laquelle les paléontologues les plus autorisés de notre temps font remonter les débuts de la période néolithique et de la civilisation de l'Europe occidentale. Voir Alex. Bertrand, dans la *Rev. archéolog.*, 1874, p. 16, et les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 4me série, t. III, 1875, p. 125.

111. Les habitants pré-ibériens de l'Europe occidentale, ceux dont nous trouvons les restes dans les terrains de l'*époque quaternaire*, appartenaient à trois races différentes. Les uns, connus sous le nom d'*hommes de Neanderthal*, étaient plutôt des singes que des hommes. Ils avaient la tête grosse, large et très allongée, l'occiput saillant, le front extrêmement fuyant en arrière, les arcades sourcilières énormes, le nez plat, la lèvre supérieure longue, la mâchoire inférieure très prognathe, les extrémités inférieures, par contre, très courtes. Le seul peuple de nos jours qui leur ressemble sont les Tasmaniens de l'Australie, et tout porte à croire qu'ils tiraient leur origine de cette grande île de l'hémisphère du Sud.

Les hommes de la seconde catégorie, connus sous le nom de *Cro-magnon*, étaient au contraire d'une taille et d'une constitution herculéennes. Leurs squelettes mesurent parfois deux mètres et leurs os longs, très aplatis, présentent des aspérités qui trahissent une musculature très développée. Les Cro-magnon avaient aussi la tête très volumineuse et longue, mais le front était ouvert, la dépression naso-frontale très marquée, la face courte mais large, les orbites énormes. Ce sont eux qui très probablement ont fourni le modèle pour la création de la légende et le type des Cyclopes.

Au dire du Dr Verneau, qui en a fait une étude spéciale, ce peuple ressemblait jusqu'à l'identité aux anciens habitants des îles des Canaries, les *Guanches*, et il est très probable qu'ils constituaient la population échappée à la catastrophe de la fameuse île *Atlantis*. Le fait est que nous rencontrons ce peuple occupant, dès la plus haute antiquité, la pointe nord-ouest du continent africain et une partie de la péninsule ibérienne, où il était connu sous le nom d'*Atlantes* ou d'*Atarantes*.

A côté de ces deux races si bien caractérisées, nous en rencontrons vers la fin de l'époque quaternaire une troisième se rapprochant beaucoup plus du type caucasien que de celui des Atlantes. C'était des hommes de taille moyenne (1m,40, 1m,50) au crâne allongé mais régulièrement ovale, à occiput légèrement saillant, à taille frontale présentant une très belle courbure, etc. Mais ces spécimens, qu'on aurait pris facilement pour des Libyens, sont relativement rares. La plupart des crânes de cette catégorie exposés dans les rayons de nos

musées d'Histoire naturelle, participent de caractères des têtes des Cro-magnon autant que de ceux des Libyens, et il n'y a pas de doute que les hommes auxquels ils appartenaient constituaient une race mixte, de Cro-magnon et d'une autre race émigrée très probablement de la Libye. Voir Dupont, Virchow, Hamy, etc., dans le *Compte rendu du Congrès internat. d'Archéologie préhistorique de Bruxelles*, 1872, p. 549-566 et Hamy (*Bulletin de la Soc. d'Anthropol.*, 2ᵉ série, t. XIII, p. 20, 1878).

Quoi qu'il en soit, les hommes de cette race n'étaient pas moins barbares que ceux qui les avaient précédés. Comme eux, ils habitaient les grottes et les cavernes, vivaient de la chasse ou de la pêche. Ils n'avaient aucune idée de l'agriculture, l'usage de poterie leur était à peu près inconnu. Ils n'élevaient aucun monument de pierre; aucune apparence de pratiques religieuses n'a pu être signalée chez eux (Bertrand). Aussi les hommes de cette race mixte, qui la première peut revendiquer le titre d'autochtone en Europe, ne peuvent pas être considérés comme les pionniers de la civilisation européenne.

112. Entre Marseille et les embouchures du Rhône, dit Strabon (IV, 182), à environ 100 stades de la mer, est une plaine à laquelle un événement singulier a fait donner le nom de *champ des pierres*, Λιθῶδες πεδίον. Cette plaine est en effet couverte de pierres grosses comme le poing, λίθων χειροπληθῶν..., toutes *polies* et d'égale grosseur, λείων καὶ ἰσομεγέθων, semblables aux cailloux des fleuves ou aux galets des bords de la mer. Eschyle fait aussi mention de ces pierres et les compare aux *radis* de son pays, Γογγύλων λίθων, ce qui donne juste l'idée des silex connus sous le nom de *haches néolithiques amygdaloïdes*. Le poète nous apprend de plus que la tradition faisait tomber ces pierres du ciel, par ordre de Jupiter, afin de servir d'armes à Héraclès dans sa guerre contre les Ligures.

113. Les *dolmens troués avec leurs habitants à tête arrondie et leur contenu spécial*, qu'on trouve dans l'Europe occidentale, se laissent suivre à travers l'Afrique du Nord jusqu'à la Syrie. On en trouve même dans les Indes, mais pas au delà du Rhin.

114. Ἡρακλέους δ' οὐθ' ἱερὸν ἐνταῦθα δείκνυσθαι (ψεύσασθαι δὲ τοῦτο Ἔφορον) οὔτε βωμὸς οὐδ' ἄλλου τῶν θεῶν, ἀλλὰ *λίθους συγκεῖσθαι τρεῖς ἢ τέτταρας κατὰ πολλοὺς τόπους*, οὓς ὑπὸ τῶν ἀφικνουμένων στρέφεσθαι κατά τι πάτριον καὶ μεταφέρεσθαι σπονδοποιησαμένων (Strab., III, 138).

115. Le musée de Saint-Germain possède une statuette de ce genre, trouvée il y a dix ans dans des conditions qui nous obligent à lui reconnaître un âge excessivement reculé. Cette figurine représente une femme nue, aux saillies exagérées, semblable aux petites idoles de la grand'mère, en honneur en Phrygie et dans l'Asie Mineure, et qui a servi de modèle à la création des Isis d'Égypte. Quoi qu'il en soit, M. S. Reinach, qui a eu l'heureuse idée de la présenter dans le

dernier Congrès international des Orientalistes, à Paris, croit devoir lui reconnaître un âge au moins de 6000 ans.

116. Voir Dr Verneau (*L'âge de la pierre*, p. 204-205).

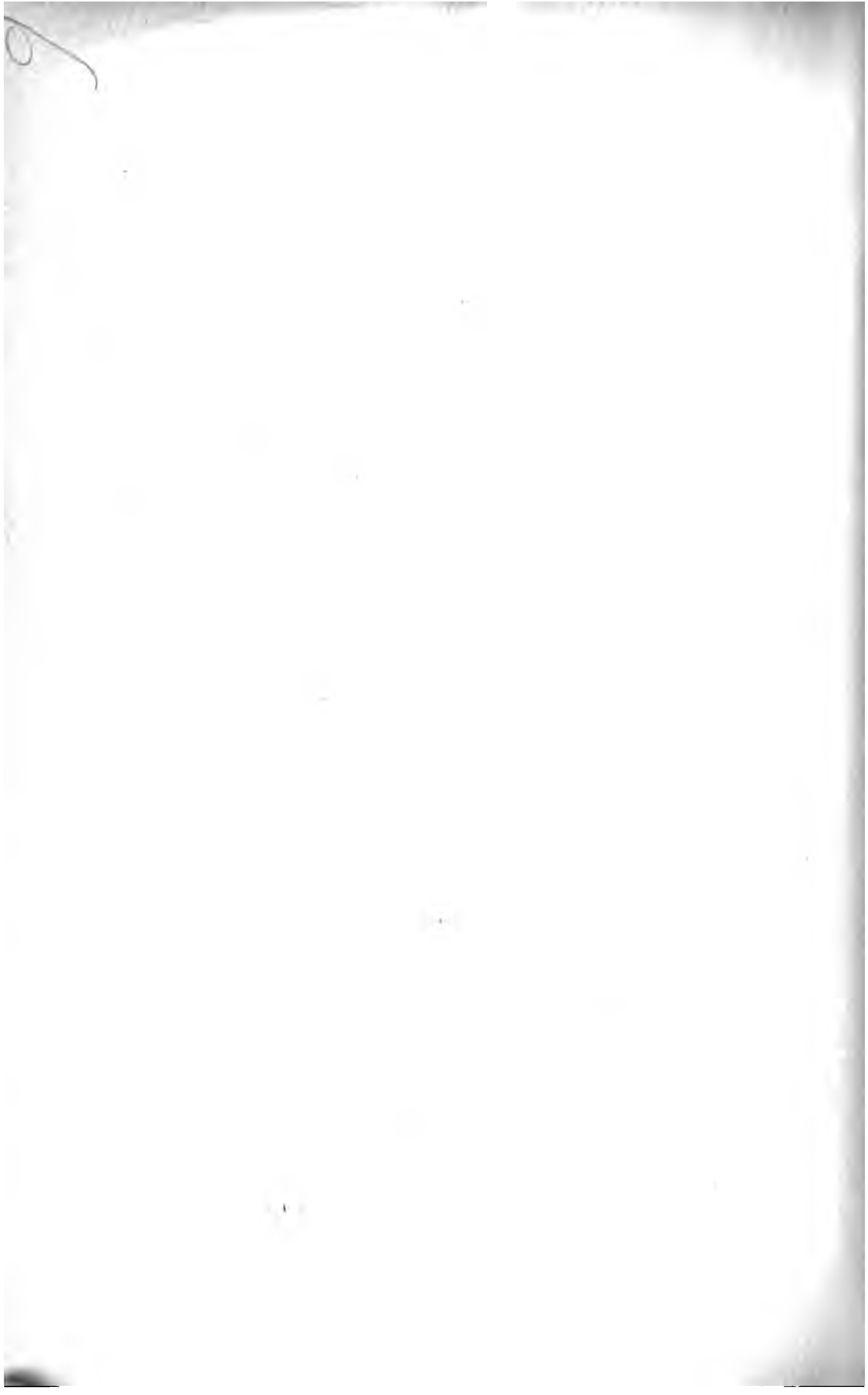
117. Voir Sayce (*Les Hétéens, trad. franç.*, p. 7).

118. Selon Quatrefages et Hamy, quatre types ethniques au crâne plus ou moins arrondi sont venus se juxtaposer en Europe après la période quaternaire aux types dolichocéphales existants. De ces quatre types, l'un était *sous-brachycéphale* (Ibères), l'autre *brachycéphale* (indice céphalique 86/00) (Ligures) ; le troisième, *mésaticéphale* (Lebou?) et le quatrième *sous-brachycéphale* (Galates) (*Crania ethnica*, p. 120-127).

119. La provenance égyptienne des Ibères installés dans l'Europe méridionale est d'ailleurs admise par Niebuhr (*Römische Geschicht.*, t. III, p. 585) ; Maury (*La terre et l'homme*, 4e éd., p. 579) ; d'Arbois de Jubenville (*Les premiers habitants de l'Europe*, p. 273) ; Renan (*Hist. des Langues sémit.*, p. 202) ; Perrot et Chipiez (*Hist. de l'Art*, vol. V), et plus particulièrement par Pais (*Le popolazioni Egizie in Sardenia*, dans le *Bollet. archeolog.*, Sardo, 1884).

120. La plupart des sanctuaires célèbres, Denderah, Edfou, Abydos, avaient été fondés avant Menas par les *Serviteurs d'Horus*, mais vieillis ou ruinés au cours des âges, ils avaient été restaurés, reconstruits l'un après l'autre sur des devis nouveaux. Voir Mariette (*Denderah*, p. 53-56) ; Maspero (*Architecture égyptienne*, p. 63-64).

121. « L'histoire du monde, dit M. Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 204), était donc pour les Égyptiens l'histoire de la lutte engagée entre les féaux d'Osiris et les complices de Sit ; lutte interminable où tantôt l'un, tantôt l'autre des partis rivaux obtenait quelques avantages momentanés, sans jamais remporter la victoire définitive jusqu'à la consommation des âges. »

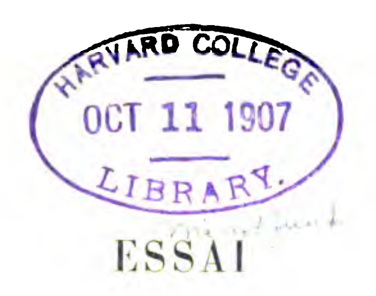


Sous presse :

Deuxième Fascicule, contenant :

Les Kémites en Égypte. Ménas et ses successeurs. — ***Les Ha-neb-u en Égypte.*** Schnéfrou et ses successeurs. — ***La Restauration de l'Empire Kémite.*** Teti et ses successeurs.

Paris. — Imp. [illegible] rue des Poitevins, 6.



ESSAI

SUR

L'HELLÉNISME ÉGYPTIEN

ET SES RAPPORTS AVEC

L'HELLÉNISME CLASSIQUE ET L'HELLÉNISME MODERNE

PAR

le Dr B. APOSTOLIDÈS

TOME PREMIER

L'Hellénisme sous l'Ancien et le Moyen Empire

2e FASCICULE

PARIS

H. WELTER, ÉDITEUR

59, RUE BONAPARTE, 59

1899

Prix du fascicule : 6 francs.

CHAPITRE II

LES KEMITES EN ÉGYPTE

Leur origine et leurs mœurs.

Diodore nous a conservé la tradition égyptienne, d'après laquelle, sous le roi Horus, le fils posthume d'Osiris, le même qui a expulsé les Typhoniens de son pays, l'Afrique du Nord a été envahie par les *Amazones*, peuple puissant, qui, parti des pieds de l'Atlas, en Mauritanie, traversa l'Égypte, battit les Arabes (Érembes) installés de l'autre côté de l'Isthme, et porta la guerre chez les peuples de l'Asie Mineure jusqu'à l'Hellesponte[1]. Platon, qui parle également de cet événement, donne aux envahisseurs le nom d'*Atlantes* et leur fait occuper, d'un côté, l'Afrique du Nord, jusqu'à l'Égypte, de l'autre, l'Europe, jusqu'à la Tyrrhénie[2]. Or, cette domination, que les prêtres égyptiens ne voulaient pas admettre comme ayant été exercée dans leur pays, s'impose par une série de faits et de considérations dont il est difficile de méconnaître la valeur.

C'est d'abord l'apparition à cette époque, dans la partie moyenne de l'Égypte, à l'endroit même où la vallée communique avec le désert libyque, d'*un nouvel élément ethnique*, essentiellement différent de ceux qui alors existaient dans le pays : des gens trapus, à tête volumineuse et basse, au visage large, aux yeux grands, aux extrémités bien musclées, etc.[3], et nonobstant l'influence du climat et des croisements multiples, ce type se retrouve encore dans la population rurale de la Moyenne-Égypte.

C'est ensuite la *fondation soudaine d'un empire militaire*, dont les chefs sont pris tous parmi les hommes de la nouvelle race [4].

De plus, il y a à signaler l'*apparition*, à la même époque, d'*une nouvelle divinité* essentiellement différente de celles qui, jusqu'alors, étaient en honneur dans le pays. C'était un Dieu créateur, *Ptah*, se dédoublant, comme les Dieux de la Babylonie, en Dieu du ciel et en Dieu de la terre; et, malgré les nombreuses réformes religieuses qui se sont succédé à travers les siècles dans le pays, cette Divinité a pu conserver ses attributs et ses prérogatives jusqu'aux plus basses époques de l'Histoire Égyptienne [5].

Avec la nouvelle Divinité, nous constatons un *nouveau genre d'ensevelissement* dans le pays. A côté des fosses ovales creusées dans le sol, nous rencontrons des tombes rectangulaires, construites en briques crues, dans lesquelles le défunt paraît avoir été déposé *décharné* par une incinération partielle ou par un séjour plus ou moins prolongé dans une tombe provisoire [6], procédé en contradiction formelle avec le mode d'ensevelissement classique des Égyptiens, et cette croyance que la conservation du corps était nécessaire pour la continuation de l'existence après la mort [7].

Enfin le pays reçoit, à partir de cette époque, *une nouvelle appellation*. Au lieu de *Keft* ou *Koft*, il s'appelle à présent *Kem*, ou *P-t'on-Kem*, c'est-à-dire *le pays de Kem* [8], et sa langue se remplit de mots et d'expressions Libyens ou Berbères [9].

Tout concourt donc à nous faire croire que l'Égypte, peu après l'expulsion des Moscho-Ibériens, a été envahie par un autre peuple, appelé *Kem*, et que ce furent ces Kem qui fondèrent le premier empire historique dans la vallée du Nil.

Quels étaient ces envahisseurs et d'où tiraient-ils leur origine?

Le nom d'*Amazones* sous lequel ce peuple est cité par

Diodore, et que nous croyons retrouver dans ceux des *Zaueces* d'Hérodote et des *Amazigh* de nos jours, ne nous apprend pas grand'chose à ce sujet. Ainsi que nous l'avons dit, ce nom n'est qu'un terme d'exclusion que les Moschiens avaient l'habitude de donner à tous les peuples étrangers qui demeuraient dans leur voisinage[10]. Il en est de même de celui d'*Atlantes*. Il s'appliquait à tous ceux qui se sont succédé dans le pays d'Atlas. Aussi ne saurait-on donner à ces noms une signification ethnique avant d'avoir établi la nationalité de chacun des peuples, qui les portaient[11].

Les premiers peuples que les Moscho-Bériens expulsés d'Égypte ont dû trouver dans l'Afrique du Nord étaient, tout d'abord, les Rebou ou Lebou, les voisins séculaires des Égyptiens du côté de l'ouest[12], et plus loin, au delà du lac Tritonis, les *Atarantes* et les *Canariens*, ou les *Gétules*[13], « tous peuples incultes, dit Salluste, sans habitations fixes, « sans chefs ni lois, se nourrissant de la chair des animaux « sauvages ou de l'herbe des champs, à l'instar des trou- « peaux » et dans lesquels nous croyons reconnaître les trois races d'hommes qui, dans les temps préhistoriques, ont peuplé l'Europe occidentale, les Cro-Magnon, les Neanderthal et la race dite Néolithique[14]. Or, de tels peuples, on ne peut raisonnablement pas faire descendre les fondateurs d'un empire qui a duré quarante siècles.

Peu après leur installation dans l'Afrique occidentale, les Moscho-Bériens ont dû donner le nom d'Amazones à un autre peuple, les *Libyens* ou les *Punt*[15], lesquels, partis d'Europe au début de l'âge néolithique, sont venus s'installer dans l'Afrique du Nord en repoussant les Canariens vers le sud, les Moscho-Bériens vers l'est; et ce peuple ressemblait aux Kemites de l'Égypte et aux Amazigh de nos jours à un tel point qu'on ne peut que les identifier avec eux.

Comme les Kemites, les Punt des monuments égyptiens étaient de taille plutôt petite; comme eux ils avaient la tête basse, le visage large, les yeux grands. Les artistes leur donnaient même sur les monuments la couleur spéciale aux

Égyptiens[16]. De même que les Kemites, ils adoraient un Dieu créateur en deux personnes et faisaient usage d'ensevelissement double[17].

Mais les Punt qui ressemblaient tant aux fondateurs du premier Empire égyptien, ressemblaient également et sous tous les rapports aux *Ligures*, qui habitaient de l'autre côté de la Méditerranée, de même qu'à leurs ancêtres, les Finnois, et cela de telle façon qu'on est forcé de considérer ces trois peuples comme ayant fait jadis partie de la grande famille des peuples Finno-Tatare[18].

La diversité de leurs noms ne peut guère affaiblir leur affinité ethnique, étant donné que « *Ligure* » n'était pas le nom propre de ce peuple, mais celui que ses voisins, les Ibères, lui appliquèrent pour indiquer qu'il leur était allophyle. Partout où nous rencontrons en effet ce peuple sous cette appellation : dans l'Europe occidentale, en Italie, ou en Illyrie et dans la Colchide, nous le trouvons ayant pour voisins les Ibères. Mais si nous avançons plus au nord, si nous remontons jusqu'à la Scythie du Pont, vers la mer Baltique ou vers la Finlande, nous le trouvons portant le nom qu'il s'est donné dans la vallée du Nil. La Scythie du Pont passait dans l'antiquité pour le pays des Kimériens; l'Esthonie de nos jours était le pays des Kimbres et la Finlande est encore appelée par les Lapons, comme l'Égypte dans l'antiquité, *Kemi*[19].

Une autre particularité que les Kemi hyperboréens avaient en commun avec les Punt de l'Afrique du Nord, était l'habitude de faire participer à leurs exploits les femmes[20]. Dans les tumulus de la Scandinavie et du Danemark, on a bien des fois fouillé des tombes contenant les restes de femmes guerrières, enterrées là avec leur casque et leur épée en bronze. Il y avait donc dans le nord, à l'âge de bronze, de véritables amazones, analogues à celles que la tradition place parmi les différents peuples riverains de la Méditerranée, à l'époque où ceux-ci avaient à peu près le même degré de civilisation que les septentrionaux à l'âge

de bronze[21]. Mais n'ayant eu, comme ces dernières, pour voisins ni les Gouriens ni les Maxyes, les guerrières du nord ont pu conserver leur appellation primitive *Punt*, et ce nom, passé de très bonne heure chez les Égyptiens, s'est ancré dans leur langue et dans leur écriture d'une telle façon qu'il est difficile de ne pas le reconnaître à première vue[22].

Tout concourt donc à nous faire croire que les Punt et les Libyens, les Amazones et les Atlantes, les Kemi d'Égypte et les Ligures de l'Europe occidentale, appartenaient tous à une et même famille ethnique, la famille des peuples Finno-Tatares et qu'ils parlaient, comme eux, des langues Finno-Tatares.

Au dire des ethnologues finlandais, les *Kemi hyperboréens*, les *Gomar* de la Bible, les Κέμεροι des Grecs, étaient divisés anciennement en deux branches : les *Kemi orientaux* ou *Suomi* et les *Kemi occidentaux*, plus particulièrement appelés *Kemi*[23]. Ils s'appelaient encore, et très probablement pour la même raison, les uns *Ftagh*, *Ftals* ou *E-Ftals;* les autres *Ne-Ftagh* ou *Ne-Ftals*, noms dont les anciens Grecs firent leur Πάλους et Νάπας ; les auteurs Byzantins leurs Φταλίτας ou Ἐφταλίτας et Νεφταλίτας ; les Germains, leurs *Est-Fals* et *West-Fals*, et qui finirent par désigner les deux grands groupes de peuples Touraniens : les *Turco-Tatares* et les *Finno-Tatares*. Ces mêmes peuples s'appelaient encore *Put*, *Punt* et *Bud*, noms qu'on pourrait considérer comme autant de formes dialectales de leur appellation primitive et qui se laissent reconnaître dans le *Pout* de la Bible, les Πόντιοι et les Βούδιοι des anciens Grecs[24]. Mais leur nom général paraît avoir été dans l'antiquité comme de nos jours *Altaï* ou *peuples Altaïques*, et il provenait, très probablement, de celui de la montagne de l'Asie centrale dont ces peuples étaient originaires.

Or cette division et cette même nomenclature, nous les retrouvons en Égypte aussi bien que dans l'Afrique du Nord, chez les deux peuples du type Finno-Tatare : les Punt

et les Kemites. La partie sud des possessions de ce dernier peuple dans la vallée du Nil, l'Égypte moyenne, portait dans l'antiquité le nom de *Ptah-* ou *E-Ptah-noumi*, dont les Grecs firent leur Ἑπτανομίς[25], tandis que la partie nord était connue sous celui de *Ne-Ptah* ou *No-Ptah*, dont les Coptes firent leur *Niphajat*, les Hébreux leur *Naphtuhim*, les Grecs leur Νυμφαῖον[26] et tout le pays s'appelait *Kemi*.

Il en a été de même dans l'Afrique du Nord. Toute la contrée qui s'étend entre l'océan Atlantique et la Cyrénaïque portait le nom de *Libye* et ses habitants celui de *Libyes*, noms que nous rencontrons en Gaule et en Italie appliqués à des peuples et à des contrées incontestablement Ligures[27]. La partie du littoral atlantique occupée aujourd'hui par les Marocains et les Espagnols, s'appelait jusqu'au temps d'Homère le *pays des Kimeriens*[28], tandis que l'Algérie et la Tunisie constituaient le *pays des Punt*, les prédécesseurs des Carthaginois. Mais le vrai nom des Punt, Ptolémée lui-même nous l'enseigne, était Φθούδ et ce dernier constitue, très probablement, la forme intermédiaire entre *Ftag* et *Put*.

Une autre série de preuves en faveur de la thèse que nous soutenons nous est fournie par l'étude comparée des religions des deux pays.

Les *Kemi hyperboréens* étaient des *Physiolâtres*, mais des physiolâtres essentiellement différents de ceux des autres pays. Habitant des contrées dans lesquelles, après un été court, mais presque continuellement exposé à l'influence vivifiante du soleil, succède un hiver long, brumeux et glacial, hiver qui arrête la vie et oblige l'homme à s'enterrer vivant dans des souterrains[29], les Kemi hyperboréens ne tardèrent pas à assimiler leur été à la vie et au monde des vivants, leur hiver à la mort ou au monde des morts, et leur sortie des souterrains, à l'approche de l'été, à une véritable résurrection. Le soleil (*A-Fitab*) et la lune (*Kéma*[30]), les seuls astres auxquels on pouvait attribuer ces phénomènes, ont été par conséquent considérés comme deux divinités,

l'une du monde des vivants, l'autre du monde des morts ; et on se les figurait tantôt comme mari et femme, tantôt comme deux frères obligés de se substituer à tour de rôle, soit dans le ciel et l'enfer, soit pour aller faire la guerre aux monstres et aux malfaiteurs dans l'intérêt de leurs adorateurs. C'était le culte de *deux Frères*, encore aujourd'hui en honneur chez les Ostyakes et les Samoyèdes[31] ; les *deux Dragons* de la Gaule préceltique ; les *Liala* et *Poliala* des Russes, les *deux jeunes Cavaliers* des Turcomans, *Kassim* et *Edrèlez*, que l'Église, afin de faciliter la conversion de ces peuples au christianisme, a dû adopter dans son martyrologe dans la personne de saint Georges et de saint Démétrius, saints que les Turcs fêtent encore avec les chrétiens[32].

Mais lorsqu'ils ont mieux connu la météorologie de leur pays, lorsqu'ils ont compris que la lune n'avait aucune part dans la production de ces phénomènes et que le soleil seul en était l'auteur, les Kemi hyperboréens finirent par considérer cet astre comme le seul Dieu de l'univers, maître du ciel et de la terre, source de la vie et de la mort, et l'appelèrent tantôt *Ftag*, *Ftal*, *Pout* ou *Boud*, tantôt Ne-Ftag, Ne-Ftal, Ne-Pout ou *Ne-boud*, noms que nous retrouvons en usage chez les anciens Babyloniens, chez les Mongols de même que chez les Gréco-Romains, pour désigner les divinités célestes et infernales[33].

Ensuite, pour s'expliquer ces disparitions et réapparitions périodiques, ils se créèrent la légende d'un Dieu se sacrifiant ou s'expatriant pour aller porter ses bienfaits aux gens condamnés à vivre dans les ténèbres ou pour jouir lui-même des avantages d'un climat plus tempéré. C'est *la légende de Phaéthon* que l'antiquité rattachait aux bords de la Baltique[34], et sur laquelle ont été copiées ensuite la légende de l'*enlèvement de Coré par Pluton*, celle d'Orphée et de l'Istar descendant aux Enfers, celle des voyages annuels d'Apollon dans le pays des hyperboréens, etc. Mais l'ancien culte de *deux Frères* était, paraît-il, tellement enraciné dans l'esprit du peuple que les auteurs de la Réforme religieuse

ont dû en tenir compte, en faisant passer les deux divinités primitive tantôt comme les *enfants*, tantôt comme les *officiers* ou les *alter-ego* de la divinité suprême.

Procédant de cette manière, les Kemites hyperboréens parvinrent à croire à un Dieu en deux ou trois personnes, à l'existence d'une vie future avec récompenses ou punitions et à la résurrection éventuelle des morts ; trois croyances qui ont contribué à la moralisation de l'humanité beaucoup plus que toutes les doctrines émises par les philosophes[35].

Or, toutes ces idées religieuses de l'exêtrme nord que les Ligures ont communiquées ensuite à tous les peuples avec lesquels ils ont été en relation, nous les trouvons, à partir de la fondation du premier Empire historique dans le pays du Nil, ici sous le nom de *Ptah* et de *Ne-Phtah*[36], là sous celui de *Soleil levant et de Soleil couchant*, plus loin sous celui de *deux Dieux* ou de *deux Lions* [37], et plus tard sous celui de *Râ criocéphale et d'Osiris*, etc. Tous ces couples, nous les trouvons enfin transformés en autant de *Triades* que l'Égypte avait de sanctuaires et dont on peut constater les survivances jusqu'à nos jours.

Il en a été de même dans l'Afrique du Nord et l'Europe méridionale. Aux temps d'Hérodote, les Libyens occidentaux adoraient encore le soleil et la lune[38]. Les Punt, les prédécesseurs des Carthaginois, avaient en honneur *Triton*[39] et *Neptune*, dont le premier correspondait à Apollon, le second à Pluton[40], et auxquels on a dû plus tard adjoindre *Minerve*. Dans la Gaule cisalpine, on sacrifiait à *Alébion* et à *Dragune* (Dercunus), les deux fils de Neptune, lesquels ont eu tant de démêlés avec Hercule. En Sicile enfin, dans la Grèce antique de même qu'en Italie, on avait en honneur les *Dioscures*, les divinités par excellence liguriennes[41].

Une autre création non moins intèressante des Kemi, et qui a laissé des survivances dans tous les pays sur lesquels ce peuple a exercé une influence, c'est le *Symbolisme*[42].

Après avoir longtemps assimilé leurs divinités à des pierres, les Kemi hyperboréens se mirent à les représenter

sur des blocs de pierre et sur leurs tombes mégalithiques par deux petits cônes ou par deux lignes perpendiculaires, ou encore par un croissant et des cercles concentriques, imitant plus ou moins le disque du soleil[13]. Combinant ensuite ces signes de différentes manières entre eux, ils parvinrent à créer toute une série de *symboles secondaires* d'abord équivalents, indiquant le même sujet, le soleil ou la lune, ou les deux ensemble, lesquels plus tard servirent au contraire à désigner les différentes idées qu'on se faisait alors de la nature de la divinité et de ses diverses apparitions. C'est ainsi qu'ont été créés la *Gamme*, le *Discèle*, le *Triscèle* simple ou gammé, la *Croix* simple ou gammée, le *Tau*, le Triangle ou le Delta, l'Étoile à cinq rayons, les signes si ressemblants aux lettres grecques **N**, **Z**, **S**, **I**, **O**, **X**, **Y**, **Ω**, le signe de la foudre, celui du croissant embrassant le disque solaire, celui du soleil traversé par une croix ou par un triscèle gammé, etc., etc., signes qui figurent sur les plus anciennes tombes mégalithiques de la Scandinavie, du Danemark et de la Gaule[14].

Plus tard, la sculpture leur étant devenue plus familière, ils commencèrent, afin de donner à ces signes des formes plus décoratives, à les remplacer par des animaux; par des oiseaux, des reptiles, des plantes même, lesquels avaient un certain rapport avec leurs formes. C'est alors que le taureau et le bélier, à cause de leurs cornes; la chatte et le chacal, étant donné leurs oreilles dressées; le lion, pour sa tête ronde; l'épervier et la grue, avec leurs ailes; le serpent, pour son aptitude à reproduire les ondulations de la ligne droite; l'homme, enfin pour les formes qu'il dessine en élevant les bras, en écartant les jambes ou les deux premiers doigts, ont été appelés à servir tour à tour comme symboles de la divinité solaire et de ses différentes manifestations.

L'usage que l'on faisait de ces symboles était des plus variés. On les sculptait sur les tombes et les vases funéraires; les guerriers les faisaient figurer sur leurs casques et sur leurs boucliers[15]. On se les peignait sur les vêtements ou sur le corps, on se les tatouait même[16]; on en faisait

enfin des amulettes de tous genres qu'on portait avec respect pour se préserver des esprits méchants, etc., etc.

Or, toute cette série de symboles, dont nous pouvons suivre les migrations de l'extrême nord jusqu'à Gibraltar, de Gibraltar jusqu'à la mer Rouge, nous la retrouvons, à partir de la fondation du premier Empire historique en Égypte, dans toutes ses formes et combinaisons et au plus haut degré de perfection. La colonnette, le symbole de l'une des deux divinités primitives des Kemites, figure sur la tête de Nephthys pleurant très probablement la disparition de Ptah. La mitre du grand dieu Amon affecte la forme de deux colonnettes perpendiculaires ; Hathor est coiffée de deux plumes d'autruche fixées sur un cercle cintré ; Ptah tient une croix ansée dans ses mains, le serpent sur la mitre des Pharaons simule la lettre S, le symbole des deux divinités primitives réunies. Enfin, la plus ancienne statue du musée de Gizeh représente un homme agenouillé de type Kemite, lequel doit avoir été tatoué à l'épaule des symboles de sa divinité, puisque le sculpteur a tenu à les reproduire[47].

Mais c'est dans les tombes Kemites des trois premières dynasties que ce symbolisme atteint son plus grand développement. C'est dans les nécropoles archaïques de Nagadeh et d'Abydos que l'on rencontre, pour la première fois, ces stèles portant l'empreinte du Dieu suprême des Kemites sous la forme d'un épervier tenant dans l'une de ses serres le symbole de la vie (une colonnette) dans l'autre celui de la mort[48] (une tombe), ou surmontant une tombe rectangulaire dans laquelle, sous la protection d'un de ces symboles, le discèle, le triscèle, la ligne brisée ou le triangle, le mort subit l'attente purgatoire. C'est de la nécropole d'Abydos que l'on a retiré les empreintes de ces chambres funéraires, aux murs crénelés, dans lesquelles on voit le sarcophage ou le ciste contenant les restes du défunt ; et, au dessus, dressés dans leurs niches, le vautour et le serpent, symboles vivants du dieu du ciel et de celui de l'enfer, ou bien l'épervier à côté de deux cônes ou d'une étoile et d'un

cône couché, ou encore à côté de l'étoile et des trois grues psychopompes, les messagers du Dieu des enfers[51]. C'est enfin de ces nécropoles que l'on a retiré les premiers tableaux représentant les supplices qui attendent les méchants dans l'autre monde : des hommes attaqués par des scorpions, des crocodiles et une foule d'autres animaux fantastiques, figures dont on a tant abusé dans la suite[52].

Or, comme tous les Kemites, riches ou pauvres, tenaient à voir ces groupes de symboles figurer dans leurs tombes et que l'inscription sur la pierre était encore chère, l'on se servait de sceaux et de cylindres semblables à ceux de la Chaldée, avec lesquels on les imprimait sur la couche d'argile qui recouvrait les jarres contenant les offrandes ou les cendres des parties incinérées du corps. C'est en effet des bouchons de jarres de cette catégorie, retirées des nécropole des Nagadeh et d'Abydos, qu'ont été relevés tous ces groupes de symboles funéraires, d'ailleurs très peu variés, qui figurent dans le dernier ouvrage de M. de Morgan sur les origines égyptiennes, et que, dans un moment d'enthousiasme bien naturel, on a pris pour des cartouches et des bannières contenant les noms de rois non mentionnés dans les listes officielles[53].

Tout concourt donc à nous faire croire que peu après l'émigration des Moscho-Ibériens d'Égypte dans l'Europe occidentale, environ 5 000 ans avant J.-C., ce continent a été envahi par un peuple finno-tatare, les Ligures, lequel après avoir disputé la possession du territoire aux occupants, passa le détroit de Gibraltar, conquit l'Afrique du Nord sur les Getules et les Moscho-Bériens, créa le grand empire Libyen si bien décrit par Platon, et de là conquit l'Égypte sur les Couchites pour y fonder le premier Empire militaire dont ait fait mention l'histoire.

Mais, presque en même temps, un autre corps non moins important de Finno-Tatares, les *Suomi*, paraît s'être avancé vers le sud-est, et après avoir conquis la Scythie du Pont sur les Myso-Thyras, la Colchide sur les Ibériens, être parvenu

à devenir le maître de la Mésopotamie[54] et à y fonder le premier empire *Touranien* ou *Soumérien*, le pendant de l'empire Kemite sur les bords du Nil[55]. Dans ces trois pays nous rencontrons, en effet, un peuple touranien ayant la constitution physique et morale, le nom même des Kemites d'Égypte, dominant les populations les plus anciennes et cherchant à leur imposer sa langue, sa religion, ses mœurs.

Or, comme ces peuples *prétouraniens* étaient dans la Mésopotamie aussi bien que dans l'Égypte de même race Couchito-Ibère, on peut s'expliquer facilement l'extrême ressemblance des civilisations développées dans ces deux pays, sans avoir besoin d'admettre une action directe d'un de ces peuples sur l'autre. Ce que les Touraniens unis aux Ibériens et aux Couchites ont pu produire dans la vallée du Nil, ils l'ont produit également dans la vallée de l'Euphrate.

Les prêtres égyptiens ont encore enseigné à Solon que ces mêmes Atlantes, avant de passer en Afrique, avaient essayé de conquérir son pays : la Grèce, et que ses compatriotes étaient parvenus à leur infliger une défaite qui leur enleva à jamais l'idée d'y revenir. Mais l'existence, dès la plus haute antiquité, dans cette péninsule, d'un peuple ayant le même type trapu que celui des habitants de l'Heptanomide, parlant comme les Pélasges une langue incompréhensible pour les Grecs; peuple que la tradition faisait venir du Continent ou de la Tauride — Ἠπειρωτικὰ ou Ταυρικὰ ἔθνη, nous porte à croire que ce que les prêtres égyptiens ont dit à Solon n'était que la moitié de la vérité. Les Grecs de cette époque ont probablement réussi à échapper à la domination de ces envahisseurs de l'extrême nord, mais ils n'ont pu les empêcher de s'y établir et de répandre parmi eux les mœurs et les coutumes qui leur étaient propres. Lorsque nous parlerons de la Grèce, nous tâcherons de prouver qu'un très grand nombre d'institutions politiques et religieuses de ce pays trahissent une provenance finno-tatare et non aryenne[56].

Il résulte de ce qui précède que les Moscho-Ibériens,

après avoir renversé le pouvoir des Couchites partout où ils les ont rencontrés, subirent à leur tour le joug des Touraniens ou Ligures, et que entre les Aryens et les Ibériens, il nous faudra admettre, dans la succession des peuples, une troisième couche ethnique : la Touranienne qui, jusqu'à présent, a échappé à l'attention des historiens.

Les Kemites qui ont envahi l'Égypte n'étaient pas aussi barbares qu'on veut nous le faire croire. Ce que Strabon dit sur les Finnois de son temps, ne peut pas donner la mesure de ce que ce peuple valait, lorsqu'il quitta l'Europe pour venir s'installer dans l'Afrique du Nord et en Égypte. Entre les deux époques, plus de trente siècles se sont écoulés, et dans cet intervalle, le plus civilisé des peuples peut bien être retombé à l'état primitif. Le fait est que la fondation des premiers États d'Europe remonte à l'époque où les Touraniens en étaient les maîtres, et la civilisation qui, dans cette occasion, s'est développée est celle qui a laissé le plus de survivances dans ces pays[57].

Il en a été de même dans l'Afrique du Nord. L'empire qui y a été fondé par les Ligures, paraît avoir dépassé tous les autres en puissance et en splendeur, et, s'il faut en juger par ce que disent Platon et Diodore, l'on serait amené à conclure que les Libyens ont été les vrais civilisateurs de la vallée du Nil.

Mais cette civilisation différait essentiellement de celle du pays que les Kemites avaient conquis en dernier lieu. Créée dans l'extrême nord et pour un peuple adonné à la guerre et au brigandage, elle ne pouvait convenir à un pays aussi tempéré que l'Égypte, pas plus qu'à sa population, habituée depuis des siècles aux travaux paisibles de l'agriculture. Aussi, n'est-il pas étonnant que les Kemites, à peine devenus les maîtres de ce pays, aient commencé à ressentir l'influence de son climat et de son ancienne civilisation.

Sous l'influence du milieu, plus particulièrement à la suite de croisements multiples avec les Couchites, les Kemites de l'Heptanomide ne tardèrent pas à avoir le corps

plus souple, la tête moins basse, les traits du visage moins disgracieux, tandis que leurs frères établis dans la Basse-Égypte, en se mélangeant avec les Rebou et les Amou, gagnèrent en taille et améliorèrent leurs traits, mais ils s'éloignèrent sensiblement du type des Kemites de l'Heptanomide[58]. Ces transformations eurent cependant vite une limite et le peuple put conserver, à travers les siècles, son type fondamental et son originalité primitive. Comme nous venons de le dire, la population actuelle de l'Heptanomide possède encore le type qui distingue les statues représentant les rois et les hauts fonctionnaires des dynasties Kemites, et une simple confrontation de la statue-portrait d'Usertasen avec celle d'Amenemha suffirait pour faire saisir la différence existant entre les Kemites de la Haute-Égypte et ceux du Delta.

Or, ce qui est arrivé à la constitution de ce peuple, est arrivé également à sa langue, à sa religion, à ses mœurs.

Pour exprimer les choses et les idées nouvelles qu'ils venaient d'acquérir dans le pays du Nil, les Kemites se trouvèrent dans la nécessité de faire de nombreux emprunts à l'ibérien et au couchite, et ils *couchitisèrent* leurs propres expressions à un tel point qu'ils finirent par parler plutôt couchite ou couchito-ibérien que touranien[59]. C'est à peine s'ils ont pu conserver leur nom ethnique et celui du Dieu de leurs ancêtres. Tout le reste s'est fondu de telle façon dans le couchite qu'il est impossible d'en retrouver les traces. Il en a été de même de leurs frères les Ligures, les Illyriens et les Sicules. Au premier contact avec des peuples plus civilisés qu'eux : les Ibères, les Gréco-Romains, ces peuples ont dû changer leurs idiomes contre ceux de leurs voisins, et ce changement s'étant renouvelé plus d'une fois, il est aujourd'hui impossible de dire quelle était la langue que chacun d'eux parlait à l'origine.

Nonobstant sa supériorité, par rapport à celle des Égyptiens, la *religion des Kemites* n'a pas eu un meilleur sort dans la vallée du Nil. Soit par nécessité, soit par déférence, les Égyptiens n'ont pas tardé à reconnaître la suprématie

du Dieu de leurs maîtres ; mais n'étant pas à même de saisir sa nature, ils l'identifièrent, les uns au Dieu Ithyphallique Khnum (*Ptah-Khnum*), les autres à Aten (*Ptah-Aten*) ; les troisièmes à Osiris ou au Nil (*Ptah-Osiris*, *Ptah-Hapi*), et lui attribuèrent les qualités et les attributs de ces derniers. La vraie religion des Kemites, la croyance à un Dieu suprême, maître du Ciel et de la Terre, à une vie future avec récompenses et punitions, a mis du temps à être admise par les Égyptiens[60]. Ces doctrines ont été longtemps l'apanage des collèges de Memphis, où les rois continuèrent jusqu'aux époques modernes à élever des statues représentant l'Hiver et l'Été de leur pays, le point de départ de la double nature de leur divinité suprême. Il a fallu beaucoup de temps et une série de guerres religieuses et politiques avant que cette croyance soit arrivée à franchir l'enceinte de Memphis pour parvenir à Abydos, et encore, a-t-elle eu à subir de nombreuses transformations qui l'ont rendue méconnaissable. Il suffit de parcourir le fameux livre sur les choses de l'Enfer pour être frappé des absurdités qui ont eu cours en Égypte depuis l'arrivée des Kemites jusqu'au moment où les Scribes de la Haute-Égypte sont parvenus à instituer le culte d'Osiris et celui de *Râ criocéphale*.

Il en a été pire du *Symbolisme*. Soit par ignorance, soit par intention, les Égyptiens prirent les symboles pour des réalités et profitèrent de l'occasion pour rétablir l'ancien culte des animaux sacrés, et créer la coutume des coiffures bizarres qu'ils faisaient porter à leurs divinités[61].

Avec la langue et la religion, les Kemites ont dû changer leurs mœurs ; et cette conversion paraît avoir eu lieu si vite, que, lorsque nous les rencontrons sur les bords du Nil pour la première fois, nous les trouvons tout à fait semblables aux Égyptiens : mangeant et buvant comme eux, s'habillant de même, enterrant leurs morts à l'égyptienne[62], et leur élevant des tombes de plus en plus monumentales.

Les fondateurs de l'ancien Empire n'étaient pas des gens

industrieux. La science ne connaît pas de monuments ligures ou finno-tatares[63]. En peuples guerriers, ils préféraient consacrer leur temps à s'exercer aux armes. Mais ils étaient assez intelligents pour comprendre tout l'intérêt qu'ils avaient à encourager les arts et l'industrie chez leurs administrés. Et lorsqu'ils eurent pris le goût de l'opulence et des belles choses, lorsqu'ils se sentirent puissants et riches, ils déployèrent un luxe qui est resté proverbial dans les annales égyptiennes, et qui a donné aux arts et à l'industrie une impulsion sans pareille. Aussi, sous leur règne, on est parvenu non seulement à réparer la brèche que la civilisation, commencée sous les *serviteurs de Horus*, avait subie durant les guerres prolongées des Thyphoniens, mais à lui faire reprendre immédiatement la marche en avant et atteindre bientôt le plus haut degré de développement. Les quelques monuments qui nous restent de cette époque et que nous allons étudier un peu plus loin, sont vraiment d'une beauté et d'une perfection que les générations postérieures ont bien des fois essayé d'imiter, sans jamais y parvenir.

Mais, si les Kemites devaient la plus grande partie de leur instruction aux Égyptiens, ces derniers n'en restaient pas moins leurs obligés, et de beaucoup. Ce furent, en effet, les Kemites qui, les premiers, ont réuni la Haute et la Basse-Égypte en un seul et grand État; ce furent eux qui, par les armes et par les lois, consolidèrent leur création et l'élevèrent au degré de puissance et de splendeur dans lequel l'ont trouvée, huit siècles plus tard, les *Ha-neb-u;* ce fut sous la conduite de princes Kemites que les Égyptiens ont réussi maintes fois à délivrer leur pays de la domination étrangère, à se constituer de nouveau en État indépendant et libre, à devenir même les maîtres des pays les plus éloignés. Aussi n'est-il point surprenant que l'Égypte ancienne ait renoncé volontiers à son nom national pour prendre celui de *Kem;* que leurs scribes aient daté l'Histoire de leur pays du jour où il a été conquis par les Kemites,

et aient donné à leur premier roi le nom de Ménas qui fut, ainsi que nous le verrons plus loin, celui du premier conquérant moscho-ibérien de la vallée du Nil[64].

Cependant, si intime qu'ait été leur association, les trois peuples qui se sont rencontrés sur les bords du Nil n'ont jamais pu se fusionner complètement. On y distinguait dans l'antiquité comme de nos jours trois différents peuples : les *Couchites*, l'élément indigène par excellence, dans la Haute-Égypte; les *Moscho-Ibériens* ou *Arabes*, dans le Delta; et enfin, un troisième, d'*origine tatare*, les *Kemites*, élément dominant les deux autres, toujours assez fort pour les contenir, mais impuissant à les mettre d'accord et à les faire marcher dans la voie de la grandeur et de la prospérité du commun pays. Chacun de ces peuples avait ses Dieux, ses Princes, ses Prêtres, chacun parlait son dialecte et suivait une politique à part[65].

NOTES

1. « Τὴν δὲ Μύριναν φασι τῆς Λιβύης τὴν πλείστην ἐπελθεῖν καὶ παραβαλοῦσαν εἰς Αἴγυπτον πρὸς μὲν Ὧρον τον Ἴσιδος βασιλεύοντα τότε τῆς Αἰγύπτου φιλίαν θέσθαι, πρὸς δὲ Ἄραβας (Ἐρεμβοὺς) διαπολεμήσασαν καὶ πολλοὺς αὐτῶν ἀνελοῦσαν τὴν Συρίαν καταστρεψασθαι », etc., etc. (Diod., III, 55).

Le même auteur nous informe que les Prêtres Égyptiens considéraient cet Horus, le fils d'Isis, comme le dernier roi de la dynastie divine, et faisaient remonter la fondation du premier Empire historique sur les bords du Nil à environ *cinq mille ans* avant notre ère : « βραχύ λείποντα τῶν πεντακις χιλίων », date qui est en parfait accord avec celle admise par les égyptologues les plus autorisés de nos jours. (Voir Brugsch, *Hist. d'Égypte*, p. 24. Wiedemann, *Aegypt. Geschicht.*, p. 732.)

2. Dans le récit de Platon sur l'*Atlantide*, il faut distinguer la tradition égyptienne, concernant la disparition d'une île dans l'océan Atlantique et la dispersion de ses habitants sur les continents voisins, de ce que le philosophe lui-même pense du pays des Atlantes, qui, au commencement des temps historiques, paraissent avoir envahi l'Afrique du Nord et une grande partie de l'Europe occidentale.

Après avoir été longtemps l'objet de critiques de toutes sortes, la légende que Platon a couverte de son nom, commence à reprendre du crédit, depuis qu'on a su que l'Europe avait, à l'âge tertiaire, un certain nombre de plantes et d'animaux communs avec l'Amérique du Sud et les îles de l'Océanie, et que les deux races d'hommes qui, durant l'époque quaternaire, ont peuplé l'Europe et l'Afrique du Nord, les Cro-Magnon et les Neanderthal se retrouvent encore de nos jours parmi les populations originaires de l'archipel Canarien et de l'Australie. Voir Paul Gaffarel (*L'Atlantis*, dans la *Revue géographique*, 1886), I. Donnelly (*Atlantis*, London, 1882). Berlioux (*Histoire de l'Atlantis et de l'Atlas primitif*, dans l'*Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon*, 1883). Rœsel (*Études antéhistoriques*, Paris, 1874.) Mais cette catastrophe doit avoir eu lieu à une époque très reculée (les Prêtres Égyptiens la faisaient remonter à dix mille ans avant notre ère), et le flot de sa population, émigrée vers l'Est, ne paraît pas avoir atteint la frontière de l'Égypte. Au dire de Salluste, les *Gétules*, venant du Sud, ont rencontré, sur le littoral méditerranéen, les Rebou ou Lebou, qui les ont empêchés d'avancer plus à l'est; et, de nos

jours, les survivances de ces Canariens et Australiens, encore très fréquentes sur le versant méridional de l'Atlas, ne se rencontrent qu'exceptionnellement au delà de la frontière de la Kabylie. Voir (*Anthropologie*, t. XI, p. 608), D[r] Hamy (*Communication orale*).

L'*île Atlantis de Platon*, le pays du peuple qui nous intéresse, n'est pas l'île submergée dans l'océan, mais la péninsule *Libyque*, *l'île Occidentale*, comme on l'appelait dans l'antiquité ('Εσπέρα ou χώρα 'Εσπερία. Diod., III, 53, IV, 27) et comme l'appellent encore les Arabes (*Djezireh-el-Maghreb*). Un passage de *Critias* ne laisse aucun doute à ce sujet : « L'île Atlantis, dit, dans ce « dialogue, Platon, appartenait à l'origine aux deux fils de Neptune : « *Eumelos* et *Atlas*. Le premier régnait sur l'extrémité de l'île qui fait « face aux colonnes d'Hercule, vers la Gadirique, contrée à laquelle « ce prince a laissé son nom, tandis qu'*Atlas* régnait dans l'intérieur « du pays, jusqu'à la montagne qui le traverse et qui encore porte « son nom ». Ποσειδῶν δὲ ταύτην τὴν 'Ατλαντίδα νῆσον λαχὼν ἐκγόνους ἑαυτοῦ κατῴκισε. . . . . καὶ ὀνόματα πᾶσιν τούτοις ἔθετο, τῷ μὲν πρεσϐυτάτῳ καὶ βασιλεῖ τοῦτο, ὃ δὴ **καὶ πᾶσα ἡ νῆσος τό τε πέλαγος ἔσχεν ἐπωνυμίαν, 'Ατλαντικὸν λεχθὲν**, ὅτι τοὔνομα ἦν τῷ πρώτῳ βασιλεύσαντι τότε, ῎Ατλας. Τῷ δὲ διδύμῳ μετ' ἐκεῖνον γενομένῳ **λῆξιν ἄκρας τῆς νήσου** πρὸς 'Ηρακλέους στηλῶν εἰλαχότι ἐπὶ τὸ τῆς Γαδειρικῆς νῦν χώρας κατ' ἐκεῖνον τὸν τόπον ὀνομαζομένης 'Ελληνιστὶ μὲν Εὔμηλον τὸ δ' ἐπιχώριον Γάδειρον (Plat., *Critias*, 113.

Un autre passage du même auteur nous apprend enfin que la partie de l'île appartenant à Atlas était située au sud, tandis que celle de Eumelos était en plein nord. « 'Ο δὲ τόπος οὗτος ὅλης τῆς νήσου πρὸς νῶτον ἔστραπτε, ἀπὸ τῶν ἄρκτων κατάϐορρος ». Or, si l'on rapproche ces données d'une carte d'Afrique et que l'on essaie de tracer sur cette carte une terre courant du nord au sud, à partir du détroit, on peut voir que cette terre comprend nécessairement le pays de l'ancienne *Maurylania Tingilana;* toute autre hypothèse est impossible, comme l'a très bien fait remarquer M. Berlioux.

Ce fut donc dans cette île, non dans celle qui a disparu dans l'océan, que Platon plaçait ses Atlantes, de même que Diodore ses Amazones, lesquels au temps d'Horus ont pu étendre leur pouvoir, d'un côté jusqu'à l'Égypte, de l'autre jusqu'à la Tyrrhénie. « Οὗτοι δὲ πάντες καὶ οἱ ἔκγονοι τούτων ἐπὶ γενεὰς πολλὰς ᾤκουν ἄρχοντες πολλῶν ἄλλων κατὰ τὸ πέλαγος νήσων ἔτι δὲ ὥσπερ ἐῤῥέθη μέχρις Αἰγύπτου καὶ Τυῤῥηνίας τῶν ἐντὸς δεῦρο ὑπαρχόντων » (Plat., *Crit.*, 115).

3. C'est le *Large-eyed type* de M. Petrie (*Hist. of Egypt*, t. I, p. 11), l'*Égyptien brachycéphale*, de M. Virchow (*Anthropologie Aegyptens* et *Sitzungsberichte de l'Acad. de Berlin*, 1888), *le type commun* de M. Maspero (*Hist. d. peupl. de l'Orient classique*, t. I, p. 48.

4. Toutes les statues des rois Kemites et de leurs hauts fonction-

naires, de même que les nombreuses familles de paysans figurant sur les stèles de l'Égypte moyenne, sont du type Libyen.

5. A propos de l'apparition du culte de *Ptah*, au temps de la fondation du premier empire, voir Tiele (*Histoire des Religions comparée*, chap. v, p. 61). (Hérod., II, 55). La tradition attribuant la construction du grand temple de Ptah, de Memphis, au fondateur de la première dynastie Kemite (Hérod., II, 99), paraît être le résultat d'une confusion entre ce temple et le sanctuaire de cette même divinité existant à l'extrémité sud du *Mur Blanc*, le premier rempart que les Kemites ont élevé sur les bords du Nil.

6. Ce genre d'ensevelissement, fréquent dans les nécropoles archaïques d'Abydos et de Nagadeh, se distingue par le pêle-mêle dans lequel les os du corps humain se trouvent dans la tombe : les côtes d'un côté, les vertèbres de l'autre, la mâchoire à côté des os du bassin et la tête occupant une place qui n'est pas la sienne (voir la reproduction fidèle d'une de ces tombes donnée par M. de Morgan dans ses *Origines égyptiennes*, p. 138). Souvent un ou deux os sont en plus ou en moins, ce qui indique qu'en faisant l'exhumation, on n'a pas vidé entièrement la tombe, ou on a empiété sur une fosse voisine. Dans d'autres cas, le corps, tout en étant dans le même désordre, a les os des mains et des pieds tenant encore à leurs articulations, et leurs ligaments portent les traces d'une incinération incomplète. (Voir de Morgan, L. C., p. 137) Schweinfurth (*Verhandlung d. Berl. anthropologisch. Gesellschaft* », 15 juin 1897). Wiedemann (*Dans la nécropole de Nagadeh*), dans l'ouvrage précité de M. de Morgan.

7. Diodore (I. 91) raconte que de son temps le *Paraschiste* qui avait à ouvrir un cadavre, était poursuivi, après l'opération, par les parents du mort, qui lui jetaient des pierres et lui criaient des malédictions.

8. On a cru longtemps, avec Plutarque, que l'Égypte avait été appelée *Kemi*, à cause de la couleur noire de sa terre, Kemi, en égyptien, signifiant noir. « Τὴν Αἴγυπτον μελάγγειον οὖσαν ὥσπερ τὸ μέλαν τοῦ ὀφθαλμοῦ, χημίαν καλοῦσι. » (Plut. *de Isid. et Osirid.*, 33); mais, grâce à M. Brugsch (*Geographisch. Inschrift.*, t. I, p. 74), nous savons à présent que les deux mots homophones n'ont rien de commun entre eux. Tout d'abord ils s'écrivent différemment, et ensuite, celui qui désigne l'Égypte est souvent accompagné du mot : *p-t'on* sous la forme de *p-t'on-Kema*, ce qui veut dire *le pays des Kema;* de même que *p-t'-on-Cheta* signifie *le pays des Cheta*. Hérodote avait par conséquent parfaitement raison en définissant l'Égypte : *le pays dès Égyptiens*. « Ἡμεῖς δὲ ὧδε κῃ περὶ τούτων λέγομεν. Αἴγυπτον μὲν πᾶσαν εἶναι ταύτην τὴν ὑπ' Αἰγυπτίων οἰκουμένην κατάπερ Κιλικίαν τὴν ὑπὸ Κιλίκων ». Hérod., II, 17. Mais ce qui importe le plus, c'est que *Kemi* était le nom officiel de l'Égypte, celui sous lequel elle était désignée dans ses rapports avec

les peuples étrangers, tandis que dans l'intérieur du pays, on se servait de son ancienne appellation : *Keft;* fait qui indique que les peuples étrangers reconnaissaient les Kemites comme les maîtres du pays et qu'ils ne voulaient avoir à faire qu'à eux.

9. Sur la grande ressemblance du Libyen ou du Berbère avec l'Égyptien, ressemblance qui a fait croire à l'origine libyenne de toute la population de l'ancienne Égypte, voir les belles recherches de Pruner-Bey (*Sur l'origine de l'ancienne race égyptienne*, dans le *Bull. de la Soc. d'Anthropologie*, tom. I (1860-1863, p. 424) et Rochemonteix (*Sur les rapports grammaticaux entre l'Égyptien et le Berbère*, dans le Congrès intern. d. Orientalistes (Paris, 1873) II, p. 66-106).

10. Pour le nom d'*Amazone*, voir p. 19. L'identité de ces peuples avec les *Zavéces* d'Hérod. (IV, 193) est attestée, d'abord par la ressemblance de leurs noms, et ensuite, par l'habitude que les deux peuples avaient en commun, d'envoyer les femmes à la guerre.

11. Les Atlantes et Atarantes d'Hérod. (IV, 184) ressemblent beaucoup plus aux Gétules de Salluste qu'aux Libyens, et ceux de Diodore (III, 54) étaient incontestablement des Moscho-Ibériens. Ce fut avec ces derniers, en effet, non avec les Atlantes, que les Ligures ont eu tout d'abord à lutter en Europe aussi bien que dans l'Afrique du Nord.

12. Il ne faut pas confondre les Rebou ou Lebou, les voisins des Égyptiens, avec les Libyens qui habitaient au delà du lac Tritonis (Hérod., IV, 189). C'étaient deux peuples différents. Les uns avaient le corps souple, la peau blanche, la tête ovale, les yeux bleus, la chevelure blonde, les autres étaient des courteaux à tête basse, aux yeux et à la chevelure noirs ; et tandis que les premiers venaient de l'Orient (voir p. 38, not. 6 et 8), les Libyens avaient émigré d'Europe, où ils étaient connus sous les noms de Ligures, de Liburnes, de Libui (voir note 27).

Il ne faut pas non plus identifier les *Libyens* aux *Berbères* du premier temps. Le peuple de l'Afrique du Nord qui a été désigné le premier sous ce dernier nom, était les *Bères* ou Moscho-Ibères, émigrés d'Égypte, et dont le nom a été dédoublé par les Libyens, conformément aux exigences de leur langue touranienne (voir p. 3). Salluste nous enseigne enfin que les *Maures* qui, de son temps, habitaient tout près du détroit, étaient aussi des Moscho-Ibériens. Ils avaient émigrés d'Europe après la mort d'Hercule, ou, pour mieux dire, après la défaite des Ibériens par les Ligures, et leur nom de *Mèdes* ou *Macces*, a été transformé en *Maures* par les Indigènes. Plus tard ces deux peuples ont été fondus avec les Libyens et plus tard encore avec les Arabes et plusieurs autres peuples pour former les Berbères de nos jours.

13. Les Gétules qui, au dire de Salluste, étaient avec les Lebou les plus anciens habitants de l'Afrique du Nord, ont dû se retirer plus au

sud, après l'invasion du pays, d'abord par les Bériens expulsés d'Égypte, ensuite par les Libyens venant d'Europe. Ptolemée (IV, 6) nous apprend qu'il y avait deux sortes de Gétules. Les *Gétules* proprement dits et les *Melano-Gétules;* les uns habitaient plus au nord, avoisinant les Libyens; les autres plus au sud, côte à côte avec les Nègres. *Suetonius Paulinus*, le général romain, qui le premier a franchi l'Atlas, rapporte qu'il les a trouvés là, habitant des forêts remplies d'éléphants, de bêtes féroces et de serpents de toutes espèces (Plin., *H. N.*, V, 1, 15).

14. Voir page 60, note 111.

15. Les Égyptiens de l'époque classique ne semblent avoir connu que les *Punt* établis sur les bords de la mer Rouge. Tous les textes qui font mention de ce peuple nous font comprendre qu'il habitait dans ces parages. Les seuls renseignements que nous ayons sur les Punt de l'Afrique occidentale, nous les devons aux auteurs juifs. Ils n'en sont pas moins probants.

L'auteur de la *Genèse* (X, 16) nous donne *Pout* comme un des quatre fils de *Ham*, c'est-à-dire comme un des quatre peuples Hamites installés dans l'Afrique du Nord. Joseph Flavius (*Ant. Jud.*, I, p. 40) nous apprend que la Libye a été peuplée par les descendants de Pout, ce qui lui a valu le nom de *Phoute*, et à ses habitants celui de *Phoutoi*. « Ἔκτισε δὲ Φούτης τὴν Λιβύην *Φούτους* ἀφ' ἑαυτοῦ καλέσας τοὺς ἐπιχωρίους. » Et le plus intéressant, c'est que les Septantes traduisent presque partout *Pout* par *Libyen* (*Jérem.*, XLVI, 9. *Ezéchiel*, XXVII, 10 ; XXX, 5) et les Coptes réunissent les deux mots *Pout-Loubi*, pour désigner les Pout demeurant en Libye. On est donc amené à croire que pour les Hébreux, les Pout et les Libyens étaient un et même peuple, tandis que les Coptes distinguaient les *Pout orientaux* et les *Pout occidentaux*, et indubitablement ces derniers ont été appelés plus tard simplement *Libyens*. C'est ainsi que nous les trouvons cités par le prophète Nahoum (III, 7) l'un à côté de l'autre, comme s'il s'agissait de deux différents peuples. Mais ce qui importe le plus, c'est que toutes les particularités que les Scribes égyptiens attribuent au *Punt oriental*, sans en excepter la prétention d'avoir servi de berceaux aux Dieux, se retrouvent beaucoup plus facilement dans le pays des Atlantes et des Amazones que dans les contrées du littoral de la mer Rouge.

« Le *pays de Punt*, dit M. Brugsch (*Hist. d'Ég.*, 124), est cité comme « une contrée maritime coupée de vallées et de plateaux, abondant « en bois précieux, en encens, en parfums, en richesses métalliques « et en pierreries, et nourrissant plusieurs espèces d'animaux « domestiques et sauvages. » Or, toutes ces particularités se retrouvent également dans le pays des Atlantes, tel qu'il nous est décrit par Platon (*Critias*, 115 et suiv.) et au dire d'Homère (*Iliade*,

XIV, 201) la plupart des Dieux Helléniques avaient vu le jour dans cette même contrée. S'il est vrai, donc, que l'Égypte devait plusieurs de ses grandes divinités au pays du Punt, on est d'autant plus tenté de transférer cette contrée des bords de la mer Rouge à ceux de l'océan Atlantique, que plusieurs de ces divinités, Ptah, Ne-Ptah, Bessus, se laissent identifier avec les divinités qui étaient en honneur de l'autre côté du détroit, aux temps les plus reculés, et non avec celles de l'Arabie.

16. A propos de l'extrême ressemblance des Égyptiens avec les Punt, voir Brugsch (*L. C.*, 124-125); Wiedemann (*Ægypt.*, *Geschich.*, p. 83); Max. Müller (*Asia und Europa*, p. 106).

17. Ce genre d'ensevelissement a été constaté, dans les dolmens algériens, par le général Faidherbe (*Recherches anthropolog. sur les tombeaux mégalithiques de Roknia*); en Sicile, par M. Tropia (*Studii Siculi nella necropole di Zemela. Messina*, 1894). On l'a rencontré également dans plusieurs parties de l'Europe occidentale, plus particulièrement dans celles qui ont été occupées jadis par les Ligures (Cartaillac, *La France préhistorique*, p. 302), de même que dans la vallée du Danube et dans la Petite Russie, où souvent on trouve les crânes peints en rouge. Mais c'est d'Hérodote que nous savons que c'était le genre d'ensevelissement que les anciens Thraces réservaient à leurs chefs et à leurs rois. « Ταφαὶ δὲ τοῖσι εὐδαίμοσι αὐτῶν εἰσι αἵδε : Τρεῖς ἡμέρας προτιθεῖσι τὸν νεκρὸν καὶ παντοῖα σφάξαντες ἱρήϊα εὐωχέονται, προσκλαύσαντες πρῶτον, ἔπειτα θάπτουσι, **κατακαύσαντες ἢ ἄλλως γῇ κρύψαντες**, c'est-à-dire après les avoir incinérés ou après les avoir gardés un certain temps sous terre (Hérod., V, 8). Tout porte donc à croire que ce genre d'ensevelissement était propre aux Scythes et c'est d'eux que les Ligures l'ont importé en Europe aussi bien que dans l'Afrique du Nord et en Égypte.

18. Voici le type anthropologique des Ligures, tel qu'il est donné par M. Laneau (*Dictionn. des sciences médicales* de Dechambre, t. IV, p. 616). « Crâne court, arrondi, face large et peu haute, orbites larges, os maxillaires saillants, os des membres grêles, courts, de petites dimensions, indiquant une stature moyenne, peu élevée. » Voir aussi Broca (*Rev. anthropol.*, II, 595, et *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 2e s., IX, 713).

Le type des *Travast*, les Finnois par excellence de nos jours, ne diffère pas du tout de celui des Ligures. Voir Vivien de Saint-Martin (*Dictionnaire géographique*, mot *Finnois*), et H. Winkler (*Uraltaïsche Völker und Sprachen*, Berlin, 1884, p. 31). De sorte que Pruner Bey avait parfaitement raison de rapprocher les Ligures des Lapons et de les désigner tous comme des Mongoloïdes (*Congrès international d'archéologie préhistorique de Paris*, 1867, p. 345; *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 2e s., 1864, p. 445). Quatrefages qui, au commen-

cement, n'admettait pas l'identité des brachycéphales de France avec les Lapons, paraît avoir changé d'avis en dernier lieu (*Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique de Stockholm*, 1876, p. 212). — Broca et Lagneau (*Sur les Ligures. Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique de Paris*, 1867, p. 367 et 424).

19. Τὴν γὰρ νέμονται Σκῦθαι αὕτη λέγεται τὸ παλαιὸν εἶναι Κιμμερίων (Hérod. IV, 12). Τοὺς μεν γὰρ νῦν ὑφ' Ἑλλήνων Γαλάτας καλουμένους, παρ' ἡμῖν Γομαρεῖς λεγομένους, Γόμαρις (Gomar) ἔκτισε (*Joseph Flav. Ant. Jud.*, c. 6). Quant au nom que les Lapons donnent à la Finlande, voir Castrin (*Uber die Ursitze der Finnischen Volkes*, p. 96-102).

20. Καθόλου μὲν τὸ ἔθνος τοῦτο (τὸ Σκυθικόν) γυναῖκας ἀλκίμους ἔχει καὶ κοινωνούσας τοῖς ἀνδράσι τῶν ἐν τοῖς πολέμοις κινδύνων (Diod., II, 34 et 44).

21. Voir Oscar Montelius (*Les temps préhistoriques en Suède*, trad. franç., par S. Reinach, p. 84).

22. L'*arc*, l'arme par excellence des Put, était appelé par les Égyptiens également *Put*, et, à ce titre, il servait dans l'écriture hiéroglyphique d'idéogramme du peuple Punt. Voir Ebers (*Aegypt. und die Buch. Moses*, p. 66).

23. Voir Castrin (*Die Finnische Geschichte*), H. Winkler (*Die Uraltaische Völker und Sprachen*), Boller (*Bullet. de l'Acad. imp. de Vienne*, t. X), Vivien de Saint-Martin (*Dictionnaire géographique* dans le mot *Finnois*).

24. Les noms *Flag* et *Ne-Flag* sont conservés dans les auteurs Arméniens. A propos des *Phtalites* ou *Ephtalites* et des *Nephtalites*, voir Vivien de Saint-Martin (*Les Huns blancs ou les Ephtalites*, Paris, 1845.) Quant aux Πάλοι et aux *Νάδαι*, voici ce que nous lisons dans Diodore : Τῶν δὲ ἀπογόνων τούτου τοῦ βασιλέως (τοῦ Σκύθου) ἀδελφοὺς δύο γενέσθαι διαφόρους ἀρετῇ, καὶ τὸν μὲν *Πάλον* τὸν δὲ *Νάπην* ὀνομάσθαι. Τούτων δὲ ἐπιφανεῖς πράξεις κατεργασαμένων καὶ διελομένων τὴν βασιλείαν ἀφ' ἑκατέρου τοὺς λαούς, τοὺς μὲν *Πάλους* τοὺς δὲ *Νάπας* προσαγορευθῆναι (Diod., II, 43). Au dire d'Hérodote (I. 101) les Boudii s'appelaient dans l'antiquité les Mèdes, et nous verrons tout à l'heure que les premiers Touraniens qui ont envahi la Mésopotamie étaient des Mèdes. Quant aux *Boudini du Pont* du temps d'Hérodote (IV. 108-109), il est très probable qu'ils avaient usurpé le nom des anciens habitants du pays, les *Boudii*, qu'ils ont transformé ensuite en *Boudini*. Mais eux-mêmes n'étaient pas des Kimériens. Ils étaient tous de haute taille, ils avaient la chevelure blonde, les yeux bleus et parlaient, en dehors du scythe, l'hellène (l'aryen), ce qui prouve qu'ils étaient des Indogermains. Voir Hérod. (IV, 108-109).

25. Les anciens Grecs qui identifiaient *Ptah* à *Ἥφαιστος*, traduisaient *E-Ptah-noumi* par *Ἡφαιστία*. Plus hellénisants que les Hellènes, les Grecs Alexandrins en firent Ἑπτανομίς, et Ptolemée Claude

(IV, 5) s'est trouvé très embarrassé, lorsqu'il a voulu désigner les sept villes contenues dans cette partie du territoire égyptien. Voir Pauli (*Real-Lexicon.* « *Heptanomis.* »). L'empereur Adrien s'en est tiré plus facilement, en faisant frapper les médailles de cette contrée sous le nom d' « *Ἑπτάκωμον* » (la contrée des sept villages); triste pendant du « Ἑπτάπολιν μεσάτην ἤπειρον » du poète périégète.

26. Au dire de Champollion le jeune (*L'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 104 et II, 30), les Égyptiens donnèrent le nom de *Niphajat* non seulement à la Libye, la voisine de l'Égypte, mais aussi à une de ses villes principales, la *Marea*, qui, jusqu'à nos jours, est connue chez les Coptes sous le nom de Ναφουαουτ.

27. Les *Liburnes* qui, suivant Pline (*H. N.*, III, c. 19), ont occupé jadis avec les Sicules la plus grande partie de la Gaule cisalpine, semblent identiques aux *Libues*, anciens maîtres, suivant Tite-Live (V, c. 35), de l'emplacement de Brescia et de Vérone. Le nom latin des Libues, *Libui*, au singulier *Libuu-s*, pourrait être considéré comme identique, sauf la désinence du thème, au nom grec des Libyens d'Afrique (D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, 2[e] édit., t. I, p. 37).

28. Ἡ δ' ἐς πείραθ' ἵκανε βαθυῤῥόου Ὠκεανοῖο, ἔνθα Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμος τε πόλις τε. *Odyss.*, XI, 13, 14. Mais s'il est vrai que les Put, les peuples blancs de l'Afrique du Nord, étaient les enfants de Cham (*Genèse*, X, 6), la désignation de *peuples Chamites ou Hamites*, qu'on leur donne de nos jours, devra être reportée au Kem des Finnois plutôt qu'au Cham des Hébreux, et dans ce cas on est forcé d'admettre qu'avant d'être connue sous le nom de pays de Put, l'Afrique du Nord s'appelait, comme la Finlande et l'Égypte, le pays des Kemi. A propos de Φθουδ, voir Ptolemée (IV, 1, 3).

29. Sur le climat excessif des contrées hyperboréennes, voir Hérod. (IV, 28), Reclus (*Nouv. Géogr.*, t. V, p. 122). Les anciens Grecs semblent avoir eu connaissance de ce fait. L'auteur de l'*Odyssée* nous raconte dans son X[e] chant (v. 82-86) que dans ces pays, les jours se succèdent avec si peu d'interruption, que l'on peut presque dire qu'il n'y a pas de nuit. Un peu plus loin, dans son XI[e] chant (v. 14-17), le même auteur nous présente les Kimériens comme un peuple vivant sous des brouillards épais qui les empêchent de voir le soleil, soit qu'il monte sur l'horizon, soit qu'il en descende. La seule erreur que les anciens commettaient dans cette occasion, c'est qu'ils plaçaient le pays en question dans des contrées que les Kimériens avaient occupées en dernier lieu, et où la nature était tout à fait différente de celle de leur premier pays.

30. Au dire de M. Bianchi (*Dictionnaire Turco-Français*, t. I, p. 66). *A-Fitab* ou *A-Ftab*, ou simplement *Ftab* (l'A paraît être prothétique) signifie encore de nos jours en vieux Turc, le Soleil et la Lumière.

Précédé de la particule négative *na*, en usage chez les Touraniens, ce mot signifierait par conséquent l'absence de la lumière, l'obscurité, les ténèbres, et, par extension, l'enfer. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces deux mots se rencontrent aussi dans l'ancien Grec de même que dans le Latin où ils expriment tout à fait les mêmes idées. *Πτα-ς, Πτα-ὁς, Πτῶς, Πτῶος* est le plus ancien nom d'Apollon, le Dieu de la lumière. *Φά-ς, φα-ὁς, φῶς*, signifie la lumière, tandis que *νέ-φας, νέ-φος, κνέφας* désignent les nuages, l'obscurité et, par métaphore, la mort. Dans le Latin, nous ne les rencontrons que dans les mots *fas* et *ne-fas*, dont l'un exprime l'idée du droit divin, l'autre celle du droit mondain ou païen, et l'on est d'autant plus porté à considérer ces mots comme des emprunts faits par les Gréco-Romains au Touranien, que les Indianistes les plus capables n'ont pas encore réussi à trouver dans le Sanskrit un terme auquel on pourrait les rattacher. Voir Curtius (*Grundn. der Griech Etymolog.*, 5ᵉ éd., p. 294).

31. Sur la légende de *deux Frères*, voir Max Müller (*Introduct. à l'Histoire de la religion*); Castrin (*Vorlesungen über die Finnische Mythologie*). Au dire du rapporteur de la Commission d'une enquête ordonnée en 1775 par le gouvernement russe, les deux principales idoles des Ostyaks, auxquelles les Samoyèdes adressent en même temps leurs prières, étaient encore, jusqu'à 1772, debout sur la côte occidentale du golfe de l'Oby. Voir Bertrand (*La Religion des Gaulois*, p. 87).

32. Il faut distinguer le culte de saint Georges de Cappadoce, le patron séculaire des Géorgiens et des Arméniens, de celui de son homonyme, qui, avec *saint Démétrius*, forme le couple de *jeunes Cavaliers* qui figurent à l'iconostase de toutes les églises grecques, et que les Turcs ont également en honneur. Le premier de ces cultes est une survivance de celui de *Gour*, le Dieu primitif des Géorgiens, le Horus des Égyptiens. Aussi n'a-t-il pour concurrent dans ces contrées que la grande Mère Marie, dont le domaine s'étend, au delà du fleuve Gour, jusqu'à Moscou (voir Reclus, *Nouv. Géogr.*, V, 298); tandis que l'autre, qui est en honneur dans toute la Péninsule Balkanique, en Asie Mineure et en Syrie, décèle le culte des *deux Cavaliers* des Kimériens, les Dioscures des Grecs. On les représente montant des coursiers, l'un blanc, l'autre noir; tous deux armés de lances, pourfendant des dragons ou des malfaiteurs et sauvant de leurs mains l'un une jeune fille, l'autre un jeune homme. Mais le plus caractéristique, c'est que le culte de deux saints a été favorisé plus particulièrement par Constantin le Grand, et il y en a qui croient que ce fut sous son règne qu'il fut importé de l'Angleterre, où il était en grand honneur. Le fait est que Constantin le Grand, tout en se disant chrétien, continuait à adorer le soleil et la lumière comme la manifestation la plus éclatante de la divinité, et que le fameux *Labarum* n'était que

le symbole du soleil, en honneur de tout temps chez les populations de la Grande-Bretagne. Voir (*Encyclopédie des Sciences Religieuses*, mot *St-Georges*), Clermon Ganeau (*Horus et St-Georges*, Paris, 1877).

33. « Plus j'examine la mythologie de l'ancienne population, non sémitique, de la Babylonie, dit M. Sayce (*Princip. de Philol. comparée*, trad. franç., p. 242), plus je crois reconnaître l'origine solaire de la plus grande partie de cette mythologie. Grâce au caractère agglutinant du langage, les noms propres y sont toujours transparents ; aussi, en dépit de l'étrange transformation qu'ont subie les diverses divinités, nous permettent-ils de distinguer nettement leur nature et leur signification primitive. » En effet, *Bal* ou *Baal* ne diffère en rien de *Pal* ou *Pfal*, ni Boud de Pout, encore moins Nabo ou Nebo de Neptune.

34. Il faut distinguer l'ancien mythe de Phaéthon, tel qu'il était conçu par les Kimériens, du nouveau qui est une création des peuples aryens. Le premier se rapporte à la disparition annuelle du soleil de l'horizon et à sa réapparition en été, phénomène qui s'observe régulièrement dans les contrées hyperboréennes, tandis que le second trahit les guerres acharnées faites aux Kimériens et à leurs idées religieuses par les Aryens, et la réduction de leur principale divinité au rôle d'un condamné à mort ou à celui d'esclave d'une déesse capricieuse. Dans la Théogonie d'Hésiode, Phaéthon, de même que Çushna dans les poésies védiques, sont donnés comme des Êtres malfaisants, ayant menacé plus d'une fois d'embraser l'univers et pour cette raison foudroyés, l'un par Indra, l'autre par Jupiter. Orphée et Dionysos, les importateurs des doctrines religieuses des Hyperboréens en Thrace, n'ont pas eu meilleur sort. L'un a été massacré par les Ménades, l'autre jeté à la mer par les indigènes.

35. Sur les croyances religieuses des Finnois dans l'antiquité, voir Castrin (*Vorlesungen über die Finnischen Mythologie*); Max Müller, (*Introduction à la Science de la religion*). Sur leurs survivances, voir (*Description de toutes les nations de l'Empire russe*, etc., Saint-Pétersbourg, 1776); Pallas (*Voyage dans plusieurs provinces de l'Empire russe*, 1802); Huc (*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie*), et A. Bertrand (*Religion des Gaulois*, Paris, 1857).

Au dire de ces auteurs, toutes ces nations sont excessivement religieuses. Le rapporteur de la commission de l'enquête répète à chaque instant qu'elles croient à l'existence d'*un Dieu suprême* qui, pour beaucoup d'elles, a une épouse et un fils, une espèce de Trinité. Les Ostyaks donnent à ce Dieu le nom d'*Innen-Noum*, ce qui veut dire le Dieu qui est en haut, le Dieu du ciel. *Lous* et *Komdéguen* sont les noms qu'ils donnent à Satan. Sur leurs croyances *à l'immortalité de l'âme et à l'existence d'une vie future*, voir Fréret (*Mémoire sur les religions des anciens peuples de l'Europe*, p. 175).

36. Toutes les tentatives faites par les égyptologues pour expliquer *Ptah* par l'égyptien, ont échoué. Comme l'a très bien fait observer M. Tiele, le culte de Ptah ayant été importé de l'étranger, c'est là, et non en Égypte, qu'il faudra chercher son étymologie. Dans le texte (fin de la page 68) nous croyons avoir indiqué et son pays d'origine et l'idée qu'on y avait sur sa nature.

37. Dans ses nouvelles fouilles d'Abydos (p. 44-45), M. Amelineau a constaté les traces du culte de *deux Frères* du temps des trois premières dynasties dans la vallée du Nil.

38. Voir Hérod. (IV, 188-189).

39. La nature solaire de Triton est évidente. Partout où nous rencontrons son culte, en Sicile, à Rhodes, dans l'Asie Mineure, cette divinité est représentée par un *Triscèle* ou un *Tetrascèle gammé*, dont le centre est occupé par le disque du soleil. Son nom seulement et ses symboles sont d'une date relativement récente. Ils se rencontrent à peine aux XIIe et XIVe siècles avant notre ère, et tout porte à croire qu'ils nous sont venus de l'Orient et qu'ils ont été adaptés à une divinité similaire existant dès la plus haute antiquité dans l'Afrique du Nord. Or, étant donné que la tradition faisait du Triton tantôt le père, tantôt le mari de *Pallas* et le compagnon de *Neptune*, on pourrait admettre que la divinité à laquelle on l'a substitué s'appelait, dans le premier cas, *Pal*, dans le second, *Ptun*, ce qui nous ramène aux divinités ligures.

40. Tout porte à croire qu'à l'origine *Neptune* n'était pas une divinité marine mais *chtonienne*. Son nom *Ποτις-δάν*, *Melk-ard*, de même que son surnom classique *Γαιήοχος*, le désignent comme le maître de la terre. Il s'appelait également *φυτάλιμος* et avait droit sur les prémices des fruits et des autres produits de la terre. Ses sanctuaires se trouvent dans l'intérieur de la Grèce plutôt que sur le littoral; on l'adorait même en Arcadie, dont les habitants s'occupaient le moins de la mer (Homère). Il est de plus à observer que la plupart des exploits de Neptune étaient dirigés contre les divinités de la lumière, et le mois qui portait son nom (décembre-janvier) était le mois le plus brumeux de l'année. Dans l'Europe occidentale, Neptune se présente enfin comme le père d'Atlas et d'Eumélos, d'Alébion et de Dercunus, les divinités par excellence liguriennes, et qui, d'après la tradition indigène, étaient les enfants de Ne-pthah, le *Dispater* des Gallois du temps de la conquête romaine, le dieu de l'enfer par excellence.

Sa transformation en divinité marine est relativement moderne. Très probablement elle est le résultat de la fusion des idées religieuses des Ligures et des Ibères. Après la disparition des Héraclides, les ennemis implacables des Ligures, les deux peuples finirent par s'entendre et par se fusionner. Le dieu *Pal* ou *Fal* des uns s'est iden-

tifié alors avec *Bar* ou *Bal* des autres; Cronos, le dieu destructeur des Ibères, que son frère avait déjà exilé dans l'enfer, a dû garder pour toujours cette place, laissant à Neptune en héritage celle qui lui revenait jadis sous le ciel.

41. *Alébion* et *Dercunus*, les deux fils de Neptune, qu'Hercule a tués en Ligurie, les *Palices*, en honneur dans la Sicile, *Castor* et *Pollux* des Romains, *Agamemnon* et *Ménélas* en Péloponèse, *Amphion* et *Zéthos* en Béotie, etc., étaient autant de reproductions du couple divin de l'extrême nord. Quant au nom de *Dioscures* que les Grecs leur donnèrent en dernier lieu et sous lequel ils sont connus jusqu'à nos jours dans la mythologie, ce n'est point un nom patronymique, mais ethnique. C'est une transcription par trop hellénisée de l'*ethnique* de la ville *Disgouria*, ou Lisgouria ou Iscouria, que les Ligures s'étaient construite dans la Colchide et dans laquelle les Grecs ont appris, très probablement pour la première fois, la descendance du couple divin qu'ils adoraient, sous d'aussi différentes appellations, dans leur pays. Sur la ville d'Iscurie, voir Kiepert (*Manuel de Géograph. ancienne*, trad. franç., p. 51).

42. Sur le symbolisme des peuples préhistoriques du nord, voir Ludwig Müller (*l'Emploi et la signification dans l'antiquité de la croix gammée* avec un résumé en français. Copenhague, 1876). Schliemann (*Ilios*, trad. franç. Paris, 1885, p. 512-530). Robert Philips esq. (*On the meaning and origin of the Fylfot*, dans le XLVIII[e] vol. d'*Archéologie britannique*, 1885), travail que nous n'avons pas eu l'occasion de consulter, Coblet d'Alviela (*la Croix gammée* ou *Swastika*, *Étude du symbolisme comparé* et *la Migration des symboles*, Paris, 1894).

43. Sur le culte des pierres, voir Fr. Lenormant (*la Magie*); Cartaillac (*l'Age de pierre dans les souvenirs et les superstitions populaires*, 1875); Sacaze (*le Culte des pierres* dans le *Bull. de la Soc. d'Anthropolog.*, 1875, p. 104). Sur les *pierres à cupules, à bassins, à cercles concentriques avec fusées*, voir Desort (*les Pierres taillées à écuelles*, Genève, 1878); Nadailhac (*Les premiers hommes*, etc., t. I, p. 288 et suiv.) où sont résumés tous les travaux antérieurs sur les pierres à cupules; Alex. Bertrand (*la Religion des Gaulois*, p. 43 et suiv.).

44. Voir Alex. Bertrand (*Religion des Gaulois*, les XI[e], XII[e] et XIII[e] leçons sur la *Swastika* et la leçon XVII, *les Symboles religieux sur les monnaies gauloises*, surtout p. 239 et suiv.). S'il est vrai, comme le dit Platon (*Critias*, 116) qu'une stèle existait dans la capitale des Atlantes portant des lettres indiquant les commandements des dieux, et par devant laquelle ce peuple avait l'habitude d'aller faire ses dévotions, ces lettres ne pouvaient être que des symboles de divinités de ce genre. Une stèle analogue trouvée en Algérie est mentionnée par M. D'Alviela dans son ouvrage sur *la Migration des symboles*, p. 48.

45. Dans l'ouvrage précité de M. Alex. Bertrand, on peut voir les figures de différents objets portant des amulettes de ce genre.

46. Le Dr Bazin, qui a étudié d'une manière spéciale le *tatouage* chez les Kroumirs de la Tunisie, a constaté, parmi les différentes figures en usage, plusieurs des symboles qui figurent sur les tombes mégalithiques, tels que le *discèle* et la *croix* gammés, le *triangle*, l'*homme à bras levés*, le *signe de la foudre*, etc. Voir (*Anthropologie*, t. I, p. 566).

47. La plupart des symboles linéaires se retrouvent sur les monuments égyptiens. Sans compter les coiffures des dieux et des déesses se composant, pour la plupart, d'une ou de deux colonnes seules ou réunies par un disque du soleil, on rencontre assez souvent le discèle, le triangle, le signe d'S, celui de la foudre, le croissant, le disque du soleil, etc. (Voir le cintre d'une stèle du musée de Gizeh reproduit dans l'ouvrage de M. Maspero, p. 103, et l'image de *Nouit étoilée* conservée dans le musée de Leyden et reproduite également dans l'ouvrage de M. Maspero), et comme l'a très bien observé M. Revillout, on rencontre souvent, devant l'image de la divinité qu'on invoque, un triangle isoscèle, placé au-dessus d'une croix ansée. Voir (*Gaz. archéolog.*, 1889, p. 31). Les seuls symboles qui font défaut sur les monuments égyptiens sont la *croix* et le *discèle gammés*, et tout porte à croire que ces symboles, de même que les divinités qu'ils représentent, ont été importés plus tard de l'Orient, à une époque où l'Égypte ne portait plus d'attention à ce qui se passait chez les autres peuples. La *croix ansée*, l'instrument par lequel les divinités égyptiennes donnaient la vie aux morts, ne répond pas à la *croix gammée*. C'est une production particulière de l'Égypte, comme la croix gammée en est une de l'Inde. Voir D'Alviela (*la Migration des Symboles*, p. 135) sur la statue tatouée du musée de Gizeh. Voir plus loin.

48. De Morgan (*Origines égypt.*, p. 168, fig. 556-557-559).

49. *id.* *id.* p. 232, fig. 779, p. 232, fig. 784, p. 233, fig. 852).

50. De Morgan (*Origines égypt.*, p. 235, fig. 785-786-787).

51. Les trois grues qui figurent sur les vases et les cylindres retirés du tombeau royal de Nagadeh, que MM. de Morgan et Jécquier ont prises pour des signes graphiques, se laissent assimiler beaucoup plus facilement aux trois oiseaux qui, sur les vases archaïques de Dipylom, précèdent le cercueil, dans les cortèges funèbres, comme pour indiquer au défunt la route qu'il a à suivre jusqu'à sa dernière demeure. Un vase de ce genre figurant dans l'histoire de la céramique grecque de Collignon, est reproduit également dans l'histoire des Grecs de Duruy (t. I, p. 729.)

Ce sont ces mêmes grues qui semblent avoir donné aux mythographes grecs, l'idée des Kérès, les trois filles ailées de la Nuit, qui avaient

pour mission de donner le dernier coup aux mortels, et de porter leurs âmes dans la demeure de Adès. Voir Homère (*Iliade*, XV, v. 188 ; Hésiode (*Téog.*, v. 211) et (*Bouclier d'Hercule*, v. 226).

52. Dans la même catégorie, nous comprenons également les Schistes gravés du Louvre, publiés dans la *Revue Archéol.* (1890), de même que dans le *Bull. de la Corr. hellénique* (1892), par M. Heuzey, représentant des hommes nus, attaqués sans merci par des taureaux et par des animaux sauvages, et dont on a voulu faire également des signes graphiques.

53. Dans l'égyptologie on appelle *cartouche* un omega (Ω) un peu allongé contenant le nom d'un roi vivant, et *bannière* un rectangle renfermant le prénom ou le nom, qu'on donnait aux rois après leur mort. Voir Flinders-Petrie (*Tanis*, 1re part., p. 5, et *Season in Egypt*, 1887, p. 21-22) et Maspero (*Études égyptiennes*, t. II, p. 274), tandis que les gravures qui figurent sur les stèles de Nagadeh reproduisent la double tombe dont les Kemites faisaient usage. Comme la tombe provisoire, le rectangle, que l'on a pris pour une bannière, a les arêtes minces, une porte d'entrée par-devant et, dans l'intérieur, on voit tantôt une main, tantôt un pied, tantôt le corps entier du défunt, subissant, sous la protection d'un symbole, la putréfaction purgatoire. Comme les tombes définitives, les gravures, ressemblant aux cartouches, sont des rectangles aux contours plus épais, aux angles arrondis, au toit plus ou moins bombé, et leur intérieur est occupé par un sarcophage ou par un ciste, surmonté d'un vautour, ayant à son côté un serpent ou quelque autre symbole. Voir de Morgan (*Nouv. rech.*, p. 232-244).

Or, s'il est vrai que la plupart de ces symboles ont servi plus tard à compléter l'alphabet Couchite, si la ligne brisée est devenue un *N*, la main de l'homme un *D*, le triangle un *K;* si le vautour et l'ureus dressés dans leurs niches sont devenus les symboles ou les idéogrammes des diadèmes de la Basse et de la Haute-Égypte, il n'en est pas moins certain que ces changements ont eu lieu *plusieurs siècles après l'époque de Nagadeh;* et, dans ces conditions, on ne peut pas se servir de l'alphabet des textes des Pyramides pour déchiffrer les signes graphiques, figurant sur les stèles de Nagadeh. La valeur phonétique que certains de ces signes ont acquise, en entrant dans l'alphabet Égyptien, ils ne l'avaient pas avant ; ils étaient de simples symboles, dont nous ne connaissons même pas toujours le nom. Et c'est justement dans cette catégorie de symboles qu'on a voulu lire, *le roi Ka, le roi Den, le roi Serpent;* c'est un ciste surmonté du vautour et du serpent qu'on a pris pour le cartouche du roi Menès (Voir p. 104, n. 9).

54. Diodore (II, 43) décrit assez bien ces exploits des Scythes, qui leur ont permis d'étendre leurs possessions, d'un côté, jusqu'à Tanaïs, de l'autre, jusqu'à l'océan Indien.

55. Le premier empire touranien fondé sur les bords de l'Euphrate correspondrait par conséquent à la première des deux dynasties mèdes qui, d'après Berose, y ont régné après les rois-dieux (Moscho-Ibériens). Nous venons de voir (not. 24) que les Mèdes portaient dans l'antiquité le nom de Budii, qui était également celui des Finnois.

56. Dans le chapitre où nous traiterons de la Grèce nous parlerons de cette invasion en détail. Pour le moment, nous nous bornons à signaler que l'État touranien ou scythe qui, dans cette occasion, a été fondé en Thrace de même qu'en Thessalie et dans les îles de la mer Egée, n'était qu'une extension de l'empire Kimérien du Pont et le point de départ d'un côté de celui de la Troade, de l'autre de la fondation de la troisième dynastie kemite dans la vallée du Nil. (Voir plus loin.)

57. Par l'étude des mots finlandais indiquant les conquêtes successives de l'industrie et de la civilisation, les linguistes de nos jours sont arrivés à cette conclusion : que les Finnois, lors de leur arrivée dans le pays qu'ils occupent, étaient encore à l'état primitif, et que ce fut là qu'ils ont été initiés à la civilisation par les Aryens. Mais peut-on bien affirmer que la langue qu'on a ainsi examinée était réellement celle que ce peuple parlait il y a soixante siècles ?

58. L'effet salutaire des croisements des Libyens avec la race couchite saute aux yeux lorsqu'on examine les stèles funéraires sur lesquelles figurent les familles des anciens paysans de l'Heptanomide. Dans toutes les stèles de cette catégorie, sur lesquelles on voit, à côté du mari, figurer une femme abyssinienne, les enfants diffèrent singulièrement de ceux issus de parents libyens.

59. Cela explique la présence dans l'égyptien du grand nombre d'expressions berbères que les linguistes constatent depuis quelques années.

60. Osiris, comme dieu infernal, n'apparaît dans les textes égyptiens qu'à partir de la sixième dynastie, et son fameux tombeau, découvert l'année dernière à Abydos, qu'on a voulu faire remonter jusqu'aux temps des dynasties divines, n'est pas antérieur, d'après les derniers examens, à la dix-neuvième dynastie.

On peut en dire autant du livre qui traite des choses de l'Enfer, connu sous le nom de *Tuat* ou d'*Am-tuat*. Au dire de M. Lefebure, c'est une composition également du temps d'Amenhotep III (Dix-huitième dynastie).

61. Les symboles linéaires des monuments mégalithiques de l'Europe occidentale ne se rencontrent en effet que dans les tombes des trois premières dynasties. M. Jéquier les a relevés presque tous sur les jarres d'argile, retirées du tombeau royal de Nagadeh. Ils sont reproduits dans les *Origines égyptiennes* de M. de Morgan (p. 166, fig. 528-548) ; tandis que sur les monuments des temps postérieurs, ce sont les formes décoratives et plus particulièrement les animaux symboles qui prédominent.

62. Il serait cependant inexact de dire que le genre d'enseve-

lissement importé par les Kemites a été remplacé, aussi vite, par celui en usage chez les Égyptiens. En explorant la nécropole archaïque de Ballas et de Nagadeh, Flinders Petrie a mis à jour des tombes de cette catégorie, appartenant à des individus qui paraissent avoir vécu sous la onzième et la douzième dynastie; et Hérodote nous apprend que les Égyptiens de son temps continuaient à ensevelir leurs *bœufs sacrés* à la manière kemite.

Θάπτουσι δὲ τοὺς ἀποθνήσκοντας βοῦς τρόπον τόνδε : τοὺς μὲν θηλέας ἐς τὸν ποταμὸν ἀπιᾶσι, τοὺς δὲ ἔρσενας κατορύσσουσι ἕκαστοι ἐν τοῖσι προαστείοισι, τὸ κέρας τὸ ἕτερον ἢ καὶ ἀμφότερα ὑπερέχοντα σημηίου εἵνεκεν· ἐπεὰν δὲ σαπῇ καὶ προσίῃ ὁ τεταγμένος χρόνος, ἀπικνέεται ἐς ἑκάστην πόλιν βᾶρις ἐκ τῆς Προσωπίτιδος καλεομένης νήσου ..... ἀναιρησόμεναι τὰ ὀστᾶ τῶν βοῶν (Hérod., II, 41).

63. Les monuments mégalithiques, chargés de symboles, appartiennent indubitablement aux Ligures ou à des Ibériens qui avaient adhéré à leur religion, mais il n'est pas démontré que ce sont les Ligures qui les aient construits.

64. Plutarque nous apprend (*de Isid. et Osirid.*, p. 24) que Μάνης était le nom du premier conquérant phrygien ou moscho-ibérien, et nous avons exposé, p. 57, note 89, les raisons qui nous font croire, que, sous ce nom, l'antiquité entendait, peut-être, les conquêtes de l'Asie occidentale, de l'Égypte et des îles de la mer Égée par les Moscho-Ibériens. Diodore (I, 43, 5) est plus explicite à ce sujet, en soutenant que *Manès* était un *très ancien* roi d'Égypte, et que ce fût lui, non Isis, qui a inventé l'art de faire le pain de lotus.

65. Par une étude comparée d'un certain nombre de momies égyptiennes, des figures gravées sur les monuments et des types anthropologiques existant encore dans la vallée du Nil, Blumenbach a le premier reconnu la triple variété du type national égyptien, en admettant *le type éthiopien* dans la Haute-Égypte, *le type arabe*, qu'il intitule *indou*, dans la Basse-Égypte, et le type *libyen* ou *berbère* dans la Moyenne-Égypte, type qu'il décrit ainsi : *aspect grossier, joues flasques, menton court, grands yeux saillants*, etc. (*Observ. sur quelques momies égyptiennes ouvertes à Londres*, dans le *Magazin encyclopéd.*, t. I, p. 520. Paris, 1795).

10

CHAPITRE III

L'EMPIRE KEMITE

Les trois premières dynasties.

L'Empire fondé par les Kemites a duré sans interruption environ huit siècles (4500 à 3700) avant notre ère[1]; mais ses rois ayant changé plus d'une fois de politique et de résidence, on a dû les grouper en trois dynasties, dont les deux premières étaient *Thinites*[2], la troisième *Memphite*.

Il y a peu de chose à dire sur les rois des deux premières dynasties. Ils ne nous ont pas laissé de textes ni de monuments. Les tombes archaïques, découvertes, il y a deux ans, à Abydos et à Nagadeh, appartiennent bien à des princes de ces dynasties[3], mais elles ne contiennent rien qui puisse nous renseigner sur leur vie et leurs exploits. Elles ne nous apprennent même pas leurs noms, ou ils nous sont donnés dans une écriture qui nous est encore inconnue[4]. Pour connaître ces rois, il nous faudra descendre jusqu'aux temps de Ramsès et de Séti, auteurs des listes royales[5], dans lesquelles figurent, pour la première fois, leurs propres noms; pour nous mettre au courant des récits qui, dans l'antiquité, avaient cours sur leur compte, il faudra nous adresser aux historiens du temps des Ptolémées, ce qui diminue considérablement la valeur de nos renseignements.

Tels qu'ils sont cependant, ces récits n'en traduisent pas moins les idées que les Égyptiens d'une époque encore très éloignée de nous se faisaient des antiquités de leur pays, et nous devons d'autant plus les prendre en considération qu'ils sont les seuls que nous possédions, sur cette époque aussi intéressante que reculée de l'Histoire égyptienne.

Sans aucun doute, les rois de la première dynastie se sont comportés en conquérants, ne visant qu'à l'exploitation du pays que la victoire leur livre à discrétion; et s'il faut en juger par les noms et les sobriquets sous lesquels on les désignait dans le pays, par les traditions très peu flatteuses qui circulaient sur eux, de même que par le luxe effréné qu'ils ont déployé dans leurs Cours, on est amené à croire que tous les moyens leur furent bons pour atteindre leur but.

Un de ces rois s'appelait : *celui qui attrape;* un autre : *celui qui frappe;* un troisième : *celui qui écrase*[6], et le chef de la dynastie, celui dont on a voulu faire plus tard un saint, a été longtemps considéré comme le plus grand malfaiteur de son époque. La tradition le fait périr déchiré par ses chiens ou sous la dent d'un hippopotame[7]. — Ce que les prêtres disaient de lui à Hérodote ne s'accorde point avec ce que nous enseignent aujourd'hui les monuments, et, nul doute, que ces contes ont été inventés intentionnellement plus tard. Les fondateurs du nouvel empire s'étant déclarés les descendants en ligne droite du chef de la plus ancienne dynastie égyptienne, ils avaient tout intérêt à réhabiliter cet individu. Aussi lui ont-ils attribué la construction de Memphis, la régularisation du cours du Nil, l'établissement des premières institutions sacrées, etc., œuvres auxquelles, d'après les monuments, il ne paraît avoir pris aucune part[8].

On est allé plus loin. Passant l'éponge sur tout ce qui avait précédé l'installation des Kemites dans leur pays, les scribes égyptiens n'hésitèrent pas à donner à ce chef le nom du premier conquérant (moscho-ibérien) de l'Égypte, *Ménas*[9], et à créer un culte divin en son honneur, culte

que leurs dignes successeurs, les Coptes, se sont empressés d'introduire aussitôt dans leur Église, en faisant de Ménas un saint de premier ordre [10].

Mais bien que grossiers et ignorants, les princes de la première dynastie thinite ont rendu indirectement un service réel dans le pays. Le seul fait de leur installation dans l'Égypte-Moyenne a eu pour résultat d'isoler les deux peuples qui, avant eux, se disputaient la possession de la vallée, les Couchites et les Amou, et ayant mis fin ainsi à leurs guerres continuelles, ils leur ont donné la faculté de se développer, chacun selon son caractère, et de donner à ses productions le cachet particulier qui les a toujours distinguées.

Il n'en a pas été de même sous les rois de la deuxième dynastie. Soit par crainte des Kemites du Nord, soit qu'ils se soient laissés circonvenir, par les prêtres de la Thébaïde, les princes de cette dynastie ont fait cause commune avec eux, et ayant transféré leur résidence à Thèbes [11], ils ont servi toutes leurs ambitions. Ce fut sous la domination de ces princes que les Couchites ont pu reprendre la suprématie spirituelle sur toute la vallée du Nil; qu'ils ont pu y installer le culte barroque des animaux sacrés [12] et imposer à tous ceux qui buvaient de l'eau du Nil, le rituel, tel qu'on le comprenait dans la Thébaïde [13]. Cette manière d'agir ne pouvait certes pas contenter tout le monde et des troubles sérieux ne tardèrent pas à éclater dans la Basse-Égypte [14].

Dans le but de calmer les populations justement indignées de cette partie de l'Empire, et peut-être aussi pour se soustraire lui-même à l'influence absorbante des prêtres, un des derniers successeurs de Bussiris, nommé *Necherofès*, que Diodore a rendu par Οὐχορεύς, a eu l'idée de revenir à la politique de ses ancêtres et de transférer sa capitale à Memphis, qu'il a fait agrandir et embellir à cet effet [15]. Mais ces concessions ne paraissent pas avoir satisfait la population de la Basse-Égypte, et peu après la mort de ce roi de nouveaux troubles éclatèrent et le trône finit par passer aux princes memphites.

Cet événement a été d'une grande importance pour le pays. Sous l'influence des collèges héliopolitains, dans lesquels ils ont fait leur éducation, les princes de la nouvelle dynastie semblent avoir eu des idées beaucoup plus libérales et larges que leurs compatriotes du Sud, absorbés par le fétichisme; et, par leurs actes, ils prouvèrent bientôt leur supériorité [16].

A peine monté sur le trône, *Necherofès*, le fondateur de la troisième dynastie, eut comme premier soin de se concilier les Rebou, alors en pleine révolte; puis, une fois le pays apaisé, il utilisa l'esprit industrieux de ses sujets à l'agrandissement et à l'embellissement de sa capitale, à la régularisation du cours du Nil et au développement des richesses du sol [17].

La tradition attribue à son successeur, le *roi Tosorthos*, le perfectionnement des hiéroglyphes et leur adaptation à la langue que l'on parlait alors; elle lui attribue aussi l'art de scier la pierre et la rédaction d'un Traité de médecine qui existait encore au premier siècle de notre ère [18].

Tosorthos II, le troisième roi de cette dynastie, que les *Usertasens* réclamaient comme leur ancêtre et auquel ils érigeaient des temples et des statues partout, conquit l'amour de son peuple en prodiguant ses efforts pour combattre les effets d'une terrible famine, et d'un autre côté en donnant un grand développement à l'exploitation des mines de cuivre et de turquoises, dans la péninsule de Sinaï, et en faisant construire la Pyramide à degrés que l'on voit encore à Saqqarah [19].

Mais l'œuvre la plus importante de *Tosorthos*, celle qui a éternisé sa mémoire dans le pays, c'est d'avoir régularisé d'une façon remarquable le cours du Nil et d'avoir assuré aux Égyptiens les bienfaits d'une inondation mesurée. Aussi ce roi a-t-il été surnommé *Neb-ka* ou *Neb-ka-ra*, c'est-à-dire le maître ou l'ami de *Ka* ou *Ka-ra*, ainsi qu'on appelait alors le Nil [20], et ce nom, réduit en *Neb-ra*, *Neb-la* et en dernier lieu en *Neila*, ne tarda pas à passer du prince au fleuve, qui le conserve encore de nos jours. Diodore avait

donc grandement raison de dire, qu'un des derniers rois de la troisième dynastie s'appelait Νειλεύς ou Νειρεὺς et que ce fût de son nom que le fleuve tira son appellation de Νεῖλος[21].

Un autre fait non moins important attribué à ce roi a été son adhésion au culte du Dieu Solaire, tel qu'on l'entendait alors à Héliopolis; ce fut lui qui, le premier, a fait entrer dans la composition de son cartouche le signe ⊙, le symbole du Dieu Solaire[22], réforme qui ne tarda pas à révolutionner le clergé de la Haute-Égypte, et qui probablement causa la mort prématurée du réformateur et son remplacement par un membre d'une autre famille. Le papyrus de Turin commence avec son successeur, le roi (*Ter* Thila), une nouvelle série de rois, et d'après une tradition qui nous a été conservée par Suidas[23], ce dernier roi, poussé par le clergé, avait rendu un édit autorisant à nouveau le Panthéisme dans ses États; ce qui indique qu'un changement sérieux a eu lieu après la mort de Tosorthos, tendant à ramener le pays à l'état où il se trouvait avant l'avènement de *Necherofès*. Mais ce roi réactionnaire ne tarda non plus à être assassiné par ses gardes[24], et à partir de ce moment jusqu'à l'avènement de *Snefrou*, la plus grande confusion règne dans l'histoire d'Égypte[25]. Est-ce parce que les trois ou quatre rois qui se sont succédé dans cet intervalle étaient, comme le dit Diodore[26], copiant bien entendu les annales des temples, des hommes sans valeur, ou au contraire parce qu'ils ont suivi une politique par trop anticléricale? Les scribes de la Thébaïde ont été tant de fois surpris, effaçant les noms des rois anticléricaux, qu'on a tous droits de le croire[27].

Hâtons-nous cependant de le dire: Cette manière de comprendre l'histoire des rois de la troisième dynastie, si en faveur qu'elle soit dans les Écoles, n'est point d'accord avec les faits. Une étude analytique de ce qu'on est convenu d'appeler la *civilisation de l'ancien Empire* nous amène à croire que ces rois n'avaient rien de commun avec les Kemites d'Égypte pas plus qu'avec les Héliopolitains du

temps passé[28]; qu'ils étaient comme eux des conquérants, venus du Nord, d'un pays très développé et dont ils ont importé la civilisation qui a marqué leur règne. Les raisons qui militent en faveur de cette opinion sont, ainsi que nous allons le voir, très sérieuses; nonobstant, vu l'originalité de l'idée, nous avons préféré la présenter au lecteur sous la forme de conclusion plutôt que sous celle de thèse.

NOTES

1. Les Égyptiens n'avaient pas d'ère proprement dite. Ils classaient les faits dans leurs annales d'après le nombre d'années écoulées depuis l'avènement du souverain. Aussi, pour fixer le début de l'ancien Empire, a-t-on dû additionner les années du règne de tous les rois qui, dans les listes de Manethon, figurent entre Ménas et le commencement de notre ère. Mais en procédant de cette manière, les savants se sont tellement éloignés l'un de l'autre, que la date, proposée pour cet événement, oscille entre l'an 5702 (Boeckh) et 3623 (Bunsen). Celle que nous donnons est la moyenne, que la plupart des Égyptologues admettent. Elle a encore l'avantage de se rapprocher de celle que M. Chabas a obtenue par des conjectures et des approximations basées sur la contemporanéité d'événements mieux connus. Voir Brugsch (*Hist. d'Égypte*, p. 24), Wiedemann (*Aegypt. Geschicht.*, p. 732), Mariette (*Aperçu de l'Hist. d'Égypte*, p. 134-35), Chabas (*Étude de l'Antiquité historique*).

2. L'emplacement de *Thinis* n'est pas encore définitivement établi. Selon M. Brugsch (*Géograph. Inschrift.*, t. I, p. 207), suivi par Dumichen, cette ville serait à placer dans le village *Tinch,* près de Berdis. Aujourd'hui on penche plutôt à la chercher dans *Girgeh* même, ou dans un des bourgs voisins, Bilbeh, p. e., où il y a des ruines antiques. Voir Mariette-Maspero (*Monuments divers*, texte p. 26-27), Sayce, (*Gleanings from Land of Égypt.*, dans le *Recueil des Travaux*, t. XIII, p. 65). Un passage d'Helanicos (Müller-Didot, *Frag. Hist. græc.*, t. I, p. 66), très ingénieusement rectifié par *Zoëga*, dans lequel *Thinis* est donnée comme une ville située sur le fleuve, Πόλις ἐπιποταμίη, Θὶν δὲ ἦν ὄνομα (au lieu de Τίνδιον ὄνομα) αὐτῇ, θεῶν ὁμήγυρις καὶ ἱερὸν μέγα καὶ ἁγνόν ἐν μέσῃ τῇ πόλει, serait, d'après M. Maspero, une nouvelle preuve pour l'identification avec Girgeh. Voir Maspero (*Hist. des peupl. d'Orient class.*, t. I, p. 230-231).

3. Voir Amelineau (*Nouvelles fouilles d'Abydos*), de Morgan (*Nouvelles recherches sur les Origines égyptiennes*, Paris, 1897).

4. Voir page 73 et page 93, note 53.

5. Toutes ces listes royales, à l'exception de celle de Tutmès III, datent du règne de Séti Ier et de Ramsès II. La liste du tombeau de Tounari à Saqqarah, de même que le papyrus royal de Turin sont des

extraits de la liste d'Abydos, et l'œuvre de Manethon semble n'avoir été qu'une compilation de documents encore plus récents. La concordance de ces textes, loin de leur donner une valeur extraordinaire, est la preuve la plus concluante que toutes ces pièces ont été rédigées par ordre supérieur et sur le même modèle. On sait aujourd'hui que ce sont Séti I[er] et Ramsès II qui, pour se créer une origine illustre, ont fait rédiger ces listes pour servir de base à une Histoire nationale, dans laquelle le chef de leur famille devait remonter jusqu'au fondateur présumé de l'ancien Empire, jusqu'à Ptah même, le Dieu suprême des Kemites; et des chroniqueurs complaisants n'ont pas manqué pour arranger tout cela suivant le goût du parti régnant, et de telle façon que c'est grand hasard, si nous réussissons à les prendre parfois en flagrant délit de faux, et à retablir la vérité. Voir Flinders-Petrie (*Hist. of Egypt.* p. 19), Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 228).

6. Sur les noms barbares de ces rois, voir Brugsch (*Hist. d'Égypte*, p. 40), Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 236); sur le luxe effréné qu'ils ont introduit dans le pays, Diodore (I, 45), Plutarque (*de Isid. et Osir.*, § 8).

7. Sur le sort de Ménas, voir Diodore (I, 45) et Manethon (*Fragm. Hist. grecq.*, II, p. 535-540). Chez les Égyptiens, mourir sous la dent d'un hippopotame était considéré comme la fin réservée aux criminels et aux scélérats. Voir Maspero (*Contes populaires d'Égypte*, 2[e] éd., p. 59-62). La tradition racontait aussi que le *Saïte Tefnakhti*, après une expédition contre les Arabes, pendant laquelle il avait dû revenir à la pompe et aux mollesses de la vie royale, avait maudit solennellement Ménas et avait inscrit les imprécations sur une stèle, dressée à Thèbes, dans le temple d'Amon. Voir Plut. (*de Isid. et Osir.*, § 8).

8. Sur la fondation de la ville de Memphis, voir ci-dessous, note 15.

9. Le nom de Ménas ne se lit pas sur les monuments antérieurs à la fondation du nouvel Empire. Les scarabées et les colliers portant son cartouche sont sûrement d'une époque encore plus récente. Voir Flinders-Petrie (*Hist. of Égypte*, p. 16). Le groupe des signes symboliques figurant sur la tablette en ivoire, trouvée dans le tombeau royal de Nagadeh (reproduite dans les *Nouv. Recherches* de M. de Morgan, p. 176, fig. 549), signes qu'on a voulu lire *Ménas*, ne sont pas des signes graphiques, mais, tout bonnement, les symboles de deux grandes divinités des Kemites, surmontant le ciste du défunt. Or, s'il est vrai que les Égyptiens traduisaient *Ménas* par *stable*, **μένων, αἰώνιος**, ce serait la meilleure preuve que ce nom était Ibérien ou Phrygien et qu'il est passé chez les Grecs ainsi que chez les Égyptiens. Nous venons de voir d'ailleurs (p. 56, not. 89), que Plutarque l'attribuait au premier conquérant sorti de la Phrygie et qui finit par conquérir la Grèce, l'Égypte, de même que l'Afrique du Nord. Tout porte donc à croire que ce nom a été usurpé par les

scribes du nouvel Empire en faveur de celui qu'ils voulaient faire passer comme le chef de la dynastie régnante.

10. Si Séti Ier a mis Ménas en tête de la liste royale d'Abydos, si Ramsès II lui a créé un culte à côté de celui de Ptah, à Memphis, c'est dans le but de se donner une origine célèbre plutôt que par considération de ses vertus; et sous une pareille protection, il était très facile en Égypte de voir son culte se perpétuer jusqu'aux temps des Ptolémées, passer même à l'Église copte, où il est adoré encore de nos jours. Voir Champollion (*Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXLIX), Lepsius (DM., III 163), Wiedemann (*Aegypt. Gesch.*, p. 165).

11. La fondation de Thèbes se perd dans la nuit des temps. A en juger par son ancien nom, *Api-u* (*les habitations*), précédé de l'article, *T-Api-u*, d'où *Tèbes* (Lepsius Briefe 272), cette ville doit avoir existé avant d'être choisie pour servir de résidence à ses rois, et Diodore, racontant sa fondation par Bussiris II, indique clairement que ce roi n'a fait que l'agrandir et la rendre digne d'être la capitale de son royaume. Οὐ μόνον δὲ τοῦτον τὸν 6ασιλέα παρειλήφαμεν, ἀλλὰ καὶ τῶν ὕστερον ἀρξάντων πολλοὺς εἰς τὴν αὔξησιν τῆς πόλεως πεφιλοτιμῆσθαι, ἀναθήμασίτε πολλοῖς καὶ μεγάλοις κ. τ.λ. (Diod., I, 46).

12. Δευτέρα δυναστεία θινιτῶν βασιλέων ἐννέα, ὧν πρῶτος Βῶχος, ἐφ' οὗ χάσμα κατὰ Βούδαστιν ἐγένετο καὶ πολλοί ἀπώλοντο. Μεθ' ὃν δεύτερος Χῶος ou Καιχῶος, ὅτε καὶ ὁ Ἆπις καὶ ὁ Μνεῦις, ἀλλὰ καὶ ὁ Μενδήσιος τράγος θεοὶ ἐνομίσθησαν. Τρίτος Βιόφις, ἐφ' οὗ ἐκρίθη καὶ τὰς γοναῖκας βασιλείας γέρας ἔχειν. μετὰ δέ τούτους ἄλλοι τρεῖς, ἐφ' ὧν οὐδέν παράσημον ἐγένετο. Müller-Didot (*Frag. Hist. græc.*, t. II, p. 543.)

13. Οἱ ἐκ Μαρέης τε πόλιος καὶ Ἄπιος οἰκέοντες Αἰγύπτου τὰ πρόσουρα Λίδύης, αὐτοί τε δοκέοντες εἶναι Λίδυες καὶ οὐκ Αἰγύπτιοι, καὶ ἀχθόμενοι τῇ περὶ τὰ ἱρὰ θρησκηίῃ, βουλόμενοι θηλέων 6οῶν μὴ ἔργεσθαι, ἔπεμψαν ἐς Ἄμμωνα φάμενοι οὐδὲν σφίσι τε καὶ Αἰγυπτίοισι κοινὸν εἶναι· οἰκέειν τε γὰρ ἔξω τοῦ Δέλτα καὶ οὐκ ὁμολογέειν αὐτοῖσι, βούλεσθαί τε πάντων σφίσι ἐξεῖναι γεύεσθαι· Ὁ δὲ θεὸς σφέας οὐκ ἔα ποιέειν ταῦτα, φὰς Αἴγυπτον εἶναι ταύτην, τὴν ὁ Νεῖλος ἐπιὼν ἄρδει, καὶ Αἰγυπτίους εἶναι τούτους, οἳ ἔνερθεν Ἐλεφαντίνης πόλιος οἰκέοντες ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ τούτου πίνουσι (Hérod., 11, 18).

14. Lorsque *Necherofès* a monté sur le trône, les Rebou étaient encore en pleine révolte contre le pouvoir central, et la légende de leur soumission, après la réapparition de la Lune, indique clairement que le nouveau roi avait promis de respecter leurs croyances religieuses.

15. L'histoire de Memphis, telle qu'on peut la déduire des monuments, diffère assez de la tradition courante en Égypte, au temps d'Hérodote. Selon M. Erman, qui en a fait une étude spéciale, (*Aegypten,* t. I, p. 240-244), il paraît qu'au début, l'emplacement où cette ville s'éleva plus tard était occupé par le *Mur-Blanc*, petite

extraits de la liste d'Abydos, et l'œuvre de Manethon semble n'avoir été qu'une compilation de documents encore plus récents. La concordance de ces textes, loin de leur donner une valeur extraordinaire, est la preuve la plus concluante que toutes ces pièces ont été rédigées par ordre supérieur et sur le même modèle. On sait aujourd'hui que ce sont Séti Ier et Ramsès II qui, pour se créer une origine illustre, ont fait rédiger ces listes pour servir de base à une Histoire nationale, dans laquelle le chef de leur famille devait remonter jusqu'au fondateur présumé de l'ancien Empire, jusqu'à Ptah même, le Dieu suprême des Kemites; et des chroniqueurs complaisants n'ont pas manqué pour arranger tout cela suivant le goût du parti régnant, et de telle façon que c'est grand hasard, si nous réussissons à les prendre parfois en flagrant délit de faux, et à retablir la vérité. Voir Flinders-Petrie (*Hist. of Egypt.* p. 19), Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 228).

6. Sur les noms barbares de ces rois, voir Brugsch (*Hist. d'Égypte*, p. 40), Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 236); sur le luxe effréné qu'ils ont introduit dans le pays, Diodore (I, 45), Plutarque (*de Isid. et Osir.*, § 8).

7. Sur le sort de Ménas, voir Diodore (I, 45) et Manethon (*Fragm. Hist. grecq.*, II, p. 535-540). Chez les Égyptiens, mourir sous la dent d'un hippopotame était considéré comme la fin réservée aux criminels et aux scélérats. Voir Maspero (*Contes populaires d'Égypte*, 2e éd., p. 59-62). La tradition racontait aussi que le *Saïte Tefnakhti*, après une expédition contre les Arabes, pendant laquelle il avait dû revenir à la pompe et aux mollesses de la vie royale, avait maudit solennellement Ménas et avait inscrit les imprécations sur une stèle, dressée à Thèbes, dans le temple d'Amon. Voir Plut. (*de Isid. et Osir.*, § 8).

8. Sur la fondation de la ville de Memphis, voir ci-dessous, note 15.

9. Le nom de Ménas ne se lit pas sur les monuments antérieurs à la fondation du nouvel Empire. Les scarabées et les colliers portant son cartouche sont sûrement d'une époque encore plus récente. Voir Flinders-Petrie (*Hist. of Égypte*, p. 16). Le groupe des signes symboliques figurant sur la tablette en ivoire, trouvée dans le tombeau royal de Nagadeh (reproduite dans les *Nouv. Recherches* de M. de Morgan, p. 176, fig. 549), signes qu'on a voulu lire *Ménas*, ne sont pas des signes graphiques, mais, tout bonnement, les symboles de deux grandes divinités des Kemites, surmontant le ciste du défunt. Or, s'il est vrai que les Égyptiens traduisaient *Ménas* par *stable*, μένων, αἰώνιος, ce serait la meilleure preuve que ce nom était Ibérien ou Phrygien et qu'il est passé chez les Grecs ainsi que chez les Égyptiens. Nous venons de voir d'ailleurs (p. 56, not. 89), que Plutarque l'attribuait au premier conquérant sorti de la Phrygie et qui finit par conquérir la Grèce, l'Égypte, de même que l'Afrique du Nord. Tout porte donc à croire que ce nom a été usurpé par les

scribes du nouvel Empire en faveur de celui qu'ils voulaient faire passer comme le chef de la dynastie régnante.

10. Si Séti Ier a mis Ménas en tête de la liste royale d'Abydos, si Ramsès II lui a créé un culte à côté de celui de Ptah, à Memphis, c'est dans le but de se donner une origine célèbre plutôt que par considération de ses vertus ; et sous une pareille protection, il était très facile en Égypte de voir son culte se perpétuer jusqu'aux temps des Ptolémées, passer même à l'Église copte, où il est adoré encore de nos jours. Voir Champollion (*Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXLIX), Lepsius (DM., III 163), Wiedemann (*Aegypt. Gesch.*, p. 165).

11. La fondation de Thèbes se perd dans la nuit des temps. A en juger par son ancien nom, *Api-u* (*les habitations*), précédé de l'article, *T-Api-u*, d'où *Tèbes* (Lepsius Briefe 272), cette ville doit avoir existé avant d'être choisie pour servir de résidence à ses rois, et Diodore, racontant sa fondation par Bussiris II, indique clairement que ce roi n'a fait que l'agrandir et la rendre digne d'être la capitale de son royaume. Οὐ μόνον δὲ τοῦτον τὸν βασιλέα παρειλήφαμεν, ἀλλὰ καὶ τῶν ὕστερον ἀρξάντων πολλοὺς **εἰς τὴν αὔξησιν τῆς πόλεως** πεφιλοτιμῆσθαι, ἀναθήμασίτε πολλοῖς καὶ μεγάλοις κ. τ.λ. (Diod., I, 46).

12. Δευτέρα δυναστεία θινιτῶν βασιλέων ἐννέα, ὧν πρῶτος Βῶχος, ἐφ' οὗ χάσμα κατὰ Βούβαστιν ἐγένετο καὶ πολλοί ἀπώλοντο. Μεθ' ὃν δεύτερος Χῶος ou Καιχῶος, ὅτε καὶ ὁ Ἆπις καὶ ὁ Μνεῦις, ἀλλὰ καὶ ὁ Μενδήσιος τράγος θεοὶ ἐνομίσθησαν. Τρίτος Βιόφις, ἐφ' οὗ ἐκρίθη καὶ τὰς γοναῖκας βασιλείας γέρας ἔχειν. μετὰ δέ τούτους ἄλλοι τρεῖς, ἐφ' ὧν οὐδέν παράσημον ἐγένετο. Müller-Didot (*Frag. Hist. græc.*, t. II, p. 543.)

13. Οἱ ἐκ Μαρέης τε πόλιος καὶ Ἄπιος οἰκέοντες Αἰγύπτου τὰ πρόσουρα Λιβύης, αὐτοί τε δοκέοντες εἶναι Λίβυες καὶ οὐκ Αἰγύπτιοι, καὶ ἀχθόμενοι τῇ περὶ τὰ ἱρὰ θρησκηίῃ, βουλόμενοι θηλέων βοῶν μὴ ἔργεσθαι, ἔπεμψαν ἐς Ἄμμωνα φάμενοι οὐδὲν σφίσι τε καὶ Αἰγυπτίοισι κοινὸν εἶναι· οἰκέειν τε γὰρ ἔξω τοῦ Δέλτα καὶ οὐκ ὁμολογέειν αὐτοῖσι, βούλεσθαί τε πάντων σφίσι ἐξεῖναι γεύεσθαι· Ὁ δὲ θεὸς σφέας οὐκ ἔα ποιέειν ταῦτα, φὰς Αἴγυπτον εἶναι ταύτην, τὴν ὁ Νεῖλος ἐπιὼν ἄρδει, καὶ Αἰγυπτίους εἶναι τούτους, οἳ ἔνερθεν Ἐλεφαντίνης πόλιος οἰκέοντες ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ τούτου πίνουσι (Hérod., 11, 18).

14. Lorsque *Necherofès* a monté sur le trône, les Rebou étaient encore en pleine révolte contre le pouvoir central, et la légende de leur soumission, après la réapparition de la Lune, indique clairement que le nouveau roi avait promis de respecter leurs croyances religieuses.

15. L'histoire de Memphis, telle qu'on peut la déduire des monuments, diffère assez de la tradition courante en Égypte, au temps d'Hérodote. Selon M. Erman, qui en a fait une étude spéciale, (*Aegypten*, t. I, p. 240-244), il paraît qu'au début, l'emplacement où cette ville s'éleva plus tard était occupé par le *Mur-Blanc*, petite

forteresse, construite par les Kemites et qui, peu à peu, est devenu le chef-lieu d'un département à part. Mais c'est sous les rois de la IIIe dynastie que la nouvelle ville acquit une importance réelle. Diodore (l. 50) la fait construire par Οὐχορεὺς, le huitième descendant de Bussiris, mais qui, comme nous verrons tout à l'heure, n'avait rien à faire avec les rois Thinites. On ne sait pas encore quel était le nom qu'on donnait alors à cette ville. Le fait est que, sous les rois de la IVe et de la Ve dynastie, elle a perdu beaucoup de sa splendeur, à la suite des vexations continuelles auxquelles sa population était exposée, tant que ces rois continuaient à construire leur pyramides. Mais elle a repris vite sous les rois de la VIe dynastie. Un d'eux, Pepi Ier, y fonda pour lui et pour *son double*, après sa mort, une ville nouvelle, qu'il nomma, d'après son tombeau, ***Minnifirou***, transformé ensuite en ***Memphis***, et qui à en juger par sa traduction grecque « ὅρμος ἀγαθῶν » (Plutarque, *de Isid. et Osir.*, § 20), signifierait, le *port des Bons*, le sépulcre d'où les heureux vont reposer auprès d'Osiris. Mais les Grecs alexandrins, qui étaient habitués à faire dériver les noms de leurs villes de ceux des êtres mythologiques, ne tardèrent pas de rapporter ***Memphis*** à une princesse, la fille de Ouchoreus, laquelle, très probablement, n'a existé que dans l'imagination de ses auteurs.

16. Des rois de la IIIe dynastie, Diodore ne cite dans son ouvrage que deux : le nommé *Ouchoreus*, le fondateur de la dynastie et de la ville de Memphis, et *Neb-Ka* ou *Neb-Kara*, qu'il nous donne sous la forme de **Νειλεὺς**. Les scribes du nouvel Empire en font autant dans leurs listes. Quant aux six autres, ils ont été laissés de côté, comme n'ayant rien fait pour que leur nom fût cité dans les livres de l'Histoire (Diod., I, § 63). Mais les chroniqueurs byzantins, et plus particulièrement *Jean d'Antioche*, nous apprennent que Ouchoreus (Σῶσις) a eu pour successeurs trois grands rois après lesquels venait Thoulis. Voir Müller-Didot (*Frag. Hist. græc.*, t. IV, p. 543).

17. Suivant Bunsen (*Aegyptens Stelle in der Weltgeschichte*, t. I, p. 72), le nom du premier roi de la IIIe dynastie, celui dont Manethon fit son *Sesochris* et Diodore son **Οὐχορεὺς**, doit avoir été *Soser-cherès* et il signifiait *le chef de l'armée*. Le célèbre égyptologue base son opinion sur les faits : que les transcriptions ci-dessus de Manethon et de Diodore supposent l'existence d'un thème, *Soser-cherès* ; que la plupart des noms des rois de cette dynastie commencent par le mot *soser* ou *toser* ; que celui de *Tosertasis* est traduit d'Ératosthène par **Ἡγησίκρατος**, ce qui indique que *soser* signifiait en égyptien le *chef*, et enfin, que ce même auteur grec, après avoir cité le nom du premier roi de cette dynastie, ajoute : Ἑρμηνεύεται δὲ Ἡγήσανδρος (au lieu de τῆς ἀνδρὸς de *la Vulgata*). Voir Müller-Didot, (*Frag. Hist. græc.*, t. II, p. 545). Or, si cette interprétation est,

comme nous le croyons, juste, il s'en suivrait que le fondateur de la IIIᵉ dynastie égyptienne était synonyme, d'un côté, du fondateur de la ville d'Archandros, de l'autre de celui de la dynastie phénicienne des Agénorides. Nous verrons par la suite s'il n'y a pas des raisons nous autorisant de considérer ces trois personnages comme un seul.

18. Τρίτη δυναστεία Μεμφιτῶν βασιλέων. Βασιλεὺς Β'. Τόσορθος ἔτη κθ'. Οὗτος Ἀσκληπιὸς Αἰγυπτίοις κατὰ τὴν ἰατρικὴν νενόμισται καὶ τὴν διὰ ξεστῶν λίθων οἰκοδομίαν εὕρετο, ἀλλὰ καὶ γραφῆς ἐπιμελήθη. (*Manethon ap. Africanus*). A en juger par ce que dit Diodore sur les successeurs de *Ouchoreus*, il est à présumer que Tosorthos Iᵉʳ, de même que ses deux successeurs, ne jouissaient pas de l'estime des prêtres de la Thébaïde. Aussi ont-ils été rayés des listes officielles ou tout ce qu'ils ont fait de bien dans le pays a été passé au compte de leurs rois favoris de deux premières dynasties. *J. Africain* et *Eusèbe*, qui ont adopté cette opinion, attribuent à *Athothis*, deuxième roi de la Iʳᵉ dynastie, tout ce que la tradition rapporte à Tosorthos Iᵉʳ, tandis qu'Ératosthène s'en est bien gardé. « Θηβαίων, dit celui-ci, δεύτερος ἐβασίλευσεν Ἀθώθης, υἱὸς Μήνεως ἔτη νθ'. Οὗτος ἑρμηνεύεται Ἑρμογένης. (Müller-Didot. *Frag. Hist. græc.*, t. II, p. 540.) Mais il ne lui reconnaît aucune invention.

19. *Tosorthos II* ou *Djézer* ou *Zozer*, est le plus ancien roi d'Égypte dont le nom est gravé sur la pierre, et la courte inscription qui le contient, à Wadi-Maghara, est peut-être le premier texte égyptien gravé en caractères perfectionnés. Le Roi y est donné comme exploitant les mines de turquoises et de cuivre. Il est resté célèbre assez longtemps pour que les prêtres de l'époque Ptolémaïque, qui gravèrent la stèle de sept années de famine, à Sehel, aient placé cette tradition sous son règne. Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 239).

Cette même stèle a permis de constater que le protocole du roi enterré dans la pyramide à degrés est identique à celui de Zozer. C'est donc Zozer qui a construit ou qui a aménagé le monument pour en faire son tombeau. Voir Brugsch (*Der Konig Teser*, dans la *Zeitschrift*, t. XXVIII, p. 110-111).

La base d'une des statues qui ont été érigées en son honneur, existe encore mutilée, dans le musée égyptien de Berlin.

20. Sur le nom de Neb-Ka ou Neb-Kara, voir p. 20 et p. 53, note 76.

21. ...., Νειλέως, ἀφ' οὗ συμβαίνει τὸν ποταμὸν ὠνομάσθαι Νεῖλον, τὸ πρὸ τοῦ καλούμενον Αἴγυπτον. Οὗτος δὲ πλείστας εὐκαίρους διώρυγας κατασκευάσας καὶ πολλὰ περὶ τὴν εὐχρηστίαν του Νείλου φιλοτιμηθεὶς αἴτιος κατέστη τῷ ποταμῷ τάυτης τῆς προσηγορίας (Diod., I, 63).

22. Le signe ⊙ du Dieu Râ, dit M. Brugsch (*Hist. de l'Égypte*, p. 40), l'élément aussi essentiel dans la composition des noms Pharaoniques, ne commence à se montrer qu'avec le vingt-deuxième roi de la liste monumentale.

23. Voir Suidas au mot Θοῦλις.

24. Voir Suidas, *l. c.*

25. Voir Wiedemann (*Ægyptisch, Geschichte*, p. 173).

26. Τούτου δὲ τελευτήσαντος ἐπὶ γενεὰς ἑπτὰ διαδέξαντο τὴν ἀρχὴν βασιλεῖς ἀργοὶ παντελῶς καὶ πρὸς ἄνεσιν καὶ τρυφὴν ἅπαντα πράττοντες. Διόπερ, **ἐν ταῖς ἱεραῖς ἀναγραφαῖς** οὐδὲν αὐτῶν ἔργον πολυτελὲς οὐδέ πρᾶξις ἱστορίας ἀξία παραδέδοται πλὴν ἑνὸς Νειλέως, etc. (Diod., I, 631).

27. Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 228, note).

28. A cette époque il n'y avait pas des Héliolâtres dans le Delta. Comme la Haute-Égypte, cette contrée était soumise au culte des animaux sacrés, ainsi qu'il sera établi plus loin.

CHAPITRE IV

LA CIVILISATION SOUS LES KÈMITES

La civilisation Thébaine[1] et la civilisation Memphite.

Tous ceux qui se sont occupés de l'Histoire égyptienne s'accordent à reconnaître que ce fût sous les rois des trois premières dynasties que l'Égypte a atteint ce haut degré de développement matériel et intellectuel qu'on est convenu d'appeler *la civilisation de l'Ancien-Empire*. Les plus belles statues archaïques, les monuments les plus remarquables, les plus importantes institutions politiques et religieuses qui nous restent de l'Ancien-Empire, datent en effet de cette époque, tandis que tout ce qui vient après Khephrin et Mykerinos porte la marque du déclin et de la décadence.

On se tromperait fort cependant en considérant ces progrès comme l'apogée d'une civilisation développée de toutes pièces sur les bords du Nil. Le plus superficiel examen des monuments et des objets d'art qui nous restent de cette époque, de même que des circonstances dans lesquelles ils ont été créés, suffirait pour nous faire comprendre que nous nous trouvons là devant trois ou quatre civilisations distinctes, trahissant, jusque dans leurs plus petites particularités, les différents peuples qui en ont été les auteurs. Et le plus intéressant de tout, c'est que la civilisation qu'on attribue plus particulièrement à l'Ancien-Empire, est justement celle qui porte le moins la marque égyptienne.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la plus ancienne industrie pratiquée sur les bords du Nil était *la taille de la pierre*, et elle appartenait presque exclusivement aux Rebou; c'est-à-dire à ce peuple aux yeux bleus qui, descendu à une époque immémoriale du Caucase, a occupé le premier l'Asie occidentale, l'Afrique du Nord et la plus grande partie de l'Europe méridionale[2].

Nous avons signalé également que les différents produits de cette industrie recueillis jusqu'à présent sur le sol égyptien se laissent grouper en plusieurs catégories, indiquant les différentes étapes de développement du peuple qui les a produits[3].

Ce sont :

1° Les *silex taillés en pointe*, ou *silex paléolithiques*, représentant, très probablement, l'industrie des Rebou au temps où ils étaient les seuls possesseurs de la contrée ;

2° Les *silex taillés en lames et les vases grossiers en pierre*, objets qui trahissent l'influence des Couchites et qui appartiendraient à l'époque où ce dernier peuple s'est emparé de la vallée, après avoir repoussé ses anciens habitants dans le désert;

3° Les *silex finement taillés et les vases en pierre polie*, qui indubitablement, ont été modelés sur la *poterie lisse* inaugurée par les Moscho-Ibériens dans le pays du Nil[4];

4° Les *vases globulaires*, parfois peints en rouge, parfois couverts de décorations faites à la pointe, vases identiquement semblables à la poterie qu'on retire des dolmens algériens et sur l'origine libyenne desquels il ne peut y avoir le moindre doute[5].

Or cette industrie, qui n'a pas tardé à initier l'homme aux secrets de la gravure et de la sculpture, a toujours été l'apanage exclusif des Rebou et, plus particulièrement, de ceux qui vivaient dans les déserts arabique et libyque les plus rapprochés de la vallée du Nil, et leurs travaux semblent avoir acquis, dès la plus haute antiquité, une grande réputation dans le monde ancien. C'est de l'Arabie Petrée,

ou le Pharan, ainsi qu'on l'appelait alors, que les rois de la Babylonie, contemporains de la troisième dynastie, faisaient venir le diorite et très probablement aussi les artistes pour la construction de leurs statues[6]. C'est du pays de Punt que les Pharaons tiraient ces jolis vases en cornaline et en serpentine, tous ces menus objets en pierre polie et en ivoire qui ornaient la toilette des reines[7]; et, dans des temps plus rapprochés de nous, c'est à un artiste Aphroditopolite que Nectenabe II confiait la décoration du temple d'Isis, que son père avait laissé inachevé[8]. C'est un Libyen qui était chargé par Alexandre le Grand de la construction des monuments destinés à embellir la ville qui devait porter son nom.

Mais à côté de ces vases fabriqués en Arabie et dans la Libye, on a trouvé dans ces derniers temps, dans les tombes remontant aux trois premières dynasties, un certain nombre de vases en pierre qui, incontestablement, provenaient des îles de la mer Égée[9]. Ce sont ces beaux vases en obsidienne, pierre volcanique, qu'on chercherait en vain sur le continent africain, et que l'Égypte d'alors ne pouvait tirer que des îles de la mer Égée, et plus particulièrement de Milos, fait qui prouve que les habitants de ces îles étaient, dès cette époque, en rapport avec les pays du Nil[10].

On peut en dire autant de la *Poterie*. A en juger par les vases recueillis dans les tombes archaïques, il y avait quatre genres de poterie en Égypte à cette époque.

1° La *poterie grossière*. Des vases de formes disgracieuses, ouvrés à la main, d'une pâte jaunâtre ou brune mélangée de gravier, mal pétrie, portant encore les traces profondes des doigts du potier. C'est la poterie qui abonde dans les tombes archaïques de même que dans les Mastabas de l'Ancien-Empire, et qui, de l'avis de tous les Égyptologues, est celle que les Couchites ont importée avec la brique de la Mésopotamie, et qu'ils ont continué à reproduire avec une persistance digne d'un meilleur résultat.

2° Dans les tombes archaïques non postérieures à la

troisième dynastie, nous trouvons des *Vases en terre rouge*, faits également à la main, mais qui se distinguent par la régularité de leurs formes, par la finesse de leur pâte, leur poli, et par les bandes noires qui entourent les bords. Ces vases, qui, très probablement, ont donné aux Rebou l'idée de polir la pierre et de donner à leurs vases les formes élégantes qui les distinguent, ressemblent aux vases archaïques peints en noir, de la Troade et des îles de la mer Égée, à un tel point qu'on est amené à les considérer comme la poterie propre des Moscho-Ibériens[11].

Le troisième genre de poterie qu'on trouve dans les tombes archaïques remontant aux trois premières dynasties, est beaucoup plus intéressant que les précédents. Ce sont *des vases globulaires jaunes, ornés de peintures rouges.* La pâte de ces vases est fine et compacte, l'extérieur poli, et leurs décorations très caractéristiques. Elles consistent en lignes ondulées ou brisées, en spirales enroulées, en cercles concentriques, tantôt occupant le centre d'une croix ou d'une étoile, tantôt se terminant par des triangles imitant les rayons du soleil, ou par une série de cerfs ou d'antilopes, dont les cornes et les extrémités, disposées en ligne, paraissent constituer la partie la plus importante de la décoration. Or, ces vases qui indubitablement ont servi de modèle aux Rebou pour leurs vases globulaires en pierre, ressemblent aux vases qu'on retire des dolmens algériens, de même qu'à ceux fabriqués jusqu'à nos jours en Kabylie, et cela, à un tel point, qu'il ne peut y avoir aucun doute sur leur importation dans le pays par les Kemites[12].

A côté de ces trois genres de poterie, on a découvert dans ces dernières années, dans les tombes archaïques d'Abydos et de Nagadeh, un certain nombre d'*urnes de forme et de construction tout à fait particulières.* Ces urnes sont comme les vases précédents, *jaunes*, et leurs décorations *peintes en rouge*, mais ces dernières représentent des scènes telles qu'il ne s'en rencontre nulle part sur les monuments ou sur les vases d'origine libyenne, et, nul doute, qu'elles soient de provenance étrangère[13]. Mais comme leur

histoire est étroitement liée avec celle de la tombe et des cultes funéraires, nous nous réservons d'en parler après avoir traité ces deux questions.

Passons aux métaux.

Ainsi que nous l'avons signalé plus haut, ce furent les Moscho-Ibériens, auxquels les Couchites et les Rebou de la vallée du Nil ont dû la première connaissance des métaux[14]. Les objets métalliques les plus anciens qu'on connaisse en Égypte ont été recueillis dans les tombes archaïques (ovales) d'Abydos, d'El-Amrah, de Toukh, etc., et ressemblent sensiblement à ceux qu'on retire des tombes archaïques du Kôban et de la Hongrie. Mais ils sont rares et semblent avoir été placés dans ces tombeaux à titre d'objets précieux[15].

C'est aussi aux Moscho-Ibériens que revient le mérite de la découverte des mines de cuivre de Sinaï. Ainsi que l'a très bien remarqué M. de Morgan, les gisements de cette péninsule sont d'un accès difficile. Ils ne présentent pas les caractères saillants qui les font reconnaître dans les autres pays. Il n'est donc pas possible que les Couchites aient connu là, pour la première fois, le cuivre. On est plutôt autorisé à admettre que les Moscho-Ibériens qui avaient déjà des notions précises sur ces sortes de gisements, les ayant rencontrés dans leurs émigrations, les ont facilement reconnus et ont su de suite en tirer parti[16].

Il doit en avoir été de même dans la Libye aussi bien que dans l'Europe occidentale. Ce furent certainement les Moscho-Ibériens expulsés d'Égypte qui découvrirent les mines de ce pays, et enseignèrent aux indigènes de même qu'aux Kemites l'usage des métaux. Cependant, lorsque ce dernier peuple fit la conquête de l'Égypte, et pendant le temps qu'il y domina seul, (les deux premières dynasties) l'usage des métaux doit avoir été excessivement restreint dans le pays. Les seuls objets métalliques qu'on a trouvés dans le tombeau royal de Nagadeh sont *deux boutons*, l'un en or, l'autre en cuivre[17].

L'exploitation régulière des mines de Sinaï et la vulga-

risation de l'usage du métal dans le pays du Nil appartiennent presque exclusivement aux rois de la troisième dynastie. En effet, le monument, le *premier en date* que nous connaissions, la Stèle de Djézer, à Wadi-el-Maghara, nous représente ce roi exploitant les mines de la Péninsule, et rien ne prouve que d'autres se soient livrés à ce travail avant lui. Il y a enfin à observer que dans les tombes qui signalent la transition de la pierre aux métaux, on rencontre parfois des armes, rappelant par leurs formes le type archaïque de l'âge de bronze en Europe (le Morgien), ce qui indique que les Égyptiens devaient leurs premières connaissances métallurgiques aux peuples venus dans leur pays, du nord, et non de l'occident[18].

En fait de *construction*, les Couchites n'étaient pas plus avancés qu'en poterie. Ainsi que nous l'avons dit[19], ils construisaient leurs habitations en jonc, qu'ils recouvraient ensuite d'une ou deux couches de limon, ou bien en briques séchées au soleil, ainsi que cela se fait encore de nos jours. La pierre n'entrait qu'accidentellement dans leurs constructions; et, s'il faut en croire Manethon, il n'ont appris à se servir de cette matière que sous les rois de la troisième dynastie[20].

On peut en dire autant des Moscho-Ibériens. Les temples et les sanctuaires, que la tradition attribue aux *serviteurs de Horus*, ne paraissent pas avoir été d'une grande solidité, puisque, peu après l'expulsion de ce peuple de la vallée du Nil, ces constructions ont disparu entièrement du sol. De même que les villes, élevées en Sardaigne et dans l'Europe occidentale par les Ibères, ne sont connues des archéologues que par la tradition[21].

Les premières constructions un peu solides, mais toujours en briques, que l'histoire ait mentionnées sur les bords du Nil, sont les quelques fortifications que les Kemites ont élevées dès leur arrivée dans le pays : le Mur-Blanc, le point de départ de la ville de Memphis; l'enceinte d'Abydos

et de Thinis et quelques autres places fortes de l'Égypte-Moyenne, dont les ruines attendent encore la pioche des fouilleurs. Mais en fait de constructions civiles et religieuses, l'Égypte ne paraît pas avoir fait un grand pas sous les rois des deux premières dynasties. L'exploration des nécropoles archaïques d'Abydos et de Nagadeh ne nous a du moins révélé aucun fait qui puisse justifier une pareille opinion [22].

L'Égypte monumentale ne date donc que des rois de la troisième dynastie, et, le plus remarquable, c'est que tout comme la Minerve sortie de la tête de Jupiter, elle nous apparaît déjà, perfectionnée au plus haut degré. C'est à cette époque que la tradition place la fondation de Memphis, la ville qui a éclipsé Thèbes; c'est d'alors qu'elle fait dater les premiers Mastabas monumentaux, l'élévation de la pyramide à degré et le merveilleux édifice souterrain connu sous le nom de temple du Sphinx [23].

Mais, lorsqu'on pénètre dans ce monument, lorsqu'on commence à le parcourir des yeux, on se sent immédiatement dans un autre monde; devant le grandiose d'un édifice qui représente le plus haut degré de développement de l'art monumental. L'ajustement de ses blocs, ses piliers carrés, ses ouvertures rectangulaires, etc., indiquent clairement que l'artiste qui l'a créé n'était pas un Égyptien; qu'il venait de l'étranger, d'un pays riche en constructions de ce genre. Et ce pays ne pouvait être que la Grèce, la patrie des constructions cyclopéennes. Inscriptions, bas-reliefs, peintures, ce que l'on est habitué à rencontrer partout en Égypte, manque complètement dans l'édifice en question. Pourtant ses murailles nues produisent sur le visiteur un effet aussi puissant que les temples les mieux décorés de la Haute-Égypte. L'architecte a atteint la grandeur, presque le sublime, rien qu'avec des blocs de granit et d'albâtre, qui frappent par la pureté de leurs lignes et par l'exactitude de leurs proportions. Et ces moyens n'ont jamais été ceux des artistes égyptiens. Aussi on ne rencontre qu'un seul édifice de ce genre dans toute l'Égypte!

Trente siècles plus tard, un des grands rois de la dix-huitième dynastie, Aménophis III, le Memnon des Grecs, a voulu construire un temple de ce modèle, à Éléphantine, temple qui existait encore aux temps de l'expédition française[24]. Mais ce roi était justement celui qui avait étendu la domination égyptienne sur la plupart des îles de la mer Égée et qui, parmi les populations conquises, avait acquis le goût des mœurs nouvelles, à ce point, que ses compatriotes ont rayé des Listes Royales les noms de ses successeurs qui avaient cru devoir progresser dans cette voie.

On peut en dire autant des sculptures et des gravures de cette époque.

La belle statue en bois de Scheïkh-el-Beled[25], l'intéressant couple de Ra-Hotep[26] et les merveilleuses incisions du sarcophage en bois du roi Hossi[27], les plus belles pièces de cette époque existant dans le musée de Gizeh, réunissent les éléments d'un art qui s'est attaché à reproduire l'homme vivant, l'homme sentant, l'homme en action et sous son plus bel aspect. En les fixant vous croiriez que ces statues respirent, qu'elles vous regardent, qu'elles vous épient ; tandis que celles qui les entourent n'expriment ni mouvement, ni sentiment, ni vie. On dirait qu'elles ont été copiées sur des cadavres. Et en effet elles représentent des morts, destinées qu'elles étaient à servir de corps aux âmes dans leurs pérégrinations dans ce monde, en cas où leur momie serait détruite. Et afin que chaque âme pût reconnaître facilement le sien, l'artiste était tenu de reproduire ces objets avec une réalité souvent choquante[28].

Or, le premier de ces genres de sculpture, le genre vivant, a été toujours considéré par les Égyptiens comme un art étranger, comme un art païen, et toutes les fois qu'ils ont pu le faire, ils en ont interdit l'usage dans leur pays. Aussi, avec la disparition de ses protecteurs, les rois de la troisième dynastie, cet art ne tarda pas à disparaître complètement pour céder la place aux productions inférieures, sous tous les rapports, de la sculpture égyptienne. Pour retrouver des belles sculptures en Égypte,

sculptures ressemblant plus ou moins à celles de la troisième dynastie, il nous faudra descendre trente-cinq siècles dans l'Histoire égyptienne, il nous faudra arriver aux temps des rois Saïtes, qui, à l'instar d'Amenophis III et de ses successeurs, étaient épris de la civilisation des Grecs de l'Asie Mineure et faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour l'importer dans leurs États [29].

On voit donc, d'après ce qui précède, que les productions industrielles des Égyptiens ont été, sous les rois des trois premières dynasties, excessivement médiocres; alors que tout ce qu'il y a de bon en construction, sculpture et gravure, venait du dehors : de l'Arabie, de la Libye et plus particulièrement des îles de la mer Égée.

L'étude *des tombes* est bien plus instructive que celle des constructions et de la sculpture.

Nous avons signalé plus haut qu'avant l'arrivée des Kemites, il y avait deux sortes de tombes dans la vallée du Nil : la *fosse ovale*, creusée dans le sol, où le défunt conserve encore la position accroupie dans laquelle il a été déposé par les siens, et la *tombe rectangulaire*, que les Couchites doivent avoir apportée de la Chaldée, et dans laquelle nous trouvons le mort étendu sur le dos et portant sur le corps les restes des substances propres à empêcher la putréfaction [30].

Plus tard, lorsque l'Égypte a été envahie par les Kemites, nous voyons apparaître la *chambre souterraine* ou le *caveau*, dans lesquels on descend par un escalier taillé dans le roc, tombes qu'on pourrait considérer comme des *Dolmens* ou des *allées couvertes*, faites à l'égyptienne [31].

La plupart des tombes de cette catégorie appartiennent, en effet, à des rois ou à des notabilités des deux premières dynasties, c'est-à-dire à des gens qui, dans leur pays, étaient habitués à se faire enterrer dans des allées couvertes ou dans des dolmens [32]. Aussi faisaient-ils usage de l'ensevelissement double usité également dans leur pays d'origine.

Mais lorsque, dans le courant de la deuxième dynastie, les Kemites ont abdiqué les croyances de leurs ancêtres, pour adopter celles des Couchites; lorsqu'ils ont commencé à croire, avec eux, que l'homme en mourant devenait un Esprit et que cet Esprit était susceptible de revenir ranimer son ancienne enveloppe corporelle et jouir avec elle des plaisirs terrestres, ils ont dû construire, eux aussi, leurs tombes, à la surface du sol, et leur donner la forme et l'apparence de la maison que le défunt avait habitée, afin que l'âme ou l'esprit puisse facilement la reconnaître. Or, étant donné que le seul édicule que l'on construisait alors sur les bords du Nil, était la hutte, la tombe en a nécessairement pris la forme, et c'est ainsi qu'on est arrivé à la création du *Mastabas, la tombe type de l'Égypte Kemite*[33].

Il suffit, en effet, de comparer un moment la hutte avec le Mastabas, pour se convaincre que l'un a été construit sur le modèle de l'autre. Comme la hutte, le Mastabas est une construction rectangulaire avec des murs légèrement inclinés sur la normale commune; sa corniche évasée, avec ses nombreuses cannelures, imite jusqu'à l'identité la palissade de roseaux, qui couronne la hutte des Fellahs, et, le cordon ou le tore qui l'encadre de tous côtés, n'est que la gerbe de roseaux dont les Égyptiens se servent encore pour relier les quatre panneaux de la hutte et en fixer les divers éléments. Une ouverture faite dans un pareil panneau ne peut jamais être rectangulaire; elle sera toujours plus large en bas qu'en haut; et les ouvertures des Mastabas les mieux faits, affectent invariablement cette forme[34].

Le Mastabas n'est par conséquent que la transformation subie par la chambre souterraine des Kemites en Égypte, rendue nécessaire par les nouvelles idées religieuses que ce peuple y avait adoptées. Aussi n'est-il point étonnant que ce genre de construction funéraire, non seulement ait pu durer pendant tout l'Ancien et le Moyen-Empire, mais qu'encore il ait pu donner le ton général à l'architecture égyptienne. Toutes les stèles, toutes les façades principales des temples,

tous les propylées, construits à l'époque classique, affectent invariablement la forme, la disposition, la décoration même d'un des quatre panneaux de la hutte ; toutes les ouvertures des monuments égyptiens ressemblent à celles des Mastabas.

On ne peut pas en dire autant des tombes des rois de la troisième dynastie : les *Pyramides*. Les nécropoles archaïques d'Abydos et de Nagadeh, nécropoles qui renferment les restes des deux premières dynasties, et avec eux tout ce que les Égyptiens d'alors étaient à même de produire, ne contiennent rien qui puisse attester l'existence, à cette époque, d'un art de ce genre dans la vallée du Nil. On n'y voit nulle part de *Tumulus*, aucune construction monumentale, rien enfin qui puisse être considéré comme le point de départ de ces somptueux monuments qui, quelques années plus tard, s'élèveront sur la pointe du Delta. Et les monuments de ce genre ne peuvent pas s'improviser. Non! les Pyramides d'Égypte n'ont pas été faites par des Égyptiens, ni pour des Égyptiens. Propriétaires et constructeurs doivent être venus de l'étranger, d'un pays où l'on peut constater ce genre de construction *dans toutes les périodes de son développement*. Et ce pays ne peut être que la Phrygie, ou pour mieux dire, une des contrées qui jadis ont été occupées par les Phrygiens[35].

C'est en effet en Asie Mineure et dans la Phrygie, les îles de la mer Égée et le Péloponèse, la Macédoine et la Thrace, de même que de l'antre côté du Danube jusqu'à la Scythie du Pont, que nous rencontrons ces collines funéraires, connues sous le nom de *Tumulus*, lesquelles indubitablement ont suggéré l'idée de la Pyramide[36]. Mais c'est en Grèce et dans les îles de la mer Égée que l'on peut constater l'évolution d'un de ces deux genres de construction à l'autre.

Parlant des antiquités de l'Attique, Pausanias relate que, de son temps, il existait encore, entre Corinthe et Mégare,

un grand nombre de tombes de la première catégorie. Parmi elles se trouvait la tombe de Car, fils de Phoronée, laquelle, ajoute le Périégète, n'était au commencement qu'un amas de terre; elle fut par la suite *recouverte de maçonnerie*, sur l'ordre de l'oracle de Delphes[37].

Un autre monument du même genre a été découvert en 1845, par le fameux archéologue de Berlin, Ross, dans l'île de Syme, tout près de Rhodes; mais celui-ci, à l'encontre du précédent, fut d'abord maçonné, puis ensuite réduit à l'état de *tumulus*. Les habitants de l'île appellent ce monument *le Trophée* (τὸ Τρόπαιον) et le considèrent comme celui qui fut élevé à Syme par l'amiral Lacédémonien Astyochos, dans la vingtième année de la guerre du Péloponèse, en souvenir d'une victoire navale remportée sur les Athéniens[38]. Mais l'ouvrage auquel on applique ce nom, est tout autre chose qu'un piédestal construit, en quelques jours, par un général et ses soldats, toujours à la veille de se battre. « C'est, dit Ross, ou plutôt c'était un *tumulus imposant* dont la base reposait sur un socle de deux ou trois assises, faites de très grands blocs, (λίθων κρηπὶς) substruction, dont les hauteurs varient suivant les inégalités du terrain. Du tumulus même, il ne reste que le noyau, formé de moellons et de mortier d'argile. Quant à la terre qui y avait été amoncelée, la main de l'homme, le vent et la pluie l'ont fait disparaître dans le cours des siècles. Il ne semble cependant pas que l'intérieur ait été exploré[39].

Mais en recouvrant un tumulus de maçonnerie, on ne fait pas encore une Pyramide. Les tumulus Phrygiens ne sont que des amas de terre et de pierres dans lesquels le mort se retrouve sous la dernière couche horizontale du sol, supportant le monument; tandis que les Pyramides se distinguent autant par leur construction extérieure que par l'existence dans l'intérieur de chambres mortuaires et de couloirs artistiquement disposés, et qui paraissent constituer la partie la plus importante du monument[40]. Étant donné donc que l'un de ces genres de sépulture appartenait aux

peuples phrygiens, l'autre aux Hyperboréens ou Finno-Tatares, leur réunion sous la forme de Pyramide indiquerait, et de la manière la plus évidente, que les deux peuples se sont rencontrés quelque part et se sont communiqué mutuellement leurs mœurs et leurs habitudes. Or, ce pays ne peut être que la Scythie du Pont, que les Kemites orientaux, les Suomi, avaient conquise sur les Myso-Thyras bien avant que les Kemites occidentaux soient devenus les maîtres du pays du Nil[41].

C'est en effet dans la Scythie du Pont que nous rencontrons les premières constructions de ce genre, les Kourganes[42]; c'est de là que ce genre de tombes s'est propagé ensuite dans la Péninsule Balkanique, en Grèce, dans les îles de la mer Égée et dans tous les pays sur lesquels les Kemites du Pont ont pu étendre leur domination. Tandis que dans les contrées qui ont été habitées seulement par des Moscho-Ibériens, la Phrygie proprement dite, la Troade, et de l'autre côté du détroit, en Thrace et en Illyrie, nous ne rencontrons que des *tumulus*[43].

Mais c'est en Grèce et dans les îles de la mer Égée que ce genre de sépulture paraît avoir atteint le plus haut degré de développement. C'est là que nous rencontrons les vestiges des plus anciennes Pyramides du monde. Au pied du *Mont Arachnaeon*, dans l'Argolide, dit M. Haussoullier dans son excellente description de la Grèce contemporaine, on voit encore, près de la route, les débris d'une Pyramide de construction cyclopéenne. Il est vrai qu'il n'en reste que la base, mais elle est assez bien conservée pour nous donner une idée du monument qu'elle supportait. — En allant d'Argos à Kephalari, on rencontre encore une Pyramide ayant bien résisté aux intempéries du temps, qu'on pourrait prendre facilement pour une reproduction de celle de Mykerinos. Cette Pyramide, connue dans le pays sous le nom de *Pyramis de Kephalari*, est construite sur un contrefort du mont *Chaon ;* elle est composée de gros blocs à peu près quadrangulaires, formant des assises horizontales ; les interstices sont remplis de petites pierres. La Pyramide

n'est pas symétrique ; à l'un des angles on remarque un enfoncement avec une porte; au-dessus du linteau se trouve un auvent triangulaire, formé par des assises de pierre, qui s'étagent et se dépassent les unes les autres. Cette porte s'ouvre sur un passage, espèce de corridor d'entrée, qui conduit dans une salle, où l'on remarque des trous de scellement destinées probablement à recevoir des solives [44].

Pausanias parle enfin d'une troisième Pyramide qui, de son temps, existait encore entre Argos et Épidaure (Ἐρχομένοις δὲ ἐξ Ἄργους ἐς τὴν Ἐπιδαυρίαν ἔστιν οἰκοδόμημα ἐν δεξιᾷ **πυραμίδι μάλιστα εἰκασμένον**), mais dont on n'a pas encore retrouvé les vestiges [45].

Tous ces faits réunis constituent, il nous semble, une forte présomption en faveur de cette idée : que l'art de construire des Pyramides s'est développé en Grèce et dans les îles de la mer Égée bien avant que dans tout autre pays, et que le premier monument de ce genre qui a été élevé en Égypte a dû être construit par un artiste venu de la Grèce, et non par un Égyptien. La grandeur et la munificence des pyramides de Saqqarah et de Gizeh ne prouvent rien contre notre conclusion. Elles attestent seulement les grands moyens que mettaient à la disposition des constructeurs, à la fois, le faste et le pouvoir sans bornes des Pharaons. D'ailleurs l'histoire nous apprend que toutes les pyramides d'Égypte n'avaient pas les dimensions ni la munificence de celles de Khephrin et de Chéops. La plupart étaient petites, de construction médiocre, ce qui explique la facilité avec laquelle elles ont disparu [46].

Une dernière preuve de l'origine hyperboréenne des Pyramides nous est fournie par la *Linguistique*. Tous les termes dont l'ancien monde a fait usage pour désigner ce genre de construction funéraire, sont des *transcriptions* ou de simples *traductions* de mots Touraniens ou Scythes.

Le mot Τάφος qui, chez les anciens Grecs signifiait une tombe élégamment construite [47], n'est qu'une transcription littérale du mot *Tape* ou *Tepe*, en usage de tous temps chez les Turcs pour désigner une colline, un tumulus et,

plus particulièrement, les Pyramides d'Égypte (*Phireon-Tepé*, **Τάφοι Φαραώνων**), tandis que l'expression **Χῶμα γῆς**, amas de terre, est une traduction du mot, également turc, *Qoum-tepé*, appliqué tout particulièrement aux tumulus ordinaires[48].

Nous ne connaissons pas le nom que les anciens Égyptiens donnaient aux Pyramides. Peut-être ne leur en ont-ils donné aucun, ou bien encore l'ont-ils fait disparaître de très bonne heure et, si bien, qu'on en a pour toujours perdu les traces[49]. Mais ce qui paraît certain, c'est que ce nom ne pouvait exprimer que les tombeaux des rois ou des rois étrangers. Le mot *Pyramide* qui était en usage chez les Égyptiens du Nouvel-Empire, de même que chez les Grecs des temps historiques, n'était ni Égyptien ni Grec. Il se laisse comprendre beaucoup plus facilement comme une transcription, ici un peu égyptiennisée, là un peu hellénisée, du mot *Bir-Amous*, que les Sémites avaient adopté pour désigner ces monuments, en leur qualité de *tombeaux des rois des Amous*[50]; et qui, très probablement, était lui aussi une traduction du nom sous lequel ces monuments étaient connus lorsque ce peuple arriva dans la vallée du Nil.

Il en a été de même dans l'Asie Mineure et les îles de la mer Égée. La fameuse nécropole archaïque de la Carie était appelée *Sua-Gela*, nom qui, au dire d'Étienne de Byzance, signifiait les tombeaux des Rois[51], et, comme nous l'avons exposé dans une autre occasion, le mot *Astypalée*, si fréquent dans la mer Égée, était également une transcription de *Sua-Gela*, et il signifiait, comme celui-ci, *les tombeaux des rois*[52].

Ces concordances sont trop nombreuses et trop concluantes pour être considérées comme un simple effet du hasard.

Mais la plus importante des créations que l'on constate sous la troisième dynastie, et qui a jeté de très profondes racines dans le pays, c'est l'*Héliolâtrie*[53].

Nous avons eu occasion de relever plus haut, combien est erronée l'opinion qui fait des Couchites, des Nilolâtres ou des Héliolâtres. Ce peuple a toujours professé le Panthéisme, et toutes les fois qu'il a été obligé de changer de religion, il a toujours affecté à son nouveau culte la forme et les habitudes de l'ancien. Pour les anciens Égyptiens, le Soleil n'était qu'un grand Fétiche, le corps de deux Êtres surnaturels de natures différentes. Comme source de lumière, il représentait Râ, l'Esprit bon, qui, chaque matin, chassait les Esprits des ténèbres de l'horizon; comme source de chaleur, il représentait au contraire *Set*, l'esprit méchant, le producteur de ces vents chauds qui, très souvent, transformaient leurs champs fertiles en désert. Aussi se servait-on de son nom pour tourner en dérision les Divinités des peuples étrangers, et plus particulièrement de ceux qui venaient leur disputer la possession de la vallée [54].

Sous la domination moscho-ibérienne et plus particulièrement sous le règne paternel de Cronos (Gour-ra) et de son fils Osiris, les Couchites devinrent comme leurs maîtres, des *Ninolâtres et des Géolâtres*, mais leur conversion n'était qu'apparente. Tout en se disant adorateurs d'Osiris et d'Isis, ils continuèrent à ne voir dans ces Dieux que les deux Esprits surnaturels qui, à leur idée, avaient élu domicile dans les deux éléments, base de la religion en question, et leurs tombes, de même que leurs sanctuaires, furent toujours remplis de Fétiches représentant ces esprits.

C'est vers la fin de la domination moscho-ibérienne, lorsque les Bèriens ou Typhoniens devinrent les maîtres de la Basse-Égypte, que nous voyons apparaître, pour la première fois, le culte du Soleil sur les bords du Nil. Mais cet empire n'ayant pas eu une longue durée, la nouvelle religion n'a pas pu s'implanter dans le pays, et les Couchites en firent bientôt disparaître toute trace [55].

La situation n'a pas changé sous les Kemites. Ce peuple, qui adorait Ptah, se distinguait aussi par sa tolérance religieuse. Les rois de la première dynastie laissèrent les Égyptiens adorer, comme ils l'entendaient, leurs Esprits et leurs

Fétiches, et les quelques Moscho-Ibériens qui restaient encore dans la Basse-Égypte, pouvaient librement sacrifier à leur Osiris et à leur Isis. Mais, un peu plus tard, lorsque les rois de la deuxième dynastie crurent bon d'adopter les croyances égyptiennes, et qu'ils devinrent les satellites des prêtres de la Thébaïde, ces derniers profitèrent de l'occasion pour imposer leurs idées religieuses et leur rituel à tous les pays arrosés par le Nil, sur tous les peuples qui faisaient usage de ses eaux. C'est alors que le Bœuf Apis devint le *dieu parèdre* du grand Ptah ; que le Bœuf Mnevis prit la place de l'ancienne divinité d'Héliopolis; le Bouc, celle de la divinité de Mendès, et que la plupart des villes de la Basse-Égypte s'appelèrent du nom de leurs Fétiches plutôt que de celui de leurs Divinités[56].

Cet état de choses dura jusqu'à la fin de la deuxième dynastie, quand, à l'avènement des *Necherophès*, nous nous trouvons soudainement en face d'une *Héliolâtrie complète*, et qui depuis a toujours existé sur les bords du Nil. Les princes de la nouvelle dynastie, non seulement adoraient le soleil, mais ils faisaient précéder leur signature du signe ⊙, symbole de cette divinité, et, nonobstant l'opposition acharnée du clergé de la Thébaïde, cette habitude finit par être admise par tous les rois égyptiens et devint le titre principal de leur protocole officiel. Les anciens Grecs avaient par conséquent grandement raison d'admettre que le premier dieu ayant régné en Égypte était Cronos ; après lui vint Hephœstos (Ptah) et plus tard, sous les rois de la troisième dynastie, Hélios[57].

Mais le plus important, c'est que cette Héliolâtrie n'était pas l'apanage de la famille royale. Elle était la religion de toute la population de la Basse-Égypte, et d'une grande partie de la Moyenne, et elle était tellement bien ancrée dans les mœurs et les habitudes du peuple qu'on est amené à admettre que celui-ci la pratiquait de longue date. Or, la constatation de ce fait, à un moment où rien n'existait en Égypte qui pût l'expliquer, est, à notre avis, la meilleure preuve que ce peuple et ces rois Héliolâtres étaient

des conquérants originaires d'un pays où cette religion était en honneur, et ce pays ne pouvait être alors que la Grèce et les îles de la mer Égée. Le quatrième genre de poterie archaïque, ces *urnes jaunes décorées en rouge*, que nous avons signalées plus haut, nous fournit à ce propos une série de preuves dont il est difficile de méconnaître la valeur [58].

On voit sur ces urnes des barques d'une construction essentiellement différente de celles qui, à cette époque, étaient en usage sur le Nil [59]. Ces barques, faites d'un seul tronc d'arbre creusé (μονόξυλον), semblent nouvellement entrées dans le port. Elles sont encore munies de leurs avirons et portent à la proue la branche de palmier ou le pied de maïs qui les ornaient. Autour d'elles, on voit encore les oiseaux qui les ont accompagnées pendant la traversée, et sur l'un de leurs pavillons se dresse le mât portant l'enseigne, qui varie suivant la barque. Tantôt c'est un double ou un triple triangle, tantôt un cercle cintré, tantôt un croissant ou une croix, un Z ou un éléphant, dont les défenses et la trompe paraissent constituer la partie la plus importante de la décoration [60].

Tout indique dans ce tableau que l'on a voulu reproduire une fête. Sur le rivage, couvert de fleurs, les femmes dansent, les enfants se livrent à leurs ébats; les oiseaux voltigent parmi eux; les chèvres, les antilopes, les lézards même paraissent être pris de la manie choréique; et, comme pour compléter le tableau, l'artiste a rempli toutes les parties vides par des groupes de triangles, par des lignes ondulées ou brisées, par des séries d'S, d'N ou de Z, bref, par tous les symboles solaires des peuples hyperboréens, que nous avons déjà étudiés. Il y a même des vases sur lesquels l'extrémité de la palme décorant la proue, en se recourbant, forme un cercle, dont l'artiste s'est servi pour représenter le disque solaire en y ajoutant deux points qui simulent les yeux [61].

Or, ce même tableau, nous le retrouvons figurant sur les plus anciens vases funéraires de la Grèce, les vases de Dipylon [62], et tout porte à croire que, dans l'un et l'autre cas,

il était appelé à reproduire la fête que les insulaires de la mer Égée célébraient dans l'antiquité, en l'honneur du retour d'Apollon de son voyage annuel chez les Hyperboréens, et aussi, à l'arrivée de la barque sacrée leur apportant le feu nécessaire aux purifications[63]. Les quelques particularités qui distinguent les peintures des vases de Dipylon de celles des urnes égyptiennes n'ont pas d'importance. Si, sur les premiers, le navire, au lieu d'être un *monoxylon*, a la forme et la disposition de la barque phénicienne, c'est qu'au temps où ces vases furent fabriqués, ce genre de barques était d'un usage universel dans la Méditerranée. Si, au lieu de symboles solaires figurant sur les urnes égyptiennes, on ne voit sur les vases de Dipylon que des croix gammées (Swastika), des cercles étoilés, des méandres, des S angulés, érigés en colonnes, etc., c'est qu'à cette époque ces derniers symboles avaient déjà remplacé les anciens. L'idée exprimée est bien la même, seulement elle est exprimée par des signes de deux différentes époques. C'est un texte rendu en deux dialectes[64].

Quant à la signification de la fête reproduite sur la poterie funéraire des deux pays, et la raison pour laquelle elle y figure, qu'il nous suffise de rappeler que, dans l'antiquité, le feu était considéré comme le moyen le plus puissant de purification et de régénération morale. Mais, pour avoir cette vertu, il devait être rallumé tous les ans avec un tison tiré du foyer du temple d'Apollon, de Delphes ou de Délos. Aussi chaque île était-elle tenue d'envoyer, à une époque déterminée de l'année, une barque spéciale qui allait chercher le tison régénérateur ; et le retour de cette barque marquait le commencement d'une vie nouvelle dans le pays, d'une vie purifiée de toutes taches du passé[65]. Aussi donnait-il lieu à des fêtes et réjouissances extraordinaires, que les artistes ont cru devoir reproduire sur les urnes funéraires, pour indiquer que le défunt était mort après avoir été purifié par le feu sacré et absous de toutes ses fautes ; on dirait aujourd'hui « *muni des sacrements* ».

Or, cette fête, dont on peut constater encore les survivances en Orient et en Occident, n'était pas une création aryenne, ainsi qu'on l'a cru jusqu'à présent. Elle venait de l'extrême Nord, du pays des Hyperboréens, où on la fêtait d'abord pour célébrer la réapparition du Soleil à l'horizon, au commencement de l'été, et ensuite, en souvenir de la découverte du feu et de sa vulgarisation. Sous le nom de Palilies (fête du dieu Palès), elle était fêtée, dès la plus haute antiquité, en Italie[66]; sous celui de Belténé on la célébrait, jusqu'au premier siècle de notre ère, en Irlande[67], et tout à fait de la même manière qu'à Lemnos; et si nous remontions plus haut, nous la trouverions figurant parmi les plus anciennes *gravures rupestres* de la Suède et de la Norvège, et presque de la même façon que sur la poterie de Nagadeh : Des barques effilées, faites d'un seul tronc d'arbre, décorées de branches de pin, portant au milieu, en guise d'enseigne, un ou deux cercles cintrés, tout à fait semblables à ceux figurant sur les vases égyptiens; et, à côté de ces barques, des hommes qui dansent, des enfants qui se livrent à tous les amusements et des animaux qui cherchent à les imiter[68]. D'où l'on peut conclure, que les reproductions figurant sur la poterie archaïque égyptienne et sur celle de Dipylon procèdent bien d'une et même source : d'une décoration très ancienne, importée de l'extrême Nord, mais, tandis que l'une était la fille aînée, celle de Dipylon représentait sa plus récente évolution, voire même la dernière[69].

Cette interprétation est d'ailleurs corroborée par ce fait, que dans la plupart des barques figurant sur les *rochers sculptés* de la Suède et de la Norvège, on voit debout un *individu ithyphallique*, portant un tison à la main et qui ne peut représenter que le soleil, en sa qualité de régénérateur de la nature, à la sortie de l'hiver. Or, cet individu, nous le retrouvons bien en Grèce, en Thrace de même que dans la Troade, mais transformé à ce point qu'il est difficile de reconnaître en lui le Soleil régénérateur[70], tandis qu'en Égypte, nous le voyons tel que nous l'avons connu dans

la Scythie, et dans des circonstances qui ne laissent aucun doute sur son émigration de ce pays. La statue du Soleil à Héliopolis représentait un jeune homme ithypallique. Dans la plupart des sarcophages de l'Ancien et du Moyen-Empire nous voyons l'Horus ou l'Ammon ithyphallique revenant dans sa barque de son expédition contre les esprits des ténèbres, et, la *croix* ou pour mieux dire, le *tau ansé* à la main, appliqué à donner la vie à la momie d'un des Pharaons favori des prêtres; ce qui indique que les idées religieuses de l'extrême Nord, de même que la manière de les représenter, se sont bien mieux conservées en Égypte que dans les îles de la mer Égée [71].

Il en est de même de la fête célébrée à l'occasion de l'arrivée et de la distribution du feu sacré.

Une inscription très ancienne de Siout nous apprend que dans la nuit du 17 Thoth, qui était le premier mois de l'année chez les Égyptiens, les prêtres allumaient, dans les sanctuaires et dans les chapelles funéraires, le feu dont les *Dieux* et les *Doubles* devaient se servir pendant les douze mois de l'année. Presque au même instant, le pays s'illuminait d'un bout à l'autre. Il n'y avait famille si pauvre qui ne plaçât, devant sa porte, une lampe neuve où brûlait une huile saturée de sel, et qui ne veillât jusqu'à l'aube en repas et en conversation [72]. Hérodote affirme de son côté que cette fête était célébrée, encore de son temps, dans la ville de Saïs sous le nom de Λυχνοκαΐα [73], et l'inscription qui décore le fronton de la plupart des tombes de l'Ancien-Empire témoigne que le défunt mérite une place particulière dans l'autre monde, pour avoir été un homme dévoué au grand Dieu, pour s'être toujours conformé aux prescriptions de la loi et pour avoir régulièrement fait ses offrandes à la fête annuelle de Thoth, *au premier jour de l'an, la fête de l'arrivée du bateau apportant, avec les chaleurs de l'été, le grand Dieu* (*ithyphallique*) *Khem* [74], ce qui prouve de la façon la plus évidente que la fête en question existait, dès la plus haute antiquité, dans le pays du Nil, et avait le même caractère que dans l'extrême Nord.

Or, cette fête, dont on peut constater encore les survivances en Orient et en Occident, n'était pas une création aryenne, ainsi qu'on l'a cru jusqu'à présent. Elle venait de l'extrême Nord, du pays des Hyperboréens, où on la fêtait d'abord pour célébrer la réapparition du Soleil à l'horizon, au commencement de l'été, et ensuite, en souvenir de la découverte du feu et de sa vulgarisation. Sous le nom de Palilies (fête du dieu Palès), elle était fêtée, dès la plus haute antiquité, en Italie[66]; sous celui de Belténé on la célébrait, jusqu'au premier siècle de notre ère, en Irlande[67], et tout à fait de la même manière qu'à Lemnos; et si nous remontions plus haut, nous la trouverions figurant parmi les plus anciennes *gravures rupestres* de la Suède et de la Norvège, et presque de la même façon que sur la poterie de Nagadeh : Des barques effilées, faites d'un seul tronc d'arbre, décorées de branches de pin, portant au milieu, en guise d'enseigne, un ou deux cercles cintrés, tout à fait semblables à ceux figurant sur les vases égyptiens; et, à côté de ces barques, des hommes qui dansent, des enfants qui se livrent à tous les amusements et des animaux qui cherchent à les imiter[68]. D'où l'on peut conclure, que les reproductions figurant sur la poterie archaïque égyptienne et sur celle de Dipylon procèdent bien d'une et même source : d'une décoration très ancienne, importée de l'extrême Nord, mais, tandis que l'une était la fille aînée, celle de Dipylon représentait sa plus récente évolution, voire même la dernière[69].

Cette interprétation est d'ailleurs corroborée par ce fait, que dans la plupart des barques figurant sur les *rochers sculptés* de la Suède et de la Norvège, on voit debout un *individu ithyphallique*, portant un tison à la main et qui ne peut représenter que le soleil, en sa qualité de régénérateur de la nature, à la sortie de l'hiver. Or, cet individu, nous le retrouvons bien en Grèce, en Thrace de même que dans la Troade, mais transformé à ce point qu'il est difficile de reconnaître en lui le Soleil régénérateur[70], tandis qu'en Égypte, nous le voyons tel que nous l'avons connu dans

la Scythie, et dans des circonstances qui ne laissent aucun doute sur son émigration de ce pays. La statue du Soleil à Héliopolis représentait un jeune homme ithypallique. Dans la plupart des sarcophages de l'Ancien et du Moyen-Empire nous voyons l'Horus ou l'Ammon ithyphallique revenant dans sa barque de son expédition contre les esprits des ténèbres, et, la *croix* ou pour mieux dire, le *tau ansé* à la main, appliqué à donner la vie à la momie d'un des Pharaons favori des prêtres; ce qui indique que les idées religieuses de l'extrême Nord, de même que la manière de les représenter, se sont bien mieux conservées en Égypte que dans les îles de la mer Égée [71].

Il en est de même de la fête célébrée à l'occasion de l'arrivée et de la distribution du feu sacré.

Une inscription très ancienne de Siout nous apprend que dans la nuit du 17 Thoth, qui était le premier mois de l'année chez les Égyptiens, les prêtres allumaient, dans les sanctuaires et dans les chapelles funéraires, le feu dont les *Dieux* et les *Doubles* devaient se servir pendant les douze mois de l'année. Presque au même instant, le pays s'illuminait d'un bout à l'autre. Il n'y avait famille si pauvre qui ne plaçât, devant sa porte, une lampe neuve où brûlait une huile saturée de sel, et qui ne veillât jusqu'à l'aube en repas et en conversation [72]. Hérodote affirme de son côté que cette fête était célébrée, encore de son temps, dans la ville de Saïs sous le nom de Λυχνοκαΐα [73], et l'inscription qui décore le fronton de la plupart des tombes de l'Ancien-Empire témoigne que le défunt mérite une place particulière dans l'autre monde, pour avoir été un homme dévoué au grand Dieu, pour s'être toujours conformé aux prescriptions de la loi et pour avoir régulièrement fait ses offrandes à la fête annuelle de Thoth, *au premier jour de l'an, la fête de l'arrivée du bateau apportant, avec les chaleurs de l'été, le grand Dieu (ithyphallique) Khem* [74], ce qui prouve de la façon la plus évidente que la fête en question existait, dès la plus haute antiquité, dans le pays du Nil, et avait le même caractère que dans l'extrême Nord.

L'origine égéenne des urnes archaïques en question, et des cultes funéraires qui s'y rattachent, est encore attestée par trois traditions, recueillies par Hérodote et confirmées d'une manière frappante par les découvertes de ces dernières années. A en croire les Déliens, dit l'historien grec, le premier feu sacré qu'ils avaient reçu des Hyperboréens, leur fut apporté, caché dans un roseau de maïs, (πυρῶνὲν καλάμῃ) par deux vierges : Hyperochée et Laodicée. Or, ces deux vierges étant mortes à Délos, la jeunesse de cette île de l'un et de l'autre sexe inaugura dans son pays l'habitude de se couper, à l'époque du mariage, une partie de la chevelure et de la déposer comme souvenir sur le tombeau de ces Vierges qui se trouvait dans l'enceinte dédiée à Artémis. Il en a été de même de deux autres Vierges qui avaient apporté, du même pays, à *Ilithyie*, le tribut qu'on lui avait promis, en récompense de la prompte délivrance que cette Divinité avait accordée aux Hyperboréennes. Ces Vierges étant également mortes à Délos, les Déliens, afin de mieux honorer leur mémoire, avaient contracté l'habitude : les femmes, de se réunir à une certaine époque de l'année et chanter en compagnie un hymne spécial, appelé *Linus* ou *Olénus;* les hommes, de ramasser les cendres des victimes sacrifiées en leur honneur et de les répandre sur leur tombeau[75]. Or, ces trois habitudes paraissent être entrées dans les mœurs du pays du Nil, à la même époque que la poterie en question y fut importée, puisqu'on trouve dans la plupart des tombes archaïques, à côté des urnes *genre égéen*, des vases contenant des cheveux de différentes longueurs et couleurs, de même que des jarres spéciales, remplies de cendres et d'os d'animaux brûlés; et, puisque les Égyptiens avaient, de tous temps, l'habitude de chanter, à la mort des personnes regrettées, un hymne spécial, connu sous le nom de *Maneros*, et qui, d'après Hérodote, n'était qu'une reproduction du *Linos*[76].

Tout concourt donc à nous faire croire que l'Héliolâtrie de l'Égypte, de même que ses plus anciens cultes funéraires et les idées religieuses qui s'y rattachent, lui sont venus du

Nord, des îles de la mer Égée, et qu'ils n'avaient aucun rapport avec les cultes précédemment en usage dans le pays.

L'étude des œuvres littéraires et scientifiques, d'ailleurs excessivement rares à l'époque qui nous occupe, nous amène aux mêmes conclusions. Nous trouvons là aussi un mélange de produits intellectuels de différentes provenances, et dont les plus importants ne venaient pas de la Haute-Égypte.

Personne ne peut certes nier l'origine égyptienne de l'écriture hiéroglyphique, le point de départ de la vie littéraire qui s'est développée sur les bords du Nil[77]. Mais il est aussi avéré que cette création est restée plusieurs dizaines de siècles, sans pouvoir exercer son influence bienfaisante. A vrai dire, elle n'a commencé à porter ses fruits qu'à partir du moment où un roi de la IIIe dynastie a eu l'heureuse idée de la perfectionner et de la rendre susceptible d'exprimer la langue parlée alors dans le pays. Aussi, le premier texte écrit en caractères perfectionnés que nous connaissions, c'est la courte inscription du roi Djézer sur les rochers de Wadi-el-Maghara, à Sinaï. Au contraire, dans les tombes archaïques d'Abydos et de Nagadeh, tombes qui contiennent les restes des rois des deux premières dynasties, on n'a rien trouvé qui puisse être comparé à l'écriture inaugurée sous le règne de Djézer, et, ainsi que nous avons essayé de le démontrer plus haut, tous les signes figurant sur les stèles tirées de ces tombeaux, lesquels ont une certaine ressemblance avec les caractères hiéroglyphiques des temps postérieurs, ne sont que des symboles religieux, dont quelques-uns ont servi plus tard à compléter l'alphabet hiéroglyphique couchite[78].

Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que cette perfection de l'écriture égyptienne coïncide avec la substitution des *cunéiformes* à l'écriture idéographique, en Babylonie; de l'écriture linéaire aux idéogrammes Égéens,

faits qui prouvent qu'à un certain moment, les trois pays se sont trouvés soumis à une impulsion commune; et cette impulsion ne venait pas de la Thébaïde. Au dire de M. Oppert, et son opinion est aujourd'hui partagée par tous les Assyriologues[79], l'écriture cunéiforme est l'œuvre des Sumériens, ou, pour mieux dire, des Scytho-Ibériens établis sur les bords de l'Euphrate; or, ce peuple du Nord n'est pas allé seulement en Mésopotamie. Ainsi que nous l'établirons tout à l'heure : en quittant la Scythie du Pont, il s'est avancé, d'un côté, jusqu'à l'océan Indien, de l'autre, par la Thrace et les îles de la mer Égée, jusqu'en Égypte. Il est donc plus que probable que ce fut ce même peuple qui fût l'auteur des modifications apportées dans les écritures idéographiques Égéenne et Égyptienne. Mais tandis que dans les deux premiers pays, les îles Égéennes et la Mésopotamie, la forme linéaire a prévalu; en Égypte, où les hiéroglyphes étaient depuis des siècles gravés, sinon sur la pierre, du moins dans la pensée, les réformateurs ont dû se borner à compléter la Phonologie, en ajoutant aux idéogrammes existants un certain nombre de leurs symboles religieux, auxquels ils ont donné une valeur syllabique[80].

Quoi qu'il en soit, le premier ouvrage écrit en Égypte est bien attribué au deuxième Roi de la IIIe dynastie, c'est-à-dire à ce même Djézer qui a perfectionné les hiéroglyphes[81], et tous les Égyptologues s'accordent à reconnaître que les premiers chants religieux de l'ancienne Égypte ont été copiés sur les Hymnes du Soleil, en usage à Héliopolis. Il est même très probable que la plupart des œuvres littéraires que la tradition attribue aux Tourditaines de l'Ibérie occidentale[82] étaient également de même source.

On peut en dire autant du fameux *Livre des Morts*, l'ouvrage sacré de l'Égypte classique. Ses plus anciens chapitres, ceux que l'on fait remonter jusqu'aux temps préhistoriques, traitent d'une doctrine dont les Couchites n'avaient aucune notion avant l'arrivée des Kemites dans leurs pays : celle de la vie future. Panthéiste effréné, ce

peuple croyait que l'homme, en mourant, devenait un de ces Esprits qui, selon lui, remplissaient l'espace, et que son cadavre était le plus précieux des fétiches, pour les siens. Aussi avait-il en honneur, à l'instar des Chinois de nos jours, le culte des ancêtres, le plus ancien culte du pays du Nil. La croyance à une vie future, telle qu'elle est donnée dans le plus ancien chapitre du *Livre des Morts*, est une conception de peuples Finno-Tatares, que les Kemites, et plus particulièrement les Kemites Égéens, ont importée dans la vallée du Nil, et qui n'a pris racine que plusieurs siècles plus tard[83].

Le sol de l'Égypte devait enfanter des Géomètres. La facilité avec laquelle le Nil efface, à chaque inondation, les limites des propriétés et transforme l'aspect des différentes contrées, imposait à l'État aussi bien qu'aux particuliers l'obligation de bien connaître l'étendue du terrain possédé. Aussi n'est-il point étonnant que l'antiquité entière ait attribué l'invention de la Géométrie aux Égyptiens. Mais n'est-il pas encore très curieux, qu'en Égypte, on ait cru devoir reconnaître pour son inventeur Thoth dont l'origine étrangère n'était pas ignorée, et non *Nou* ou *Sibou*, les Esprits dont le Nil et la terre étaient l'incarnation?

Les médecins de l'Égypte jouissaient encore, dans l'antiquité, de la plus grande réputation. Toutes les cours de l'ancien monde, sans en excepter celle de Jupiter, tenaient à être servies par eux, et les deux Esculapes, que l'Église a cru devoir comprendre dans son Martyrologe, étaient également Égyptiens, et de la plus basse époque. Mais, nonobstant cette réputation, ces médecins ne paraissent pas avoir brillé ni par leur savoir-faire, ni par leur science. Darius n'a pas eu à se louer des siens, et ceux que Galien a connus, lors de son voyage en Égypte, ne leur étaient pas supérieurs. D'ailleurs, l'obligation de ne pas sortir des règles fixées par l'État, suffisait à paralyser tout progrès dans la science. Aussi les quelques papyrus médicaux d'alors ne sont

que des reproductions d'anciennes formules ou des compositions de la Basse Epoque, auxquelles leurs auteurs ont donné les noms de rois réputés comme ayant eu des capacités médicales extraordinaires[84].

Pour rencontrer en Égypte des médecins dignes de ce nom, il faut descendre jusqu'à la domination persane et même jusqu'à l'époque grecque; mais alors les écoles de Crotone et de Cnide avaient déjà fait leurs preuves.

Or, si les faits et considérations que nous venons d'exposer ont la valeur que nous croyons devoir leur attribuer, il faut bien admettre que, vers la fin de la IIe dynastie, environ 4000 ans avant notre ère, et peut-être encore antérieurement, la Basse-Égypte et une grande partie de la vallée du Nil ont été conquises par un peuple héliolâtre, venu du Nord, en dernier lieu des îles de la mer Égée, et que ce fut ce peuple qui fonda, aux dépens des rois Thinites, la dynastie Memphite, et qui importa, toute faite, la civilisation qu'on a l'habitude d'attribuer aux Égyptiens. D'ailleurs, c'est bien ce qu'on pensait dans le pays, puisque le grand prêtre de Saïs, auquel Solon a cru devoir s'adresser pour connaître les origines de sa patrie, a pu lui dire : « Autrefois, cher Solon, avant cette grande « destruction par les eaux (le cataclysme d'Ogygès), cette « même ville d'Athènes, que nous voyons aujourd'hui « exceller dans l'art de la guerre, l'emportait *en toutes « choses* par la sagesse de ses lois. *C'est à elle que l'on doit* « toutes les belles actions et toutes les institutions libé- « rales dont on a parlé sous le soleil[85]. » Le seul point sur lequel le prêtre égyptien se trompait, c'est qu'il attribuait la civilisation de son pays, non aux peuples qui, à cette époque, habitaient la Grèce, mais aux occupants de la dernière heure, *les Ioniens*, qui n'y apparurent que plusieurs siècles après. Ainsi que nous l'exposerons plus tard, la péninsule grecque et les îles de la mer Égée étaient alors habitées par deux grands peuples, aux-

quels le pays devait tout son développement, mais qui n'avaient aucune parenté ethnique avec les Ioniens. C'étaient les *Moscho-Ibériens* qui, sous les noms de Μόσχοινοι, de Πάνιοι, de Γραῖοι, de Κρῆτες, etc., occupaient de temps immémorial le pays[86], et les *Scytho-Mysiens*, les *Scythes* des auteurs classiques, venus plus tard en conquérants de la Scythie du Pont[87].

Les anciens n'ignoraient pas le rôle considérable que ce dernier peuple avait joué dans le monde, avant la fondation des grands empires historiques de l'Égypte et de la Chaldée. Tout un chapitre de Justin, résumant Trogue-Pompée, nous édifie à ce sujet. Les Scythes, y est-il dit, avaient toujours été considérés comme le plus ancien des peuples, plus ancien même que les Égyptiens ; dès l'origine, ils avaient jeté le plus grand éclat dans le monde ; ils avaient trois fois ambitionné l'empire de l'Asie, et avant Ninus, père de Sémiramis et premier roi d'Assyrie, l'Asie leur avait payé tribut pendant quinze cents ans[88].

Hérodote parle également en termes très élogieux des Scythes[89]. Il nous les donne comme le plus civilisé et le plus puissant des peuples qui, de son temps, habitaient au nord de la mer Noire et relève plusieurs de ses institutions; mais c'est Diodore qui nous a conservé les plus intéressants souvenirs historiques sur ce peuple, sur son développement extraordinaire et sur l'extension de son empire dans les trois continents de l'ancien monde.

Au dire de cet auteur, à l'origine, les Scythes occupaient une partie très limitée des plaines de l'Araxe. Mais ayant été assez heureux pour avoir des rois de grande valeur, ils ne tardèrent pas à conquérir tout le pays montagneux du Caucase, toutes les plaines qui s'étendent au nord du lac Méotide jusqu'à Tanaïs. Ensuite, ayant augmenté en nombre, ils se divisèrent en deux parties qui s'appelèrent des noms de leurs princes, les uns **Πάλοι**, les autres **Νάπαι**; et, sous la conduite de ces princes, ils eurent vite étendu les limites de leur empire, d'un côté, par la Méso-

potamie jusqu'à l'océan Indien; de l'autre, par la Thrace, la Grèce et l'Asie Mineure, jusqu'à l'Égypte.

« Μετὰ δέ τινας χρόνους, τοὺς ἀπογόνους τούτων τῶν βασιλέων ἀνδρείᾳ καὶ στρατηγίᾳ διενεγκόντας πολλὴν μὲν πέραν τοῦ Τανάϊδος ποταμοῦ χώραν καταστρέψασθαι μέχρι τῆς Θρᾴκης, ἐπὶ δὲ θάτερα μέρη στρατεύσαντας διατεῖναι τῇ δυνάμει μέχρι τοῦ κατ' Αἴγυπτον Νείλου. Πολλὰ δὲ καὶ μεγάλα τῶν ἀνὰ μέσον τούτων ἐθνῶν καταδουλωσαμένους, προβιβάσαι τὴν ἡγεμονίαν τῶν Σκυθῶν, τῇ μὲν, ἐπὶ τὸν πρὸς ἀνατολὰς Ὠκεανόν, τῇ δ', ἐπὶ τὴν Κασπίαν θάλατταν καὶ Μαιῶτιν λίμνην[90] · »

Lorsque nous parlerons des origines grecques, nous reviendrons nécessairement sur ce sujet. Nous étudierons alors en détail les différentes évolutions de cette invasion du Nord, et nous relèverons les survivances qu'elle a laissées dans le pays. Qu'il nous suffise, pour le moment, de relater qu'après la Thrace ce fut la Thessalie qui en a été le principal centre, le foyer d'où la civilisation s'est propagée dans la péninsule. C'est en Thessalie que nous rencontrons, en effet, les plus anciens sanctuaires du Dieu de la lumière. C'est là que siégeaient les oracles les plus estimés de l'ancien monde ; c'est de cette contrée que partirent les premiers émigrants européens pour aller peupler ou civiliser les îles et le littoral de l'Asie occidentale[91]. Et si la tradition recueillie par Hérodote est exacte, ce fut de la Thessalie, du pays de Phtah (Φθία), qu'est venu en Égypte, Archandre, le beau-fils de Danaüs et le fondateur de la ville qui, jusqu'au temps de l'historien, portait encore son ancien nom, Ἄρχανδρος[92].

Or, si l'on prend en considération qu'Archandre était un conquérant comme *Soser-cherès ;* que le nom de ce dernier prince exprimait en égyptien tout à fait la même chose qu'Ἄρχανδρος en grec; que cette synonymie ne se limitait pas à ces princes, mais qu'elle se continuait chez la plupart des membres respectifs de leur famille; si l'on songe que le fondateur du royaume de Tyr s'appelait comme un ancien roi d'Argos, Ἀγήνωρ, tandis que ses proches

voisins, les Moscho-Ibériens de la Syrie, lui donnaient le nom de 'Αχνᾶς, ou Χνᾶς, ou Χνᾶος, le même que les Moscho-Ibériens du Caucase donnaient à leurs voisins les Scytho-Mysiens du Pont, et que, d'après la tradition, ce prince était frère du roi d'Égypte et fils de celui de la Thessalie, ou de la Béotie, (Kadmos), on peut bien, croyons-nous, considérer l'Archandre et l'Architèle de Pausanias comme les deux princes myso-scythes de Diodore, qui, partis de Thessalie, firent bientôt la conquête du Péloponèse, et, après avoir fondé les royaumes de Lacédémone et d'Argos, arrivèrent par leurs exploits à s'installer en maîtres, l'un en Phénicie, l'autre sur les bords du Nil[94].

Il est facile alors de comprendre ce qui, pour Hérodote, était une énigme : comment le culte de Phaéthon et l'hymne, qu'on lui chantait sur les bords de l'Éridan, ont pu passer de l'extrême Nord en Orient, en Grèce, en Asie Mineure, en Phénicie et en Égypte; et comment les Égyptiens, qui n'aimaient pas à imiter les autres peuples, ont pu contracter tant de coutumes qui étaient celles des anciens Lacédémoniens, des Pythagoréens et des Orphiques[95].

Mais la preuve la plus décisive de l'origine scytho-mysienne des rois de la IIIe dynastie nous est fournie par les monuments.

A en juger par les statues, les bas-reliefs et les fresques des chambres funéraires de l'époque, la Basse-Égypte et une partie de la vallée du Nil étaient occupées, alors, par deux races d'hommes essentiellement différents des Couchito-Kemites, qui habitaient la Haute-Égypte.

Les individus appartenant à la *race dominante* étaient de grands et beaux hommes, à tête longue, *dolichocéphales*, aux épaules larges, aux extrémités bien musclées. Ils avaient le visage allongé, les yeux grands, en amande, le nez aquilin, et une chevelure épaisse, blond foncé, tombait coquettement sur leurs épaules. Pour tout vêtement,

ils portaient une jupe, descendant jusqu'aux genoux, une peau d'animal sur le corps, et, en fait d'armes, une massue à la main, un couteau en bronze à la ceinture et le carquois traditionnel à l'épaule.

Les hommes de la *race dominée* présentaient, au contraire, le type moscho-ibérien plus ou moins croisé avec le type finnois ou ligure. Taille moyenne, tête arrondie, visage large, yeux gros saillants, traits du visage grossiers. Mais lorsqu'on compare entre elles les nombreuses statues que nous possédons, appartenant à cette race, on s'aperçoit vite que les deux types primitifs, le moscho-ibérien et le finnois, y existaient encore [96].

Or, ces trois types d'hommes, si différents l'un de l'autre, nous les trouvons constituant la plus ancienne population de la Scythie du Pont. A partir de la Thrace jusqu'à la Krimée, on rencontrait au temps d'Homère les Mysiens ou les Myso-Thyras, peuple appartenant à la race moscho-ibérienne. Ensuite venaient les Scythes, peuple finno-tartare, et, au delà du fleuve Gherra, vivaient les *Scythes royaux*, qui, à en juger par leurs squelettes retirés des plus anciens kourganes de la Russie méridionale, étaient tout à fait du type des rois et des hauts fonctionnaires de la IIIe dynastie égyptienne. — M. Bogdanof, qui a passé sa vie à fouiller leurs kourganes, est très explicite à ce sujet. « A l'époque des kourganes, dit-il, se montrent deux « types craniens dans la Russie méridionale : le premier, « robuste dolichocéphale, à la tête large et longue, au « visage allongé, aux cheveux blonds foncés ; le second, plus « petit, est brachycéphale, a le visage plus court et les « cheveux châtains [97]. » Et pour compléter le tableau, nous citerons Clément d'Alexandrie qui, parlant des Celtes, nous informe que ce peuple portait, à l'*instar des Scythes*, une superbe chevelure blonde ; nous citerons Priscus, qui, rendant compte de son ambassade chez les Ostgotes, observe que les *Scythes royaux* étaient vêtus de peaux d'animaux sauvages ; et en dernier lieu, la *glosse* d'Hésychius, d'après laquelle la pelisse dont ce peuple faisait le

plus usage, était celle d'un animal semblable à notre cerf : trois faits qu'il est facile de constater sur les bas-reliefs reproduisant les portraits du roi Hossi et du grand prêtre Shiri dans le musée de Gizeh[98].

Tout porte donc à nous faire croire que le peuple Égéen qui, 4000 ans avant notre ère, est allé fonder la IIIe dynastie sur les bords du Nil et y implanter la civilisation qui a illustré l'Ancien-Empire, venait, en dernier lieu, de la Scythie du Pont et était formé de trois différents peuples : les Moscho-Ibériens, les Scythes et un troisième, dont nous ne connaissons pas encore le nom[99], mais qui n'avait aucun lien de parenté avec les Ioniens, ainsi que nous tâcherons de l'établir dans le chapitre suivant.

NOTES

1. Nous avons appelé *Thébaine*, la civilisation développée sous les rois des deux dynasties Thinites, tout d'abord, parce que, en grande partie, cette civilisation était l'œuvre des Couchites; ensuite, parce que la ville de Thinis n'a pas tardé à céder sa place de capitale à Thèbes; et, en dernier lieu, parce que les Kemites ont contracté si vite les mœurs et les coutumes de leurs sujets, que tout ce qu'ils ont produit par la suite a conservé le cachet Couchite.

2. Voir ci-dessus, page 4.

3. Voir ci-dessus, page 41, note 15.

4. Les silex de la deuxième et de la troisième catégorie, les *silex néolithiques de l'Égypte :* haches, couteaux et vases en pierre de différentes grandeurs et formes, se laissent grouper également en deux catégories : en silex taillés à grands éclats et vases ressemblant à la poterie grossière des Couchites, et en ceux qui se distinguent par le fini du travail, par la variété et l'élégance des formes et par le poli de la surface. On trouve ces deux genres de l'industrie lapidaire dans les tombes archaïques, les uns à côté de la poterie grossière Couchite, les autres avec des vases en terre rouge, à surface polie et parfois avec des objets de bronze. Or, comme le type céramique a précédé le type lapidaire, on est autorisé à admettre que les silex et les vases du premier groupe datent de l'époque Couchite, tandis que ceux du dernier groupe ont été modelés sur la poterie fine, inaugurée par les Moscho-Ibériens dans la vallée du Nil. Voir de Morgan (*nouvelles Recherches sur les origines de l'Égypte*, p. 182).

5. Voir Flind.-Petrie (*Ballas and Nagadeh*) et Maspero dans la *Revue critique*, 1897, p. 112.

6. Voir Maspero (*Hist. d. peupl. d'Orient*, t. I, p. 600). Tout porte à croire que le beau bas-relief représentant le roi Naramsin, que le Père Scheil a apporté de la Chaldée, est l'œuvre d'un artiste de l'Arabie Pétrée. C'est presque le même travail que les bas-reliefs du sarcophage en bois du roi Hossi et de la stèle du prêtre Schiri. Voir Maspero (*Recueil de Travaux*, t. XV, p. 62-64).

7. Sur le pays de Punt et ses productions, voir Krall (*Das Land Punt*) dans les « *Sitzungsberichte* » *de l'Acad. des Sciences de Vienne*, t. XXXI, p. 1-82, et Maspero (*Revue historique*, 1879).

8. Voir Papyri græci Musei Lugduni-Batavi papyrus U. columna 4.

9. Voir de Morgan (*nouvelles Recherches sur les origines de l'Égypte*, p. 174).

10. L'*Obsidienne* est une pierre volcanique d'une couleur noirâtre tirant sur le vert. Elle est très compacte et sans bulles, ce qui la rend susceptible d'un poli parfait. Les anciens en faisaient des couteaux, des rasoirs, des haches et des miroirs. Inconnue en Afrique, cette pierre se trouve en Arménie et dans la Chaldée de même que dans les îles de la mer Égée, plus particulièrement à Milo, et tout porte à croire que c'est de ce dernier pays que les anciens Égyptiens se la procuraient.

11. Les vases en *terre rouge*, dont on connaît la provenance, sont tous de la troisième dynastie. Un peu plus tard nous les perdons de vue; ce qui indique que le peuple qui les fabriquait avait disparu ou changé d'État. Au lieu de ces vases, nous en rencontrons alors d'autres de formes analogues couverts de dessins géométriques peints en blanc; mais vases et peintures sont si grossièrement faits qu'on est amené à les considérer comme des imitations de la poterie disparue.

12. Parmi ces vases, sur lesquels on peut suivre le passage du style symbolique au style géométrique, on trouve parfois des pièces portant des décorations linéaires tout à fait semblables à celles qui figurent sur la poterie européenne de l'âge néolithique, de même que sur les vases archaïques de la Troade et des îles de la mer Égée. Voir de Morgan (*l. c.*, p. 160).

13. Cette curieuse peinture, dit M. de Morgan (*l. c.*, p. 161), ne renferme pas un seul signe hiéroglyphique, pas un seul détail qui puisse nous faire songer aux arts égyptiens. Elle est entièrement originale et semble avoir été exécutée *par des hommes qui n'avaient rien de commun avec ceux qui, plus tard, leur succédèrent dans la vallée du Nil.*

14. Voir ci-dessus, page 27 et suiv.

15. Ces objets métalliques sont des petits couteaux rappelant par leurs formes certaines lames de silex, des poinçons dont une extrémité est aiguë, l'autre garnie d'une tête formée par l'enroulement de la tige, tout comme nous avons encore coutume de le faire pour nos épingles; et la petitesse de ces objets dénote de la part de ceux qui les fabriquaient ou en faisaient usage, une grande économie de la matière. Voir de Morgan (*l. c.*, p. 200).

16. Voir de Morgan (L. c., p. 225-230).

17. Voir de Morgan (*nouvelles Recherches sur les orig. égyptiennes*, p. 195, fig. n° 723 et p. 197, fig. n° 744).

18. Le musée de Gizeh possède plusieurs lames triangulaires en bronze, mais elles ont été achetées aux Fellahs et on n'a aucune indication de leur provenance. Il faut cependant observer que la plupart de ces lames ressemblent à celle que M. de Morgan a trouvée

en 1896, dans une tombe archaïque, en compagnie de silex, et cela à un tel point, que l'on peut aussi faire remonter les premières à un âge reculé. Quoi qu'il en soit, ce genre de lame dénote, par sa nervure du milieu, des connaissances métallurgiques déjà très étendues. Elle est percée d'un trou unique qui permettait jadis de la fixer à la hampe ou à la poignée, et rappelle beaucoup les types les plus archaïques de l'âge de bronze en Europe. Un pareil poignard a été trouvé dernièrement par M. Tchountas, à Vaphio, près de Sparte ('Εφημερὶς 'Αρχαιολογικὴ, an. 1889, pl. 7-10, et *Anthropologie*, t. I, p. 552). C'est une lame triangulaire en bronze portant encore les trois clous en or, qui servaient à ajuster la poignée.

19. Voir ci-dessus, page 13.

20. Voir Müller (*Fragm. Hist. gr.*, t. II, p. 544).

21. Voir Maspero (*Architecture égyptienne*, p. 63). Perrot-Chipiez (*Hist. de l'art dans l'antiq.*, t. V, p.).

22. Voir Amelineau (*Nouvelles fouilles d'Abydos*), de Morgan (*Le tombeau royal de Nagadeh*) dans ses *Nouvelles recherches*, p. 147. Gustave Jéquier (*Monuments contemporains du tombeau royal de Nagadeh*) dans l'ouvrage précité de M. de Morgan, p. 225 et suiv.

23. Pour la description de ce monument, voir Maspero (*Architecture égyptienne*, p. 64). Consultez aussi Perrot-Chipiez (*Hist. de l'art dans l'antiq.*, t. I, p.). Rien n'indique cependant que cet édifice représente un temple. Il a plutôt la forme et la disposition d'une tombe souterraine. C'est aussi l'opinion de MM. Perrot-Chipiez et de plusieurs autres.

24. Le temple construit par Amenophis III, à Éléphantine, existait encore à la fin du siècle dernier. Les membres de la Commission française ont pu le dessiner à leur aise et, grâce à leur description, nous connaissons aujourd'hui, et ses proportions, et son aspect. (Voir *Description de l'Égypte. Antiquités*, t. I, pl. 34-38). Mais en 1822, le gouverneur turc d'Assouan, qui aimait à bâtir, l'a fait détruire et s'est servi du matériel pour la construction d'une caserne. Voir Perrot-Chipiez (*Hist. de l'art*, t. I, p. 702). Ce temple d'Éléphantine rappelle assez exactement le temple *périptère* des Grecs.

25. Cette belle statue, découverte par Mariette à Saqqarah, représente un individu d'un certain âge. Il est debout; les bras collés au corps, la canne à la main, il avance dans l'attitude d'un surveillant de travaux. Rien n'est plus frappant que cette image, en quelque sorte *vivante*, d'un individu mort il y a six mille ans. La tête surtout est saisissante de vérité; de son côté, le corps tout entier a été traité avec un sentiment parfait de la nature. Son extrême ressemblance avec le Scheikh-el-Beled (le maire du village) de Saqqarah lui a valu le nom sous lequel cette statue est connue dans la science. Voir Mariette (*Notice des principaux monuments*, p. 154).

Maspero (*Architecture égyptienne*, p. 205, de même que son *Histoire des peuples d'Orient*, t. I, p. 408).

26. Ces deux statues représentent un couple princier qui vivait sous le roi Snefrou, dernier roi de la IIIe dynastie. Elles sont donc antérieures à la construction des grandes Pyramides de Gizeh. A aucune époque, dit Mariette, l'Égypte n'a produit de portraits plus parlants, et quoiqu'elle n'atteigne pas tout à fait la largeur du style qui caractérise la statue en bois de Scheikh-el-Beled, la statue de Noferit peut, sans trop de désavantage, être placée à côté de cet admirable spécimen de l'art sous les trois premières dynasties (*Notice des principaux monuments*, p. 313).

27. Les quatre panneaux de bois qui couvraient le fond des quatre fausses portes dans le tombeau d'Hossi, sont couverts de bas-reliefs et d'inscriptions d'une extrême finesse. Le profil accentué du personnage désigné, la disposition inusitée des ustensiles qu'il tient en mains, les parures rares de ses hiéroglyphes frappent l'attention. On n'a pas trouvé dans le tombeau d'Hossi de preuves qui permettent d'en préciser l'époque. Les panneaux que nous avons devant nous ne peuvent cependant pas être postérieurs au règne de Chéops, ils lui sont plutôt antérieurs. Voir Mariette (*Notice des principaux monuments*, p. 314-315).

28. L'artiste égyptien, dit M. Maspero (*Histoire des peuples d'Orient*, t. I, p. 405), ne songeait pas à réaliser l'idéal de la beauté masculine ou féminine ; ses statues étaient l'enveloppe qu'on fabriquait pour perpétuer l'existence du modèle. On voulait que le *double* pût s'adapter uniquement à son image, et il fallait pour cela que l'homme de pierre imitât, au moins sommairement, les proportions ou les singularités de l'homme de chair, auquel on le dédiait.

29. Nous verrons plus loin, lorsque nous parlerons de l'époque Saïte, que l'art connu sous ce même nom a été importé, comme celui de l'Ancien-Empire, tout fait de l'étranger.

30. Sur les tombes primitives de la Chaldée et sur leur ressemblance avec les tombes archaïques de la vallée du Nil, voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 685). La plupart des cadavres tirés des tombes archaïques portent les traces de la solution saline à laquelle ils paraissent avoir été soumis avant l'ensevelissement.

31. Sous le nom de *dolmen*, on entend une chambre funéraire de l'époque néolithique dont les murs se composent de grosses pierres placées de champ, qui occupent toute la hauteur, depuis la base jusqu'au faîte. A l'intérieur, les pierres sont planes, mais au dehors, elles présentent une surface rugueuse. Le sol est généralement formé de sable ou de gravier, le toit est habituellement un énorme bloc de pierre. La chambre a quatre ou cinq côtés, ou bien elle affecte une forme circulaire.

Les *allées couvertes*, vulgairement appelées *salles des géants*, sont construites comme les dolmens, mais elles sont plus grandes et se distinguent par un long passage, souvent couvert, qui s'ouvre vers l'Est ou vers le Sud. Ces tombes sont entourées d'un tumulus surbaissé, sur le sommet duquel on apercevait, à l'origine, les pierres de toiture de la chambre funéraire et du passage. On rencontre ce genre de tombes sur les côtes d'Europe, depuis l'Allemagne du Nord jusqu'en France et en Portugal, ainsi que dans l'Afrique du Nord, la Palestine, la Crimée et le Caucase. Voir Oscar Montelius (*Les temps préhistoriques en Suède*, trad. franç., p. 33).

32. Voir Amelineau (*Nouvelles fouilles d'Abydos*). Wiedemann (*Dans la nécropole de Nagadeh*, dans les *Nouvelles recherches sur les Origines égyptiennes*, p. 220, de M. de Morgan).

33. On appelle en arabe *Mastabas* la banquette ou l'estrade construite en pierre, qu'on voit dans les rues des villes d'Égypte, en avant de chaque boutique, et sur laquelle marchands et acheteurs, assis, traitent à leur aise leurs affaires. Or, il existe dans la nécropole de Saqqarah un monument qui a, dans ses proportions gigantesques, la forme d'un Mastabas, et que les habitants du voisinage nomment *Mastabas-el-Pharaouni*, le siège des Pharaons, croyant qu'autrefois un Pharaon s'y asseyait pour rendre la justice. Aussi, les tombes memphitiques de l'Ancien-Empire qui couvrent, en si grand nombre, le plateau de Saqqarah, étant toutes construites, dans des proportions plus ou moins réduites, sous le type du Mastabas-el-Pharaouni, ont-elles pris le nom de *Mastabas*. Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 248).

34. Sur la construction intérieure des Mastabas, voir Mariette (*Les tombes de l'Ancien-Empire*), et Maspero (*Architecture égyptienne*, p. 109).

35. Les tombes royales, dit M. Maspero (*Architecture égyptienne*, p. 125), ont la forme d'une pyramide à base rectangulaire et sont l'équivalent, en pierre ou en brique, des tumulus en terre meuble qu'on amoncelait sur le corps des chefs de guerre, aux époques antéhistoriques.

36. C'est à M. Körte, ingénieur en chef de la Société des chemins de fer d'Anatolie, que revient le mérite d'avoir établi que les tumulus de la Phrygie, de l'Asie Mineure et de l'est de l'Europe ont été élevés par des Phrygiens. Ayant eu occasion d'en ouvrir un grand nombre, il a pu retirer de tous des fragments d'une poterie tout à fait semblable, à celle que Schliemann a retirée de l'avant-dernière ville de Hissarlik, jusqu'aux vases *au bec d'oiseau*, jusqu'au fameux Δέπας ἀμφικύπελλον, le verre immortalisé par le chantre d'Achille. Voir Körte (*Verhandlungen der Anthropologischen Berliner, Gesellechaft, 7 décembre* 1895). Hoerms (*Ungeschiehte des Menschen*, p. 484) a pu ramasser, dans un tumulus de la Bosnie, des fragments de poterie, portant des décorations rappelant celles de la poterie de l'ancienne Troade.

Maspero (*Architecture égyptienne*, p. 205, de même que son *Histoire des peuples d'Orient*, t. I, p. 408).

26. Ces deux statues représentent un couple princier qui vivait sous le roi Snefrou, dernier roi de la IIIe dynastie. Elles sont donc antérieures à la construction des grandes Pyramides de Gizeh. A aucune époque, dit Mariette, l'Égypte n'a produit de portraits plus parlants, et quoiqu'elle n'atteigne pas tout à fait la largeur du style qui caractérise la statue en bois de Scheikh-el-Beled, la statue de Noferit peut, sans trop de désavantage, être placée à côté de cet admirable spécimen de l'art sous les trois premières dynasties (*Notice des principaux monuments*, p. 313).

27. Les quatre panneaux de bois qui couvraient le fond des quatre fausses portes dans le tombeau d'Hossi, sont couverts de bas-reliefs et d'inscriptions d'une extrême finesse. Le profil accentué du personnage désigné, la disposition inusitée des ustensiles qu'il tient en mains, les parures rares de ses hiéroglyphes frappent l'attention. On n'a pas trouvé dans le tombeau d'Hossi de preuves qui permettent d'en préciser l'époque. Les panneaux que nous avons devant nous ne peuvent cependant pas être postérieurs au règne de Chéops, ils lui sont plutôt antérieurs. Voir Mariette (*Notice des principaux monuments*, p. 314-315).

28. L'artiste égyptien, dit M. Maspero (*Histoire des peuples d'Orient*, t. I, p. 405), ne songeait pas à réaliser l'idéal de la beauté masculine ou féminine ; ses statues étaient l'enveloppe qu'on fabriquait pour perpétuer l'existence du modèle. On voulait que le *double* pût s'adapter uniquement à son image, et il fallait pour cela que l'homme de pierre imitât, au moins sommairement, les proportions ou les singularités de l'homme de chair, auquel on le dédiait.

29. Nous verrons plus loin, lorsque nous parlerons de l'époque Saïte, que l'art connu sous ce même nom a été importé, comme celui de l'Ancien-Empire, tout fait de l'étranger.

30. Sur les tombes primitives de la Chaldée et sur leur ressemblance avec les tombes archaïques de la vallée du Nil, voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 685). La plupart des cadavres tirés des tombes archaïques portent les traces de la solution saline à laquelle ils paraissent avoir été soumis avant l'ensevelissement.

31. Sous le nom de *dolmen*, on entend une chambre funéraire de l'époque néolithique dont les murs se composent de grosses pierres placées de champ, qui occupent toute la hauteur, depuis la base jusqu'au faîte. A l'intérieur, les pierres sont planes, mais au dehors, elles présentent une surface rugueuse. Le sol est généralement formé de sable ou de gravier, le toit est habituellement un énorme bloc de pierre. La chambre a quatre ou cinq côtés, ou bien elle affecte une forme circulaire.

Les *allées couvertes*, vulgairement appelées *salles des géants*, sont construites comme les dolmens, mais elles sont plus grandes et se distinguent par un long passage, souvent couvert, qui s'ouvre vers l'Est ou vers le Sud. Ces tombes sont entourées d'un tumulus surbaissé, sur le sommet duquel on apercevait, à l'origine, les pierres de toiture de la chambre funéraire et du passage. On rencontre ce genre de tombes sur les côtes d'Europe, depuis l'Allemagne du Nord jusqu'en France et en Portugal, ainsi que dans l'Afrique du Nord, la Palestine, la Crimée et le Caucase. Voir Oscar Montelius (*Les temps préhistoriques en Suède*, trad. franç., p. 33).

32. Voir Amelineau (*Nouvelles fouilles d'Abydos*). Wiedemann (*Dans la nécropole de Nagadeh*, dans les *Nouvelles recherches sur les Origines égyptiennes*, p. 220, de M. de Morgan).

33. On appelle en arabe *Mastabas* la banquette ou l'estrade construite en pierre, qu'on voit dans les rues des villes d'Égypte, en avant de chaque boutique, et sur laquelle marchands et acheteurs, assis, traitent à leur aise leurs affaires. Or, il existe dans la nécropole de Saqqarah un monument qui a, dans ses proportions gigantesques, la forme d'un Mastabas, et que les habitants du voisinage nomment *Mastabas-el-Pharaouni*, le siège des Pharaons, croyant qu'autrefois un Pharaon s'y asseyait pour rendre la justice. Aussi, les tombes memphitiques de l'Ancien-Empire qui couvrent, en si grand nombre, le plateau de Saqqarah, étant toutes construites, dans des proportions plus ou moins réduites, sous le type du Mastabas-el-Pharaouni, ont-elles pris le nom de *Mastabas*. Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 248).

34. Sur la construction intérieure des Mastabas, voir Mariette (*Les tombes de l'Ancien-Empire*), et Maspero (*Architecture égyptienne*, p. 109).

35. Les tombes royales, dit M. Maspero (*Architecture égyptienne*, p. 125), ont la forme d'une pyramide à base rectangulaire et sont l'équivalent, en pierre ou en brique, des tumulus en terre meuble qu'on amoncelait sur le corps des chefs de guerre, aux époques antéhistoriques.

36. C'est à M. Körte, ingénieur en chef de la Société des chemins de fer d'Anatolie, que revient le mérite d'avoir établi que les tumulus de la Phrygie, de l'Asie Mineure et de l'est de l'Europe ont été élevés par des Phrygiens. Ayant eu occasion d'en ouvrir un grand nombre, il a pu retirer de tous des fragments d'une poterie tout à fait semblable, à celle que Schliemann a retirée de l'avant-dernière ville de Hissarlik, jusqu'aux vases *au bec d'oiseau*, jusqu'au fameux Δέπας ἀμφικύπελλον, le verre immortalisé par le chantre d'Achille. Voir Körte (*Verhandlungen der Anthropologischen Berliner, Gesellechaft*, 7 *décembre* 1895). Hoerms (*Ungeschiehte des Menschen*, p. 484) a pu ramasser, dans un tumulus de la Bosnie, des fragments de poterie, portant des décorations rappelant celles de la poterie de l'ancienne Troade.

37. Ἰοῦσι δὲ ἐκ Μεγάρων ἐς Κόρινθον ἄλλοι τέ εἰσι τάφοι.... καὶ Καρὸς τοῦ Φορωνέως **μνῆμά ἐστι**, τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς **χῶμα γῆς**, ὕστερον δὲ τοῦ θεοῦ χρήσαντος ἐκοσμήθη λίθῳ κογχίτῃ (*Pausan.*, I, 44, 6).

38. Μετὰ τοῦτο οἱ μὲν Πελοποννήσιοι ἐς Κνίδον κατάραντες καὶ ξυμμιγεισῶν τῶν ἐκ τῆς Καύνου ἑπτὰ καὶ εἴκοσι νεῶν αὐτοῖς ξυμπάσαις πλεύσαντες καὶ **τροπαῖον ἐν τῇ Σύμῃ στήσαντες** ἐς Κνίδον καθωρμίσαντο (*Thucyd.* VIII, 42).

39. Voir *Ross* (*Reisen auf den Griechischen Inseln*, t. III, p. 145), et avec plan et vue dans les *Archaeolog. Aufsätz*, t. II, p. 383-384, pl. III). Le monument est bien mieux rendu dans l'ouvrage de M. Perrot-Chipiez, t. VI, p. 471.

40. Sur la construction intérieure des Pyramides, voir Maspero (*Architecture égyptienne*, p. 129 et suiv.) et Perrot-Chipiez (*Hist. de l'art dans l'Antiq.*, t. I, p. 195). Voir plus loin, not. 43.

41. Voir ci-dessus, pag. 73.

42. On donne en Russie le nom de *Kourganes* aux tumulus qui couvrent en grand nombre les plaines depuis la vallée du Dnieper jusqu'à celles du Volga, de la Kama et de l'Oural, depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à la mer Noire et la Caspienne. On en distingue plusieurs espèces. Les plus grandes, appartenant aux Rois, se trouvent entourées comme les Pyramides, d'un grand nombre de petites. Dans les Kourganes de la première catégorie, on découvre souvent de longs couloirs conduisant à des chambres funéraires, assez bien aménagées. Ces tombes ont été dans ces derniers temps sérieusement explorées. On y a trouvé avec des squelettes humains, assez bien conservés, différents objets de bronze, d'or, d'argent, quelquefois mêlés à des outils en pierre. Voir Bogdanof (*Quelle est la race la plus ancienne de la Russie?*) dans le compte rendu du *Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistorique, 2e session, à Moscou*, 1892.

43. Voici en quels termes Diodore (II, 34) décrit la construction du tumulus Pyramidal que les Scythes du Pont avaient élevé, vers le VIIe siècle avant notre ère, en honneur de leur reine Zarina, « Διὸ καὶ τοὺς ἐγχωρίους μετὰ τὴν τελευτὴν αὐτῆς (Ζαρίνης) χάριν ἀποδιδόντας τῶν εὐεργεσιῶν καὶ τῆς ἀρετῆς μνημονεύοντας, τάφον οἰκοδομῆσαι πολὺ τῶν ὄντων παρ' αὐτοῖς ὑπερέχοντα. **Ὑποστησαμένους γὰρ πυραμίδα τρίγωνον, τριῶν μὲν σταδίων ἑκάστην πλευρὰν αὐτῆς κατασκευάσαι τὸ μῆκος, τὸ δ'ὕψος σταδιαῖον, εἰς ὀξὺ συνηγμένης τῆς κορυφῆς**, ἐπιστῆσαι δὲ τῷ τάφῳ καὶ χρυσῆν εἰκόνα κολοσσικήν. κ. τ. λ. Sur les tumulus de la Thrace, de la Bulgarie, de la Valachie et de la Russie méridionale, voir Boué (*Mittheilung. an d. Wien. anthropolog. Ges.*, I, 156). Weiser, dans le même périodique (t. II, 225). Sur ceux de la Macédoine et de la Thessalie, voir Χρυσοχόος dans l'*Annuaire du Syllogue Parnasse*, 1897. Sur les Kourganes russes, voir Kohn et Mehlis (*Materialien zur Vorgeschichte der Menschen in Ost-Europa*. Iéna, 1879).

44. Voir Guide Johanes « la Grèce ».

45. Voir Pausanias (liv. II, 25, 7). Dans un autre passage (liv. IX, 36, 5), ce même auteur nous fait comprendre que dans l'antiquité il y avait beaucoup plus de monuments de ce genre en Grèce, et blâme les auteurs grecs de n'avoir jamais daigné s'en occuper, alors qu'ils se sont donné toutes les peines du monde pour décrire dans leurs moindres détails ceux des autres pays. « Ἕλληνες δὴ ἄρα δεινοὶ εἶσι τὰ ὑπερόρια ἐν θαύματι τίθεσθαι μείζονι ἢ τὰ οἰκεῖα, ὁπότε γ' ἀνδράσιν ἐπιφανέσιν ἐς συγγραφὴν πυραμίδας μὲν τὰς πὰρ' Αἰγυπτίοις ἐπῆλθεν ἐξηγήσασθαι πρὸς τὸ ἀκριβέστατον, θησαυρὸν δὲ Μινύου καὶ τὰ τείχη ἐν Τίρυνθι οὐδ' ἐπὶ βραχὺ μνήμης, οὐδὲν ὄντα ἐλάττονα θαυμασμοῦ. »

46. L'Historien arabe *Abd-ul-Latif*, qui visita l'Égypte au XIIIe siècle, nous apprend qu'autrefois on voyait dans les environs de Gizeh, une quantité de petites pyramides, qui furent détruites ensuite du temps de Salah-ed-dyn Youssuf, fils d'Ajoub. Cette destruction, ajoute l'historien, a été l'œuvre de *Kara-Kousch*, eunuque du sultan d'origine grecque (*Relation de l'Égypte traduite par Sacy*, p. 206-207).

47. On disait : οἰκοδομοῦμαι τάφον (construire un tombeau) et τάφος ἰδέσθαι au lieu de θάμβος ἰδέσθαι (c'est une merveille à voir).

48. Τάφος n'est pas un mot aryen. Tous les essais faits jusqu'à présent pour le rattacher au Sanscrit ont entièrement échoué. Voir Curtius (*Grundn. d. Griechir. Élymotog.*, 5e édit., p. 512) et Pietė (*Les Aryens primitifs*, t. II, p. 507). Il se laisse beaucoup plus facilement identifier avec le mot touranien ou turc: *Tapé* ou *Tepé*, qui, comme lui, signifie colline, tumulus, et plus spécialement la tombe monumentale érigée en honneur d'un chef ou d'un roi ; le verbe *tapo*, en grec ταφω ou θάπτω, a commencé également à signifier : 1° *Élever un tombeau à quelqu'un* et 2° *déposer le défunt dans ce tombeau.* Mais comme cette dernière opération ne se faisait qu'après la *purification* du mort par une incinération incomplète, ou par un enterrement provisoire, et qu'elle donnait lieu à des lamentations, le verbe θάπτω n'a pas tardé à contracter toutes ces significations. Θάψαι, dit Hésychius, καῦσαι, κλαῦσαι ; et dans le passage d'Hérodote, concernant le mode d'ensevelissement en usage chez les anciens Thraces, passage que nous avons reproduit plus haut (p. 95, not. 62), le verbe θάπτω ne peut être interprété autrement que par « déposer le mort dans sa tombe définitive ».

49. Chez les anciens Égyptiens le nom d'un individu était, pour la continuation de son existence *post-mortem*, aussi nécessaire que le corps, et faire oublier le nom de quelqu'un était équivalent à lui faire perdre tout espoir d'une vie future. Hérodote (II, 128) nous apprend que les Égyptiens pour se venger des maux et des vexations qu'ils avaient souffert pendant la construction des pyramides de Chéops et de Khephrin, s'étaient mis d'accord pour ne plus prononcer ni leurs noms, ni celui de leurs tombeaux. Τούτους ὑπὸ μίσεος οὐ κάρτα ἐθέλουσι

ὀνομάζειν. ἀλλὰ καὶ τὰς Πυραμίδας καλέουσι ποιμένος Φιλίτεος, ὃς τοῦτον τὸν χρόνον ἔνεμε κτήνεα κατὰ ταῦτα τὰ χωρία. »

50. Le mot *Pir-em-us*, que M. Cantor-Eisenlohr, pour lui donner un sens égyptien, a transformé en *Piri-ni-ouisi*, se retrouve pour la première fois dans le papyrus géométrique du musée de Londres (Voir *Zeitschrift.*, 1874, p. 148), texte qui, au dire de M. Birch, n'est pas antérieur au temps des Ramessides.

51. Σουάγελα πόλις Καρίας ἔνθα τάφος ἦν Καρὸς, ὡς δηλοῖ καὶ τοὔνομα. Καλοῦσι γὰρ οἱ Κᾶρες **Σοῦαν** τὸν τάφον, **Γέλαν** δὲ τὸν βασιλέα. Et. de Byzan. au mot Σουάγελα.

52. Voir notre travail sur l'*Inscription préhellénique de Lemnos*. Alexandrie, 1887, p. 27-28.

53. Par sa nature, l'Héliolâtrie est une religion des peuples du Nord et non du Sud. Après un hiver rigoureux, l'action du soleil ne peut manquer d'être considérée comme un grand bienfait du ciel, tandis que dans les pays chauds, cet astre a plutôt des effets pernicieux. Hérodote (IV, 184) nous apprend que les *Atarantes* de l'Afrique du Nord n'avaient aucun respect pour le soleil, et très souvent ils lui adressaient des injures et des malédictions. Οὗτοι, οἱ Ἀτάραντες τῷ Ἡλίῳ ὑπερβάλλοντι καταρέονται καὶ πρὸς τούτοισι πάντα τὰ αἰσχρὰ λοιδορέονται, ὅτι σφέας καίων ἐπιτρίβει, αὐτούς τε τοὺς ἀνθρώπους καὶ τὴν χώραν. »

54. Voir Naville (*Les textes du temple d'Edfou*) et Ed. Meyer (*Sit-Typhon*).

55. Voir ci-dessus, p. 30, not.

56. Voir ci-dessus, p. 105, not.

57. Se basant sur les monuments, Brugsch croit devoir attribuer l'habitude de faire précéder les noms royaux du symbole du soleil, à *Neb-ka-ra*, le dernier ou l'avant-dernier roi de la IIIe dynastie. Mais sur les monuments, le fondateur de cette dynastie portait également le nom de *Neb-ka* ou de *Neb-ka-ra*, et il est beaucoup plus vraisemblable que ce soit ce dernier et non son troisième successeur qui ait introduit cette habitude. D'ailleurs, Jean d'Antioche (*Fragm. Hist. græc.*, t. IV, p. 543, 9) nous le dit clairement : le premier roi de la IIIe dynastie était Ἥλιος et ses trois successeurs portaient tous un et même nom.

58. Il ne faut pas confondre les urnes funéraires en question avec les *vases globulaires jaunes*, genre Kabyle. Elles ont bien les mêmes couleurs, mais elles diffèrent par la forme, par la finesse de leur pâte et par le genre de leurs peintures. Le musée de Gizeh possède une riche collection de ce genre de poteries, dont les plus intéressantes sont très bien reproduites en chromo-lithographie dans les *Recherches ur les origines de l'Égypte*, pl. VIII, IX, X, de M. de Morgan.

59. Dans la vallée du Nil, où de tout temps les grands arbres ont été fort rares, la navigation ne pouvait débuter, comme dans les autres pays, par la *pirogue*. Les premières embarcations dont les

Égyptiens ont dû se servir pendant longtemps étaient construites, comme leurs habitations, en jonc, et avaient une forme tout à fait différente de celles des barques peintes sur la poterie. D'après le papyrus grec ci-dessus mentionné (not. 8) du Musée de Leyden, la barque d'Isis était faite en jonc πλοῖον παπύρινον, comme toutes celles qui étaient connues sous le nom de Ῥώψ. D'ailleurs les petites barques *en terre cuite* retirées des tombes archaïques de Toukh et les belles peintures des chambres funéraires des anciens Mastabas ne laissent subsister aucun doute à ce sujet. M. de Morgan a eu l'heureuse idée d'établir dans son ouvrage (*Nouv. rech.*, p. 90-91) un parallèle de ces deux genres de barques, et il suffit d'y jeter un seul coup d'œil pour en saisir la différence.

60. La diversité de ces enseignes et l'habitude qu'avaient les scribes égyptiens de signaler dans l'écriture l'île d'Éléphantine pour un éléphant, ont amené M. de Morgan à croire que ces signes étaient de véritables enseignes de vaisseaux, destinées à faire connaître de loin la tribu à laquelle appartenait la barque. Aussi en fait-il remonter l'usage au temps où l'Égypte était encore divisée en une infinité de petits États. Nous savons cependant que ces vases ont été recueillis dans des tombes non antérieures à la IIIe dynastie, et, au dire des égyptologues, les plus autorisés de notre temps, l'usage de l'éléphant, comme déterminatif de l'île d'Éléphantine, n'apparaît dans l'écriture égyptienne que vers la fin de la Ve dynastie, c'est-à-dire longtemps après que ce genre de poterie eût disparu du sol égyptien. Il est beaucoup plus rationnel de croire que ces signes représentaient des bannières communes à toutes les barques et qu'elles servaient à leur décoration pendant la cérémonie sacrée.

61. Voir de Morgan (*Recherches*, *pl.* VIII-IX-X).

62. A en juger par les nombreux fragments des vases de Dipylon, conservés dans le musée du Louvre, et dont M. Torr a donné dernièrement une très bonne description (*Rev. archéologique*, 1894, II, p. 14), ces vases étaient décorés de deux barques dont l'une, portant un mort, était souvent remplacée par un convoi funèbre; l'autre était occupée par deux cygnes entourés d'un cercle étoilé et de plusieurs autres symboles solaires; et, de même que sur les urnes égyptiennes, les personnes qui vont à la rencontre de cette barque ont l'air de se livrer à la danse et aux réjouissances.

63. Telle qu'elle est décrite par les poètes, la fête du retour d'Apollon du pays des Hyperboréens a tant de points de communs avec le tableau figurant sur la poterie funéraire de Dipylon et de l'ancienne Égypte, qu'on est amené à croire que peintres et poètes ont été inspirés par la même idée : « Monté sur son char attelé de cygnes, le « dieu de la lumière revient dans son pays, apportant avec lui les « bienfaits de la belle saison. La terre se pare alors de fleurs ; les

« ruisseaux font entendre leur gai murmure, les oiseaux, leur chant « mélodieux et les hommes, entonnant les péans, se livrent à toutes les « marques extérieures de la joie ». Ἄδουσι μὲν ἀηδόνες καὶ χελιδόνες καὶ τέττιγες, ῥεῖ δὲ ἀργυροῖς νάμασιν ἡ Κασταλία... λαός δὲ ἐν εὐφροσύνῃ κλειτὰς πέμπουσιν ἑκατόμβας, τερπόμενοι κιθάρῃ καὶ θαλίαις, παιάνων τε χοροῖς ἰαχοῦσι περὶ βωμούς (Alcée cité par *Himerios Orat.*, XIV, 10, *et Theognis*, vers 775-779).

64. Suivant la Phénicienne, les barques qui figurent sur les vases de Dipylon ne portent pas d'enseignes, mais chacune a une idole à la proue; et ces idoles représentent pour la plupart des animaux sacrés: des têtes de taureaux, de gazelles et plus particulièrement d'éléphants, ce qui pourrait expliquer pourquoi les Juifs de la Palestine avaient appelé ces barques *naphilsatan*, dont les Grecs firent très probablement leur ἄφλαστον. Voir Assmann (*Berl. Philolog. Wochenschrift*, 1895, p. 958).

65. Voici, d'après Philostrate, de quelle manière se célébrait la fête de la purification, à Lemnos. « Chaque année, dit-il, à une époque déterminée, les feux étaient éteints dans l'île pendant neuf jours, et un vaisseau allait chercher un feu nouveau à l'île de Délos. Dans l'intervalle, on se soumettait à des expiations et à des purifications, en invoquant les divinités chthoniennes. Le navire, s'il était revenu avant neuf jours, devait rester en pleine mer jusqu'à l'expiration voulue. Alors, le feu qu'il rapportait était partagé entre tous les foyers et tous les ateliers de l'île, et c'était *le point de départ d'une vie nouvelle*. « Καὶ νείμονται τὸ πῦρ ἔς τε τὴν ἄλλην δίαιταν ἔς τε τὰς ἐμπύρους τῶν τεχνῶν, **κοινοῦ τοὐντεῦθεν βίου, ὥς φασιν, ἄρχεσθαι.** » Philostr. (*Heroica*, c. 20-24).

On en faisait autant dans la Grèce continentale lorsqu'on voulait procéder à une purification quelconque, avec cette différence qu'ici on envoyait chercher le tison purificateur au temple d'Apollon de Delphes, qui finit par devenir le centre du peuple hellène, aux dépens de Délos (Voir Plut., *Arist.*, c. 20 et *Quæstion. Græc.*, n° 24).

66. Sur la fête de Palilies, voir Preller (*Les Dieux de l'ancienne Rome*).

67. La fête de *Beltené* ou de *Bélenus* se donnait tous les trois ans à *Tara*, la capitale sainte de l'Irlande. Le jour de l'inauguration de la fête, les druides, gardiens des anciens usages, entonnaient des chants magiques dans l'anceinte royale et y allumaient deux grands feux. Chaque Irlandais venait allumer son cierge et le portait ensuite à sa cabane comme gage de la protection du dieu pendant l'année. L'auteur chrétien de la vie de saint Patrice, le patron de l'Irlande, nous apprend que le Saint, étant arrivé une fois à son diocèse la veille de la fête de Beltené et ayant voulu allumer, comme d'habitude, les cierges de sa petite église, fut fortement réprimandé par le roi très chrétien. Un règlement royal existait, ordonnant l'extinction du feu ces jours-

là, et, sous les peines les plus sévères, il ne devait être rallumé qu'au feu sacré : le feu de *Tara*. Voir O'Corry (*On the Manners and customs on the ancient Irish.*).

La même cérémonie se pratiquait à Rome le 1er mars, qui avait été longtemps le premier mois de l'année romaine. Voir Preller (*Les Dieux de l'ancienne Rome*, trad. franç., p. 365).

68. Voir Oscar Montelius (*Les temps préhistoriques en Suède*, trad. franç., p. 110, 111, 112).

69. Telle est aussi l'opinion de M. Conze (*Aufänge der Griech. Kunst.* Wien, 1870 und 1873).

70. Il est en effet très difficile de découvrir à Arès ou à Apollon les attributs particuliers aux dieux ithyphalliques, pas plus qu'à Hermès et à Priape ceux des divinités solaires. Et cependant toutes ces divinités ne sont qu'autant de variétés locales du soleil ithyphallique de l'extrême nord. Apollon, qui a su conserver son nom, a été aussi le dernier à se dépouiller de ses anciennes prérogatives. On sait aujourd'hui que les sculpteurs Crétois le représentaient jusqu'à la fin du VIe siècle à l'état ithyphallique.

71. Voir *Macrobius* (Saturnalia, chap. XXI), et Knöter, dans le (*Rheinisch. Museum*, t. XX, p. 426-427).

72. Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 322).

73. Hérod., t. II, 62.

74. Sur l'inscription figurant sur le fronton des tombes de l'Ancien-Empire, voir Mariette (*Notice des princip. monum.*, p. 20-22). Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, I, p. 250).

75. Hérodot. IV, 33-35.

76. Voir Amelineau (*Nouvelles fouilles d'Abydos*), Schweinfurth (*Verhandl. d. Berlin. Anthropologisch. Gesellchaft.* 19 juin 1857).

77. Hérodot., II, 79. Ἔστι δὲ Αἰγυπτιστὶ ὁ Λίνος καλεόμενος Μανέρως.

78. Voir ci-dessus, p. 11.

79. Manethon dans Müller (*Fragm. Histor. græc.*, t. II, p. 544), et ci-dessus, p.

80. Voir ci-dessus, p. XII.

81. Voir Oppert (*Sur l'origine des inscript. cunéiformes* dans l'Athenæum français, 20 octobre 1854, et Maspero (*Hist. d. peupl. d'Orient*, t. I, p. 726-727).

82. Le premier ouvrage écrit en Égyptien était, dit-on, un traité de médecine que les uns attribuent à Djézer, les autres, à Athothès, deuxième roi de la IIe dynastie. Mais la nature de l'ouvrage et son existence jusqu'aux plus basses époques de l'Histoire égyptienne, prouvent bien qu'il était d'une création moderne, et que son auteur lui a donné le nom d'un roi ancien simplement pour lui assurer un certain succès.

83. Le *Livre des Morts* est une collection de prières de différentes

provenances et époques. Ces prières devaient être récitées par le mort pour sauvegarder son âme des épreuves d'outre-tombe et la purifier en vue du jugement final. C'était pour secourir sa mémoire qu'un exemplaire, plus ou moins complet, accompagnait la momie. Aussi n'est-il point surprenant que les manuscrits de cet ouvrage représentent les neuf dixièmes des papyrus découverts jusqu'à présent.

La première forme que nous connaissons de ce livre nous est fournie par les textes des pyramides des rois de la V[e] et de la VI[e] dynastie. Ces textes, qu'on pourrait nommer le *Livre des Morts de l'Ancien-Empire*, est remplacé, au temps du premier Empire thébain, par ce que Lepsius nommait « *Die älteste Texte* », c'est-à-dire par une forme du même livre bien modifiée, se trouvant surtout sur les sarcophages à partir de la XI[e] dynastie. L'œuvre fut changée de nouveau de fond en comble sous la domination des Hyxos, pour apparaître, au commencement du Nouvel-Empire, écrit surtout sur papyrus, dans la forme nommée aujourd'hui *thébaine*. Celle-là dura plusieurs centaines d'années, mais alors elle changea peu à peu pour devenir l'édition *Saïte-Ptolémaïque*, qui représente la dernière formation que le *Livre des Morts* revêtit. Or, au dire de M. Maspero, le chapitre LXIV, celui qui traite de la vie future, ne remonte pas au delà de la VI[e] dynastie.

La meilleure édition de cet ouvrage est celle de M. Wallis Budge, (*The Book of the Dead*. London 1894), et celle de M. Naville (*Das Aegyptische Todtenbuch*, Berlin 1886). Voir sur ces éditions, Wiedemann dans le *Museum* ( ), Maspero (*Études de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, t. I, p. 325-387).

84. Sur la médecine des Égyptiens, voir Hérodot. (II, 84), Diodor. (I. 82). Sur l'accident arrivé à Darius (Voir Hérod., III, 125). Galien (*De compos. medicament.*, éd. Kuhn, t. XIII, p. 776). Le papyrus médical le plus complet, celui de Ebers, ne contient que des prescriptions. On le fait remonter à la XII[e] dynastie. Tel est aussi celui de la Bibliothèque royale de Prusse, mais d'une date beaucoup plus récente.

85. Ἦν γὰρ δὴ ποτε, ὦ Σόλων, ὑπὲρ τὴν μεγίστην φθορὰν ὕδασιν, ἡ νῦν Ἀθηναίων οὖσα πόλις ἀρίστη πρός τε τὸν πόλεμον καὶ κατὰ πάντα εὐνομωτάτη διαφερόντως· ᾗ κάλλιστα ἔργα καὶ πολιτεῖαι γενέσθαι λέγονται, κάλλισται πασῶν ὁπόσων ὑπὸ τὸν Οὐρανὸν ἡμεῖς ἀκοὴν παρεδεξάμεθα (Platon, *Timée*, 23, 5).

86. Voir ci-dessus, p. 15.

87. Justin (*Trogi Pompei Historiarum epitoma*, liv. II, 1-4).

88. Hérodote, IV, 46 et suiv.

89. Diodore, II, 43.

90. Contrairement à ce que dit Pausanias (II, 6, 5), Archandre n'était pas un Achéen, mais un Thessalien qui, avant d'émigrer en Égypte, avait conquis une grande partie du Péloponèse sur les Danaens. Ainsi que nous le verrons plus loin, les Thessaliens étaient

installés en Thessalie, plusieurs siècles avant l'apparition des Achéens dans ces contrées, et ils ont pu y conserver le pouvoir jusqu'aux plus basses époques de l'histoire grecque (Thucyd., VIII, 3). Le passage d'Hérodote, 'Αρχάνδρου τοῦ Φθίου τοῦ 'Αχαιοῦ, qui, très probablement, a induit en erreur Pausanias, n'est pas édifiant. Ainsi que l'a démontré M. Stein, la présence de « τοῦ 'Αχαιοῦ » dans cette phrase ne s'accorde guère avec les habitudes littéraires d'Hérodote, pas plus qu'avec celles des auteurs classiques, et nul doute que ce mot ait été interpolé par quelque copiste, qui voulait faire passer les Achéens comme les plus anciens peuples du Péloponèse. Voir Wiedemann (*Herodote das Zweise Bush.*)

91. On ne connait pas encore la situation de la ville d'Archandre. Hérodote (II, 97) la place entre Naucratis et Canobe : « 'Ες δὲ Ναύκρατιν ἀπὸ θαλάσσης καὶ Κανώβου διὰ πεδίου πλώων ἥξεις κατ' 'Ανθυλλαν τε πόλιν καὶ ἐς τὴν 'Αρχάνδρου καλεομένην. » Mais au dire d'Ét. de Byzance, il paraît qu'au temps d'Hérodote, on confondait la ville d'Archandre avec *Andropolis*, qui réellement se trouvait dans ces parages. D'autres géographes la placent plus au sud, sans toutefois préciser son emplacement. Aussi, si nos conjectures sur l'identité d'Archandre et d'Userchérès sont confirmées, nous pourrions bien la considérer comme la ville qui, sous les rois de la VI[e] dynastie, a été appelée « Memphis ». Voir ci-dessus, p. 105, note 15.

92. Χνᾶ πρότερον ἡ Φοινίκη ἐκαλεῖτο καὶ τὸ ἐθνικὸν Χνᾶος καὶ ὁ Χνᾶς τοῦ Χνᾶ, ὄνομα κύριον. Οὕτω δὲ ἐλέγετο ὁ 'Αγήνωρ (*Choerobosc. Bekker Analecta*, t. III, p. 118). Voir aussi p. 52, où on est prié de lire, ligne 23 « les Tyriens et les Sidoniens », au lieu de « Couchites ». Or, si cette étymologie ('Αχνᾶς d'Askénas) est, comme nous le croyons, juste, les Chananéens n'étaient point des Sémites, ainsi qu'on l'a dit jusqu'à présent, mais tout ce qu'il y a de plus Européen. Ils faisaient partie du peuple Scytho-Mysien qui, vers la fin de la II[e] dynastie égyptienne (4 000 ans av. J.-C.), a envahi la Grèce, l'Égypte et tout le littoral de l'Asie occidentale. D'ailleurs, les mœurs et les habitudes de ces deux peuples, les Sémites et les Chananéens, différaient à un tel point, que Renan n'a pas hésité de l'attester il y a déjà vingt ans. (Voir *Mission en Phénic.*, p. 837.)

93. Il ne faut pas oublier qu'Apollodore (II, 1, 3 ; III, 1, 8), et vraisemblablement les logographes plus anciens, plaçaient Kadmos à la tête de la généalogie Béoto-Phénicienne, et intercalaient les deux frères, Zéthos et Amphion, à un point plus bas dans la série. D'après eux, Bélos (Πέλος, Πάλος, Πηλεύς) et Agénor étaient fils d'Épaphos (le fils de l'Argienne Io) et de Libya ; Agénor alla en Phénicie et y devint roi ; tandis que Belus eût pour partage l'Égypte et il y eût pour enfants Danaüs et Aegyptos. Voir Alexandre, Polyhistos (dans Müller, *Fragm. Hist. grec.*, t. III, p. 212), et Jean d'Antioche, dans le même

ouvrage, p. 544). Conon (*Narrat.*, 37) qui donne à toute la légende une couleur historique et politique, semble avoir trouvé également deux récits différents, l'un rattachant Kadmos à l'Égypte, l'autre l'amenant en Phénicie.

94. Ὥστε πολλὰ μὲν καὶ ἄλλα ἀποθωυμάζειν με τῶν περὶ Αἴγυπτον ἐόντων, ἓν δὲ δὴ καὶ τὸν Λίνον ὁκόθεν ἔλαβον. Φαίνονται δὲ αἰείκοτε τοῦτον ἀείδοντες. Ἔστι δὲ Αἰγυπτιστὶ ὁ Λίνος καλεόμενος Μανέρως, etc. (Hérod., II, 79). Et un peu plus loin : Συμφέρονται δὲ καὶ τόδε ἄλλο Αἰγύπτιοι Ἑλλήνων μούνοισι Λακεδαιμονίοισι· οἱ νεώτεροι αὐτῶν τοῖσι πρεσβυτέροισι συντυγχάνοντες εἴκουσι τῆς ὁδοῦ καὶ ἐκτράπονται, καὶ ἐπιοῦσι ἐξ ἕδρης ὑπανιστέαται, etc. (*l. c.*, 80-82).

96. Le premier de ces types caractérise les bas-reliefs du roi Hossi et du prêtre Shiri; les deux autres sont copiés en partie sur les statues de Scheikh-el-Beled, de Ptah-hotpou et du Scribe accroupi du musée du Louvre, en partie sur celui du Scribe agenouillé et du Scribe accroupi du musée de Gizeh, si bien reproduits dans l'ouvrage de M. Maspero, t. I, p. 408-411. « Les statues d'Égypte, dit dans cette occasion M. Maspero, sont des véritables portraits et nous permettent de reconstituer les populations de l'Égypte aux premières dynasties avec plus de facilité que nous ne reconstituons les populations de l'Italie aux premiers temps d'Europe romaine. »

D'ailleur ces trois types caractérisent les crânes retirés par M. de Morgan de la nécropole archaïque de *Beït-Alam* de la Haute-Égypte. Voir (*Nouv. rech.*, p. 279 et suiv.)

97. Voir Bogdanof (***Les plus anciens habitants de la Russie***) dans le *Compte rendu du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique*, 2ᵉ session, à Moscou, 1892).

98. Καὶ τῶν ἐθνῶν οἱ Κελτοὶ καὶ οἱ Σκύθαι **κομῶσιν** ἀλλ' οὐ κοσμοῦνται. Ἔχει τι φοβερὸν τὸ εὔτριχον τοῦ βαρβάρου καὶ τὸ ξανθόν. Clément d'Alexandrie (*Pædagog.*, III, 98). Δωρησάμενος δὲ Ἀττήλας καὶ ἵππους αὐτοῖς καὶ θηρίων δορὰς, αἷς οἱ βασίλειοι κοσμῶνται Σκύθαι. Priscus Panites (*Fragm. Histor. græc.*, vol. IV, p. 69). « **Τάρανδος** » ζῶον· ἐλάφῳ παραπλήσιον, οὗ τὰς δορὰς εἰς χιτῶνας χρῶνται Σκύθαι (Hésychius au mot Τάρανδος).

99. Aux temps d'Homère, le peuple hyperboréen en question était connu sous le nom de Ἄβιοι et passait comme le plus civilisé des peuples :

Ἀβίων δικαιοτάτων ἀνθρώπων (Hom., *Iliade*, XIII, 6).

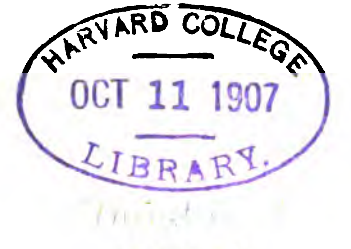
Nous verrons plus loin que c'est à ce peuple que l'île d'Eubée, de même que le Péloponèse, devaient leurs plus anciens habitants (Ἄβαντες, Ἄπιοι, Ἀπιδανεῖς), leurs plus anciennes appellations (Ἀβαντίς, Ἀπία), et que ce fut la ville d'Argos, et non l'Égypte, qui la première a donné l'hospitalité au dieu Apis.

IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET Cie



PARIS

57, RUE DE SEINE, 57



ESSAI

SUR

L'HELLÉNISME ÉGYPTIEN

ET SES RAPPORTS AVEC

L'HELLÉNISME CLASSIQUE ET L'HELLÉNISME MODERNE

PAR

le Dr B. APOSTOLIDÈS

TOME PREMIER

L'Hellénisme sous l'Ancien et le Moyen Empire

3e FASCICULE

PARIS

H. WELTER, ÉDITEUR

59, RUE BONAPARTE, 59

1899

Prix du fascicule : 6 francs.



CHAPITRE V

LES *SHA-SU* ET LES *HA-NEB-U* EN ÉGYPTE

Leur origine et leurs mœurs.

Les monuments ne nous disent pas par suite de quelles circonstances les rois de la III[e] dynastie ont été amenés à céder la place à ceux de la IV[e]. Au contraire, tout y semble calculé pour nous induire en erreur.

Dans la liste royale d'Abydos, document qui représente les idées et les ambitions des rois de la XIX[e] dynastie, Snefrou, le fondateur de la IV[e], figure comme le successeur immédiat de *Nefer-Kara,* quatrième ou cinquième roi de la III[e] dynastie, tandis que le Canon de Turin et la liste royale de Saqqârah nous le donnent comme fils de *Houni*, le dernier, suivant les uns; l'avant-dernier, suivant les autres, de la III[e] dynastie. On ne nous dit rien sur les rapports qui ont existé entre ces deux rois; mais pour mieux légitimer la succession, un des scribes de la XIX[e] dynastie relève, non sans une certaine emphase, la facilité avec laquelle s'est opérée la transmission du pouvoir de Houni à Snefrou. « Dans ce temps-là, la Majesté Houni mourut, « et la Majesté Snefrou s'éleva pour être un souverain « bienfaisant sur le pays entier[1] ». Le vrai fondateur de la IV[e] dynastie était donc, d'après ce récit, Houni et non Snefrou; mais tandis que le premier n'a régné que dans la Basse-Égypte, Snefrou a réussi à étendre les limites de son royaume à toute la vallée du Nil.

Il y a enfin à observer que si l'avènement de Snefrou n'a donné lieu à aucune protestation dans le pays, celui de son père a été précédé d'une série de troubles très sérieux[2], et tout porte à croire que c'était l'invasion d'un peuple étranger plutôt, qu'une guerre civile, que l'Égypte a subie dans cette circonstance, et que le chef de cette invasion était ce même Houni.

Il suffit, en effet, de comparer une des statues qui nous restent des rois de la IV[e] dynastie[3] avec le bas-relief représentant le roi Hossi, pour voir que nous sommes là devant des individus appartenant à deux races différentes. Les uns étaient de grands et beaux hommes, à tête et visage sensiblement allongés, ayant les yeux fendus en amande, le nez gros, aquilin, les épaules larges, les cuisses grêles, couvertes d'une courte tunique[4]. Les statues des rois de la IV[e] dynastie, au contraire, représentent des individus robustes, d'une taille plutôt moyenne que grande, ayant la tête déprimée, le visage rond, les pommettes saillantes, les yeux grands, les paupières largement fendues, les épaules et les cuisses bien musclées, et, contrairement à ce qui a été observé aux premiers, portant tous la culotte[5].

Une autre particularité qui distinguait les rois de la IV[e] dynastie de leurs prédécesseurs, c'est qu'ils avaient le système pileux excessivement pauvre ; circonstance qui les obligeait à porter de grosses perruques et des barbes postiches[6].

Les noms de ces rois différaient également de ceux en usage dans la vallée du Nil. *Snefrou*, *Koufou*, *Dadefrou*, sont des noms jusqu'alors inconnus aux Égyptiens, et dont les Égyptologues ne nous ont pas encore donné l'étymologie.

Il en est de même du titre de « *Pharaon* », dont ces rois firent usage les premiers[7]. Ce terme n'est ni égyptien, ni sémite, et ceux qui l'ont introduit dans la vallée du Nil ne l'étaient assurément pas non plus.

Il y a ensuite à relever que, dans les monuments funéraires de ces rois, on ne trouve ni inscriptions ni objet indiquant le nom du propriétaire, ni sa piété envers les Dieux

protecteurs des morts, comme c'était l'habitude alors en Égypte; ce qui prouve qu'ils ne connaissaient pas la langue du pays et professaient sur la mort des idées différentes de celles des Égyptiens.

Cette conclusion est d'ailleurs corroborée par le fait relaté par Hérodote, que pour hâter la construction de leurs pyramides, les rois de cette dynastie avaient fermé les temples, et interdit aux Égyptiens d'aller y faire leurs dévotions; et, comme nous le verrons plus loin, ce fut sous un de ces rois que les prêtres héliopolitains ont été obligés d'émigrer en Syrie, en emportant avec eux la statue en or de leur divinité solaire [8].

Tout concourt donc à nous faire croire que les rois de la IV[e] dynastie étaient, eux aussi, des conquérants, et qu'ils appartenaient à une race tout à fait différente de celles qui jusqu'alors existaient dans le pays.

Mais la preuve la plus décisive de ce fait nous est fournie par l'histoire même.

Grâce aux études assyriologiques de ces dernières années, il est aujourd'hui acquis à la science que Sargon, le premier roi historique de la Babylonie, était un remarquable conquérant [9]. Après avoir battu tous les Princes et les Rois qui, à cette époque, se partageaient la Mésopotamie et le pays d'au delà du Tigre, il entreprit une série d'expéditions vers l'Occident; il conquit la Syrie et la Phénicie, un grand nombre des îles de la mer Égée et, poussant ses exploits vers le sud, mit la main sur l'Arabie Pétrée et la Basse-Égypte. Surpris par la mort, dit son historien assyrien, Sargon n'a pu mener à bonne fin sa glorieuse entreprise. Il en laissa le soin à son fils *Naram-Sin*, qui, guerrier comme son père, ne tarda pas à s'emparer d'*Apirac*, la ville de Râ, l'Héliopolis des Grecs, et à étendre son pouvoir sur tout le pays de Magan, qui, au dire de la plupart des Assyriologues, correspond à la vallée du Nil [10].

Or, l'identité de ces conquérants babyloniens avec les fondateurs de la IV[e] dynastie égyptienne ne peut pas être

sérieusement mise en doute. Elle est attestée tout d'abord par le synchronisme des deux événements [11]; par l'identité des noms des conquérants [12], par l'extrême ressemblance du portrait de Naram-Sin avec la statue d'un des rois de la IVe dynastie, dans laquelle la plupart des Égyptologues reconnaissent le roi Snefrou [13]; par l'arrêt momentané de la conquête dans la Basse-Égypte, observé dans l'un et dans l'autre cas, et, en dernier lieu, par l'apparition à cette même époque dans la Syrie, l'Arabie et dans le pays du Nil, de quatre peuples qui, jusqu'alors, n'étaient connus que sur les bords de l'Euphrate; les *Gouns*, les *Sumer*, les *Kasdes* et les *Akkades*.

Le silence des textes égyptiens à ce sujet ne diminue en rien la valeur de notre conclusion. Les grands services que les souverains de cette dynastie ont rendus aux Égyptiens *du Sud*, en les débarrassant de leurs ennemis acharnés, les Memphites; l'empressement avec lequel ces rois ont adopté la langue, la religion et les mœurs égyptiennes, les firent passer, dès la plus haute antiquité, pour les Pharaons par excellence, sur lesquels se sont modelés ensuite ceux du Grand-Empire. Il aurait donc été très malencontreux de discuter ouvertement l'opinion admise et respectée de tous. Mais ceux qui ont connu de près ces rois avaient d'eux une toute autre opinion que les scribes de la XIXe dynastie, et la population de la Basse-Égypte ne se faisait pas faute de maudire, et leurs monuments, et leur noms [14].

Or, tout porte à croire que les compatriotes de Sargon, les Gouns, n'étaient pas des Sémites, mais des Touraniens. C'était un de ces peuples conquérants que l'histoire fait sortir des steppes de la Sibérie, et, très probablement, il faudrait voir en eux les ancêtres des *Huns de la Caducie*, des Χοῦνοι ou Κοῦνοι *du Pont*, des temps postérieurs [15]. Le nom de leur chef, Sargon, se laisse interpréter plus facilement par *Shar* ou *Tzar Hun* ou par *Tzar des Huns*, que dans le sens que lui donnent les hébraïsants [16]. Les deux éléments de ce nom « *Shar* et *Hun* » conservent encore

de nos jours, chez les peuples Tatares, le sens que nous venons d'indiquer[17], et rien ne prouve qu'ils ne l'ont pas eu de tout temps. Le portrait de Naram-Sin, qu'on peut voir dans le Musée du Louvre, de même que la statue de Gilgamès, l'Hercule babylonien, ne possèdent pas non plus les caractères de la race sémite; ils ont plutôt le type turco-tatare commun aux Bédouins peuplant encore les déserts de l'Arabie et de la Syrie, et auxquels les Égyptiens donnaient le même nom qu'aux rois de la IV[e] dynastie, celui des Sha-su, les *maîtres du sable ou du désert*[18].

On peut en dire autant des *Sumer*, les habitants de la Mésopotamie de cette époque[19]. Cette population n'était pas sémite. Elle constituait un mélange de plusieurs peuples dans lequel l'élément sémite n'entrait qu'en très petite proportion. On distinguait en elle un fond coushito-alarodien, la population primitive du pays; une couche non moins forte des Suomi ou Finno-Tatares qui, descendus de l'extrême nord, avaient fondé, comme les Kémites en Égypte, le premier Empire touranien sur les bords de l'Euphrate; et en dernier lieu, une couche de Kasdo-Ariens qui, avant l'arrivée de Sargon, doivent avoir pénétré dans la Mésopotamie. Aussi avait-elle le type *Ibéro-Ligure* s'approchant tantôt du type couchite, tantôt de celui des Ariens[20]. Or, cette population mésopotamienne, la plus asservie à Sargon, ne différait pas beaucoup des Amou que le conquérant doit avoir rencontrés en Syrie de même que dans la Basse-Égypte. Aussi, les Égyptiens les confondirent-ils avec ce dernier peuple et plus tard avec les Sémites.

Bien moins sémitisés étaient les peuples que Sargon a entraînés des contrées situées de l'autre côté du Tigre.

Le pays montagneux qui limite le bassin du Haut-Tigre au nord-est, pays connu dans l'antiquité sous les noms de la *Gordiène*[21], et de la *Kaducie* (Γορδιανή et Καδουσία χώρα), était, à l'époque de Sargon, ce qu'il est encore aujourd'hui : le repaire d'un peuple belliqueux, redouté dans tout l'Orient pour ses brigandages, aimant à servir dans les armées

étrangères comme mercenaire, semblable en un mot à ce qu'étaient les Cariens dans l'antiquité, à ce que sont les Kurdes de nos jours. Ces montagnards, appelés Kasdes[22], — que nous croyons devoir considérer comme une branche du peuple, qui, sous le nom de *Dasyas*, Dasas, les Δᾶαι des Grecs, les Saces des Perses, occupait, dès la plus haute antiquité, la chaîne de montagnes séparant la mer Caspienne de l'océan Indien[23] —, n'avaient rien de commun avec les peuples qui les avoisinaient. A en juger par leurs survivants, les Tadjiks de la Perse[24], ils étaient tous d'une taille élevée; ils doivent avoir eu les yeux et la chevelure noirs, la tête allongée, le front large, les traits bien dessinés, le visage ovale, la chevelure et la barbe bien fournies.

Une autre particularité de ce peuple relevée par le Dr Polak sur les Tadjiks[25], et que nous rencontrons également chez les rois égyptiens de la Ve dynastie, c'est que la peau de la paupière supérieure était tellement développée qu'elle recouvrait souvent une grande partie de l'œil, ou formait un pli longitudinal à son angle externe[26]. Mais à l'arrivée de Sargon, ce peuple n'était plus ce qu'il était à l'origine; il avait subi l'influence d'un peuple agricole qui, alors, occupait les contrées basses s'étendant entre le Tigre, l'Élam et la Médie, et dont il était le maître, très probablement, depuis plusieurs siècles. Or, ce dernier peuple n'était ni Touranien, ni Moscho-Ibérien, ni Sémite; autrement il n'aurait pas été appelé: *Akkades* par les Kasdes, *Ha-Matta* par les Matta, *As-Gour* par les Gours, *Ha-van* par les Van. Hérodote nous apprend que, lui-même, se donnait le nom d'Ἄριοι[27], et ce fait, combiné avec l'usage dans l'antiquité *de toutes ces appellations négatives* pour désigner les peuples Hellènes, est, à notre avis, la meilleure preuve, que *les Akkades du temps de Sargon constituaient la branche méridionale du peuple arien, les ancêtres des Achéens et des Ioniens des temps historiques.*

Mais ce qu'il importe davantage de relever, c'est qu'à l'époque où la Mésopotamie se trouvait sous la domination des

Finno-Tatares, avant l'arrivée de Sargon, alors qu'elle adorait avec eux le grand dieu Nabo ou Nebo[28], les Moscho-Ibériens, qui alors se faisaient appeler, à l'instar de leurs maîtres, «Nebu» appliquaient aux peuples allophyles, établis de l'autre côté du Tigre, les Kasdo-Akkades, le nom d'exclusion, de *Ha-nebu*, et qu'ils les traitaient de païens. Étant donné donc que cette irruption des Huns, sous Sargon, a eu lieu vers la fin de l'Empire sumérien, il n'est point étonnant que le premier nom sous lequel les Kasdo-Ariens ont été connus en Syrie, en Égypte et dans les îles de la mer Égée, ait été celui de Ha-neb-u, et que les monuments égyptiens nous donnent deux différents types de ce peuple établi sur les bords du Nil; l'un ressemblant au *type kassite* que nous venons de décrire plus haut, l'autre reproduisant celui qui a toujours distingué la race hellène : corps souple, tête et visage allongés, front bien développé se continuant en ligne droite sur un nez effilé, yeux grands, fendus en amande, belle chevelure noire, descendant coquettement sur les épaules[29]. Or, ces deux types anthropologiques qu'on peut relever sur les monuments égyptiens des IVe, Ve et VIe dynasties, de même que parmi les confédérés des Hitites dans les temples de Ramsès et de Seti, figurent également sur une ancienne stèle de l'Assyrie, et dans des conditions qui ne laissent aucun doute sur l'origine respective des deux peuples, pas plus que sur leurs rapports sociaux à cette époque.

Ce curieux monument[30], actuellement exposé dans la belle salle d'Assyriologie du Musée du Louvre, nous fait voir, en effet, des scènes de guerre et de funérailles helléniques. Sur l'un des morceaux, car, par malheur, la stèle nous est parvenue brisée, on voit des cadavres entassés dans un certain ordre et, à côté, deux individus occupés à les couvrir de terre, et à leur élever un tumulus grandiose. Sur un autre morceau sont gravés de nombreux oiseaux de proie, déchirant les cadavres abandonnés sans sépulture et emportant dans leur bec les morceaux que chacun en a arrachés. En voyant ce tableau, si différent de ceux qu'on

IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET Cie



PARIS

57, RUE DE SEINE, 57



ESSAI

SUR

L'HELLÉNISME ÉGYPTIEN

ET SES RAPPORTS AVEC

L'HELLÉNISME CLASSIQUE ET L'HELLÉNISME MODERNE

PAR

le Dr B. APOSTOLIDÈS

TOME PREMIER

L'Hellénisme sous l'Ancien et le Moyen Empire

3e FASCICULE

PARIS

H. WELTER, ÉDITEUR

59, RUE BONAPARTE, 59

1899

Prix du fascicule : **6** francs.

CHAPITRE V

LES *SHA-SU* ET LES *HA-NEB-U* EN ÉGYPTE

Leur origine et leurs mœurs.

Les monuments ne nous disent pas par suite de quelles circonstances les rois de la IIIe dynastie ont été amenés à céder la place à ceux de la IVe. Au contraire, tout y semble calculé pour nous induire en erreur.

Dans la liste royale d'Abydos, document qui représente les idées et les ambitions des rois de la XIXe dynastie, Snefrou, le fondateur de la IVe, figure comme le successeur immédiat de *Nefer-Kara,* quatrième ou cinquième roi de la IIIe dynastie, tandis que le Canon de Turin et la liste royale de Saqqârah nous le donnent comme fils de *Houni*, le dernier, suivant les uns; l'avant-dernier, suivant les autres, de la IIIe dynastie. On ne nous dit rien sur les rapports qui ont existé entre ces deux rois; mais pour mieux légitimer la succession, un des scribes de la XIXe dynastie relève, non sans une certaine emphase, la facilité avec laquelle s'est opérée la transmission du pouvoir de Houni à Snefrou. « Dans ce temps-là, la Majesté Houni mourut, « et la Majesté Snefrou s'éleva pour être un souverain « bienfaisant sur le pays entier[1] ». Le vrai fondateur de la IVe dynastie était donc, d'après ce récit, Houni et non Snefrou; mais tandis que le premier n'a régné que dans la Basse-Égypte, Snefrou a réussi à étendre les limites de son royaume à toute la vallée du Nil.

Il y a enfin à observer que si l'avènement de Snefrou n'a donné lieu à aucune protestation dans le pays, celui de son père a été précédé d'une série de troubles très sérieux[2], et tout porte à croire que c'était l'invasion d'un peuple étranger plutôt, qu'une guerre civile, que l'Égypte a subie dans cette circonstance, et que le chef de cette invasion était ce même Houni.

Il suffit, en effet, de comparer une des statues qui nous restent des rois de la IV[e] dynastie[3] avec le bas-relief représentant le roi Hossi, pour voir que nous sommes là devant des individus appartenant à deux races différentes. Les uns étaient de grands et beaux hommes, à tête et visage sensiblement allongés, ayant les yeux fendus en amande, le nez gros, aquilin, les épaules larges, les cuisses grêles, couvertes d'une courte tunique[4]. Les statues des rois de la IV[e] dynastie, au contraire, représentent des individus robustes, d'une taille plutôt moyenne que grande, ayant la tête déprimée, le visage rond, les pommettes saillantes, les yeux grands, les paupières largement fendues, les épaules et les cuisses bien musclées, et, contrairement à ce qui a été observé aux premiers, portant tous la culotte[5].

Une autre particularité qui distinguait les rois de la IV[e] dynastie de leurs prédécesseurs, c'est qu'ils avaient le système pileux excessivement pauvre ; circonstance qui les obligeait à porter de grosses perruques et des barbes postiches[6].

Les noms de ces rois différaient également de ceux en usage dans la vallée du Nil. *Snefrou, Koufou, Dadefrou*, sont des noms jusqu'alors inconnus aux Égyptiens, et dont les Égyptologues ne nous ont pas encore donné l'étymologie.

Il en est de même du titre de « *Pharaon* », dont ces rois firent usage les premiers[7]. Ce terme n'est ni égyptien, ni sémite, et ceux qui l'ont introduit dans la vallée du Nil ne l'étaient assurément pas non plus.

Il y a ensuite à relever que, dans les monuments funéraires de ces rois, on ne trouve ni inscriptions ni objet indiquant le nom du propriétaire, ni sa piété envers les Dieux

protecteurs des morts, comme c'était l'habitude alors en Égypte; ce qui prouve qu'ils ne connaissaient pas la langue du pays et professaient sur la mort des idées différentes de celles des Égyptiens.

Cette conclusion est d'ailleurs corroborée par le fait relaté par Hérodote, que pour hâter la construction de leurs pyramides, les rois de cette dynastie avaient fermé les temples, et interdit aux Égyptiens d'aller y faire leurs dévotions; et, comme nous le verrons plus loin, ce fut sous un de ces rois que les prêtres héliopolitains ont été obligés d'émigrer en Syrie, en emportant avec eux la statue en or de leur divinité solaire [8].

Tout concourt donc à nous faire croire que les rois de la IVe dynastie étaient, eux aussi, des conquérants, et qu'ils appartenaient à une race tout à fait différente de celles qui jusqu'alors existaient dans le pays.

Mais la preuve la plus décisive de ce fait nous est fournie par l'histoire même.

Grâce aux études assyriologiques de ces dernières années, il est aujourd'hui acquis à la science que Sargon, le premier roi historique de la Babylonie, était un remarquable conquérant [9]. Après avoir battu tous les Princes et les Rois qui, à cette époque, se partageaient la Mésopotamie et le pays d'au delà du Tigre, il entreprit une série d'expéditions vers l'Occident; il conquit la Syrie et la Phénicie, un grand nombre des îles de la mer Égée et, poussant ses exploits vers le sud, mit la main sur l'Arabie Pétrée et la Basse-Égypte. Surpris par la mort, dit son historien assyrien, Sargon n'a pu mener à bonne fin sa glorieuse entreprise. Il en laissa le soin à son fils *Naram-Sin*, qui, guerrier comme son père, ne tarda pas à s'emparer d'*Apirac*, la ville de Râ, l'Héliopolis des Grecs, et à étendre son pouvoir sur tout le pays de Magan, qui, au dire de la plupart des Assyriologues, correspond à la vallée du Nil [10].

Or, l'identité de ces conquérants babyloniens avec les fondateurs de la IVe dynastie égyptienne ne peut pas être

sérieusement mise en doute. Elle est attestée tout d'abord par le synchronisme des deux événements [11]; par l'identité des noms des conquérants [12], par l'extrême ressemblance du portrait de Naram-Sin avec la statue d'un des rois de la IVe dynastie, dans laquelle la plupart des Égyptologues reconnaissent le roi Snefrou [13]; par l'arrêt momentané de la conquête dans la Basse-Égypte, observé dans l'un et dans l'autre cas, et, en dernier lieu, par l'apparition à cette même époque dans la Syrie, l'Arabie et dans le pays du Nil, de quatre peuples qui, jusqu'alors, n'étaient connus que sur les bords de l'Euphrate; les *Gouns*, les *Sumer*, les *Kasdes* et les *Akkades*.

Le silence des textes égyptiens à ce sujet ne diminue en rien la valeur de notre conclusion. Les grands services que les souverains de cette dynastie ont rendus aux Égyptiens *du Sud*, en les débarrassant de leurs ennemis acharnés, les Memphites; l'empressement avec lequel ces rois ont adopté la langue, la religion et les mœurs égyptiennes, les firent passer, dès la plus haute antiquité, pour les Pharaons par excellence, sur lesquels se sont modelés ensuite ceux du Grand-Empire. Il aurait donc été très malencontreux de discuter ouvertement l'opinion admise et respectée de tous. Mais ceux qui ont connu de près ces rois avaient d'eux une toute autre opinion que les scribes de la XIXe dynastie, et la population de la Basse-Égypte ne se faisait pas faute de maudire, et leurs monuments, et leur noms [14].

Or, tout porte à croire que les compatriotes de Sargon, les Gouns, n'étaient pas des Sémites, mais des Touraniens. C'était un de ces peuples conquérants que l'histoire fait sortir des steppes de la Sibérie, et, très probablement, il faudrait voir en eux les ancêtres des *Huns de la Caducie*, des Χοῦνοι ou Κοῦνοι *du Pont*, des temps postérieurs [15]. Le nom de leur chef, Sargon, se laisse interpréter plus facilement par *Shar* ou *Tzar Hun* ou par *Tzar des Huns*, que dans le sens que lui donnent les hébraïsants [16]. Les deux éléments de ce nom « *Shar* et *Hun* » conservent encore

de nos jours, chez les peuples Tatares, le sens que nous venons d'indiquer[17], et rien ne prouve qu'ils ne l'ont pas eu de tout temps. Le portrait de Naram-Sin, qu'on peut voir dans le Musée du Louvre, de même que la statue de Gilgamès, l'Hercule babylonien, ne possèdent pas non plus les caractères de la race sémite; ils ont plutôt le type turco-tatare commun aux Bédouins peuplant encore les déserts de l'Arabie et de la Syrie, et auxquels les Égyptiens donnaient le même nom qu'aux rois de la IVe dynastie, celui des Sha-su, les *maîtres du sable ou du désert*[18].

On peut en dire autant des *Sumer*, les habitants de la Mésopotamie de cette époque[19]. Cette population n'était pas sémite. Elle constituait un mélange de plusieurs peuples dans lequel l'élément sémite n'entrait qu'en très petite proportion. On distinguait en elle un fond coushito-alarodien, la population primitive du pays; une couche non moins forte des Suomi ou Finno-Tatares qui, descendus de l'extrême nord, avaient fondé, comme les Kémites en Égypte, le premier Empire touranien sur les bords de l'Euphrate; et en dernier lieu, une couche de Kasdo-Ariens qui, avant l'arrivée de Sargon, doivent avoir pénétré dans la Mésopotamie. Aussi avait-elle le type *Ibéro-Ligure* s'approchant tantôt du type couchite, tantôt de celui des Ariens[20]. Or, cette population mésopotamienne, la plus asservie à Sargon, ne différait pas beaucoup des Amou que le conquérant doit avoir rencontrés en Syrie de même que dans la Basse-Égypte. Aussi, les Égyptiens les confondirent-ils avec ce dernier peuple et plus tard avec les Sémites.

Bien moins sémitisés étaient les peuples que Sargon a entraînés des contrées situées de l'autre côté du Tigre.

Le pays montagneux qui limite le bassin du Haut-Tigre au nord-est, pays connu dans l'antiquité sous les noms de la *Gordiène*[21], et de la *Kaducie* (Γορδιανή et Καδουσία χώρα), était, à l'époque de Sargon, ce qu'il est encore aujourd'hui : le repaire d'un peuple belliqueux, redouté dans tout l'Orient pour ses brigandages, aimant à servir dans les armées

étrangères comme mercenaire, semblable en un mot à ce qu'étaient les Cariens dans l'antiquité, à ce que sont les Kurdes de nos jours. Ces montagnards, appelés Kasdes [22], — que nous croyons devoir considérer comme une branche du peuple, qui, sous le nom de *Dasyas*, Dasas, les Δᾶαι des Grecs, les Saces des Perses, occupait, dès la plus haute antiquité, la chaîne de montagnes séparant la mer Caspienne de l'océan Indien [23] —, n'avaient rien de commun avec les peuples qui les avoisinaient. A en juger par leurs survivants, les Tadjiks de la Perse [24], ils étaient tous d'une taille élevée ; ils doivent avoir eu les yeux et la chevelure noirs, la tête allongée, le front large, les traits bien dessinés, le visage ovale, la chevelure et la barbe bien fournies.

Une autre particularité de ce peuple relevée par le Dr Polak sur les Tadjiks [25], et que nous rencontrons également chez les rois égyptiens de la Ve dynastie, c'est que la peau de la paupière supérieure était tellement développée qu'elle recouvrait souvent une grande partie de l'œil, ou formait un pli longitudinal à son angle externe [26]. Mais à l'arrivée de Sargon, ce peuple n'était plus ce qu'il était à l'origine ; il avait subi l'influence d'un peuple agricole qui, alors, occupait les contrées basses s'étendant entre le Tigre, l'Élam et la Médie, et dont il était le maître, très probablement, depuis plusieurs siècles. Or, ce dernier peuple n'était ni Touranien, ni Moscho-Ibérien, ni Sémite ; autrement il n'aurait pas été appelé : *Akkades* par les Kasdes, *Ha-Matta* par les Matta, *As-Gour* par les Gours, *Ha-van* par les Van. Hérodote nous apprend que, lui-même, se donnait le nom d'Ἄριοι [27], et ce fait, combiné avec l'usage dans l'antiquité *de toutes ces appellations négatives* pour désigner les peuples Hellènes, est, à notre avis, la meilleure preuve, que *les Akkades du temps de Sargon constituaient la branche méridionale du peuple arien, les ancêtres des Achéens et des Ioniens des temps historiques.*

Mais ce qu'il importe davantage de relever, c'est qu'à l'époque où la Mésopotamie se trouvait sous la domination des

Finno-Tatares, avant l'arrivée de Sargon, alors qu'elle adorait avec eux le grand dieu Nabo ou Nebo[28], les Moscho-Ibériens, qui alors se faisaient appeler, à l'instar de leurs maîtres, «Nebu» appliquaient aux peuples allophyles, établis de l'autre côté du Tigre, les Kasdo-Akkades, le nom d'exclusion, de *Ha-nebu*, et qu'ils les traitaient de païens. Étant donné donc que cette irruption des Huns, sous Sargon, a eu lieu vers la fin de l'Empire sumérien, il n'est point étonnant que le premier nom sous lequel les Kasdo-Ariens ont été connus en Syrie, en Égypte et dans les îles de la mer Égée, ait été celui de Ha-neb-u, et que les monuments égyptiens nous donnent deux différents types de ce peuple établi sur les bords du Nil; l'un ressemblant au *type kassite* que nous venons de décrire plus haut, l'autre reproduisant celui qui a toujours distingué la race hellène : corps souple, tête et visage allongés, front bien développé se continuant en ligne droite sur un nez effilé, yeux grands, fendus en amande, belle chevelure noire, descendant coquettement sur les épaules[29]. Or, ces deux types anthropologiques qu'on peut relever sur les monuments égyptiens des IVe, V^e^ et VIe dynasties, de même que parmi les confédérés des Hitites dans les temples de Ramsès et de Seti, figurent également sur une ancienne stèle de l'Assyrie, et dans des conditions qui ne laissent aucun doute sur l'origine respective des deux peuples, pas plus que sur leurs rapports sociaux à cette époque.

Ce curieux monument[30], actuellement exposé dans la belle salle d'Assyriologie du Musée du Louvre, nous fait voir, en effet, des scènes de guerre et de funérailles helléniques. Sur l'un des morceaux, car, par malheur, la stèle nous est parvenue brisée, on voit des cadavres entassés dans un certain ordre et, à côté, deux individus occupés à les couvrir de terre, et à leur élever un tumulus grandiose. Sur un autre morceau sont gravés de nombreux oiseaux de proie, déchirant les cadavres abandonnés sans sépulture et emportant dans leur bec les morceaux que chacun en a arrachés. En voyant ce tableau, si différent de ceux qu'on

rencontre sur les monuments babyloniens, on est tenté de croire à une représentation, ici, des funérailles ordonnées par Nestor[31] en l'honneur des soldats tombés en héros sous les murs de la Troade, là du sort réservé à ceux qui se comportent avec lâcheté. Mais une inscription, écrite en caractères babyloniens les plus archaïques, nous apprend que c'était là la stèle que la ville de Sirpurla avait élevée, en souvenir d'une victoire, que ses enfants avaient remportée contre les Goudeens; ce qui recule la date du monument de plus de trente siècles.

Le troisième morceau qui nous reste de ce monument paraît avoir appartenu à la partie sur laquelle était représenté, soit le départ de l'armée pour la campagne, soit son retour triomphal. Par malheur, il ne nous reste que bien peu de chose de cette scène, mais assez toutefois pour nous éclairer sur ce sujet. On y voit une main tenant dressée une des enseignes militaires en usage chez les Assyriens. C'est un aigle monté sur une hampe, couvrant par derrière la tête d'un personnage, qui, très probablement, figurait dans le défilé; peut-être c'est le Roi. Il est coiffé d'un bonnet évasé qui paraît orné de plumes et au milieu duquel une applique en métal ou en ivoire rappelle la coiffure d'un Khan ou d'un Sultan de la Tatarie. Or, tandis que les individus qu'on ensevelit et ceux qui les couvrent de terre présentent tous le type caractéristique des *Ha-neb-u* de la seconde catégorie, le buste du Roi ressemble jusqu'à l'identité à celui de Kafra, qui, comme nous allons le voir, était également un roi kassite; et ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que la plupart des statues que nous possédons de ce prince, sont également couvertes par derrière d'un aigle ouvrant ses deux ailes, oiseau que les Égyptiens n'ont pas manqué de confondre avec leur Horus.

Au sujet de cette stèle si importante pour l'histoire de l'*Hellénisme*, nous ajouterons enfin que, non loin de l'endroit où elle a été trouvée, on a découvert aussi les fondations d'un sanctuaire et de nombreuses statues de prêtres ayant les têtes brisées. Or, à en juger par la diffé-

rence du type de ces individus, tous courtauds et trapus, on pourrait parfaitement conclure que ces deux monuments rappellent le même événement : un combat que les Kasdo-Ariens ont livré aux Sumériens, et dans lequel la victoire est restée aux premiers.

D'ailleurs, les inscriptions cunéiformes incisées au bas du monument nous donnent à comprendre que, pendant la période à laquelle il remonte, Sirpurla était un centre des Kasdo-Akkades, tandis que la ville voisine de Telloh appartenait aux Sumériens [32].

Nous avons donc non seulement en Égypte, mais aussi en Assyrie et sur un monument de l'âge des pyramides, la preuve indéniable de la coexistence de deux peuples de type différent, et cela dans des conditions qui ne laissent aucun doute sur leur origine respective et sur leurs rapports mutuels à cette époque.

Après tout ce que nous venons de dire, nous avons à peine besoin d'ajouter que les Kasdéens parlaient une langue agglutinante, très probablement semblable à celles qui se parlent, jusqu'à nos jours, dans les vallées de la montagne dont ils tiraient leur origine, tandis que les Akkades faisaient usage d'un idiome à flexion dont les éléments constituent le fond des langues aryennes, et, plus particulièrement, de l'ancien grec. [33] Mais tandis que la langue du peuple dominant conservait encore son caractère primitif, celle du peuple assujetti, que nous appellerons l'*Achéen*, était déjà surchargée d'éléments étrangers. Habitant de temps immémorial entre les Touraniens, les Alarodiens et les Coushites et de nature très tolérante pour les peuples étrangers, les Akkades ne pouvaient certes échapper à la suggestion, et leur idiome — l'Arien — la souche commune du Sanskrit, du Zend et du Grec, ne tarda pas à devenir un idiome mixte, composé du Touranien, du Moscho-Ibérien et du Coushite, en d'autres termes, une espèce de Turc de nos jours, le tout soumis au régime de la grammaire arienne. Aussi n'est-il point sur-

prenant que les Assyriologues soient unanimes à reconnaître dans la *langue des maîtres* des inscriptions cunéiformes, un idiome très rapproché du Touranien, mais ils discutent encore sur la nature de la *langue des serfs* (l'Akkadien)[34]. Et telle est l'influence des préceptes de l'école, que des savants éminents n'hésitent point à juger sévèrement leurs collègues, qui osent soutenir, que cet idiome contient un grand nombre de mots aryens ou iraniens[35].

Mais revenons encore une fois sur le mot *Ha-neb-u*, le point le plus intéressant de la discussion, et tâchons de suivre les péripéties par lesquelles il a dû passer à travers les siècles.

Quelque temps après l'irruption de Sargon, lorsque les Kasdes devinrent les maîtres de la Babylonie[36] et que le pays adopta leurs idées religieuses[37], les Sumériens, qui n'avaient plus de motifs pour se faire appeler Nebu, pas plus que pour traiter leurs voisins, d'au delà du Tigre, de Ha-neb-u, prirent eux-mêmes le nom de leurs maîtres et appliquèrent aux premiers celui d'Akkades. Le nom de Ha-neb-u disparut alors peu à peu sur les bords de l'Euphrate. Mais sur les bords du Nil, en Syrie et dans les îles de la mer Égée, où ces influences ne se sont pas fait sentir, il n'y avait aucune raison pour que les Kasdo-Akkades de ces pays changeassent le nom sous lequel ils étaient connus. Aussi ont-ils continué à s'appeler Ha-neb-u jusqu'aux plus basses époques de l'Histoire égyptienne, et grâce aux textes égyptiens, nous savons aujourd'hui, que ces deux noms ont existé dans la Syrie de même que sur les bords de l'Euphrate[38]. Dans une des nombreuses inscriptions qui tapissent les murs et les colonnes du temple de Karnak, un des Tutmès se vante d'avoir battu *les Nebu* et *les Ha-neb-u* de la Syrie. Dans une autre ce même roi ou un de ses homonymes, prétend également avoir battu les Hanebu qui occupaient le littoral de la grande mer, et une troisième nous apprend qu'il y avait *des Nebu*, non seulement en Syrie et en Asie Mineure, mais aussi sur les bords

de l'Euphrate, tout près du pays des Mitanni[39]. Il ne peut donc y avoir aucun doute sur l'origine étrangère de ces deux expressions et sur l'impossibilité de les expliquer par l'Égyptien. C'étaient, comme nous venons de le dire, deux termes sumériens ou moscho-ibériens créés exprès pour distinguer les peuples adorateurs du grand dieu *Nebo* de ceux qui ne l'étaient pas. Mais en Égypte, où cette divinité n'a pas été connue, ces termes ne pouvaient se présenter que comme deux *ethniques barbares* dont l'étymologie n'intéressait que très peu les Égyptiens. En les adaptant cependant à leur idiome, ils ont dû les écrire, l'un en gravant trois corbeilles superposées, ou une seule accompagnée des signes du pluriel; l'autre, par ce même groupe d'hiéroglyphes précédé d'une branche de lotus, le caractère donnant la syllabe *ha*. Étant donné donc que les Ha-neb-u ont occupé durant une longue série de siècles les contrées septentrionales du Delta, il n'est point étonnant que cette partie de la Basse-Égypte fut considérée comme le pays des Ha-neb-u; que le nom de ce peuple devînt avec le temps le synonyme de *peuple du Nord*, de même que la branche de lotus, de simple signe syllabaire qu'elle était, finît par devenir l'idéogramme de la Basse-Égypte et de tous les pays du Nord.

Plusieurs siècles plus tard, quand les Sémites prirent le pouvoir, des changements importants eurent lieu dans la Mésopotamie; mais ces changements ont été faits dans le sens summérien plutôt que dans le sens sémite. Soit par suite du manque d'institutions et d'appellations propres, soit parce qu'ils tenaient à avoir de leur côté la population moscho-ibérienne, les Sémites de l'Assyrie n'ont fait qu'adopter les anciennes institutions et appellations (ibériennes) telles qu'elles avaient été modifiées par les Touraniens et les Aryens; et, dès ce moment, nous voyons, en même temps disparaître le nom d' « Akkades », et réapparaître, dans la vallée de l'Euphrate, ceux de Hamadan, d'Azor et de Javan, que les Sémites ne tardèrent pas à répandre en Syrie, en Égypte et même dans les îles de

la mer Égée, comme, les vrais noms des peuples jusqu'alors appelés Hanebu[40].

Tout concourt donc à nous faire croire que les noms d'Akkades, de Hamadan, d'Asgour et de Javan, dont on a fait ensuite les Arcades, les Achéens, les Argiens, les Hamathiens et les Ioniens, n'étaient à l'origine que des termes d'exclusion et de dédain, que les peuples étrangers, et plus particulièrement les Moscho-Ibériens avaient appliqués aux Aryens, et que les Sémites ont propagés ensuite en Syrie, en Égypte et dans tous les pays où ils ont abordé[41].

Telle était aussi d'ailleurs l'opinion des anciens Grecs à ce sujet. Au temps d'Hérodote, c'était offenser un Athénien que de l'appeler Ionien[42]. Ce nom correspondait à celui de *Ghiaour*, donné par les Turcs de nos jours aux peuples qui n'adhèrent pas à la religion mahométane. Telle paraît avoir été aussi l'opinion que les Caro-Ioniens du temps des Psammétiques se faisaient d'eux-mêmes; autrement, ils n'auraient pas gravé sur les colosses du temple de Abou-Simbel, au lieu et place de leur nom ethnique, le mot ἀλλόγλωσσοι[43].

Mais ce qu'il y a de très remarquable, c'est que trois siècles avant eux, Homère s'était servi de ce même terme pour désigner les peuples de la Syrie et de la Basse-Égypte parmi lesquels s'était égaré Ménélas en revenant de la Troade, et il est très probable que le poète n'a fait, à cette place, que traduire le mot *Hanebu*, sous lequel ces peuples étaient alors connus de leurs voisins[44].

Si donc ce que dit Renan est vrai, que les Kasdes du Haut-Tigre s'appelaient également Kaldes et Kardes et que les Chaldéens étaient originaires de l'Arménie[45], on ne saurait se défendre d'admettre l'identité de ce peuple d'une part avec les Chaldéens et, d'autre part, avec les Cariens de l'antiquité classique, et de considérer l'invasion de Sargon et celle de son fils Naram-Sin en Égypte, en Syrie et dans les îles de la mer Égée, comme *la première irruption des Caro-Ioniens dans ces trois pays.*

Avant d'aller chercher ces quatre peuples en Syrie, en Arabie et dans la vallée du Nil, voyons un peu leurs mœurs et leurs habitudes, alors qu'ils vivaient, côte à côte, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate; cela nous aidera à la fois à les reconnaître et à apprécier le rôle qu'ils ont joué.

Il n'y a pas grand'chose à dire des mœurs et des habitudes des compatriotes de Sargon. A en juger par la conduite des conquérants que l'histoire fait sortir des steppes de la Tatarie, les compagnons de Sargon et de Naram-Sin — les Gouns — doivent avoir été un peuple plus que barbare, ne sachant que piller, saccager, tuer. Les invasions des Kimmériens dans l'Asie Mineure, si bien décrites par Hérodote; celles de Alaric et d'Attila dans l'Europe centrale en sont de frappants exemples. Et, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, telle fut aussi la conduite des Sha-su dans la vallée du Nil. Tant qu'ils trouvèrent de quoi satisfaire leurs besoins et leurs désirs, ces barbares se maintinrent en maîtres dans le pays; mais dès que les ressources leur manquèrent, ils revinrent à leur état primitif. Ils se transformèrent en Bédouins et reprirent leur ancien métier : le brigandage. Nous venons de voir que ces nomades du désert arabique avaient le type des rois de la IVe dynastie, qu'ils s'appelaient comme eux *Sha-su*, et un très ancien texte, figurant encore sur les murs du grand temple de Horus, à Edfou, nous apprend que, dans l'antiquité, ces nomades du désert arabique étaient considérés comme les descendants directs des *Sha-su*, qui jadis avaient régné sur les bords du Nil[46].

Tout autre était la population que Sargon avait entraînée avec lui de la Mésopotamie, les *Sumer*. Constituée, comme nous venons de l'indiquer, par quatre ou cinq éléments ethniques que le joug prolongé des Touraniens avait convertis en une masse plus ou moins homogène, cette population, au fond moscho-ibérienne, différait, sous plus d'un rapport, des Amou d'Égypte primitifs. Les *Sumer* babyloniens étaient un peuple très mélangé; ils

parlaient un autre idiome et sacrifiaient à des divinités que les Amou d'Égypte ne reconnaissaient pas. Mais ce qui les distinguait le plus de ces derniers, c'était leur *servilité*. A force de servir les peuples étrangers qui, dans cet intervalle, s'étaient succédé sur les bords de l'Euphrate, les Sumer de la Babylonie avaient fini par perdre tout sentiment d'indépendance individuelle et de dignité humaine, pour devenir un peuple d'esclaves par excellence. Aussi le pays de l'Occident qu'ils ont occupé plus particulièrement, la Syrie, ne tarda-t-il pas à devenir une des trois contrées où l'antiquité se procurait les domestiques, les ouvriers, les esclaves ![47] Tous les individus appartenant à ces trois catégories, qui figurent sur les monuments égyptiens, présentent en effet le type mélangé de la population babylonienne, et tous les esclaves cités par les auteurs de l'antiquité ont été recrutés en Syrie[48].

Parmi les peuples qui, avec Sargon, ont émigré de la Mésopotamie en Syrie, en Égypte et dans les îles de la mer Égée, les seuls, qui aient réellement contribué au développement ultérieur de ces pays, furent donc les *Kasdo-Akkades*. A cause de cela même, ces deux peuples méritent une étude spéciale, d'autant plus que sur eux règnent les opinions les plus contradictoires[49].

A en juger par leur nom, les Ariens étaient un peuple sédentaire, adonné à l'agriculture. Dans toutes les langues aryennes, le mot *ar*, radical de leur nom ethnique, signifie la terre, et le mot ἄργος, qui n'est qu'une forme dialectale de ἀγρὸς, servait, jusqu'aux temps d'Homère, à désigner le pays natal aussi bien que le champ. Aussi le premier souci de l'Arien, lorsqu'il arrivait à un certain âge, était-il de posséder une parcelle du sol cultivable et un petit enclos pour y dormir à l'abri des surprises (κώμη). Un petit coin de cet enclos (*vicus*), le point de départ de la maison (οἶκος) était conservé pour le maître, ou pour sa mère, la personne la plus vénérée du clan. Un peu plus tard, lorsqu'il sentait le besoin d'avoir à côté de lui une personne à laquelle il put confier la garde de ses biens et l'administration de

son intérieur, l'Arien allait chercher cette personne dans le sein des clans voisins, et, pour l'avoir, non seulement il la comblait de présents, non seulement il lui cédait la moitié de sa fortune, mais ce qui est plus significatif encore, il partageait avec elle son nom et son autorité. En se mariant, la femme arienne prenait le nom de son mari et participait à toutes ses prérogatives. Elle devenait la maîtresse de la maison (Πότνια) où jusqu'alors le mari était le seul Πότις.

Aussi, le mariage chez les Ariens primitifs ne s'appelait-il pas, comme dans les temps de la corruption ou de la barbarie Γάμος, mais ζυγὸς (charge à tirer à deux), et les mariés σύζυγοι (attachés au même joug). L'amour n'entrait pour rien dans ce mariage, qui était tout de convention. L'Arien ne connaissait que l'amour conjugal; et cet amour se développait dans la suite, au fur et à mesure que les deux associés se connaissaient mieux et s'appréciaient davantage. Le meilleur mariage pour un Arien était, par conséquent, celui dans lequel le mari vivait en harmonie et toujours en parfait accord avec sa femme [50].

Or ces mêmes principes, sur lesquels était basée la famille, servaient aussi de base à la constitution du hameau, du village, de la ville. Les chefs respectifs de ces groupes de familles étaient choisis parmi les personnes les plus âgées et les plus estimées de la tribu, et y jouaient le rôle de chef de famille plutôt que celui de chef d'État. Un seul et même nom, *vice-paiti* (οἰκοδεσπότης) servait à désigner le chef de la famille de même que celui du hameau, et le chef qui venait après, celui du village, portait le nom très significatif de Zantu (Γενάρχης) [51].

Mais ce système, excellent pour la constitution de petites communautés, est inapplicable à des masses d'hommes plus considérables. La diversité des intérêts individuels augmente avec le nombre des individus, et l'entente devient de plus en plus difficile. C'est la raison pour laquelle les Ariens n'ont pu jamais arriver à se constituer en grand État, que sous la domination étrangère. Leur langue ne possède pas

de termes indiquant une autorité supérieure, ou des classes privilégiées de la société.

Au dire des traducteurs indiens de l'Avesta[52], la plus importante communauté des Ariens ne contenait pas plus de trente familles, trente maris et autant de femmes, et les villages de l'Attique, que Thésée a eu tant de peine à réunir en une seule ville, ne paraissent pas avoir été plus considérables.

Dans l'ancienne Grèce, dès que la population dépassait ce nombre, afin d'assurer l'ordre, la ville faisait expatrier immédiatement une partie de ses citoyens. Elle les envoyait s'installer ailleurs, généralement dans un pays allophyle; ces derniers en faisaient autant à l'occasion, et ce genre d'extension coloniale est le propre de la race hellène.

Non moins grande fût l'influence que la vie agricole exerça sur le développement des idées religieuses.

Pour un peuple d'agriculteurs, la terre est tout. C'est elle qui produit les plantes et les arbres chargés de fruits, c'est d'elle que jaillissent les sources aux eaux limpides, ici chaudes, là froides; c'est de son sein que les traditions faisaient sortir l'homme et à qui devait revenir un jour sa dépouille. Rien n'était donc plus naturel que de voir les Ariens diviniser la terre en l'assimilant à leur grand'mère, la créatrice du clan, et en lui conférant les attributs qu'ils étaient habitués à attribuer à cette dernière.

Mais cette Γα-ματερ ou Δα-ματερ des Achéens, dont le nom et le culte se sont conservés jusqu'aux plus basses époques de l'histoire hellène[53], n'avait rien de commun avec la Rhea ou la Cybèle des Moscho-Ibériens. Dans l'idée des Ariens, la Terre-Mère représentait un Être créateur par lui-même, tandis que celle des Moscho-Ibériens, pour produire, avait besoin d'un maître, d'un amant ou d'un mari, qui tantôt s'appelait Cronos, tantôt Osiris, tantôt *Atés*. En supposant même que l'un de ces cultes dérivât de l'autre, on est forcé de reconnaître au premier une antériorité de plusieurs siècles sur le second. Le culte arien nous ferait remonter, en effet, jusqu'à l'époque

de la « bestialité » de l'homme, lorsque la femme rencontrait l'homme par hasard et le perdait après l'avoir connu; tandis que l'autre se rapproche des temps plus ou moins historiques, de l'époque où la Phrygie avait commencé à subir le joug des peuples étrangers, très probablement des Turco-Tatares. Et comme nous le verrons tout à l'heure, il en est arrivé autant à la Γα-μᾳτερ des Achéens, lorsqu'ils ont dû subir le joug des Kasdéens.

Non moins simple ni moins chaste était le culte chez les Ariens. Leur langue ne contient aucun mot qui puisse nous indiquer l'usage d'offrandes ou de sacrifices. Dans les idées des Ariens, la Grande-Mère n'avait nul besoin de dépouiller ses enfants en leur imposant des sacrifices. C'était elle plutôt qui devait leur fournir les moyens de subsistance et de bien-être : idée que nous rencontrons chez les poètes de même que dans les hymnes de la Grèce christianisée[54].

Les Ariens n'avaient pas non plus de mystères. Tout leur culte consistait en une simple invocation à la Grande-Mère, et suivant qu'on l'invoquait pour le bien ou pour le mal de quelqu'un, le mot ἀρὰ, le nom de la divinité invoquée, de même que le verbe ἀρα-ομαι, *ar-ar-e*, était synonyme de bénédiction ou de malédiction.

Pour invoquer leur Grande-Mère, les Ariens n'avaient pas besoin d'un intermédiaire. Chacun pouvait le faire de soi-même et toutes les fois qu'il le croyait nécessaire. Mais dans les occasions solennelles, lorsque la famille entière voulait l'invoquer en commun, c'était un individu déterminé, probablement le chef de la famille, ou celui qui avait la plus forte voix — Εὐμολπίδης — qui était chargé de cet office, et cet individu s'appelait tout simplement ἀρητήρ.

On invoquait la Grande-Mère un peu partout et à chaque heure de la journée, mais lorsqu'on voulait la consulter pour une affaire, on se rendait à la grotte, dans laquelle elle était enterrée. On y passait la nuit et on notait avec soin le conseil qu'elle donnait en songe : c'est ce qui a donné lieu à la création des Oracles[55].

La religion des Ariens était par conséquent un *culte des*

ancêtres et en même temps une *adoration de la Nature* dans la personne de la Terre. En réalité, c'était leur Grande-Mère qu'ils invoquaient; mais en assimilant leur Grande-Mère à la Terre, ils avaient réussi à fondre les grandes-mères de tous les clans en une seule mère commune à tous, ce qui a permis à leurs différents clans de se considérer comme les membres d'une seule et même famille.

Procédant de cette manière, les Ariens ne tardèrent pas à devenir un peuple éminemment moral qui, tout en étant divisé en une infinité de petites communautés, n'en formait pas moins, par sa langue, par sa religion et par ses coutumes, un tout indivisible, et son nom ethnique finit par recevoir, dans toutes les langues indo-européennes, la signification de *vertueux* et de *noble*[56].

Les choses se passèrent tout autrement chez leurs voisins devenus plus tard leurs maîtres, les Kasdes.

Pasteurs de naissance, ce peuple n'avait aucun intérêt à s'attacher à la terre. Chaque matin, le Kasde allait faire paître son troupeau là où il trouvait un pâturage. Si cet endroit était déjà occupé, on en venait aux mains et le plus fort restait le maître. Nomade de nature, il n'avait aucun besoin de se construire d'enclos. Une tente portative ou un chariot couvert de peaux faisait bien mieux son affaire. Mais l'homme dans ces conditions ne consent que difficilement à se soumettre à des obligations sociales, bien moins encore à contracter un mariage qui aurait pu réduire son autorité. Aussi lorsqu'un Kasde avait besoin d'une femme, il se l'achetait ou la volait à son voisin, et une fois son besoin satisfait, sa concubine devenait son esclave, et restait esclave, même lorsqu'elle avait la chance de lui avoir donné des enfants. On l'appelait alors, comme de nos jours dans les harems turcs, la mère des enfants du maître, jamais la maîtresse de la maison.

Or, ce genre d'union ne peut donner à la société que des autoritaires ou des esclaves, et dans un pareil milieu,

le seul régime politique qui réussit est celui *du plus fort.* Aussi n'est-il point surprenant que tous les grands maîtres, tous les grands conquérants de l'antiquité soient sortis des steppes de la Tatarie ou des nomades qui peuplent l'Arabie Pétrée, et que tous les termes indiquant les chefs ou les rois en usage chez les peuples indo-germains soient Turco-Tatares ou Arabes.

Le mot *rex*, la souche des noms de roi dans toutes les langues indo-européennes, n'est qu'une transcription du mot Tatare *Reis* (chef de la tribu). Les Goths, qui étaient plus rapprochés de leurs ancêtres que les Allemands, l'appelaient comme eux *Reisks*, et le *Bach-Reïs*, en usage jusqu'à nos jours chez les Turcs aussi bien que chez les Arabes, pour désigner le chef suprême, donne le mot grec Βασιλεύς bien mieux que tous les thèmes donnés par les Étymologistes à ce propos[57]. Mais plus communément les chefs des peuples turco-tatares prenaient le nom de leur tribu. On appelait Dasas, ou Dasjus ou Djaus, le chef des Dasyous; Brahma celui des Brahmas, Goth celui des Goths; et cette habitude se transmit telle quelle des peuples touraniens aux gréco-romains. Ἴων, Δῶρος, Ἀχαιός.

Non moins intéressante est la direction que la vie pastorale a donnée aux idées religieuses de ce peuple. Plus on étudie les habitudes des nomades de la péninsule arabique, plus on est porté à croire que ces peuples étaient des panthéistes, comme les Couchites. Ils croyaient que l'espace était rempli d'Esprits : les Elohim, auteurs du bonheur et du malheur des hommes[58]. Mais le nomade du Nord, beaucoup plus autoritaire que celui du Sud, rattachait son bonheur à sa force et à son énergie personnelle, plutôt qu'à l'influence des Êtres éthérés qu'il n'avait jamais rencontrés sur son chemin. « Il n'y a pas de Jupiter chez nous », disait Polyphème à Ulysse.

Pour un Touranien de la tribu des Kasdes, rien ne pouvait mieux représenter la force et l'habileté que le chef principal de sa tribu; celui qui tenait les autres dans l'obéis-

sance, qui les conduisait au combat, qui leur faisait gagner les batailles et remplir de butin leurs tentes. Aussi, lorsque ce peuple entendit un jour ses voisins parler de l'existence d'un Être supérieur, dirigeant les destinées du monde, il ne put mieux faire que d'assimiler cet Être au chef de sa tribu, et de lui attribuer les qualités et les prérogatives qu'il était habitué à attribuer à ce dernier. Il l'appela donc de son nom Djaus, lui fit habiter la plus haute cime de la montagne, lui attribua les phénomènes atmosphériques qui s'y produisent et considéra ses fonctionnaires — les Dasas ou Devas — comme autant de divinités subalternes. Ce fut de cette manière qu'ont été créés le culte du Dieu tout-puissant de la montagne, le Dieu de la foudre et de la guerre, de même que celui des Saints et des Sheiks, que les Kasdéens ont propagés partout.

Quoi qu'en disent les Indianistes, « Djaus » d'où le grec Ζεὺς, n'est pas un mot arien, mais essentiellement touranien. C'est la forme raccourcie de « Dasjus », nom du chef des Tatares, qui, à l'aube de l'histoire, ont envahi l'Arie, la Perse, l'Inde ; et il signifie tout autre chose que le ciel et la lumière. Il dérive du mot Dagh ou Dah, qui dans toutes les langues touraniennes désigne la montagne. Aussi ne peut-il exprimer que l'idée de montagnard et, plus particulièrement, celui de la chaîne de montagnes qui domine le nord de ces trois pays [59].

Étant donné donc que la lettre Dj du Sanskrit, en Perse, se prononce *Sch* et le mot Djaus *Schaus*, il n'est pas difficile de comprendre comment les Grecs parvinrent à former de ce mot leurs Ζεὺς, Σεὺς, Θεὺς, qui précéda le mot θεὸς, et comment les peuples, qui ne pouvaient pas facilement prononcer les aspirées, firent de ce dernier mot leur Εὕς-Ευοῖ-Εὐάν, le nom le plus ancien de Bacchus [60].

Mais lorsqu'on fait dériver Dieu de l'homme, on est obligé de le traiter en homme, en lui offrant les plus précieux de ses effets. C'est ainsi que les plus belles pièces du troupeau, les plus précieux produits de l'étable, les primeurs

des champs et des jardins, de même que les plus beaux enfants du clan appartenaient de droit au grand Djaus et à ses subalternes, les Dasas; et malheur à celui qui aurait osé en détourner l'usage. Avant d'être consacrés, les noms de Dasjus et de Dasas, de même que les mots gréco-latins δάϊος, ἱερὸς, sacer, etc., désignaient tous le terrible, l'épouvantable, le féroce; ce qui nous laisse entrevoir quelle était la conduite de ces prélats envers leurs paroissiens récalcitrants.

L'idée de Dieu tout-puissant et du Roi, celle du Prêtre et du Soldat, celle du Sacrifice et de l'Impôt nous viennent donc des Kasdéens et conservent encore, dans les langues aryennes, leurs noms chaldéens ou touraniens; tandis que des Ariens nous avons le Dieu-père ou le Dieu-mère, nous avons la famille basée sur les principes qui régissent cette institution chez les peuples les plus civilisés, et au lieu des prêtres et des soldats, nous avons les citoyens dévoués autant à leurs familles qu'à leurs communautés.

Grâce aux études linguistiques des dernières années, on est en état de poursuivre l'histoire des Kasdo-Akkades jusqu'à leur première apparition sur la scène du monde.

A en juger par la signification principale de leur nom dans les langues aryennes, on peut conclure que les Dasas ont fait leur apparition dans les contrées habitées par les Ariens comme voleurs et maraudeurs. Descendant à l'improviste, de leurs montagnes, ces nomades saccageaient les champs et les cabanes de leurs voisins; puis, emportant tout ce qu'ils y trouvaient de bon, ils regagnaient vite leurs repaires, où les Ariens étaient incapables de les poursuivre. Aussi la première signification de leur nom ethnique et de ses dérivés dans les langues aryennes était-elle celle de voleurs des champs, de maraudeurs, de brigands, et le verbe δάω ou δαίω, de même que le latin *sacero* ou *sacro* (se comporter à la manière de Dasas ou de Saces) équivalaient à brûler, tuer, saccager.

Ces conclusions linguistiques sont d'ailleurs confirmées

par les traditions. Les livres sacrés des Hindous abondent en récits relatant les irruptions réitérées des Dasas dans les pays habités par les Ariens et tout ce que ces derniers ont souffert avant de se soumettre au joug de leurs voisins. Mais ces mêmes textes nous donnent encore à comprendre que ce changement de situation, loin de nuire, a été la cause principale du développement et de la prospérité des deux peuples à la fois. C'est en effet sous la domination turco-tatare que les Ariens ont cessé de vivre de la vie isolée du clan, pour se réunir en grandes communautés, en villes gouvernées par quatre (Τετραπόλεις). Ce fut sous la protection de ce peuple qu'ils ont pu s'adonner à leur aise au travail et devenir bientôt un des peuples les plus industrieux et les plus riches de l'antiquité; c'est enfin sous la conduite des princes turco-tatares que les Ariens ont pu jouer dans l'antiquité le rôle civilisateur, que l'histoire leur reconnaît; et jusqu'à ce jour les peuples ariens ne prospèrent réellement que sous la domination étrangère [61].

Mais les dominateurs n'ont pas moins profité de leurs sujets. En hommes intelligents, ils ne tardèrent pas à comprendre que les travaux agricoles étaient moins fatigants et bien plus lucratifs que la chasse et le brigandage; que le mariage répondait bien mieux aux intérêts de leurs descendants que le concubinage, qu'enfin l'idée d'un Dieu universel et omnipotent convenait également mieux à un peuple qui ambitionnait la possession du monde entier, qu'un Dieu de la tribu. Aussi ne tardèrent-ils pas à adopter la langue de leurs sujets, leur religion, leurs mœurs; enfin leur nom ethnique pour former avec eux le peuple mixte connu sous le nom d'*Aryens* ou d'*Aryas primitifs*, qui ont tant intrigué les savants de notre siècle [62]. Mais habitués qu'ils étaient à ne prendre en considération que les intérêts de leur propre tribu, les Kasdéens trouvèrent moyen de tourner toutes ces institutions à leur avantage.

Ils prirent de l'affection pour l'agriculture à la condition que leurs champs fussent cultivés par les Ariens; ils

reconnurent l'utilité du mariage, mais ils conservèrent également le concubinage ; ils admirent leurs administrés aux rangs de leurs armées, mais ils se réservèrent le commandement, et, en faisant de la Terre-Mère la principale épouse du grand Djaus (Djuno, Διώνη)[63], ils enlevèrent à ses adorateurs tout espoir en une protection divine, s'ils arrivaient à avoir Djaus pour adversaire.

Hâtons-nous de le dire cependant, cet état de choses, qu'on peut étudier jusque dans ses détails chez les Helléno-Achéens campés sous les murs de Troie, n'apparaît dans l'histoire que plusieurs siècles plus tard, et l'on ne sait pas encore le pays où il a pris naissance. A l'époque que nous étudions, lorsque Sargon les entraîna à sa suite en Syrie et dans la vallée du Nil, les Kasdo-Ariens constituaient encore deux peuples, très probablement l'un tributaire de l'autre, mais conservant, avec une forte dose d'indépendance, la langue, la religion et le genre de vie de leurs ancêtres. C'est ainsi que les Kodes ou Kades et les Ha-ru ou Khalu de la Syrie[64], les ancêtres des Cariens des temps postérieurs, continuèrent à être, jusqu'aux temps des Psammétiques, des peuples guerriers, aimant à servir comme mercenaires dans les armées étrangères, parlant la langue de leur pays primitif, sacrifiant comme les Kasdes du Haut-Tigre au Jupiter kasdéen, ici sous le nom de *Baal-Kastiu*[65], le dieu de la montagne, là sous celui de *Melk-art* et de *Moloch* que les Achéens traduisirent par Ποτις-δᾶν et par Κρόνος, — tandis que les Ta-Kara ou Scha-Kala, les Teukriens et les Achéens de la Palestine et de la Kilikie[66], continuaient à s'occuper des travaux de l'agriculture, parlaient l'idiome qu'ils avaient appris de leurs parents et adoraient comme les Arii du Haut-Tigre, la Terre-Mère, ici sous le nom de Δα-μάτερ Ἀχχαία, là sous celui de Ἅμα ou d'Ard-Omou, l'Artemis des Grecs[67], et que les pays qu'ils occupaient étaient appelés tantôt *le pays de Satti*, tantôt *le pays des Ha-neb-u*.

Il en a été de même en Arabie et dans la Basse-Égypte.

Tout le pays d'au delà de l'isthme était occupé par les Satti, qui sacrifiaient, comme leurs frères restés en Syrie, à Baal Zephon, dont le sanctuaire s'élevait non loin de Peluse, sur le mont Casium[68]; tandis que la partie septentrionale du Delta était l'apanage du peuple agriculteur, connu plus particulièrement sous le nom de Ha-neb-u, et ce peuple conserva, jusqu'aux plus basses époques, ses anciennes habitudes; il adorait, à l'instar de ses ancêtres, la Terre-Mère, dont le plus important sanctuaire s'élevait dans la ville de Bouto[69].

Tels étaient, à notre avis, les quatre peuples qui, vers la fin de la IIIe dynastie, ont émigré de la Mésopotamie en Égypte, et dont nous avons à décrire les exploits et à préciser la part que chacun d'eux a prise dans le développement ultérieur de ce pays. Mais à vrai dire, l'Égypte n'a été envahie, dans cette occasion, que par les compatriotes de Sargon, les Gouns, les Shasu des textes égyptiens, et par une partie des populations asservies de la Mésopotamie, les Sumer et les Akkades. Les Kasdo-Akkades proprement dits restèrent au contraire dans la Syrie et y fondèrent un second État, aussi important peut-être que celui de l'Égypte, mais à coup sûr, tributaire des Pharaons. Une ancienne inscription, relevée tout dernièrement par M. Erman[70], nous apprend que, sous le règne de Snefrou, les Asiates (Satti) étaient gouvernés par un haut fonctionnaire de ce roi, ayant bien le droit de porter les insignes de royauté sur la tête, mais non celui de s'intituler *roi*. Il s'appelait tout simplement *l'homme à l'ureus;* et nous verrons plus loin que, lorsque les rois de la VIe dynastie ont dû porter la guerre en Syrie et en Palestine, ils traitèrent les habitants de ces pays de *révoltés*[71]. Ceci indique clairement que sous les rois de la IVe et de la Ve dynastie, la Syrie et l'Arabie Pétrée faisaient partie de l'Empire égyptien, et que leurs habitants étaient en rapports fréquents avec ceux de l'Égypte.

L'on se tromperait fort cependant en attribuant cette domination aux Kémito-Couchites. Ce ne furent pas les

Égyptiens qui, dans cette occasion, étendirent leurs pouvoirs jusqu'à l'Euphrate, mais, au contraire, les princes étrangers, venus en conquérants de l'Asie centrale qui, après avoir subjugué la Syrie, réussirent à dominer dans la vallée du Nil : fait que les égyptologues n'ont jamais voulu admettre.

NOTES

1. Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, classe, t. I, p. 347).

2. Voir ci-devant, p. 101.

3. Des rois de la IVᵉ dynastie, nous ne possédons qu'une seule statue intacte, dans laquelle les égyptologues reconnaissent le portrait de Snefrou ou de Dadefrou. Voir Grebaut (*Musée égyptien*, pl. XII), Maspero (*loc. cit.*, t. I, p. 364, et dans la *Revue critique*, 1890, II, p. 416). Les Musées abondent, au contraire, de statues de particuliers de cette époque, et toutes ces pièces ont les traits qui, à notre avis, caractérisaient les fondateurs de la IVᵉ dynastie. De plus, il est intéressant de savoir combien ces gens-là ressemblaient aux Scythes décrits par Hippocrate (*Des Airs, des Eaux et des Lieux*, p. 251). « Πουλὺ ἀπήλλακται τῶν λοιπῶν ἀνθρώπων τὸ Σκυθικὸν γένος καὶ ἔοικε αὐτὸ ἑωυτῷ ὥσπερ τὸ Αἰγύπτιον », et un peu plus loin « τὰ εἴδεα αὐτῶν παχέα ἐστι καὶ σαρκώδεα τὰ ἄρθρα, διὰ πημελὴν δὲ καὶ ψιλὴν τὴν σάρκα τὰ εἴδεα ἔοικε ἀλλήλοισι, τάτε ἄρσενα τοῖσι ἄρσεσι καὶ τὰ θήλεα τοῖσι θήλεσι », ce qui prouve que lorsqu'il écrivait ces lignes, le père de la médecine avait sous les yeux des Scythes de cette provenance.

4. Ainsi que nous l'avons vu plus haut (p. 138), la jupe était l'habillement habituel des Scythes européens ou hyperboréens; c'est d'eux qu'elle a passé ensuite aux peuples de la Grèce, de l'Italie, de l'Asie Mineure et, dès la IIIᵉ dynastie, aux Égyptiens même; or, dans tous ces pays la mode a si bien pris, que ce genre d'habillement finit par caractériser les peuples européens, par antithèse aux peuples asiatiques, qui portaient des culottes.

5. Au dire d'Hérod. (VII, 61), la *culotte* était un vêtement que les Perses avaient emprunté aux Mèdes. Μηδικὴ δὲ αὕτη ἡ σκευὴ ἐστι καὶ οὐ Περσική ». Mais à en juger par son usage chez la plupart des peuples barbares qui, dans les temps historiques, ont émigré en Europe de l'Asie centrale : les Celtes, les Galates, les Belges, etc. Χρῶνται οὗτοι ἀναξυρίσιν, ἃς **βράκας** προσαγορεύουσι », on incline à croire que les Mèdes aussi l'avaient reçue des Scythes de l'Asie centrale, chez lesquels elle constituait l'habillement par excellence.

6. Un autre genre d'habillement des Scythes asiatiques, qu'on constate également chez les rois de la IVᵉ dynastie, c'est le bonnet en feutre ou en peau d'animal, de forme conique, le bonnet par excellence des Saces : Σάκαι δὲ καὶ οἱ Σκύθαι περὶ μέν τῇσι κεφηλῇσι **Κυρβασίας** ἐς ὀξὺ

ἀπηγμένας ὀρθὰς εἶχον πεπηγυίας, Hérod., VII, 645. Le même historien nous informe que le peuple scythique, connu sous le nom d'Ἀγριμπαῖοι, portait des culottes et en même temps il avait, comme les rois de la IVᵉ dynastie, la tête chauve « πάντες φαλακροὶ ἐκ γενετῆς γενόμενοι καὶ ἄρσενες καὶ θήλεαι », fait qui ne laisse aucun doute sur l'origine scythique des fondateurs de la IVᵉ dynastie.

7. Au dire des hébraïsants, le nom « *Pharao* » que les Hébreux donnaient aux rois égyptiens n'était qu'un simple titre, correspondant au « roi » ou au « Tzar » de notre temps. On peut en dire autant des mots ΦΡΟΟΥΡΟ ou ΠΡΡΟ en usage chez les Coptes, de même que du « *Per-aa* » des anciens Égyptiens. Tous ces termes désignaient le roi, et rien ne nous empêche de les considérer comme autant de formes dialectales d'un thème dont on ignore encore la provenance. Toutes les tentatives ayant pour but de faire dériver ce mot de l'ancien égyptien échouèrent. L'on sait aujourd'hui que « Pharaon » n'a rien de commun avec le dieu Râ. Voir Ebers (*Die Bücher Moses und Egypten*), et tout porte à croire que le mot égyptien *Per-aa*, indiquant la grande maison ou le palais, n'a de commun avec celui qui désigne le Pharaon, que le son. Parce que les Turcs d'aujourd'hui se servent du mot « Sérail » pour désigner le sultan, et de celui de la grande Porte ou la Sublime-Porte pour indiquer le siège du gouvernement, ce n'est pas une raison pour admettre que les anciens Égyptiens en faisaient autant. Aucun texte n'est venu jusqu'à présent prêter témoignage en faveur de cette interprétation si en vogue dans les écoles. Il nous paraît bien plus rationnel d'identifier « Pharao », et plus particulièrement sa forme copte ΦΡΟΟΥΡΟ, au mot **Φρουρος**, qui, quoique figurant, depuis plusieurs dizaines de siècles, dans le dictionnaire grec, n'en constitue pas moins un terme barbare. A sa place, les Hellènes se servaient du mot ποιμήν, et tous les deux signifiaient, jusqu'aux temps d'Homère, *les chefs de peuples ou les rois :* ποιμένες λαῶν. Étant donné donc que cette habitude, de désigner les rois sous le nom de bergers, existait, de tout temps, chez les Scythes de l'Asie centrale, il ne sera pas téméraire, il nous semble, de considérer le mot Pharao comme une transcription du terme dont ce peuple se servait pour désigner ses rois, et que les fondateurs de la Vᵉ dynastie doivent avoir importé en Syrie aussi bien que dans la vallée du Nil.

8. Voir Hérod., II, § 127, et Macrobius (*Saturnalia*, I, 23, § 10).

9. Après avoir longtemps discuté l'existence de *Sargon* et de *Naram-Sin*, les assyriologues s'accordent aujourd'hui à reconnaître en eux les deux premiers rois historiques de la Babylonie. Les archéologues ont réussi à mettre à jour les villes que ces princes ont habitées, leurs palais, leurs monuments, etc., et une série de textes les concernant a permis à MM. Tiele (*Babyloniens und Assyriens Geschichte*, p. 112), Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*), Maspero (*loc. cit.*,

p. 597 et suiv.) de nous donner leur biographie assez détaillée. Quant aux fables et aux légendes dont la tradition les a chargés, loin d'affaiblir la réalité, elles ne font que rehausser le rôle que ces princes ont joué dans l'histoire. Il est notoire que ces mêmes légendes ont été attribuées par les Hébreux à Moïse, par les Perses à Cyrus, et plusieurs siècles avant eux par les Égéens à leurs Dionysos et Orpheus.

10. La question de *Magan et de Meloukha* est une de celles qui ont été le plus agitées par les assyriologues. On est aujourd'hui d'accord à reconnaître qu'à l'origine ces mots désignaient les deux principaux cantons de la Mésopotamie : la Babylonie du Sud et la Babylonie du Nord. Mais au fur et à mesure que le peuple qui en fit usage le premier, les Couchites (?), était repoussé par les envahisseurs vers le sud, ces deux mots s'appliquèrent à deux contrées situées sur le golfe Persique : le pays des *Makae* et des *Melangitae* des auteurs classiques ; ensuite à l'Arabie du Nord et à la Basse-Égypte, et en dernier lieu à la vallée du Nil et à l'Éthiopie. Voir Spenger (*Die Alte Geographie Arabiens*, p. 124). Delitzsch (*Wo lag das Parad.*, p. 129, 137). Ainsi rien ne s'oppose à ce que nous considérions ici Magan comme désignant l'Arabie du Nord ou la Basse-Égypte, et la ville d'*Apirac* comme la ville du grand Râ, l'Héliopolis des Grecs, ville dont la conquête s'imposait à celui qui voulait devenir le maître de la vallée du Nil.

11. La date de l'avènement de Sargon est déduite de celle de Naram-Sin, qui, au dire de Nabonaid, dernier roi de Babylonie avant la conquête perse (550 ans avant notre ère), aurait vécu 3200 ans avant lui ; ce qui fait remonter le règne de Sargon à 3800 ans av. J.-C., date que les égyptologues les plus autorisés assignent également à la fondation de la IVe dynastie. Voir Maspero (*loc. cit.*, p. 579, note 1). Wiedemann (*Aegyptisch Gesch*, p. 732).

12. Ainsi que nous le verrons tout à l'heure, le nom Sargon se laisse décomposer en « *Shar* » et « *Goun* » et ce dernier était un nom propre aussi bien qu'un nom ethnique. Naram-Sin ne paraît pas avoir été non plus le nom propre de ce roi, mais le surnom que le peuple lui a donné pour mieux signaler son action bienfaisante sur le pays. Mais n'est-il pas très curieux que cette même appellation ait été donnée également par les Égyptiens et dans le même but au roi Snefrou ?

13. Débarrassé de sa grande barbe postiche et de son bonnet scythique, le buste de Naram-Sin, ressemble jusqu'à l'identité à la statue en diorite, que les égyptologues attribuent à Snefrou. (Voir ci-devant, note 3.) Et, s'il est vrai que *Gilgamès*, l'Hercule babylonien, appartenait également à la même famille, son bas-relief du Musée du Louvre pourrait nous donner une certaine idée du portrait de Houni. Le fait est que ce bas-relief reproduit tous les caractères des hommes qui vivaient en Égypte sous les rois de la IVe dynastie.

« Le corps en est grand, large, étonnement musclé, à la fois vigoureux et agile. La tête est grosse, osseuse, presque carrée, avec une face un peu plate, un nez massif et des pommettes saillantes, qu'une abondante chevelure (perruque) encadre et une barbe (postiche) drue, bouclée symétriquement. » Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, classe, t. I, p. 575).

14. Voir Hérod., II, 128.

15. Sur les Huns de la Caducie, voir Jean d'Antioche (*Muller Frag. Hist. grec.*, vol. IV, *frag.* 217, 218); sur ceux du Pont, Ptolémée (III, 11-25).

16. Le vrai nom de Sargon était *Shar-Goun* ou *Shar-Gouna*, qui veut dire le roi Goun ou le roi des Gouns, et non Sharu-Kinou, ainsi que l'ont transformé les Assyriens pour pouvoir le traduire ensuite par « *Dieu l'a établi roi* » ou par celui de « *roi légitime* ». Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 596, note 4).

17. Ritter (*Die Erdkunde*, nous apprend que le nom *Hun* est encore en usage, comme nom propre, chez les peuples turco-tatares et, grâce aux inscriptions grecques du Pont, nous savons que les noms Χοῦνος et Κοῦνος étaient également en usage, comme noms propres, parmi les peuples huno-tatares qui, jusqu'aux temps historiques, dominaient dans cette contrée. On y rencontre même des noms composés tels que Χούναγος ou Κούναγος, qu'on pourrait parfaitement prendre comme des traductions littérales de Sargon, *Ἀγὸς* ou *Ταγὸς* étant un terme scythe désignant le chef, et qui de la Perse est passé aussi en Hellade. Voir Bœckk (*Corp. Inscrip. græc.*, n° 2070 et 2078).

18. Les portraits de Naram-Sin et de Gilgamès sont très bien reproduits dans l'*Hist.* de M. Maspero, t. I, p. 575 et 602. Parmi les Bédouins copiés sur les monuments par Champollion et Rosellini, il y en a plusieurs qui ressemblent identiquement aux compatriotes de Sargon et de Naram-Sin.

19. Le plus ancien titre des rois de l'Assyrie était celui de « *rois de Sumer et d'Akkad* » et leur empire s'étendait sur tout le pays arrosé par les deux fleuves ; *le pays de Sinear*. Les quatre parties du monde, l'*Akkad*, le *Kald*, le *Babel* et l'*Erek*, dont l'auteur de la *Genèse* (X, 10), forme l'empire de Nemrod, et que les rois de l'Assyrie revendiquèrent par la suite, se trouvaient en effet dans cet endroit; et puisque les deux premières, le Kald et l'Akkad formaient la Parapotamie du Haut-Tigre, *Sumer* avec ses deux cantons devait nécessairement correspondre à la Mésopotamie proprement dite. Voir Tiele (*Babylon. und Assyrisch. Geschicht*, p. 72).

En ce qui concerne les noms de ces deux grandes localités, il n'y a pas de doute qu'ils ont été tirés de ceux des peuples qui les ont occupés les premiers : *Sumer*, du peuple finno-tatare, les Suomir, les prédécesseurs des Kasdes; *Akkad*, des Ariens que leurs voisins

appelaient *Akkades*. Mais un peu plus tard, lorsque les Kasdes se sont emparés de la Mésopotamie et que le pays a été appelé de leur nom *Kasd* ou Kald, son ancien nom *Sumer* ne disparut pas tout à fait, mais il se limita à désigner la Mésopotamie par rapport à sa population asservie, et à l'encontre de celui de *Kasd*, qui visait plutôt l'élément dominateur. Il en a été de même de celui d'Akkad.

20. Les plus anciens habitants de la Mésopotamie étaient incontestablement les Koushites. Ils venaient, comme nous l'avons dit, du Sud-Est et, n'ayant pas rencontré de résistance, ils poussèrent leurs conquêtes vers le Nord, d'une part jusqu'à l'Arménie, de l'autre jusqu'à la Colchide, où leurs survivances existaient encore au temps d'Hérodote (II, 104). Mais, peu après, ils furent repoussés de ces pays, d'abord par les Moscho-Ibériens, ensuite par les Finno-Tatares et, quarante siècles avant notre ère, par les Kasdo-Ariens qui descendirent du Nord-Est. Les Sémites ne firent leur apparition dans la Mésopotamie que plusieurs siècles plus tard, et, lorsqu'ils apparurent, ils ne constituaient point un peuple homogène, mais trois ou quatre groupes d'hommes ressemblant aux différents peuples qui, jusqu'alors, s'étaient succédé dans le pays, et cela à un tel point qu'on aurait pu les considérer comme ces mêmes peuples plus ou moins koushitisés, ainsi que nous nous appliquerons à le démontrer plus loin. Sur le type Arien (Voir ci-devant p. 161).

21. Il n'y a pas de doute que la *Gordiene* a reçu son nom de ses premiers habitants, les Gours, les ancêtres des Géorgiens des temps modernes, tandis que les *Caduciens* ont tiré le leur du nom de la montagne Kas-Dagh ou Kara-Dagh (Κάσιον ou Μάσιον ὄρος) dont ils furent les principaux habitants. Mais l'une et l'autre contrée ont été par la suite occupées par des peuples appartenant à des races très différentes, de sorte que sa population actuelle, les Kurdes, constitue un mélange de différents peuples qui n'ont de commun que leur barbarie primitive. Voir Ritter (*Die Erdkunde*, t. II, p. 788-756), Vivien de Saint-Martin (*Dictionnaire géographique* au mot *Kürdes*). Sur le caractère de ce peuple dans l'antiquité classique, voir Xenoph. (*Cyr. Inst.*, III, II, 7. *Anabas.*, IV, III, 14) et chez les auteurs de la Bible (*Habacuc*, I, 6. *Job*, I, 17).

22. Les Kasdes ou Kassu sont souvent mentionnés dans les textes babyloniens et assyriens. Agu-kakrima et Kara-indash s'intitulaient : *rois des Kasdes ou des Kassu;* les Babyloniens contre lesquels Bel-niràri et Ramman-niràri ont dû faire la guerre, quatorze siècles av. notre ère, étaient également des Kasdéens, et il n'y a pas de doute que ce même peuple, à un moment donné, ait étendu son pouvoir jusqu'à l'Élam. Hérodote appelle la Suziane Κισσία χώρα, et Eschyle, dans ses *Perses*, cite la ville de *Suza* sous le nom de « Κίσσιον πόλισμα ». Au temps de Sinacherib (700 av. notre ère), ce peuple occupait la contrée qui sépare

la Médie de l'Élam, pays où les auteurs grecs plaçaient aussi leurs Κοσσαῖοι. C'est là enfin où, trois siècles plus tard, Alexandre le Grand les a rencontrés et complètement battus (Voir Tiele (*loc. cit.*, p. 70).

23. Οἱ μὲν δὴ πλείους τῶν Σκυθῶν ἀπὸ τῆς Κασπίας θαλάσσης ἀρξάμενοι, Δᾶαι προσαγορεύονται· τοὺς δὲ προσεῴους τούτων μᾶλλον Μασσαγέτας καὶ Σάκας καλοῦσιν· ἅπαντες δ' ὡς ἐπὶ τὸ πολύ νομάδες (*Strab.*, XI, 511, 2).

24. Sur l'identité des Tadjiks actuels de la Perse et du Koraçan avec les habitants primitifs des montagnes qui limitent ces pays du côté nord, les Dasyas des textes indo-persans, les Δᾶαι des auteurs grecs, voir Vivien de Saint-Martin (*Étude sur la Géographie et les Populations primitives du nord-ouest de l'Inde.* Paris, 1859, p. 98).

25. Voir Dr Polak (*Die Persien*, p. 6).

26. La plus ancienne statue égyptienne sur laquelle nous constatons ce *pli périorbitral*, est celle de Kafra, et nul doute qu'il y figure comme signe *distinctif de race.* Ainsi que nous le verrons tout à l'heure, Kafra était un roi kassite. On le rencontre également sur les statues d'Antef et d'Usertasen, de même que sur celles des Pharaons et la XVIIIe dynastie, qui, ainsi que nous le verrons plus loin, paraissent avoir été de la même race, sinon de la même famille. Mais ce phénomène ne se développe que dans la vieillesse, et de son absence il ne faudrait pas conclure que l'individu n'est pas de la race ou de l'époque. Il faut toutefois bien se garder de confondre avec cette conformation insolite de la peau, *la raie en couleur* que les Égyptiens de tous temps tiraient à l'angle extérieur de l'œil pour le faire paraître plus grand que nature. L'un est un phénomène anthropologique très important, mais qui, pour la raison que nous venons d'exposer, est très rare sur les statues, tandis que le second constitue un des éléments de la toilette égyptienne dans tous les temps.

27. « Οἱ δὲ Μῆδοι τὸ πάλαι Ἄριοι πρὸς πάντων ἐκαλέοντο. » (Hérod., VII, 621).

28. Nebo ou Nabo et Isthar sont les plus anciennes Divinités de la Babylonie; celles qui les premières descendirent du ciel pour se charger de la protection des mortels. Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 670). Mais, à vrai dire, Nebo était une divinité solaire des peuples hyperboréens (Voir ci-devant p. 69), laquelle, avant de venir en Babylonie, paraît avoir séjourné un certain temps en Phrygie, où elle s'est associé la Terre-Mère des Moscho-Ibériens. Quoi qu'il en soit, le culte de cette divinité et la légende de la descente de l'Isthar dans l'Enfer, légende spéciale aux Hyperboréens, existaient en Babylonie bien avant l'irruption de Sargon et justifiaient l'appellation exclusive que les Sumériens donnaient à leurs voisins allophyles, établis au delà du Tigre. Voir Winkler (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 35).

29. Il est très curieux que sur les monuments égyptiens, le type

kassite se retrouve sur les *Princes des Ha-neb-u*, tandis que le type arien, tel qu'il figure sur les vases peints de l'ancienne Grèce, ne se rencontre que sur les Ha-neb-u de basse condition, les domestiques et les soldats, ce qui prouve que les deux peuples ont très longtemps conservé leur état primitif, l'un celui de maître, l'autre celui du peuple assujetti.

30. Sur cette stèle, connue plus communément sous le nom de *la stèle des Vautours*, voir Heuzey (*Les fouilles de la Chaldée* dans la *Rev. archéolog.*, 1881). Perrot et Chipiez (*Histoire de l'art dans l'Antiquité*, t. II, p. 589-590). Il faut bien se garder cependant de confondre avec cette stèle les morceaux de celle de Idinghiranaghin, tenant le totem de Lagasch, l'aigle sur les deux lions. Cet individu a un type si différent de celui des Kassites, qu'il doit avoir appartenu à une tout autre famille.

31. Voir Hom., *Iliad.*, VII, v. 327.

32. Voir Heuzey (*Extrait des comptes rendus de l'Académie de l'Inscrip.*, 1892, p. 262-274).

33. Au dire de M. Delitzsch, qui s'est occupé plus spécialement de la question (*Die Sprache der Cossäer*, *Leipzig*, 1884), la langue des Kasdes ne ressemblait ni à l'arien, ni à l'alarodien, ni au sémite. Mais lorsque ce peuple est devenu maître de la Babylonie, il doit avoir adopté la langue qui alors était en usage dans le pays, et qui, d'après les beaux travaux de Lenormant (*La langue primitive de la Chaldée et les idiomes touraniens*, Paris, 1875), et de Hommel (*Babylon. und Assyrisch., Geschichte*, p. 125 et 244), entrait dans la famille des langues touraniennes. Quant à la langue des Akkades, elle ne pouvait pas différer sensiblement de celle parlée, jusqu'aux temps historiques, par leurs colons, les Akkades de la Kilikie, et nous savons aujourd'hui que ce dernier idiome ressemblait, jusqu'à l'identité, avec la langue parlée par les Arcades du Péloponèse. Voir Georg. Meyer (*Griech Grammatik.*, 2ᵉ éd., p. 28.)

34. Sur *la langue des Serfs*, voir Tiele (*Babylon. und Ass. Gescht.*, p. 60). F. Lenormant (*La Langue akkadienne et la magie chez les Chaldéens*, Paris, 1874). Delitzsch (*Paradies*, p. 134).

35. Voir Tiele (*loc. cit.*, p. 64). Renan (*Histoire des langues sémites*, p. 144).

36. La dynastie fondée par Sargon en Babylonie ne paraît par avoir été d'une très longue durée. La tradition fait mourir ce roi sous les coups d'un assassin, peu après son retour de son expédition, et elle nous cache obstinément les successeurs immédiats de Naramsin, tandis que les rois qui suivent ont tous des noms kassites. Ce qui prouve que les Kasdes ont saisi la première occasion pour s'emparer du pouvoir. Nous verrons tout à l'heure qu'il en a été de même des Kassites dans la vallée du Nil.

37. Sur les idées religieuses des Kasdes, voir plus bas, p. 173.

38. Voir Dumichen (*Hist. Inschrift.*, II, 47, 3 et suiv.). Lepsius, *Denkmäler*, III, 73 et 236). Max Müller (*Asien und Europa nach Altægyptischen Quellen*, p. 19). Deux autres inscriptions tout à fait du même genre ont été copiées tout dernièrement par M. Legrain, à Karnak (*communication orale*). Mettons cependant le lecteur sur ses gardes en lui disant que notre traduction de ces inscriptions diffère essentiellement de celle en cours. Ainsi que nous l'avons dit plus haut (p. XVI), la plupart des égyptologues de nos jours attribuent, avec M. de Rougé, à la syllabe « *neb* » le sens de « tout » et traduisent les Neb-u et les Ha-neb-u de ces inscriptions par « *tous les pays, tous les pays étrangers de la grande mer* » *alle Länder, alle Fremdländer des grossen Meeres* (Max Müller). *Toutes les plaines, toutes les montagnes, tous les marécages, enfin tout* (Legrain). Mais après ce que nous avons dit (p. XVI), sur l'interprétation de M. de Rougé, et après avoir exposé *in extenso* les raisons qui nous font croire à l'origine étrangère et à la signification ethnique des mots Neb-u et Ha-neb-u, nous pensons que le lecteur n'a pas besoin d'autres explications pour se faire une idée juste à ce sujet.

Mais ce qu'il faut surtout relever, c'est qu'au temps des Tutmès, le culte de Nebo était aussi répandu en Syrie que celui du Dieu de la montagne. Les auteurs de la Bible nous apprennent que, lorsque les enfants d'Israël vinrent s'établir en Palestine, ils y trouvèrent grand nombre de villes et de localités dédiées au dieu Nebo, qu'ils durent détruire ou convertir en sanctuaires de Jéhovah. Voir (*Nombres*, XXXII, 34-38.) Il y avait dans la tribu de Juda une ville de ce nom, dont Eusèbe prétend avoir vu les ruines. Il y en avait une autre dans la tribu de Rubin, non loin d'une montagne dédiée au même dieu, et sur laquelle la légende faisait mourir Moïse (*Deutéronome*, XXXIV, 11), et, à s'en rapporter au langage de Néhémie (VII, 33) : « En voilà encore une Nebo », on peut conclure que les villes de ce nom étaient très nombreuses dans la Syrie du Sud. Or, nonobstant l'insistance avec laquelle les Israélites poursuivaient la conversion des peuples allophyles, nous savons par l'inscription de Mesas, que les Nebu de la tribu de Rubin ont pu conserver leur religion jusqu'au huitième siècle avant notre ère, et qu'ils ont préféré être immolés au dieu des Moabites Karnos plutôt que de renoncer au culte du dieu de leurs ancêtres. Or, ce qui est arrivé dans la Syrie du Sud ne pouvait pas manquer de se reproduire dans la Syrie du Nord, dont la population consistait presque exclusivement en Sumériens; Tutmès avait donc parfaitement raison de se servir de l'expression « Nebu et Ha-nebu » pour indiquer qu'il venait de conquérir la Syrie d'un bout à l'autre.

39. On appelait dans l'antiquité « *Mitanni* » la partie occidentale de la Mésopotamie comprise dans la boucle de l'Euphrate du Nord. Voir

Max Müller (*loc. cit.*, p. 281). Vis-à-vis de cette contrée s'étendait, de l'autre côté du fleuve, la Parapotamie de la Syrie — le Naharin — avec les villes de Karkemis, de Pitra, d'Arrakan, si souvent mentionnées dans les annales de Tutmès. Or, au temps de ce roi, ces deux pays étaient habités par deux peuples de races différentes. Les habitants de Mitanni paraissent avoir appartenu aux peuples primitifs du Haut-Tigre, les Alarodiens, dont ils parlaient encore les dialectes (Voir Brunnow (*Die Mitanni Sprache,* dans la Zeihsriff *Für Assyriol.*, t. V, p. 209-259). Sayce (*The Langerge of Mitanni*, dans le même périodique, t. V, p. 260-340); tandis que ceux de la Parapotamie syrienne formaient une population mixte, semblable aux Sumers, et parlaient une langue apparentée à l'ancien Babylonien ou aux idiomes parlés de l'autre côté de Taurus. Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. II, p. 15). Winkler (*Gesch. Bal. un d'Assyr.* p. 103). Or, tout en ayant depuis longtemps renoncé à l'adoration du dieu Nebo, ces derniers n'en conservaient pas moins leur appellation religieuse d'autrefois. Ils s'appelaient *Nebu*, et c'est sous ce nom qu'ils sont cités dans les inscriptions de Tutmès III, à Karnak ». *Les Neb-u qui habitent la Parapotamie* (die Teuchländer) *tout près du pays de Mitanni.* » Voir Max Müller (*loc. cit.*, p. 281). Or, comme l'Euphrate était à ce moment la limite des possessions égyptiennes en Asie, il n'est nullement surprenant que le pays de Nebu ait été considéré en Égypte comme la fin de l'univers et l'expression « *Nebu* et *Ha-nebu* » comme l'équivalent de la Syrie entière, du Nil à l'Euphrate.

40. Lorsque nous étudierons les origines grecques, nous nous appliquerons à prouver que les deux noms ethniques, *Nebu* et *Ha-nebu*, ont passé également en Grèce et qu'ils s'y sont conservés jusqu'à l'époque d'Homère. C'étaient les Νέποδες et les 'Ανέποδες que, par ignorance plutôt que par caprice, les Alexandrins ont transformés en ἄποδες et ἀνιπτόποδες.

41. Nous avons vu plus haut (p. XVII) qu'en Égypte le nom de « *Jouni* » n'a fait son apparition que sous les rois de la XVIII[e] dynastie, c'est-à-dire après l'invasion des Hyksos; tout porte à croire qu'il en a été de même dans les îles de la mer Égée et dans la Grèce continentale.

42. Οἱ μὲν οὖν ἄλλοι Ἴωνες καὶ οἱ Αθηναῖοι ἔφυγον τὸ οὔνομα οὐ βουλόμενοι Ἴωνες κεκλῆσθαι, ἀλλὰ καὶ νῦν φαίνεταί μοι οἱ πολλοί αὐτῶν ἐπαισχύνεσθαι τῷ οὐνόματι. (Hérod., I, 143.)

43. 'Αλλογλώσσους ἦγε Ποτασιμπτό.
Αἰγυπτίους δὲ Ἄμασις. . . . .
(Inscript. de Ipsamboul.)

44. Hom., *Od.*, III, v. 301-302. Au temps d'Amenhotep III, tout le pays ouest de la Syrie du Nord était connu sous le nom *du pays des*

Hanebu. Voir **Chabas** (*Étude de l'Antiquité historique*). Il ne faut pas non plus oublier le titre de « Βαρβαρόφωνοι », qu'Homère donnait aux Cariens de son temps et qui était équivalent de ἀλλόθροοι ou d'ἀλλόγλωσσοι.

45. Renan (*Hist. des Langues sémitiques*, p. 66).

46. Voir Naville (*Textes relatifs au Mythe de Horus*, etc. Genève, 1870).

47. Chez les auteurs grecs, le nom ethnique des Syriens servait à désigner les esclaves. Voir Strabon (304).

48. Le Musée de Gizeh possède une très riche collection de statuettes représentant des esclaves, des ouvriers et des domestiques des deux sexes dans l'exercice de leurs métiers, et dans cette collection on peut constater que la plupart des individus sont du type mixte que nous venons de décrire.

49. M. S. Reinach, qui a tout particulièrement étudié cette question, dit avec raison que l'*aryanisme* n'est qu'un « *mirage* » ayant pour point de départ l'idée erronée, que le Sanscrit est la *langue-mère* des langues aryennes ou indo-européennes, et pour conclusion la croyance, non moins erronée, à l'origine asiatique de la civilisation européenne. En effet, ces idées ne peuvent plus être soutenues, depuis qu'il a été démontré que, dans la famille des langues aryennes, le Sanscrit n'occupe pas la première place; que ses plus anciens monuments littéraires ne remontent pas au delà du IVe siècle av. notre ère; que l'Inde n'a commencé à se civiliser qu'à une époque relativement très basse, tandis que la civilisation européenne, celle même qu'on aime à appeler *la civilisation aryenne*, remonte à l'âge néolithique. Telle est cependant l'influence des préceptes de l'école, que les savants de nos jours, au lieu de donner à cette civilisation le nom qui lui convient, cherchent à légitimer son ancienne appellation en déclarant que les Aryens étaient originaires d'Europe! Et la grande question du jour c'est d'établir quelle est la contrée européenne qui a le droit de s'appeler la patrie des Aryens! Voir S. Reinach (*L'Origine des Aryens*, Paris, 1892, et *Le Mirage oriental*, dans la *Chronique orientale*, année 1896).

50. Hom., *Od.*, VI, 182.

51. Recomposer pièce par pièce et par l'analyse de mots souvent énigmatiques, l'ensemble de la vie d'un peuple préhistorique, est une œuvre laborieuse et pleine de détails arides. Et cependant, une sorte de poésie intrinsèque s'attache encore pour nous à chacun de ces débris d'un monde primitif. C'est ce qui fait tout à la fois le charme et le danger de cet ordre de recherches, où il faut se défendre de l'imagination comme d'un guide dangereux. Nous avons pris pour guide dans cette étude : Pictet (*Les Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs*) et G. Schrader (*Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 2e *Aufg.*, *Iena*, 1890).

52. Cité par Pictet (*loc. cit.*, t. III, p. 80).

53. Sur la *Da-mater achéenne*, voir le bel article de M. Scaglio dans son *Dictionnaire des antiquités grecques* au mot Cérès.

54. Les Dodoniens adoraient *Zeus Pater* parce qu'il arrosait régulièrement leurs champs, et la *Terre-Mère* parce qu'elle faisait pousser les plantes nourricières ; la principale prière que le Grec chrétien adresse à son Créateur, c'est de lui envoyer le pain quotidien « τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον δὸς ἡμῖν σήμερον ».

55. Les plus anciens oracles de Grèce étaient dédiés à la Terre-Mère, et la révélation s'y faisait directement, par l'apparition de la divinité au suppliant, en songe. Ce ne fut que plus tard qu'à la place de la Terre-Mère nous voyons apparaître Apollon, et, encore plus tard, aux lieu et place de celui-ci, Jupiter.

56. Cette signification honorifique du mot *Arii* n'est point primitive, mais secondaire, et se rapporte aux bonnes mœurs qui distinguaient les peuples adonnés aux travaux de l'agriculture. Nous verrons dans un autre endroit qu'il en a été de même du mot « ἀνάριος » ; d'*étranger*, de *barbare*, de *paysan*, qu'il signifiait au début, il finit par désigner l'homme parfait.

57. Rapporter « *rex* » au verbe « *rego* », c'est renverser les rôles de deux mots; l'assimiler à l' 'Ορέγω, c'est oublier que l'équivalent latin de ce dernier verbe est *erigo*, et que, dans tous les deux, la voyelle initiale est radicale et non prothétique. D'ailleurs la signification principale de *rego* n'est pas *régner*, mais *diriger un navire;* et l'homme qui est chargé de ce travail est appelé, jusqu'à nos jours, chez les Turco-Arabes, *Reis*.

58. S'il est vrai que dans la Bible le nom Elohim ne désigne qu'un seul dieu, celui que les Juifs adoraient au temps de la Bible, il est aussi certain qu'à l'origine ce mot était un pluriel véritable et servait à désigner *tous les dieux* qui dirigeaient les affaires du monde. Abraham parle *des dieux qui l'ont fait* sortir de la demeure de son père; Jacob élève un autel à l'endroit *où les dieux lui sont apparus*. « Si vous mangez ce fruit, dit le serpent à Ève, vous serez comme *les dieux* », et Jéhovah lui-même, quand la faute est commise, dit à son tour avec ironie : « Voilà que l'homme est devenu comme *un de nous* ». Quant à ce dernier dieu, il est aujourd'hui reconnu qu'il n'appartenait pas en propre aux fils d'Israël, et les orientalistes penchent à croire qu'ils l'ont pris à la Chaldée. Voir E. Havet (*Le Christianisme et ses origines*, t. III, p. 11 et suiv.).

59. Le mot *Djaus* ou *Tchaus* a été de tout temps en usage chez les Turcs pour désigner tout d'abord les rois (Tzar, Shar, Shah), ensuite les hauts commissaires du Sultan. Anna Comnène (liv. VI, p. 170) nous apprend que le Sultan de son époque avait envoyé à l'empereur Alexis un *Grand Tchaus*, et le luxe et l'originalité de son costume avaient tellement frappé les Byzantins que l'empereur ne

tarda pas à adopter ce titre pour certains fonctionnaires de son palais. Et, jusqu'à nos jours, le chef de la gendarmerie du palais du Sultan, de même que de la Sublime-Porte, est connu sous le nom de *Bash-Tchaus*.

60. Le mot θεὸς n'est par conséquent que la forme isossyllabe par laquelle le peuple a remplacé l'ancienne forme périttossyllabe du mot. Elle est tirée du génitif de θεὺς de la même manière que λαὸς l'a été de λεὺς, λαγωὸς de λαγὼς, ναὸς de ναὺς. Quant à ses réductions successives, elles trouvent leur analogue dans Ζάλασσα, Σάλασσα, θάλασσα et ἄλασσα.

61. Lorsque nous parlerons des origines et de l'histoire grecque, nous signalerons les faits qui nous semblent justifier cette manière de voir.

62. Il faudrait distinguer par conséquent les *Ariens* des *Aryens* ou *Aryas primitifs*, de même que l'*Arien* (idiome) de l'*Aryen*. Sous le premier de ces termes, il faudrait entendre le peuple primitif qui, à l'aube de l'histoire, habitait encore, sous le nom d'Ἄριοι, au nord-est du Haut-Tigre, et auquel ses voisins, les Kasdes, appliquaient le nom d'Akkades; tandis que le peuple connu sous le noms d'*Aryens* ou d'*Aryas primitifs* était un mélange de *Kasdo-Akkades* ou, pour mieux dire, des Kassites plus ou moins arianisés. Il en est de même de leurs langues. Sous le nom d'*Arien*, il faudrait entendre la langue primitive des Ariens, laquelle unie au kassite, donna naissance à l'*Aryen primitif*, la souche de toutes les langues dites *aryennes*. Étant donné donc que bien avant de s'unir avec les Kassites, les Ariens avaient subi plus ou moins l'influence de leurs voisins, les Allarodiens et les Couchites, il n'est pas surprenant que les *langues aryennes* contenaient, dès leur création, des termes empruntés à ces derniers idiomes.

63. Διώνη (Juno) était le nom matrimonial de la Terre-mère. Mais, tandis qu'en Grèce la déesse a dû le quitter de très bonne heure pour reprendre celui qu'elle portait étant jeune fille, Ἥρα, en Italie, elle l'a conservé si bien que le peuple a pu ignorer qu'avant de se marier, elle en avait un autre. Ne serait-ce pas un indice que les deux peuples qui ont contribué à former les Aryens s'étaient bien plus assimilés en Italie qu'en Grèce ?

64. Les *Haru* ou *Kharu* et leurs compagnons les *Ta-karu* occupaient la partie de la Syrie qui unissait l'Égypte à la Phénicie. Ils avaient par conséquent au sud-ouest la Méditerranée, au nord-est les Shasu, et plus au nord les Amou ou les Rotenou de la Syrie du Sud; mais leurs rapports avec les Shasu étaient si intimes que les Égyptiens ne tardèrent pas à les confondre avec eux pour en former leurs *Harousha*s, qui ont joué un si grand rôle sous les rois de l'ancien Empire. Les *Kasdes* ou *Kades*, et plus communément *Kodes*, s'étendaient au contraire de la Palestine jusqu'à la Kilikie, et de là vers le

nord-est jusqu'à l'Arménie. Ce peuple, qui ne différait en rien des Haru de la Palestine, confinait donc à l'ouest avec les *Alasias* et les *Dahi*, peuples industrieux, très probablement d'origine égéenne ; et un peu plus au nord, avec les *Schakalasa* de la Kilikie, qui correspondaient aux Ta-karu de la Palestine. A l'est, les Kades confinaient aux Lotanou ou Rotenou de la Syrie du Nord, auxquels leurs voisins, les Mattes ou Mittani, appliquaient le nom d'exclusion de Ha-Matta (Hamath), et un peu plus au sud, aux nomades du désert de la Syrie. Voir Max Müller (*Asien und Europa*, p. 229 et 242). Le seul point sur lequel nous nous séparons de cet auteur, c'est que pour lui *kad* est un terme égyptien signifiant *le cercle*, et qu'il a été appliqué, dans cette circonstance, pour indiquer la disposition circulaire (?) du littoral respectif, tandis qu'à notre avis, il est le nom ethnique d'un peuple bien déterminé de l'antiquité, les *Kasdes*.

65. Sur l'identité de *Baal Kastiu* des Phéniciens, de *Katsiu* des Kilikiens, de *Kamos* des Moabites, de *Jéhovah* des Israélites, voir de Vogüé (*Syrie centrale et Mélanges d'archéologie orientale*).

66. Les plus anciens habitants de la Kilikie s'appelaient Ὑπαχαιοί (Hérod., VII, 91) et il n'y a pas de doute qu'on leur ait donné ce nom composé pour pouvoir les distinguer des Ἀχαιοί ou des Akkades du Haut-Tigre. On distinguait également les Syriens en *Rotenou supérieurs* et en *Rotenou inférieurs*. Or, étant donné que les Achéens de la Kilikie parlaient le même dialecte que les Arcades du Péloponèse (voir Gustav Meyer, *Griechisch Grammatik*, 2e éd., p. XXVIII), qu'ils portaient le même nom et adoraient la même divinité que les Akkades du Haut-Tigre, il ne peut y avoir aucun doute sur l'origine commune de ces trois peuples.

67. Ἀμμάς ἡ τροφὸς Ἀρτέμιδος καὶ ἡ Ῥέα καὶ ἡ Δημήτηρ καὶ Κυβέλη, ἡ μήτηρ τῶν θεῶν, καὶ ἡ Ἀφροδίτη; ἄλλοι δὲ τὴν Ἄρτεμιν. (Hésychius.)

68. Κάσιον ὄρος. C'est une colline qui termine au nord-est la Basse-Égypte, et qui, au dire de Strabon (760), était à une distance de 300 stades de Peluse. Les Arabes l'appellent jusqu'à nos jours *Ras-el-Carum*, « la colline des Cariens, » et il n'y a pas de doute que la montagne homonyme de la Syrie (Strab., p. 751) de même que celle de l'Arménie (*id.*, 518) aient été appelées ainsi pour avoir été les montagnes par excellence des Cariens et sur lesquelles on adorait plus particulièrement le dieu de la foudre et de la montagne, le *Baal Castiu*. Quoi qu'il en soit, comme sur ces deux dernières montagnes, il existait, jusqu'aux plus basses époques, sur le Casium égyptien, un sanctuaire et un oracle de Jupiter Karien, très estimé par les Diadoches, et auquel Julien l'Apostat n'a pas manqué de sacrifier. Le dieu qu'on y adorait est mentionné dans la Bible sous le nom de *Baal Zephon* (*Exode*, XIV, 2-9) et correspond au *Baal Ktsiu*, le *dieu de la montagne*, que nous avons connu dans la Syrie. Ce même Baal est encore men-

tionné dans les inscriptions nabatéennes (de Vogüé, *Syrie centrale*), et il n'y a pas de doute que ce fut cette même divinité installée dès la plus haute antiquité sur le mont de Thabor, dans la péninsule sinaïque, dont les Juifs firent leur grand dieu Jéhovah.

69. La ville de Bouto était située sur la branche sebennytique du Nil, à l'angle nord-ouest du Delta (Strab., 802). Elle correspond à *Burlos* de nos jours (Ritter Erdkund, I, 822). Les Égyptiens l'appelaient *Pa-Uat*, c'est-à-dire *la ville de la déesse Uat*, mais cette déesse n'avait rien de commun avec l'Isis égyptienne. Hérodote (II, 59) l'assimile à Léto et la considère comme une des huit plus anciennes divinités de l'Égypte. Le fait est qu'on la représentait sous la forme d'un serpent, et ce reptile entre également dans la légende de l'oracle d'Apollon. Mais ce qui importe plus à relever, c'est que, nonobstant les nombreuses péripéties par lesquelles a passé la première population (arienne) de Bouto, son oracle a pu conserver, jusqu'aux plus basses époques de l'histoire égyptienne, sa renommée aussi bien que son caractère primitif, celui de révéler ses sentences directement aux intéressés.

70. Erman (cité par Chabas).

71. Voir Chabas (*Étude sur l'antiquité historique*, p. 117).

CHAPITRE VI

L'EMPIRE DES *SHA-SU* ET DES *HA-NEB-U*

Leur rôle dans le développement du pays.

L'avènement de Snefrou marque le début de l'histoire de l'Égypte. Les rois qui se succèdent, à partir de cette date, ne sont plus, comme ceux des dynasties précédentes, des êtres mythologiques dont on distingue à peine les silhouettes. Ce sont tous des individualités concrètes dont la personnalité ressort clairement. Nous possédons leurs statues ; nous connaissons leurs familles, leurs fonctionnaires, leurs prêtres ; nous savons quelles villes ils ont habitées, les monuments qu'ils ont érigés, les tombes enfin dans lesquelles ils reposent. Néanmoins, cette partie de l'histoire de l'Égypte est la moins connue et, pour mieux dire, la plus embrouillée.

Mais cela est bien un peu de la faute des historiens.

Éblouis par la grandeur et par la magnificence des monuments du Nouvel Empire, les Égyptologues qui, les premiers, ont essayé d'écrire l'Histoire égyptienne d'après les textes et les monuments, les Brugsh et les Mariette, ont accordé aux Scribes du temps de Ramsès et de Séti une confiance qu'ils ne méritaient point, et ont généralisé la signification de certains monuments qui n'avaient qu'un intérêt local. Aussi se sont-ils représenté Snefrou et ses successeurs comme les descendants directs de Ménès, comme les meilleurs princes qui eussent jamais régné sur les bords du Nil et auxquels les Égyptiens reconnaissants

n'ont pas marchandé les honneurs et les distinctions. Et lorsqu'on leur fit remarquer que les traditions recueillies par Hérodote dans ce même pays étaient en contradiction formelle avec cette manière de voir, les créateurs de l'égyptologie moderne n'hésitèrent pas à avancer qu'Hérodote était mal renseigné sur ce sujet[1].

Or, sous l'égide de ces deux grands égyptologues, toutes ces doctrines, plus ou moins erronées, ont pris place dans la science, et elles continuent à figurer dans nos meilleurs traités d'égyptologie moderne.

Heureusement la critique a fait justice des racontages des Scribes à la solde de Ramsès et de Seti, et une étude plus indépendante des monuments commence à ramener les esprits aux idées des auteurs classiques. Déjà Knöter a remarqué que les rois de la IVe dynastie différaient trop de leurs prédécesseurs pour être considérés comme leurs descendants directs; qu'ils étaient plutôt des conquérants venus d'un pays étranger[2], et tout porte à croire que l'extension de leur pouvoir, dans la vallée du Nil, fut moins l'effet d'une conquête que d'une alliance offensive et défensive avec les Kémito-Couchites de la Haute-Égypte contre les Amou, et les autres peuples étrangers qui, à cette époque, avaient pris place dans la Basse-Égypte[3].

L'étude des monuments nous apprend, en effet, qu'en montant sur le trône, Snefrou a dû se livrer corps et âme aux Kémito-Couchites, en adoptant leur langue, leur religion, leurs mœurs. Pour légitimer son usurpation, ce roi n'hésita pas à épouser une indigène, la princesse *Mer-ti-tef-s*, qui passait pour le dernier rejeton de la dynastie thébaine[4]. Pour gagner la sympathie des prêtres, il sacrifia à Khnûm, à Anoubis, à Thot; fit précéder son nom du signe de *neter*[5] et finit par obliger les prêtres héliopolitains à émigrer dans la Syrie, en emportant avec eux la statue en or de leur divinité solaire[6].

Poussé par les prêtres, Snefrou paraît avoir voulu imposer à ses anciens sujets, les Sumer et les Akkades établis dans la Basse-Égypte, les idées religieuses auxquelles il

venait d'être initié. Mais loin de les convertir, il les a forcés à faire cause commune avec les Amou, les ennemis traditionnels des Kémito-Couchites, à se révolter avec eux et à lui disputer sérieusement la possession du trône[7].

Sorti vainqueur de la lutte, Snefrou conçut l'idée d'écraser sous les corvées la population insurgée. Il lui fit donc construire une série de forteresses le long de l'isthme ; lui fit réparer les temples et les sanctuaires komito-couchites endommagés dans la dernière guerre ; lui fit bâtir une grande ville qui devait être sa résidence et les deux grandes pyramides qui devaient lui servir un jour de tombeau[8].

Et ce travail a certes été très pénible.

Dans la nécropole archaïque de Medun, on a constaté dernièrement que la plupart des cadavres sont mutilés. Une jambe manque à l'un, une main ou un bras à l'autre. Il n'y a pas de doute que ce sont là les cadavres d'ouvriers morts à la suite d'un accident arrivé pendant la construction de la pyramide[9]. Or, parmi ces tombes il en est plusieurs dans lesquelles les morts sont ensevelis selon une coutume qui n'était pas alors celle du pays, et qui très probablement appartenaient à la population kasdo-akkade établie dans la Basse-Égypte[10]. M. de Morgan, qui a fait examiner minutieusement ces cadavres, affirme de son côté qu'il n'a jamais pu constater sur les surfaces mutilées des traces de cicatrisation ; ce qui prouve, qu'une fois mis hors de travail par l'accident, ces malheureux étaient abandonnés à leur sort, jusqu'à ce que la perte de sang mît fin à leur vie et à leurs souffrances[11].

Snefrou entreprit ensuite l'extermination des Kasdes (Satti) de la péninsule de Sinaï ; mais il ne réussit que sur une petite partie, la vallée de El-Magarah, où il existe encore la stèle que ses officiers lui ont érigée, en commémoration de ses victoires[12].

En récompense d'aussi précieux services, et pour engager son successeur dans la même voie, les prêtres de la Thébaïde ne tardèrent pas à combler ce roi d'honneurs exceptionnels. Ils le mirent au rang des rois nationaux ;

il le proclamèrent le plus grand bienfaiteur de la patrie, ils lui élevèrent des statues et des sanctuaires et lui instituèrent un culte divin, qui a subsisté jusqu'aux plus basses époques de l'histoire égyptienne[13].

Koufou, le Khéops d'Hérodote, le successeur immédiat de Snefrou, et le constructeur de la plus grande des pyramides de Gizeh, marcha sur les traces de son prédécesseur, mais il le dépassa en cruauté. « Khéops, dit « Hérodote[14], commença par fermer les temples et contrai- « gnit les Égyptiens à travailler pour lui. Aux uns, il assigna « la tâche de traîner les blocs des carrières de la chaîne « arabique jusqu'au Nil ; les blocs une fois passés en barque, « il prescrivit aux autres de les mener jusqu'à la chaîne « libyque. Ils travaillaient par cent mille hommes qu'on « renouvelait chaque trimestre. Le temps que le peuple a « souffert se répartit de la sorte : dix années pour construire « la chaussée sur laquelle on tirait les blocs ; œuvre, à mon « idée, de fort peu inférieure à la pyramide ; car sa lon- « gueur est de cinq stades, sa largeur de dix orgyies et sa « plus grande hauteur de huit ; le tout en pierre de taille, « couvertes de figures. Dix années se passèrent donc à « construire la chaussée et les chambres souterraines creu- « sées dans la colline ; quant à la pyramide elle-même, on « employa vingt ans à la faire[15] ».

Les dieux, ceux des Kémito-Couchites, bien entendu, profitèrent également de l'activité et de la richesse de Koufou. Il fit restaurer le temple de Hathor à Dendèra, embellit celui de Bubastis, construisit un sanctuaire en pierre à Isis, près du Sphinx, à Saqqârah, et y consacra les statues en or, en argent, en bronze, en bois, de Horus, de Nepthys, de Solkit, de Ptah, d'Osiris, de Thot[16] ; et le constructeur de tant de fondations religieuses n'avait pas besoin en Égypte d'attendre qu'il fût momie pour devenir dieu. On inaugurait sa religion dès son avènement, on l'identifiait à Khnûm, et beaucoup de personnes qui composaient sa cour s'attachaient à son *double*, bien avant qu'il se désincarnât. Ils le servirent

fidèlement pendant leur vie, puis vinrent reposer sous son ombre dans les petites pyramides et dans les mastabas qui se pressaient autour de la sienne[17].

Or, c'est sur ce genre d'adulations, si fréquentes dans la vallée du Nil, que MM. Brugsch et Mariette se sont basés pour réhabiliter ce roi modèle, et déclarer qu'Hérodote était mal renseigné à son sujet [18].

Comme faits d'armes, Koufou a le mérite d'avoir consolidé l'autorité égyptienne sur la péninsule de Sinaï, en repoussant les Monitou et les Satti dans le désert. On le voit encore sur les rochers de Wadi-el-Magarah, sacrifiant ses prisonniers, ici devant Anoubis, le chacal, là devant Thot, à tête d'ibis, etc. [19].

Pour le malheur des Égyptiens, ce roi a régné, comme son prédécesseur, plus de cinquante ans.

Son successeur, appelé, suivant Manéthon : *Souphis II*, d'après les listes royales d'Abydos et de Saqqârah : *Da-de-frou*, a été confondu par la suite avec Kafra qui, dans les listes royales, figure entre Da-de-frou et Mykérinus. Aussi, anciens et modernes ont-ils attribué à Kafra tout ce qui a été fait par son prédécesseur, et à Mykérinus ce qui a été fait par Kafra[20].

Da-de-frou paraît avoir marché sur les traces de son père; aussi a-t-il partagé avec lui la haine de la postérité. C'est lui qui doit avoir construit la seconde grande pyramide de Gizeh, que plus tard le peuple a dédiée à Kafra. Cette pyramide est aussi grande que celle de Khéops et doit avoir coûté aux Égyptiens autant de labeur que la première. Aussi le peuple jura-t-il une haine éternelle à ces rois. « On évitait, dit Hérodote [21], de prononcer les noms de ces maudits; on attribuait leurs œuvres à un berger nommé *Philitis*, qui faisait paître jadis ses troupeaux dans les environs du Delta, et ceux mêmes qui ne leur refusaient point la gloire de s'être bâti les sépulcres les plus vastes de l'univers, racontaient qu'ils n'avaient pas eu la satisfaction d'y reposer après la mort. Le peuple, exaspéré de la tyrannie qu'ils avaient exercée, avait juré

d'arracher les cadavres à ces monuments et de les mettre en pièces. On dut les enterrer dans des cachettes si bien choisies que personne n'a réussi à les découvrir. Aussi n'est-il point surprenant que de tous ces rois il ne nous reste qu'une seule statue, échappée comme par miracle aux mains des persécuteurs, et il est très probable que leurs pyramides auraient eu le même sort si leur destruction avait été chose facile [22].

Après ces trois rois, que, pour la facilité de ce récit, nous appellerons les Sargonides, et qui, à notre avis, correspondent aux rois Sha-su des textes égyptiens, les listes royales d'Abydos et de Saqqârah en font suivre trois autres : Kafra, Menkaura et Assikaf, lesquels, dans les listes de Manéthon, servent à compléter le personnel royal de la IVe dynastie. Mais ces rois ressemblent à ceux de la dynastie suivante à un tel point que nous croyons devoir les grouper avec ces derniers et non avec les Sargonides [23].

Si l'on compare, en effet, une des statues de Kafra et de Mykérinus tirées du puits du temple souterrain de Saqqârah avec celles de *Anou* et de *Ra-en-user* [24], les rois les plus renommés de la Ve dynastie, on reconnaîtra vite que tous ces rois étaient du même type, du type kassite. De taille élevée, ils avaient tous la tête et le visage légèrement allongés, le front large, le nez aquilin, les yeux grands, fendus en amande, la barbe et la chevelure bien fournies. Ils portaient tous à peu près les mêmes noms, adoraient les mêmes divinités, le grand Dieu solaire de Héliopolis; et, contrairement à ce que nous avons constaté chez les Sargonides, ces rois avaient tous une sympathie particulière pour la population de la Basse-Égypte.

Une autre preuve en faveur de la thèse que nous soutenons nous est fournie par la légende concernant l'origine divine des trois premiers rois de la Ve dynastie. « Khéops, dit la légende, désirant avoir les livres mystérieux « de Thot, aurait appris d'un magicien qu'il les aurait un « jour de la main d'un des trois fils qui allaient naître de la « femme d'un prêtre de *Sakhibou*, et qui étaient destinés à

« régner sur tout le pays ». Cette nouvelle ayant inquiété le roi, le magicien s'empressa de le tranquilliser, en l'assurant que l'individu en question n'arriverait sur le trône qu'après le règne de son petit-fils. « Ton fils, lui dit-il, son « fils, et après, lui »[25]. — Étant donné donc que dans les listes royales d'Abydos et de Saqqârah, le roi qui vient après le petit-fils de Khéops est Kafra; on est autorisé, il nous semble, à admettre que c'est à celui-ci et non à *Userkaf* que revient le mérite d'avoir fondé la Ve dynastie; que ce roi était originaire, non d'Éléphantine, ainsi que nous le donne Manéthon, mais d'une localité de la Basse-Égypte, et qu'il partageait les idées religieuses et politiques des Héliopolitains.

L'opinion émise par Manéthon paraît être une invention moderne. Elle serait due, selon M. Petrie, à ce que les deux localités, Sakhibou et Éléphantine, s'écrivaient à peu près de la même manière; ce qui a permis aux Scribes du Nouvel Empire d'enlever aux Héliopolitains le mérite d'avoir donné les meilleurs des rois qui jamais aient régné sur les bords du Nil, simplement en confondant les deux localités[26]. Or, à en juger par le type anthropologique des statues de ces rois, par l'habitude de porter un épervier aux ailes ouvertes derrière la tête, et par plusieurs autres traits qu'ils avaient en commun avec les rois kasdéens de la Mésopotamie, on est amené à les considérer comme les descendants des rois chaldéens ou kassites, que Sargon avait entraînés à sa suite dans la vallée du Nil[27]. Étant donné donc qu'en Égypte, ces Kasdo-Akkades étaient connus sous le nom commun de *Ha-neb-u*, on a tout droit de considérer les rois de la Ve dynastie comme les rois des Ha-neb-u, si souvent mentionnés dans les textes, mais sur lesquels personne jusqu'ici n'a voulu s'arrêter.

Nous ne connaissons pas les circonstances dans lesquelles le pouvoir a passé des mains des Sargonides dans celles des Ha-neb-u.

Les Scribes du temps de Ramsès et de Séti qui ont été chargés de la rédaction de la liste royale, destinée à

décorer la *salle des ancêtres* dans le temple d'Abydos, ont pris soin d'éviter tout ce qui pouvait gêner le programme qu'ils s'étaient tracé : celui de représenter tous les grands rois qui avaient régné en Égypte comme les membres d'une seule et même famille, ayant pour chef Menès et pour son dernier rejeton Séti. Mais tout porte à croire que l'avènement de Kafra sur le trône d'Égypte a été, comme celui de Snefrou, moins l'effet d'une conquête que celui d'une entente des Égyptiens avec les Amou et les Ha-neb-u, pour délivrer le pays de la tyrannie des Sargonides, en amenant sur le trône le prince kassite qui régnait de l'autre côté de l'isthme. C'était, comme l'a très bien observé Petrie[28], une revanche du parti héliopolitain sur le parti thébain, revanche conçue tout à fait sur le même plan et exécutée par les mêmes moyens. D'ailleurs, la politique suivie par les rois de la nouvelle dynastie ne laisse aucun doute à ce sujet[29].

En montant sur le trône, Kafra eut pour premier soin de mettre fin aux persécutions des Héliolâtres, en adoptant lui-même leur religion et en se faisant intituler *le fils* ou *l'aimé* de Râ[30]. Il délivra ensuite la population de la corvée, en suspendant les constructions insensées de ses prédécesseurs. Kafra est en effet le seul roi qui ne possède pas de pyramide. Celle qui porte son illustre nom ne lui appartient pas de droit. Aucune preuve monumentale ne milite en faveur de cette appellation[31], et tout porte à croire que cette pyramide a été construite par son prédécesseur, le roi Dadefrou. Nous verrons tout à l'heure que tout ce qui nous reste de Kafra est marqué de son cartouche, tandis que la pyramide en question se distingue, comme celles de Snefrou et de Khéops, par l'absence complète de signes graphiques.

Kafra est encore le roi qui, le premier, a proclamé l'égalité de l'homme devant la loi[32], institution qui ne doit pas avoir satisfait les Kémito-Couchites, habitués de tout temps aux privilèges. Et pour imposer à l'Égypte de cette époque une institution de cette nature, Kafra doit avoir eu

le bras solide et une armée suffisamment disciplinée. Aussi la plus grande tranquillité régna-t-elle sous ce roi dans le pays, ce qui a permis au peuple de sortir de la misère dans laquelle il avait été plongé par les Sargonides[33].

Après avoir assuré l'ordre dans ses États, Kafra s'appliqua à faire goûter à ses sujets les bienfaits de l'instruction qu'il avait dû apprécier chez les Égéens occupant, à cette époque, tout le littoral de l'Asie Mineure et de la Syrie. C'est en effet le Pharaon qui a remis en honneur l'art de lire et d'écrire, tout à fait abandonné sous ses prédécesseurs. C'est à son époque que remontent les plus anciens cylindres en stéatite qu'on a pu trouver sur les bords du Nil[34]. Toutes ses statues, tous les ustensiles de son palais et de ses sanctuaires, les blocs des constructions qu'il a érigées, bref, tout ce qui nous reste de ce roi est marqué de son nom, précédé toujours du signe ⊙, le dieu des Héliopolitains[35]; tandis que tout ce que nous possédons de ses prédécesseurs, les Sargonides (les deux grandes pyramides de Gizeh, celle de Medun et de Daschour, le temple souterrain dans le voisinage du Sphinx jusqu'à la statue d'un de ces rois, que les uns considèrent comme la statue de Snefrou, les autres comme celle de Dadefrou) se distinguent par l'absence complète de signes graphiques[36], et nous verrons tout à l'heure que l'instruction inaugurée dans cette occasion par Kafra ne se bornait pas seulement à la lecture et à l'écriture, mais s'étendait à toutes les branches de la science de l'époque.

Malheureusement, les textes et les monuments ne nous renseignent que très peu sur la vie et les exploits de ce roi vraiment civilisateur. Et s'ils en ont jamais parlé, les guerres civiles et religieuses qui ont éclaté après la chute de la Ve dynastie et qui se sont prolongées jusqu'à l'installation des Héracléopolitains en Égypte, en ont détruit toute trace. Mais quand on pense que ce prince a su appliquer, durant tout un demi-siècle, des institutions et des lois qui font la base des constitutions des États les plus civilisés de nos jours; quand on sait que sous son règne l'Égypte a joui

d'une tranquillité parfaite et qu'elle a atteint un très haut degré de développement et de bien-être, il est bien permis d'avancer que Kafra n'a pas été inactif, mais qu'il a tout fait pour tirer l'Égypte de la misère et la pousser dans la voie de la civilisation qui seule lui convenait ; celle qui a pour base le développement de l'agriculture et du libre-échange.

Aussi la population reconnaissante ne manqua-t-elle pas de combler d'honneurs ce bon roi ; elle lui éleva des statues dont beaucoup nous sont parvenues intactes ; elle lui consacra un culte, autrement respectable que celui de Khéops et de Snefrou, et, ne pouvant pas lui construire une tombe ni un temple dignes de sa personne, elle n'hésita pas à lui dédier la pyramide et le temple souterrain, que la génération précédente avait dû construire pour un roi qui ne le méritait point[37].

Mykérinus (Men-Kaura), le successeur de Kafra, ne ressemblait guère à son illustre père. C'était un esprit faible et d'une bonhomie sans pareille. N'ayant jamais pensé à remplir les engagements qu'il avait contractés en montant sur le trône, il s'aliéna vite la sympathie de son peuple aussi bien que celle de son clergé. Suivant l'exemple de son père, il s'est construit d'abord une petite pyramide, mais ayant appris que Snefrou en avait deux, il en fit construire bientôt une seconde, et tout en se disant *fils de Râ*, il inclina tellement vers les Kémito-Couchites, qu'il finit par embrasser toutes leurs superstitions[38].

Les critiques et les récriminations ne tardèrent pas alors à pleuvoir et un sinistre présage, annonçant sa mort au bout de six ans, commença à circuler dans le pays[39].

Les prêtres de la Thébaïde ne manquèrent pas l'occasion de circonvenir le jeune roi et de vouloir l'attirer à eux. Ils lui firent comprendre que tous ses malheurs, tous ses ennuis provenaient de ce qu'en rompant avec les habitudes de ses prédécesseurs, il avait enfreint l'arrêt du Destin concernant ses nouveaux sujets. L'Égypte était, disaient-ils, condamnée à souffrir encore cinquante ans,

comme sous les Sargonides, et lui, en se comportant envers elle avec douceur, avait contrecarré la volonté divine. Pour échapper à la vengeance céleste, il ne lui restait donc qu'à revenir à la politique de ses glorieux ancêtres[10].

Heureusement pour les Égyptiens, Mykérinus, qui était aussi indifférent à l'une qu'à l'autre des religions, dont les prêtres se disputaient la suprématie, au lieu de partir en guerre contre ses sujets, prit la résolution de convaincre leurs oracles de faux; et, avec une bonhomie puérile, il se mit à doubler la durée de la vie qui lui restait encore en se livrant aux plaisirs et aux jouissances nuit et jour. « Il fabriqua, dit la légende, un grand nombre de lampions, les alluma chaque nuit, se mit à boire et à se donner du bon temps, sans jamais cesser, nuit et jour, pour avoir le droit de dire qu'il avait vécu le double de ce que l'oracle lui avait prédit[11] ».

La légende place, après Mykérinus, un autre constructeur de pyramides d'un nouveau genre. Ce roi, appelé Asychis ou Sasychis, préféra la brique, sauf un point, où il enchaîna une pierre qui portait cette inscription : « Ne me méprisez « pas de ce que je ne sois pas faite en pierre; je l'emporte « sur ce genre de constructions autant que Jupiter sur les « autres dieux. Car, plongeant une pièce de bois dans un « marais et en réunissant ce qui s'y attachait de l'argile, on « a moulé la brique dont j'ai été construite[12] ». Belle réponse en réalité à l'adresse de ceux qui voulaient le pousser à construire, au détriment de son peuple, la troisième grande pyramide qui, d'après leur calcul, manquait au plateau de Gizeh.

Asychis, par ses vertus et par sa diplomatie, a contrebalancé l'impression fâcheuse que son père Mykérinus avait laissée derrière lui. Il se montra un des meilleurs parmi les législateurs de l'Égypte; il régla, dit Diodore, minutieusement la cérémonie du culte, fixa les limites des propriétés des différents sanctuaires et promulgua la loi du prêt sur la momie des parents et du cimetière de la famille : loi très probablement nécessaire pour obliger les Égyptiens d'alors

à mieux remplir leurs engagements envers leurs bailleurs de fonds[43].

Après ces trois Pharaons, il y en eut neuf autres de la même famille, qui régnèrent en tout environ trois siècles, et parmi ces rois, il y en eut plusieurs, tels que Sahoura, Ousir-Miri, Anou, Menkauor, Assi, qui paraissent avoir exercé glorieusement leur autorité. Suivant l'exemple de leurs prédécesseurs, ces rois bâtirent tous des pyramides, mais excessivement modestes et très probablement à leurs frais[44]. Ils réparèrent les temples, ils fondèrent des villes, dont plusieurs subsistent encore[45], et firent tout ce qui était en leur pouvoir pour relever le peuple de la misère et de l'ignorance. Sahoura mit les Shasu de l'Arabie à la raison et consacra le souvenir de sa victoire par une stèle gravée sur le roc de Wadi-el-Magarah; Anou remporta également de sérieux succès sur ces nomades, et Assi les repoussa presque définitivement dans le désert. La grande série d'inscriptions de Hammamath commence enfin par les noms de ces rois ; ce qui prouve que les exploits dont il est question dans ces inscriptions leur appartenaient en grande partie. Somme toute, les rois kasdo-Akkades, ou Ha-neb-u, élevèrent l'Égypte à un rang de prospérité qu'elle n'avait jamais atteint. Ils l'agrandirent même sur plus d'un point et la mirent en relations avec les peuples les plus éloignés du monde connu à cette époque[46].

Ayant demeuré plus d'un siècle dans la Syrie, ces princes savaient parfaitement que les peuples qui occupaient le littoral de cette contrée et plus particulièrement ceux des îles de la mer Égée, étaient bien plus avancés que leurs nouveaux sujets; et, dès leur arrivée au pouvoir, ils firent tout leur possible pour mettre l'Égypte en relations avec ces pays. Aussi leurs barques commencèrent-elles de très bonne heure à parcourir *la très verte,* ainsi qu'on appelait alors la Méditerranée, pour aller échanger les produits de la vallée du Nil avec les industries des habitants des pays les plus éloignés. On allait chercher en Syrie le bois de sapin, de cèdre et de cyprès, si nécessaire aux constructions

civiles et religieuses. Dans les ports de l'Asie Mineure, on se procurait le plomb, le cuivre et le fer, que certaines tribus de forgerons exploitaient d'une manière spéciale. Les insulaires de la mer Égée leur vendaient les beaux vases en argile et les différents ustensiles en obsidienne, si goûtés dans le pays des Pharaons. Les peuples hyperboréens enfin qui, à cette époque, occupaient la plus grande partie du littoral de l'Asie Mineure et la plupart des Sporades, leur fournissaient l'ambre, l'étain, le bronze, qu'eux-mêmes se procuraient de leurs compatriotes du Pont-Euxin et de la mer Baltique, tandis que les caravanes faisaient la navette entre l'Égypte et la Mésopotamie par la Syrie ou par la voie la plus courte à travers le désert[47].

Les relations de peuple à peuple étaient donc sous le règne des rois de la Ve dynastie très fréquentes et fructueuses, mais elles étaient l'œuvre presque exclusive des Kasdo-Akkades et des Amou et non des Égyptiens, ainsi qu'on se plaît à le répéter. Les vrais Égyptiens, les Kémito-Couchites, avaient en horreur la mer et plus particulièrement celle qui confinait à leur pays au nord. C'était pour eux le domaine de Set, bon pour les condamnés et les morts, mais non pour les vivants. Les marins qui transportèrent les troupes de Ouni dans le pays des Harousbas n'étaient pas des Égyptiens. Ils ont été recrutés parmi les Égéens qui à cette époque dominaient la mer. Aussi disparurent-ils bientôt sans laisser d'imitateurs[48]. Pour rencontrer des Égyptiens se hasardant à aller en Phénicie par mer, il nous faudrait descendre jusqu'aux temps de Tutmès III, et d'Amenhotep et, encore, très souvent, ils s'égaraient en route. Un ancien papyrus du musée de Saint-Pétersbourg, que M. Golenischeff nous a fait connaître, relate qu'un Égyptien de la XVIIIe dynastie, qui était allé chercher en Phénicie le bois nécessaire pour la construction des barques d'Amon, en revenant, au lieu de se diriger vers Peluse, prit la direction opposée et se rendit au pays de Alasias, qui confinait à la Kilikie[49].

Mais si la mer a servi aux Ha-neb-u de route pour aller

rejoindre leurs frères résidant dans les îles de la mer Égée, le Nil leur a ouvert le chemin pour pénétrer jusqu'au cœur du continent africain et exploiter les peuples qui s'y pressaient.

Sous les Sargonides, les limites sud de l'Égypte n'atteignaient pas la première cataracte. La Nubie commençait alors au sud d'*Apollinopolis parva*, l'Edfou de nos jours; tandis que sous les derniers rois de la Ve dynastie, la plus grande partie de la Nubie proprement dite constituait une sorte de principauté à part, la *Baronnie d'Éléphantine*, gouvernée par des princes recevant les ordres des Pharaons[50], et qui, ainsi que nous le verrons plus loin, n'étaient que les colons de ces derniers. Une ancienne inscription nous apprend que Ouni, le fameux ministre des deux premiers rois de la VIe dynastie, recrutait des troupes et exigeait des bois de construction des tribus du désert environnant. La façon dont ces réquisitions s'opéraient montre qu'il s'agissait là non pas d'une exigence nouvelle, mais d'une opération habituelle et que, par suite, les peuples rançonnés étaient liés par des traités réguliers avec les Égyptiens déjà depuis quelque temps. Enfin lorsque cent ans plus tard, Métesoufis, le fils de Pépi II, alla inspecter cette partie de ses États, le chef des seigneurs d'Éléphantine était un individu qui avait tous les caractères anthropologiques d'un Ha-neb-u du Delta[51].

Mais les possessions des rois Ha-neb-u ne finissaient pas là. Les textes nous apprennent qu'elles s'étendaient d'un côté jusqu'à la mer Rouge et à l'océan Indien, de l'autre jusqu'en Mauritanie. On allait chercher dans le pays au delà du Punt les fameux nains de *Danga* qui, pour leurs grimaces, étaient très en honneur dans les cours des Pharaons[52]. On retirait de l'autre les nombreux produits industriels des Libyens et plus particulièrement l'étain, le bronze et la plus grande partie des objets de fabrication égéenne, que nous trouvons aujourd'hui dans les tombes de l'ancien Empire[53].

On peut donc avancer que sous la domination des Ha-

neb-u l'Égypte a pu atteindre le plus haut degré de développement politique et commercial, et si le trésor du temple de Dendera n'a pas été enlevé par eux, c'est moins parce qu'ils n'ont pas pu l'atteindre que par suite du respect que ce peuple a toujours témoigné aux sanctuaires de tous les rites[54].

Agriculteurs et commerçants dès leur naissance, les Ha-neb-u n'aimaient pas beaucoup les arts, et, comme nous le verrons plus loin, ils ont été les derniers à s'y habituer. Aussi l'architecture et la sculpture, qui ont tant brillé sous les rois de la III[e] dynastie, n'ont fait que rétrograder sous les Sha-su pour tomber tout à fait en décadence sous les Ha-neb-u. La grande pyramide de Khéops, l'œuvre la plus remarquable de cette époque, est autrement construite dans sa partie inférieure que dans sa partie supérieure. La finesse et l'exactitude qui distinguent le travail de ses galeries d'entrée, sont en contraste avec la négligence et la grossièreté qui s'observent dans la construction de la chambre du roi. Un changement dans le dessin est également visible dans le puits qui a été creusé, à travers la maçonnerie, depuis la grande galerie jusqu'aux parties souterraines.

Probablement l'architecte qui avait entrepris ces beaux travaux, un élève de l'ancienne école, mourut dans l'intervalle et ceux qui lui succédèrent n'avaient pas sa valeur[55].

La pyramide dite de Kafra est aussi d'un travail inférieur et de moins bonne qualité de pierre, et celle de Mykérinus est assurément moins bien construite que la précédente. Son revêtement de granit, coupé dans la carrière avec un excédent d'épaisseur de plusieurs pouces, n'a jamais été égalisé. Les excédents font saillies comme les poutres dans les constructions des Fellahs[56]. Le sarcophage en granit de ce roi, que M. Vyse a voulu transporter en Angleterre et qui s'est perdu dans l'Atlantique, était d'un style indiquant la tendance de l'artiste de cette époque à fondre les styles païen et kémito-couchite. Il représentait un édifice rectangulaire à façades *non inclinées*, mais décorées comme un

mastabas[57]. Les pyramides des autres rois de la Ve dynastie ne nous sont connues que par les textes. Pour avoir disparu complètement du sol, ces constructions ne doivent pas avoir été très solides. Quant aux mastabas qui s'échelonnent entre Medun et Gizeh, ils sont presque tous de travail ordinaire. Ils paraissent, dit M. Maspero, avoir été construits à la hâte, sans soins, par des gens pressés d'en finir ou qui visaient à l'économie. Le seul monument de ce genre qui fait exception est celui de Ti, haut fonctionnaire du roi d'Assa, récemment ennobli et cherchant à se faire valoir par tous les moyens[58].

L'on peut en dire autant de la sculpture. Les belles statues en bois de Sheikh-el-Beled et de Ra-hotep, les chefs-d'œuvre de la sculpture sous la IIIe dynastie, ne se rencontrent plus sous les Sargonides, bien moins encore sous les Haneb-u. Celles qui nous restent de cette époque sont, pour la plupart, d'un style lourd et barbare qui rappelle plutôt la fabrique que l'atelier: ce qui indique le peu d'importance que ce peuple donnait aux objets d'art. Par contre, nous rencontrons alors un autre genre de statues en albâtre et en diorite, représentant les rois dans la pose des divinités babyloniennes : assis sur le trône, les mains sur les genoux[59], ayant derrière la tête un épervier aux ailes étendues, statues garnissant les niches des temples, à l'instar de ce qu'on observe dans les anciens temples de la Babylonie ; et il n'y a pas de doute que statues et niches aient été importées à cette époque de la Mésopotamie[60].

La même uniformité domine dans les décorations des hypogées. Chaque chef décorateur possédait, paraît-il, ses cahiers de motifs et de textes qu'il combinait de façons différentes. Les mêmes hommes, les mêmes animaux, les mêmes accidents de terrain, les mêmes accessoires reparaissent partout. C'est de l'art industriel, mécanique au premier chef[61].

On donnait beaucoup plus d'importance à l'ameublement et à tout ce qui contribuait au confort et au bien-être de l'individu. Les grands fauteuils, les pliants, les tabourets,

les lits en bois peint ou incrusté, les vases en pierre dure, en métal et en terre émaillée, les colliers, les bracelets, les bijoux étalés sur les murs, et même les poteries dont on retrouve les débris dans le voisinage des pyramides sont en général d'une élégance et d'une légèreté qui font honneur à la main et au goût de l'artisan. Mais ils décèlent déjà l'influence de l'art égéen et sidonien ; et tout porte à croire que la plupart de ces objets ont été importés de la Syrie ou de la Libye par le commerce[62].

Mais ce qu'il y a de plus important c'est que les rois de la Ve dynastie ne se bornèrent pas à enrichir les égyptiens en les engageant à travailler et à faire le commerce avec les étrangers, ils s'appliquèrent également à les instruire et à leur donner une éducation morale qui leur faisait défaut.

Ayant été longtemps en Syrie, en rapport avec les Égéens, les Kasdo-Akkades eurent occasion de connaître le système d'écriture dont ce peuple se servait, dès la plus haute antiquité, et d'apprécier les bienfaits de l'instruction ; et, dès leur arrivée au pouvoir, ils s'empressèrent d'en tirer parti. Nous venons de voir que ce fût Kafra, le fondateur de la Ve dynastie qui, le premier, a remis en honneur l'usage de l'écriture, délaissé sous les Sargonides; c'est à lui qu'appartient le plus ancien cylindre en stéatite qu'on a pu trouver dans le pays du Nil; ce fut lui qui le premier a cherché à se procurer les livres mystiques de Thot.

Son successeur, Mykérinus, s'est distingué par ses ouvrages philosophiques cités avec éloges dans le *Livre des Morts*, et le plus ancien papyrus que nous possédions date du règne de Ka-ka, un des rois de la Ve dynastie [63]. Mais le plus important de tout, c'est qu'à Saqqârah il existe encore le tombeau d'un fonctionnaire supérieur de Sopsikaf, qui s'attribuait le titre de *Scribe de la Maison des livres*[64]. « Cette simple indication, dit M. Maspero, insérée incidemment entre la mention de deux charges plus hautes, suffirait, à défaut d'autres, à nous montrer le développement extraordinaire que l'instruction avait déjà pris dès lors dans le pays du Nil ».

Sans doute, cette *Maison des livres* était surtout un dépôt de pièces officielles où l'on conservait les registres du cadastre et de l'impôt, la correspondance échangée entre la cour et les gouverneurs de province ou les seigneurs féodaux, des paperasses en un mot, de toute nature, qu'exige la conduite régulière de l'État. Mais elle contenait aussi des œuvres littéraires, dont beaucoup étaient déjà vieilles dans ce temps si vieux pour nous; des prières rédigées sous les premières dynasties, des poésies dévotes, des hymnes, des formules de magie, des recueils d'opuscules mystiques, des livres de médecine, de géométrie, de mathématique, des romans enfin, ou ces récits merveilleux qui ont précédé le roman chez les orientaux. Tout cela, si nous l'avions, aurait formé une bibliothèque autrement précieuse pour nous que celle d'Alexandrie. Par malheur, on n'a pu rassembler jusqu'à présent que les restes insignifiants de tant de richesses. On a recueilli dans les hypogées quelques chansons populaires; les pyramides nous ont rendu un rituel presque intact en l'honneur des morts. On y trouve beaucoup de verbiage, beaucoup de platitudes pieuses, beaucoup d'allusions obscures aux choses de l'autre monde; mais dans ce fatras on rencontre également quelques morceaux pleins de mouvement et d'énergie sauvage, où l'inspiration poétique et l'émotion religieuse se devinent encore à travers les expressions mythologiques[65]. Et ce sont précisément les morceaux *sortis des mains de Ha-neb-u.*

Un de ces opuscules, aujourd'hui au musée de Berlin, contient la fin d'un dialogue philosophique entre un Égyptien et son âme, où celle-ci s'applique à démontrer que la mort est le passage d'un état connu à un état inconnu; qu'elle vient comme un épanouissement progressif, semblable à celui produit par l'inhalation des vapeurs enivrantes, tantôt comme un étouffement analogue à celui qui se produit par l'immersion, tantôt à la suite d'une lésion importante, comme dans les combats. Au moment où l'on s'y attend le moins, on tombe soudain dans un milieu, où l'on ne connaît personne, où l'on ne sent rien.

Un autre souvenir non moins précieux du temps qui nous occupe s'est conservé dans un travail littéraire, composé par un certain Ptah-hetep, fils de Assa, avant-dernier roi de la Ve dynastie. C'est le plus ancien manuscrit du monde. Il est connu plus spécialement sous le nom de *Papyrus Prisse*. Il a été acquis par un Français de ce nom, à Thèbes, et donné à la Bibliothèque nationale de Paris[66]. La plus grande partie de ce document contient un *traité des vertus nécessaires à l'homme*, ou *de la meilleure manière d'arranger sa vie pour faire sa carrière*.

A l'époque où il composa son livre, Ptah-hetep doit avoir été très âgé, puisqu'il décrit la caducité de la vieillesse en termes extrêmement expressifs. « Quand l'âge est « là, dit-il, et que la vieillesse arrive, la débilité vient et la « seconde enfance, sur laquelle une misère s'abat chaque « jour. Les yeux se rapetissent, les oreilles se rétrécissent, « la force s'use, les os s'endolorissent ; tout ce qui était bon « devient mauvais ; la vieillesse rend, en un seul mot, « l'homme misérable en toute chose, qu'il se lève ou « s'asseye. »

Arrivé à cet âge, l'auteur de l'opuscule demande à Dieu ce qu'il devrait faire dans la suite. « Applique-toi à instruire « de ton expérience la jeunesse et montre aux hommes de « ton âge la manière de se rendre encore fort utiles », fut la réponse. Et, précédant les Prophètes d'Israël de plusieurs dizaines de siècles, Ptah-hetep commence à étaler sa philosophie, tantôt sur un ton austère, tantôt d'une manière plus gaie. « Si tu es devenu grand, dit-il, « après que tu as été petit, si tu as amassé des richesses « après la misère et si tu es devenu le premier dans ta « ville, si tu es connu par ton opulence, si tu es devenu un « grand seigneur, que ton cœur ne devienne pas fier à « cause de tes richesses, car c'est Dieu qui en est l'auteur. « Ne méprise pas l'autre qui est ce que tu fus. Sois envers « lui comme envers ton pareil. »

« Si tu es sage, dit-il plus loin, tu auras soin de ta « maison, tu aimeras ta femme, tu pourvoiras à son entre-

« tien convenable. N'oublie pas que les vêtements et la « parure sont la joie des femmes et tant que tu les lui « fourniras, sois certain que la tienne sera un champ dont « tu profiteras toujours. Mais, avant tout, comporte-toi « avec douceur envers tes subalternes et tâche d'être gai et « de jouir du présent, car une fois dans la tombe, c'en est « fait de toi. Personne ne revient du monde de là-bas[67]. »

Analyser en détail cet ouvrage est impossible, dit M. Maspero[68], le traduire entièrement plus impossible encore. La nature du sujet, l'étrangeté de certains préceptes, la tournure du style, tout concourt à dérouter le lecteur et à l'égarer dans son interprétation.

Mais ce qui est facile à reconnaître, c'est que les idées que nous y rencontrons ne sont pas égyptiennes, ni sumériennes, ni kémites, mais tout ce qu'il y a de plus kasdoarien. Elles nous font entrevoir ces deux peuples non tels qu'ils étaient, lorsqu'ils vivaient côte à côte sur les bords du Haut-Tigre, mais tels qu'ils étaient devenus après avoir dominé plus de trois siècles sur la Syrie et le pays du Nil. Les idées philosophiques sur la mort, contenues dans le papyrus de Berlin, ne peuvent s'appliquer qu'à un peuple qui, comme les Kasdéens, ne croyait qu'à la vie présente, et qui mettait tous ses efforts à améliorer sa situation actuelle. Ce qui attend l'homme après la mort n'intéressait nullement le Kassite. Personne n'étant revenu de la tombe pour lui dire ce qui se passe dans l'autre monde, il trouvait tout à fait superflu de s'en occuper. Nous retrouvons ces idées exprimées à peu près de la même manière chez les Helléno-Achéens qui se battaient sous les murs de Troie, et, comme nous allons le voir, ces Helléno-Achéens n'étaient que des Kasdo-Akkades, qui, dans la suite, passèrent de l'Asie dans la péninsule grecque.

Les préceptes donnés par Ptah-hetep concernant le mariage et la vie de famille, sont autant de protestations d'un Arien du vieux temps, désolé de voir ses compatriotes oubliant les bonnes habitudes de leurs ancêtres pour adopter celles de leurs maîtres; ses exhortations contre l'arrogance

des parvenus ne visent que les Ariens qui, élevés sous la protection de leurs maîtres aux plus hautes dignités de l'État, devenaient envers leurs compatriotes beaucoup plus arrogants que ne l'étaient leurs propres maîtres; et sous les les rois de la Ve dynastie le nombre de ce genre de notabilités était en réalité très grand[69].

L'opinion que nous venons d'émettre sur l'origine non-égyptienne des deux opuscules susmentionnés, est conforme d'ailleurs à celle des anciens Égyptiens eux-mêmes. Ces textes sont en effet les seuls qui ne se rencontrent ni recopiés, ni cités dans les ouvrages des philosophes égyptiens[70]. C'était pour eux une philosophie païenne, dont il ne valait pas la peine de s'occuper, et c'est vraiment un miracle, que le hasard ait pu nous en conserver les débris. Mais si mutilés qu'ils soient, ces deux papyrus nous font comprendre quel genre de littérature et de morale avait commencé à s'introduire dans le pays du Nil sous la domination des Ha-neb-u, et cela suffit parfaitement au but que nous poursuivons.

NOTES

1. Voir Mariette (*Aperçu de l'Histoire d'Égypte*, p. 25-31), Brugsch (*Hist. d'Égypte*, p. 50).

2. Voir *Rheinisch. Museum N. S.*, vol. XX, p. 492.

3. Il ne faut pas oublier qu'à l'arrivée de Houni, toute la Basse-Égypte et une partie de la vallée du Nil étaient au pouvoir des Égéens, que les Kémito-Coushites détestaient autant que les Amou.

4. En Égypte, où les femmes avaient droit à la succession au trône, la *Princesse héritière* devenait de droit la *royale épouse* du successeur de son père, et, dans le cas où son mari mourait avant elle, l'individu qui devait lui succéder au trône devait aussi épouser sa veuve. Ce n'est qu'à cette condition que les personnes non issues du sang royal pouvaient acquérir le titre de *roi légitime*. Il n'est donc point étonnant que la princesse Mer-ti-tef-s pût se perpétuer successivement aux bonnes grâces de Snefrou, de Koufou et de Dadefrou, et, dans ses vieux jours, jouir encore de l'estime et de la sympathie de Kafra. Voir de Rougé (*Recherches sur les Monum. des six premières dynasties*, p. 36-38). Quant à l'origine kémito-coushite de cette princesse, il suffirait de jeter un coup d'œil sur sa statue, conservée dans le musée de Leyden et très bien reproduite dans son *Hist. of Egypt* (p. 41), de Fl. Petrie, pour en avoir la certitude. On y verra une femme fortement constituée, ayant la tête volumineuse et basse, le visage large, les yeux grands, le nez gros, les lèvres charnues, possédant en un mot tous les caractères qui distinguent la race *kémito-coushite*.

5. Le signe qui, dans l'écriture hiéroglyphique, exprime le mot « *neter* », Dieu, représente une hache; et la hache, chez les anciens Ligures, les ancêtres des Kémites d'Égypte, était l'arme particulière du grand Dieu, le signe du marteau de Thor et de la puissance divine. Dans les pays germaniques et scandinaves, la croix de Christ s'est plus d'une fois rapprochée du marteau à deux têtes. Aussi aimait-on la faire figurer, comme les Égyptiens leur « neter », en tête de leurs inscriptions ou de leurs cartouches. Voir D'Alviela (*La Migration des symboles*, Paris, 1891) et Ed. Lambert (*Essai sur la numismatique gauloise du nord-ouest de la France*, p. 163).

6. Voir ci-devant, p. 157.

7. Cette guerre des Amou contre Snefrou est mentionnée dans un papyrus de Saint-Pétersbourg, dont M. Golenischeff a donné un résumé, malheureusement très succinct, dans l'*Aegypt. Zeitschrift*, 1876, p. 110. Au dire de M. Wiedemann (*Aegypt. Gesch.*, p. 175, adn. 3), un autre texte relatant le même fait existe dans la collection de Lepsius.

8. Un de ces forts existait encore au temps d'Amenemhat (XII[e] dynastie). Voir Max Müller (*Asien und Europa*, p. 38 et 45). La ville de Snefrou (*Ded-Snefroui*) était située entre Medun et Dashour, et dans ces mêmes localités s'élevaient également les deux pyramides de ce roi, dont l'une, celle de Medun, a pu se conserver presque intacte jusqu'à nos jours.

9. Voir Petrie (*Medun*, p. 21-22).

10. Dans ce genre d'ensevelissement, le mort, au lieu d'être dans le décubitus dorsal, avec cercueil, porte-tête, vases et provisions pour une vie future, se retrouve couché sur le côté, les genoux relevés, tourné vers l'Est, sans vases ni autres objets, ce qui prouve une diversité de croyance et probablement de race à cette époque.

11. Voir de Morgan (*Les fouilles de Dashour*).

12. Des deux vallées minières qui longent la péninsule de Sinaï, une seule, le *Wadi-el-Magarah*, portait dans l'antiquité le nom de Snefrou. Celle de *Sarbût-el-Châdem* appartenait au contraire à l'*Homme inconnu*, un chef asiate qui, très probablement, ne reconnaissait pas l'autorité du Pharaon.

13. Le culte de Snefrou se perpétua de siècle en siècle. Il traversa, après la chute de l'Empire memphite, ses périodes d'intermittence, pendant lesquelles il cessa d'être célébré ou ne le fut qu'irrégulièrement. Il reparut une dernière fois sous les Ptolémées, avant de s'éteindre à tout jamais (Maspero).

14. Μετὰ δὲ τοῦτον βασιλεύσαντά σφεων Χέοπα ἐς πᾶσαν κακότητα ἐλάσαι. κατακληΐσαντα γάρ μιν πάντα τὰ ἱρὰ πρῶτα μέν σφεας θυσιέων ἀπέρξαι, μετὰ δὲ ἐργάζεσθαι ἑωυτῷ κελεύειν πάντας Αἰγυπτίους. Τοῖσι μὲν δὴ ἀποδεδέχθαι ἐκ τῶν λιθοτομιέων τῶν ἐν τῷ Ἀραβίῳ οὔρεϊ, ἐκ τούτων ἕλκειν λίθους μέχρι τοῦ Νείλου· διαπεραιωθέντας δὲ τὸν ποταμὸν πλοίοισι τοὺς λίθους ἑτέροισι ἔταξε ἐκδέκεσθαι καὶ πρὸς τὸ Λιβυκὸν καλεύμενον οὖρος, πρὸς τοῦτο ἕλκειν. ἐργάζοντο δὲ κατὰ δέκα μυριάδας ἀνθρώπων αἰεὶ τὴν τρίμηνον ἑκάστην, etc. (Hérod., II, 124.)

15. La fermeture des temples d'Héliopolis par Khéops, à laquelle Mariette n'a jamais voulu croire, est attestée par un des plus anciens texte du musée de Berlin, le papyrus de Westcar. Voir Erman (*Die Maerchen der papyrus Westcar*). Les contes populaires de l'Égypte, que M. Maspero a su mettre à la portée de tous, représentent Khéops, de même que son successeur Dadefrou, comme les plus cruels des Pharaons qui aient jamais régné en Égypte; et la condamnation à

l'oubli éternel prononcée par le peuple égyptien contre ce roi détestable est confirmée par l'inscription funéraire de la princesse Mer-ti-tef-s. Voir de Rougé (*Les Monum. des six prem. dynast.*) et plus loin (not. 20) : Hérodote est par conséquent encore une des meilleures sources pour l'étude de l'histoire de l'Ancien Empire.

16. Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, classe I, p. 364).

17. Voir de Rougé (*Recherches sur les Monum. des six premières dynasties*, p. 4).

18. En effet, les monuments qui parlent en faveur de ces rois ne font que relever leurs largesses envers les prêtres et les sanctuaires, et datent tous de l'époque où les prêtres avaient concentré le pouvoir entre leurs mains et pouvaient se donner les titres qui leur convenaient. Telle est, par exemple, la stèle de Khéops sur laquelle M. Brugsch appuie son accusation contre Hérodote (voir son *Hist. d'Égypte*, p. 57-58); telle est aussi cette autre stèle du musée de Munich, signalée par M. Lauth, et sur laquelle figure le nom d'un prêtre du temps des Psammétiques, qui, entre autres titres, se donnait aussi celui du *prophète de Khéops!* Mais, tandis que les prêtres comblaient ces rois d'honneurs divins, le peuple détruisait leurs statues et leurs monuments, anathématisaient leur noms ; et, ce qui est plus fort pour cette époque, il les rayait du livre des vivants, en jurant de ne plus prononcer leur nom. Voir aussi la note 20.

19. Très probablement *Monitou* était le nom égyptien des *Satti* de l'Arabie et exprimait, comme celui-ci, les *peuples montagnards*. Voir Chabas (*Étude sur l'Antiquité égyptienne*).

20. Cette confusion paraît avoir été l'effet de la condamnation à l'oubli éternel, que le peuple égyptien avait prononcée contre le successeur de Khéops, le roi Dadefrou. « Pour se venger des vexations et des tortures qu'il avait endurées sous le règne de ce roi, le peuple, dit Hérodote, jura de ne plus prononcer son nom », et il fit respecter son arrêt même par la princesse Mer-ti-tef-s, qui a été sa principale épouse. En faisant l'énumération des quatre époux royaux, que la loi égyptienne lui a permis de prendre, cette princesse passe sous silence le troisième, qui était le roi anathématisé. Hérodote en fait autant, mais son omission n'est qu'apparente. Elle est bien l'œuvre de son copiste égyptien qui, pour se conformer aux préceptes de ses aïeux, substitua dans le § 128 **Χέοπα** par **Χεφρῆνα**, et supprima le dernier dans le § 129. Mais grâce à la rédaction de ce paragraphe, la fraude commise saute aux yeux. Il suffirait de lire une seule fois avec attention ce passage d'Hérodote pour comprendre que les phrases : **τῷ μὲν τὰ τοῦ πατρὸς ἔργα ἀπαδεῖν, τὸν δὲ τά τε ἱρὰ ἀνοῖξαι**, etc., se rapportent à deux individus différents, dont un seul *actuellement* est cité dans la période ; tandis que l'autre, le sujet de la phrase portée au datif, manque. Or, si l'un de ces individus

est le roi Mykérinus, l'autre doit être nécessairement son prédécesseur, le roi Kafra. Le passage en question d'Hérodote serait alors à lire : Μετὰ δὲ τοῦτον βασιλεῦσαι Αἰγύπτου ἔλεγον Χεφρῆνα καὶ Μυκερῖνον Χέοπος παῖδε, τῷ μὲν τὰ τοῦ πατρὸς ἔργα ἀπαδεῖν, τὸν δὲ τά ἱρὰ ἀνοῖξαι, etc.

21. Voir Hérod., II, 128; Diodore, I, LXIV.

22. La démolition du revêtement extérieur de ces pyramides ne paraît pas remonter si haut dans l'histoire. *Abd-el-Latif*, célèbre médecin arabe, qui a visité l'Égypte au temps de Saladin (1200), prétend avoir trouvé ces monuments conservant encore leur enduit extérieur et couverts, comme au temps d'Hérodote, d'inscriptions et de figures. Voir Abd-el-Latif (*Relation d'un voyage en Égypte*, trad. par Sacy, p. 177 et 221). Mais il est à craindre que, dans cette occasion, le médecin arabe n'ait fait que copier le passage respectif d'Hérodote.

23. Dans le canon royal de Turin, les rois des cinq premières dynasties ne sont pas groupés, mais ils se suivent.

24. Les statues de *Anou* et de *Ra-en-User*, rois de la Ve dynastie, sont très bien reproduites, l'une dans l'*Hist. des peuples d'Orient*, p. 390, de M. Maspero, l'autre dans l'*Hist. of Egypt*, p. 77, par Petrie.

25. D'après le papyrus de Westcar, le roi Dadefrou paraît avoir eu un fils qui n'a pas pu monter sur le trône et dont le nom a eu le même sort que celui de son père.

26. Voir Petrie (*Hist. of Egypt*, p. 70).

27. Parmi les différentes habitudes que les rois de la Ve dynastie avaient communes avec les rois kassites de la Babylonie, la plus intéressante est incontestablement celle d'aller une fois par an, les uns à Babylone, les autres à Héliopolis, pour célébrer ce qu'on appelait *la Saisie des mains*, là de Baal, ici de Horus; cérémonie qui a survécu, jusqu'à nos jours, chez les Turco-Tatares. Voir Tiele (*Babylon. und Assyr. Geschichte*, p. 276 et 516) et Winkler (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 35-36). L'origine casdéenne des rois de la Ve dynastie est également admise par Petrie (*Hist. of Egypt*, p. 35), et au dire de Chabas (*Études sur l'antiquité historique*) elle est mentionnée même dans les textes des Pyramides. Parlant de Satti établis dans la Syrie, le scribe qui a rédigé l'inscription de Pepi ajoute : « Ces Satti jadis ont occupé en maître les deux pays, la Basse et la Haute-Égypte, » et il n'y a pas de doute que le fait mentionné par le scribe correspond à l'occupation du pays par les rois de la Ve dynastie.

28. Voir Petrie (*Hist. of Egypt*, p. 85).

29. Si l'on prend en considération que la princesse Mer-ti-tef-s a renié son troisième mari, le roi Dadefrou, et qu'elle était jusqu'à sa mort dans de très bons termes avec l'usurpateur de son trône, le roi Kafra, on pourrait admettre que cette princesse n'était pas tout à fait étrangère au mouvement qui a amené la chute de Dadefrou et son remplacement par Kafra.

30. La conversion de Kafra à l'héliolâtrie ne paraît pas cependant avoir été la conséquence de son avènement sur le trône d'Égypte. Ayant été longtemps en rapport avec les Égéens, occupant alors le littoral de la Syrie et de l'Asie Mineure, Kafra doit avoir apprécié de bonne heure la supériorité du culte du dieu de la lumière sur celui du dieu de la montagne, et il est très probable que sa conversion était antérieure à son avènement. Quoi qu'il en soit, ce fut Kafra qui, après les rois de la IIIe dynastie, a remis en honneur les noms royaux composés de Râ. Voir Brugsch et Bouriant (*Le Livre des Rois*).

31. Parlant de la pyramide de Kafra, de Rougé (*Recherches sur les Monum. des six premières dynasties*, p. 56) dit : « Tout semble engager à la considérer ainsi, puisqu'elle est placée entre celles de Khéops et de Mykérinus. » Mais *la preuve manque jusqu'ici*, parce qu'aucune trace de ces marques précieuses, qui ont fourni la véritable attribution de la grande pyramide, n'a pu être observée dans le voisinage. Après vingt ans de recherches minutieuses, Petrie en est arrivé à cette même conclusion. « Les seules preuves monumentales, dit-il, sont les fragments d'un bol et une tête de massue portant son nom, trouvés dans le temple de cette pyramide. Mais l'ordre de la position de la première et troisième pyramide rend cette attribution impossible. » Diodore avait donc raison de dire : « Τελευτήσαντος δὲ τοῦ βασιλέως τούτου διεδέξατο τὴν ἀρχὴν ὁ ἀδελφὸς Κεφρὴν καὶ ἦρξεν ἔτη ἓξ πρὸς τοῖς πεντήκοντα · ἔνιοι δέ φασιν οὐκ ἀδελφόν, ἀλλ' υἱὸν παραλαβεῖν τὴν ἀρχήν, ὀνομαζόμενον Χαβρύην (Dadefrou ?). **Συμφωνεῖται δὲ παρὰ πᾶσιν ὅτι ζηλώσας ὁ διαδεξάμενος τὴν τοῦ προβασιλεύσαντος προαίρεσιν κατεσκεύακσε τὴν δευτέραν πυραμίδα.** (Diod., I, 64, 2.) L'opinion qui au temps de Diodore dominait encore en Égypte était donc que cette pyramide n'était pas l'œuvre de Kafra.

32. Hérodote (II, 129) attribue cette précieuse réforme plus particulièrement à Mykérinus. Mais si notre correction du passage respectif de cet historien est juste (voir note 15) on est forcé de considérer Kafra comme le promoteur de la réforme judiciaire en Égypte, et Mykerinus comme celui qui l'a développée à un très haut degré. Κατὰ τοῦτο μέν νυν τὸ ἔργον ἀπάντων, ὅσοι ἤδη βασιλέες ἐγένοντο Αἰγυπτίων, αἰνέουσι **μάλιστα τοῦτον** (τὸν Μυκερῖνον).

33. Καὶ τὸν λεὼν τετρυμένον ἐς τὸ ἔσχατον κακοῦ ἀνεῖναι πρὸς ἔργα τε καὶ θυσίας Hérod., II, 129).

34. Ces cylindres sont taillés dans de la stéatite verdâtre avec une variante du nom (Ra-en-Kaf) qui veut dire « l'aimé de Râ ».

35. Voir Petrie (*Hist. of Egypt.*, p. 55).

36. Voir ci-devant p. 180, note 3.

37. C'est ainsi qu'on pourrait s'expliquer comment ces deux monuments, dédiés à Kafra, diffèrent essentiellement de ceux qui lui appartiennent de fait.

38. L'adoption de deux pyramides indique déjà que Mykérinus avait embrassé de bonne heure les idées religieuses des Kemito-Coushites; mais la preuve la plus évidente de ce fait est qu'il s'occupa assidûment de la magie et des études théologiques, et que ses travaux sont cités élogieusement dans le *Livre des Morts*. Voir Wiedemann (*Aegypt. Gesch.*, p. 190-191).

39. Voir Hérodote (II, 133).

40. Οὐ γὰρ ποιῆσαί μιν τὸ χρεὼν ἦν ποιέειν· δεῖν γὰρ Αἴγυπτον κακοῦσθαι ἐπ' ἔτεα πεντήκοντά τε καὶ ἑκατόν, καὶ τοὺς μὲν δύο τοὺς πρὸ ἐκείνου γενομένους βασιλέας μαθεῖν τοῦτο, ἐκεῖνον δὲ οὔ. (Hérodote, *id.*)

41. Λύχνα ποιησάμενον πολλά, ὅκως γίνοιτο νὺξ, ἀνάψαντα αὐτά, πίνειν τε καὶ εὐπαθέειν, οὔτε ἡμέρης οὔτε νυκτὸς ἀνιέντα, ἔς τε τὰ ἕλεα καὶ τὰ ἄλσεα πλανώμενον, καὶ ἵνα πυνθάνοιτο εἶναι ἐνηβητήρια ἐπιτηδεώτατα. ταῦτα δὲ ἐμηχανᾶτο ἐθέλων τὸ μαντηϊον ψευδόμενον ἀποδέξαι, ἵνα οἱ δυώδεκα ἔτεα ἀντὶ ἓξ ἐτέων γένηται, αἱ νύκτες ἡμέραι ποιεύμεναι. (Hérodote, *id.*)

42. Hérodote (II, 136).

43. Selon la croyance égyptienne, l'homme ne pouvait pas s'attendre à une vie future à moins qu'il ne fût enterré dans le caveau de sa famille. C'est là que son âme devait aller chercher sa momie pour la mettre en état de jouir encore des plaisirs de la vie. Mais si elle ne la trouvait pas, tout était fini pour le défunt. L'âme, ne sachant pas où le retrouver, retournait dans sa demeure éternelle, l'Enfer, et aucune autre ne pouvait la remplacer auprès de sa momie. Le tombeau et la momie étaient donc les plus précieux effets des Égyptiens, et leur esprit spéculatif ne tarda pas à en tirer largement parti. Dès la plus haute antiquité, on avait pris l'habitude de donner ces deux objets en gage pour se procurer des fonds. Tantôt admis, tantôt non reconnu par la loi, ce genre de transaction donnait souvent lieu à des contestations et à des scandales jusqu'à ce qu'un roi de la Ve dynastie le réglementa par une loi, et, sous cette forme, l'usage s'est perpétué jusqu'aux plus basses époques de l'Histoire égyptienne. Le plus ancien papyrus grec qui nous reste de l'ancienne Égypte, et que M. Blass fait remonter jusqu'à la domination des Perses, contient l'*anathème* d'une certaine Artemisie contre son mari pour avoir gaspillé son bien et mis en gage le caveau de sa famille, laissant ainsi ses enfants sans sépulture. Voir (*Papiri Greco-Egizii dell' I. R. Museo di Vienna*, trad. e illustrati da G. Petretini, Vienna M.DCCC.XXVI), et Blass (dans le *Philologus*, 1882, p. 746-751). En honneur encore sous les Ptolémées, cette institution brutale commença à tomber en décadence sous les Romains, mais ce fut l'Église qui lui porta le dernier coup. Grâce à ses instances, Justinien émit un édit défendant sévèrement le prêt sur le tombeau ou sur la momie. *Nulli esse licitum corpora defunctorum debiti gratiæ detinere aut impedimentum facere eoræ sepulturæ Justin.* (*Near* CXV.S).

44. On admet assez généralement, mais sans preuves décisives, que les pyramides d'Abousir ont servi de tombeaux à des Pharaons de la Ve dynastie, l'une à *Sahoura*, l'autre à *Ousirmiri*. Le fait est que la plupart des pyramides des rois de cette dynastie ne nous sont connues que par les textes. Voir de Rougé (*Recherches sur les Monum. des six premières dynasties*, p. 80).

45. Ainsi *Pa-Sahouri*, la ville bien connue près d'Esneh, fut construite par Sahoura (voir Dumichen, *Geschicht. des alten Aegyptens*, p. 61; de Rougé, *loc. cit.*, p. 53), et, sans que ses habitants modernes s'en doutent, le nom moderne de leur village conserve encore sur place le nom du Pharaon qui l'a construit. Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, classe I, p. 390).

46. Voir Maspero (*loc. cit.*, p. 394).

48. Nous verrons plus loin que le roi Mélésouphis, le fils et successeur de Pepi, a fait construire une flotte dans la Nubie par Ouni. Mais cette flottille, forte de six grands bateaux, n'a servi que pour la navigation du Nil et plus particulièrement pour les excursions de plaisir des Pharaons. Nous avons vu ci-devant, p. xix, que le commandant de la flotille qui, sous Amenemhat III, fut postée sur la branche seuthroite du Nil pour surveiller les mouvements des Hanebu, a été pris de la marine attachée au service personnel du Pharaon.

49. Voir Golenischeff, dans le *Recueil des travaux*, vol. XV, p. 88.

50. Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, classe I, p. 394-395).

51. C'était un nommé *Hirkouf*, dont le tombeau existe encore à Assouan. Le père Hircouf et son fils, qu'on voit sculptés sur ce monument, ont en effet la physionomie des Hanebu de la seconde catégorie, et ressemblent jusqu'à l'identité à cet autre dignitaire, Ti, dont le luxueux mastaba existe encore presque intact à Saqqarah.

52. Les Dangas étaient des nains à demi sauvages, dont la figure grotesque et les gestes désordonnés rappelaient aux Égyptiens le dieu *Bisou*. Ces nains étaient très estimés dans la cour des Pharaons, et on se les procurait, à des prix fabuleux, d'au delà du pays de Punt. Voir Maspero (*Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes*, t. II, p. 429-444), et plus particulièrement le très consciencieux travail de M. Schiaparelli (*Una tomba egiriana inedita de la VIe dynastia*). Voir aussi ci-dessus, note 23.

53. Les dernières fouilles faites en Tunisie ont mis à jour une telle quantité d'objets de fabrication égéenne, qu'on est penché à croire que cette contrée de la Lybie était un des grands centres du commerce égéen, et que la plupart des objets de ce genre qu'on retrouve dans les tombes de l'Ancien-Empire, on se les procurait de ce pays et non directement des îles de la mer Égée. Voir Bertholon (*Résumé de l'anthropologie de la Tunisie*, Paris, 1896).

54. Sur cette inscription de l'hypogée du temple de Dendera, voir

ci-devant p. xx et p. xi, note 48, de même que Chabas (*Etude sur l'Antiquité historique*, p. 118).

55. Voir Petrie (*Hist. of Egypt.*, p. 40-41).

56. Voir Petrie (*loc. cit.*, p. 57).

57. Avant d'embarquer pour son pays le sarcophage en granit de Mykérinus, Vyse a eu l'heureuse idée de le dessiner, et ce plan, on peut le voir, très bien reproduit, dans l'*Hist. des peuples d'Orient* de Maspero, p. 377.

58. Un des plus intéressants potentats du temps de la V[e] dynastie est incontestablement le nommé Ti, dont le splendide tombeau existe encore dans la nécropole de Saqqârah. A en croire les textes qui couvrent de tous côtés les parois du monument, le personnage en question était revêtu d'une foule de dignités qui le font reconnaître comme un des plus hauts fonctionnaires de la cour. De Rougé fait cependant la remarque assez curieuse que, dans le tombeau de ce dignitaire, on ne retrouve ni le nom de son père ni rien qui indique une parenté illustre. Il n'y a donc pas de doute que notre Ti partait d'une basse condition; mais, par sa capacité, il était parvenu à conquérir la confiance et l'estime du Pharaon jusqu'à être honoré de la main d'une de ses filles. Il suffirait cependant de voir une seule fois son portrait pour reconnaître en lui un Ha-neb-u de la seconde catégorie.

59. Ces statues ont été découvertes en 1866 par Mariette dans le temple du Sphinx, au fond d'un puits, où elles avaient été précipitées à une époque inconnue. Voir Mariette (*Lettre à M. le vicomte de Rougé*). Elles sont taillées pour la plupart dans une brèche de diorite verte traversée irrégulièrement de longues veines jaunâtres et d'une telle dureté qu'on se demande quel outil a bien pu l'entamer. Ce sont ces statues, très probablement originaires de Telloh, que MM. Borchard et de Binsig ont voulu assimiler aux statues de l'école saïte, et cela par la simple raison que sur l'une d'elles on observe le *pli périorbitral* dont nous venons de parler (p. 185, note 26), et que ces égyptologues considèrent comme un indice de temps relativement moderne. Voir de Bissing (dans le *Rec. des Travaux*, etc., vol. XV) et Borchard (*Sitzungsbericht. d. Akad. d. Wiss.*, Berlin, 1837, 8 juillet).

60. On ignore l'origine de la décoration en niches. Au dire de M. Petrie, elle provient probablement de la décoration en briques, car on la trouve également dans les travaux primitifs de briques en Égypte (Medun) de même qu'en Babylonie. Les niches qu'on voit dans le temple souterrain du Sphinx sont d'albâtre et, étant donnée leur forme, elles contenaient des sarcophages. Mais il y en a aussi, au-dessus des portes, qui semblent avoir appartenu à des statues, car on n'y accède pas, et elles sont complètement fermées par derrière, ce qui indique qu'elles n'étaient pas des fenêtres. Voir Petrie (*Hist. of Egypt.*, p. 51).

61. Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 410 et suiv.). Petrie (*Hist. of Egypt.*, p. 85).

62. La plupart des objets précieux contenus dans le trésor de Priam étaient, suivant Homère (*Il.*, V, vers 285-295, et XXIII, vers 473), œuvres de Sidoniens et non de Phéniciens.

63. Le papyrus en question fut trouvé en 1893 à Saqqârah, près de la pyramide à gradins. Il contient des comptes du règne de Assa et porte le nom de Kaka et de Set-ab-ra. Malheureusement, ayant été trouvé par des Fellahs, il fut séparé et vendu par fragments qui sont parvenus au musée de Gizeh, à M. de Naville et à M. Bouriant.

64. Sur la tombe du scribe en question, voir de Rougé (*Recherches sur les Monum. des six premières dynasties*, p. 73-74).

65. Voir Maspero (*loc. cit.*, classe I, p. 399, an. 2).

66. Ce texte a été publié à Paris en 1847 par Prise d'Avennes, puis analysé par Chabas (*Le plus ancien livre du monde*, dans la *Rev. arch. f. Scr.*, t. XIV, p. 1-25).

67. Il est curieux combien ces idées ressemblent à celles des moralistes juifs du temps de David et de Salomon (Voir Wiedemann, *Gesch. Aegypt.*, p. 203).

68. Voir Maspero (*loc. cit.*, classe I, p. 358).

69. Voir ci-devant p. 225 et p. 236, note 2.

70. Voir Wiedemann (*Gesch. Aegypt.*, p. 203).

CHAPITRE VII

CHUTE DE L'EMPIRE DES *HA-NEB-U* RESTAURATION DE CELUI DES *ÉGEENS*

VI[e] VII[e] et VIII[e] dynasties.

Malgré tous les égards qu'ils eurent pour les Égyptiens, les rois de la V[e] dynastie, ils ne purent se maintenir très longtemps dans leur pays[1].

Arrivés au pouvoir avec le concours des prêtres et des potentats, ces rois durent augmenter le nombre de leurs partisans en leur créant des situations élevées ; mais, au lieu de procéder avec mesure, ils se laissèrent entraîner par les courtisans, de sorte que, peu après leur installation sur les bords du Nil, l'empire fondé par Kafra était déjà transformé en une féodalité, où le roi, pour garantir sa personne, était obligé de se faire entourer par ses propres créatures. L'Égypte se trouva alors posséder plus de seigneurs et de barons que de paysans, plus de grands prêtres que de simples desservants, et l'anarchie ne tarda pas à régner en maîtresse dans le pays[2].

Pour sortir de cette situation, un des derniers rois de cette dynastie, Assa, se vit obligé de partager le pouvoir avec un nommé Ouna, homme de mérite peut-être, mais qui n'était pas de la famille royale. Il appartenait plutôt au parti kémito-couchite, dont il partageait les idées politiques et religieuses. Ouna ne voulut jamais faire usage d'un nom composé de *Râ*, ainsi que cela se faisait sous

ses prédécesseurs. C'est aussi le seul roi de cette dynastie dont la pyramide ait été respectée par les Égyptiens, et les inscriptions qu'on y lit à l'intérieur expriment des idées religieuses qui, à cette époque, étaient en honneur dans la Thébaïde et non dans la Basse-Égypte[3]. Nonobstant, Ouna a pu occuper le trône pendant plus de vingt ans, et, sous son règne, l'Égypte a joui de la tranquillité. Mais, à sa mort, des troubles sérieux éclatèrent de tous côtés[4] et ses successeurs immédiats, Im-hotpou et Atti, durent s'imposer au pays par les armes. Leurs règnes furent cependant de si courte durée qu'ils ne purent ériger aucun monument susceptible de rappeler leur mémoire[5].

Le Roi qui vient après, Teta, paraît avoir été de la famille de Ouna et, comme celui-ci, il partageait les idées politiques et religieuses des Kémito-Couchites. Suivant son exemple, Teta n'a pas voulu non plus faire usage du mot Râ dans une appellation royale. Il se fit appeler, sa vie durant, du nom sous lequel il était connu dès son enfance. Il se construisit une pyramide sur le modèle de celle de Ouna, et il y fit graver des inscriptions exprimant les mêmes idées religieuses, et souvent par les mêmes phrases[6]. Mais, tandis que Ouna devait son trône à la faiblesse d'Assa, Teta paraît l'avoir gagné à la suite de plusieurs combats sur les Ha-neb-u. Le scribe qui a été chargé de faire son éloge funéraire n'a pas oublié de parler de ces exploits qui, paraît-il, ont été les plus importants de tous ceux qu'il a accompli[7]. Cela n'a pas empêché cependant que ce Roi de même que son successeur fussent assassinés[8], laissant le pays en pleine guerre civile, laquelle dura jusqu'à l'avènement de Pepi.

Le vrai fondateur de la VI[e] dynastie, celui qui entreprit et mena à bonne fin la guerre contre les Ha-neb-u, était donc Pepi et non Teta, ainsi que nous le donnent les listes officielles. Certes, les deux princes étaient Memphites; mais tandis que l'un appartenait au parti kémito-couchite, Pepi paraît avoir été un des descendants éloignés des rois de la III[e] dynastie, dont il avait conservé le type et les

habitudes. Sa belle statue en bronze, entrée tout dernièrement dans le musée de Giseh[9], ressemble, en effet, jusqu'à l'identité, au roi Hossi[10]. Comme celui-ci, Pepi était un grand et bel homme: il avait la tête allongée, couverte d'une chevelure épaisse; il avait le front légèrement fuyant, le nez gros, aquilin, les yeux fendus en amande, les épaules larges, etc. L'on peut en dire autant de son fils, Métésouphis, dont nous possédons également la statue, et même la momie[11]. Le corps de cette relique est grêle et délicat, la tête fine, parée de la grosse tresse des adolescents, et les traits s'en discernent aisément, bien que la mâchoire inférieure ait disparu et que la pression des bandelettes ait écrasé le nez. Comme les rois de la IIIe dynastie, Pepi se faisait appeler *le fils* ou *l'aimé du Râ*, et érigea à cette divinité le premier obélisque dont l'histoire fait mention[12]. Ce fut sous ce roi, enfin, que fut constituée la fête de Set, c'est-à-dire la première époque du cycle de trente ans[13], et qu'Osiris, de dieu infernal qu'il était, devint subitement une Divinité solaire[14].

La grande ressemblance de la pyramide de Pepi et de ses inscriptions avec celle de Teta ne diminue en rien la valeur de cette opinion, étant donné que cette pyramide, après avoir servi à Pepi, a été usurpée par un autre roi de même nom, mais qui pensait différemment; ce fut ce roi qui fit modifier dans les inscriptions de Pepi tous les passages qui ne s'accordaient pas avec ses idées[15].

Quoi qu'il en soit, Pepi resta plus de vingt ans sur le trône, et dans cet intervalle, il déploya son activité dans tous les coins de son immense empire, et son autorité franchit la frontière à laquelle s'était arrêtée celle de ses prédécesseurs.

Secondé par son premier ministre, Ouni, Pepi engagea contre les Sha-su du Sinaï une série de campagnes qui réduisirent ces nomades à l'impuissance et établirent la suzeraineté de l'Égypte sur la péninsule entière. Mais de toutes ces campagnes, la plus importante, celle qui lui a valu des titres honorifiques exceptionnels, est incontes-

tablement celle qu'il a entreprise contre les Ha-neb-u.

A vrai dire, à l'avènement de Pepi, il n'existait plus sur le Nil un empire de Ha-neb-u. Les Ouna, les Imhotpou et les Teta l'avaient déjà détruit pour fonder sur ses ruines une dynastie kémito-couchite. Mais la continuation de la guerre civile, commencée à la mort de Ouna, et la courte durée du règne des rois qui se sont succédé dans cet intervalle, prouvent suffisamment, que, pour avoir perdu le trône d'Égypte, les Ha-neb-u n'en existaient pas moins dans le pays et qu'ils étaient encore assez forts pour reprendre de temps à autre l'offensive et faire beaucoup de mal à leurs adversaires. Aussi, Pepi n'est-il monté sur le trône d'Égypte qu'après avoir remporté plus d'une victoire sur eux. Le scribe qui a été chargé de faire passer à la postérité les exploits de ce roi, en parle très élogieusement, dans les inscriptions qui tapissent la chambre funéraire de sa pyramide, et d'une manière qui dénote autant de puissance et d'habileté chez l'assaillant que de courage et de résistance chez les vaincus[16]. Mais, en soldat expérimenté qu'il était, Pepi comprit, dès le premier moment, qu'il ne pouvait guère compter sur l'obéissance de ce peuple à moins d'anéantir les Sha-su, les Ha-neb-u et les Amou, demeurant au delà de l'isthme, en Syrie et dans la Palestine, peuples apparentés à ceux de la Basse-Égypte, et qui, souvent, faisant cause commune avec eux, mettaient en péril l'empire des Pharaons. Voyant que l'entreprise n'était pas facile, Pepi n'hésita pas à mettre sur pied toutes les forces militaires de son pays. La fameuse inscription funéraire de Ouni[17], le premier texte historique que nous fournissent les monuments, et que la science de M. de Rougé a mis à la portée de tous, nous apprend que, dans cette occasion, Pepi a fait lever des soldats, au nombre de plusieurs myriades, dans tous les coins de son immense empire, sans en excepter les pays limitrophes de la Nubie, de l'Arabie et de la Libye, et appela sous les drapeaux tous les Égyptiens, auxquels l'art de la guerre était plus ou moins familier. Il y avait là, dit l'inscription, des *mame-*

lucks du roi; il y avait là des *Amis Uniques du grand château;* il y avait là des *princes* et des *régents des châteaux du Midi et du Nord*, des *amis dorés*, des *directeurs des prophètes*, des *directeurs de districts à la tête de milices du Midi et du Nord*, etc., etc.; mais le commandement suprême n'a été confié qu'au premier ministre, dont le roi a eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier la bravoure et l'habileté.

Ce ne fut pas sans difficulté que Ouni encadra cette foule disparate, qu'il l'équipa et qu'il l'approvisionna; mais, à force d'industrie et de patience, il finit par lui donner tout ce qu'il lui fallait; chacun prit le biscuit et ses sandales pour la route; chacun prit des pains dans les bourgs, les chèvres chez les paysans. Ainsi préparée, cette immense armée se réunit dans le coin N.-E. du Delta, entre *la Porte de Im-hotpou* et la *forteresse de Snefrou*[18], d'où elle s'élança dans le désert.

N'ayant rencontré aucune résistance sérieuse, Ouni ne tarda pas à arriver dans le pays de l'ennemi et se mit immédiatement à l'œuvre. Il hacha, dit l'inscription, les champs des Haroushas, pulvérisa leurs villes, démolit leurs douars, coupa leurs figuiers et leurs vignes, incendia leurs maisons, fit égorger leurs milices par myriades nombreuses, etc., etc. L'ennemi se soumit enfin, mais les tribus qui l'avoisinaient au Nord et qui, sans doute, lui avaient prêté aide, menaçaient de disputer à l'Égypte la possession du territoire qu'elle venait de conquérir. Comme ces tribus touchaient à la Méditerranée, Ouni s'avisa de les attaquer par mer et par terre. Il rassembla donc une flotte sur laquelle il embarqua son monde et la fit aborder sur la côte du canton de Ti-ba[19], au nord du pays des Haroushas. L'ennemi, se voyant entouré, se rendit à discrétion, et plusieurs myriades de captifs, ramenés en Égypte, furent employés immédiatement aux constructions et aux carrières.

Le roi ne marchanda pas les honneurs et les distinctions à son généralissime. Il le combla de titres et de présents, et lui accorda la plus grande faveur de l'époque : le privi-

lège de porter une canne et de garder ses sandales dans le palais, en présence de Pharaon. Mais les peuples que l'on croyait anéantis ne tardèrent pas à se révolter, et Ouni se vit obligé de faire *cinq fois de suite cette formidable campagne*, ce qui prouve la vitalité et la force de résistance de l'ennemi.

Nous avons tenu à reproduire ici la plus grande partie de l'inscription funéraire de Ouni pour mieux faire comprendre au lecteur, que les peuples contre lesquels Pepi a dû faire ces expéditions, ne pouvaient pas être les Bédouins du désert arabique, *les maîtres du sable*, ainsi que l'on traduit ordinairement le mot Harousha[20], mais les peuples asiatiques qui, à cette époque, occupaient la Syrie et la Palestine. En effet, c'est en Phénécie et en Palestine, et non dans le désert arabique, que l'armée de Ouni pouvait trouver des bois de figuiers et d'immenses vignobles[21]. C'est là qu'elle pouvait rencontrer des villes à piller et une armée nombreuse conduite par des officiers disciplinés; tandis que les Bédouins du désert étaient, à cette époque, ce qu'ils sont encore, des nomades errants, ne possédant ni ville, ni maison, ni culture. Or, la Syrie et la Palestine étaient à cette époque occupées en partie par les Kasdo-Akkades et les Sha-su, en partie par les populations sumériennes venues avec Sargon de la Mésopotamie, et que les Égyptiens ont confondu avec les Amou. Ce fut donc de ces trois peuples, ennemis séculaires des Égyptiens et non des Bédouins, que Pepi voulut débarrasser, une fois pour toutes, l'Égypte en mobilisant toutes les forces de son immense empire.

Mais, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, son succès n'a été qu'éphémère.

L'administration intérieure de Pepi n'est pas moins remarquable que ses exploits à l'étranger. Ce roi sut tirer le meilleur parti possible des mines du Sinaï; la mission qu'il y envoya l'an XIII de son règne laissa, comme trace de son passage, un bas-relief gravé dans le roc d'el-Wadi-el-Magharah, indiquant et les victoires remportées sur les ennemis, et

les concessions de territoire faites à la déesse Hathor. Le travail prit un grand développement dans les carrières et les constructions se multiplièrent. Dans la contrée, où le roi fit élever sa pyramide, surgit une ville nouvelle qui a été appelée du nom de la pyramide : « Memphis. » Il en a été de même à Abydos, où la tombe d'Osiris attirait déjà de nombreux pèlerins; à Tanis, à Bubastis, et plus particulièrement à Héliopolis, où le roi fit élever le premier obélisque dont parle l'histoire.

Les vassaux rivalisaient d'activité avec le souverain; ils édifiaient un peu partout de nouvelles villes, dont plusieurs conservent encore leurs anciennes appellations.

Une autre industrie que l'Égypte doit aux Égéens, et plus particulièrement à ceux de l'époque de Pepi, est la construction de navires susceptibles de servir aux transports comme à la guerre. Cette industrie, que les rois de la Ve dynastie avaient acquise de leurs prédécesseurs aussi bien que des Égéens avec lesquels ils se trouvèrent en rapport, lors de leur séjour en Syrie, ne commence, en réalité, à prendre de l'essor en Égypte, qu'à partir des successeurs de Pepi. Ce fut Ouni qui fit construire la première flottille qui transporta, de la Syenne, le bloc de granit nécessaire à la construction de la pyramide du roi, et qui ensuite servit au transport des troupes. Nommé gouverneur général de la Haute-Égypte, Ouni fut chargé, plus particulièrement, d'abattre les arbres de quatre forêts du Midi pour construire trois vaisseaux larges et quatre remorqueurs, véritable innovation à cette époque[22].

C'est encore sous le règne de Pepi qu'on voit renaître l'art qui distingua les œuvres de la IIIe dynastie. La statue en bronze de ce roi, de même que celle de son fils et successeur Métésouphis, que nous avons eu occasion de signaler plus haut, sont d'une conception et d'une finesse de travail qui égalent celles de la statue de Sheik-el-Beled, et des bas-reliefs figurant du sarcophage du roi Hossi. La pyramide de Pepi, de même que celle de son successeur immédiat, sont également d'une exécution supérieure à

celle des rois de la Ve dynastie, et parmi les mastabas de cette époque, découverts tout dernièrement à Saqqârah, il y en a dont la peinture et la gravure dépassent en précision et en finesse toutes celles figurant sur les monuments antérieurs, aussi bien que postérieurs[23].

Somme toute, le roi Pepi ressemble aux rois de la IIIe dynastie, à un tel point qu'on est tenté de le considérer comme un de leurs descendants directs, de même que son règne, comme la *Restauration de l'Empire égéen*, si brusquement interrompu par l'invasion des Sha-su et des Ha-neb-u. Ainsi s'expliquerait également le fait, que l'un des Usurtasen prétendait descendre de Pepi, alors que l'autre se recommandait de Thosorthos.

Malheureusement, aucun des successeurs de Pepi ne fut de sa taille.

Son fils aîné, Métésouphis, était presque enfant lorsqu'il monta sur le trône, et, s'il n'avait pas eu à son côté Ouni, il aurait eu souvent à en découdre avec les Kasdo-Akkades.

Néanmoins, ce roi ne nous a laissé en souvenir que sa pyramide et son nain qui savait si bien *danser le Dieu*[24].

Il en a été de même de son second fils, Pepi II ; la mort de Ouni arrivée un peu avant son avènement, fit reprendre immédiatement du courage aux Sha-su et aux Hanebu, et le roi se trouva dans la nécessité d'envoyer contre eux une armée respectable, commandée par un des plus vaillants seigneurs de l'Éléphantine. Mais, moins heureux que Ouni, Papinakiti fut massacré ainsi que le corps d'armée qu'il commandait, à la veille même de son retour en Égypte. Le reste de ses soldats ramena son cadavre dans son pays, où il fut enterré dans la montagne en face de Syenne, à côté des autres princes de la localité.

Le temps ne manqua pas, certes, à Pepi II pour venger la mort de son féal, si vraiment il a vécu quatre-vingt-dix ans, mais les monuments sont presque muets sur son compte.

Après ces rois, la tradition nous donne encore deux souverains.

Métésouphis II fut tué, dit-on, dans une émeute, peu après son avènement. Sa sœur, Nitokris, *la Belle aux joues de rose*, qu'il avait épousée, selon les coutumes des Égyptiens, lui succéda et le vengea. Elle bâtit une immense salle souterraine, puis, sous prétexte de l'inaugurer, elle invita à un grand repas bon nombre d'Égyptiens, qu'elle considérait comme les instigateurs du crime. Pendant la fête, elle détourna les eaux du Nil dans la salle par un canal qu'elle avait tenu caché; puis, pour éviter le châtiment, cette reine se jeta dans une chambre remplie de cendres et y mourut asphyxiée [25].

Ce fait, raconté par Hérodote, ne paraît pas être une légende. Manéthon termine sa VIe dynastie par une reine nommée Nitocrite, laquelle, d'après lui, a régné douze ans. Le papyrus de Turin, confirme également l'existence de cette reine. Sur l'un de ses fragments, qui se rapporte à la VIe dynastie, on lit clairement son nom égyptien Nitakiuse qui précède ses trois derniers successeurs [26].

Suivant Manéthon, ce fut cette même reine qui fit construire la troisième pyramide de Gizeh que les monuments attribuaient à Mykérinus. Les recherches contemporaines ont démontré que la pyramide en question a été réellement restaurée et que la personne qui l'a rétablie, pour s'y faire enterrer, respecta le sarcophage en granit de son ancien propriétaire, en faisant placer le sien dans la salle qui précède celle du roi [27].

Après Nitokris, la légende même s'évanouit, et l'histoire d'Égypte s'interrompt pendant plusieurs siècles. Manéthon admet encore deux dynasties memphites, mais la suite des règnes manque de noms et de détails. On connaît cependant plusieurs de ces rois, et certains faits de leur histoire nous permettent encore d'entrevoir la marche générale des événements.

Sur le papyrus de Turin, les successeurs de Nitokris ne font, en effet, qu'apparaître sur le trône. Nofir-Kéri régna

un an, un mois, un jour; Nofirous, quatre ans, deux mois, un jour; Abou, deux ans, un mois, un jour; etc. Chacun d'eux espéra, sans doute, jouir du pouvoir plus longtemps que ses prédécesseurs, et ordonna, dès son avènement, que l'on jetât les bases d'une pyramide. Aucun n'eut le temps d'achever la construction, ni même de la pousser assez loin pour que les traces en soient restées. Comme ils n'avaient pas de tombeaux pouvant les rappeler à la postérité, le souvenir de ces rois s'éteignit avec la génération qui les vit régner. L'autorité royale s'amoindrit à force de passer de main en main; sa faiblesse favorisa l'accroissement des familles féodales et encouragea leur ambition. Les descendants de ces seigneurs qui se creusaient de si beaux hypogées sous Pepi I et sous ses successeurs immédiats, ne supportaient plus que nominalement la suprématie du suzerain officiel. Memphis déchut, s'appauvrit, se dépeupla. On n'y construisit plus ces immenses mastabas en pierre, où la richesse de ses habitants s'étalait avec orgueil. On construisit des mastabas en brique, où la décoration se limite à une niche étroite [28].

Bientôt même on renonça aux mastabas et les villes n'eurent plus que des cimetières mesquins, semblables à ceux des cités provinciales. Le centre de gravité de l'Égypte se déplaça enfin, descendit au sud, et la Basse-Égypte, de même que son ancienne capitale, restèrent à la discrétion des peuples de la Syrie et devinrent le champ favori de leurs exploits.

Malheureusement les détails sur ces invasions nous manquent; mais nous savons par les monuments qu'un des rois de la VII[e] dynastie, nommé Nefer-ka-ra, était surnommé *Neb-bi;* un autre, cité dans la table d'Abydos sous le nom de Nefer-ka-ka, était surnommé *Ha-neb*, et sur un scarabé qui nous appartient, on peut lire très distinctement, Nefer-af-Ha-neb [29]; d'où l'on peut conclure que les peuples asiatiques, et plus particulièrement les Nebu et les Hanebu de la Syrie, ont été, dans cette période, les ennemis les plus acharnés des Égyptiens ; aussi ceux des Pha-

raons qui parvenaient à repousser ou à mettre ces peuples à la raison, prenaient leurs noms comme titre honorifique, usage que nous constaterons également chez les Pharaons du nouvel Empire[30].

Nonobstant les succès des Pharaons de la VIIIe dynastie, les Sha-su et les Ha-neb-u de la Syrie n'en restèrent pas moins les plus puissants ennemis des Égyptiens, et tout porte à croire que les deux dynasties, dites Héracléopolitaines, qui mirent fin à la guerre civile commencée à la mort de Pepi, et sous lesquelles l'Égypte a pu de nouveau se relever, s'ils n'étaient pas les descendants des rois de la IVe et de la Ve dynastie, étaient, certes, leurs compatriotes, plus ou moins civilisés par leur séjour prolongé dans la Syrie.

NOTES

1. En admettant, comme nous l'avons fait, que la V[e] dynastie débutât par Kafra et clôturât par Assa, elle doit avoir duré environ quatre siècles (3900-3520 avant notre ère).

2. La IV[e] dynastie a duré si peu de temps, qu'à peine signale-t-on chez elle quelques preuves d'existence de grands barons. C'est dans la domesticité et dans la famille même du souverain que les chefs de l'administration pharaonique se recrutaient, et non parmi les possesseurs de fiefs. Il semble que ces derniers rentrèrent en faveur sous les rois de la V[e] dynastie et qu'ils prirent le dessus peu à peu. On les trouve plus nombreux autour des rois Anou, Menkaouhorou et Assa (Maspero), et il n'y a pas de doute que ce furent leurs conspirations et leurs révoltes qui obligèrent ce dernier roi à s'associer dans le pouvoir un individu étranger à sa famille, Ouna.

3. Ouna est le roi qui a remis en honneur la construction de grandes pyramides interrompue depuis Kafra, et celle qu'il a fait construire pour son usage, servit de modèle à celles de Teta, de Pepi, de Métésouphis. Toutes ces pyramides, conservées jusqu'à nos jours à Saqqârah, ont exactement la même construction. Leurs portes s'ouvrent au nord; un canal oblique conduit à une antichambre qui communique avec la chambre en granit contenant le sarcophage; les murs qui avoisinent le sarcophage sont décorés, chez Ouna, de ces ornements multicolores et de ces portes sculptées et peintes qui imitent la façade d'une maison. Les inscriptions sont destinées, de même que les tableaux des hypogées, à fournir au souverain défunt des provisions, à écarter loin de lui les serpents, les scorpions et les dieux malfaisants, à empêcher son âme de mourir; bref, nous y retrouvons tout ce que nous avons connu dans les chambres souterraines de l'époque de Nagadeh.

4. Sur les troubles qui ont éclaté après la mort de Ouna, voir Ed. Meyer (*Gesch. des Alten Aegypt.*, p. 132 et suiv.); Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 415).

5. Depuis qu'on a découvert la pyramide de Ouna, on a pris l'habitude de considérer le *Mastaba-el-Pharaouni* comme le tombeau du roi Atti. Cette admission ne repose cependant sur aucune preuve monumentale. On suppose que le monument appartenait à Atti par la raison que ce roi est le seul de la famille dont on n'a pas encore

reconnu le tombeau. Voir Maspero (*loc. cit.*, p. 415, note 6). Mais si l'on prend en considération, que la plupart des blocs de Mastaba-el-Pharaouni portent le cartouche de Ouna et que tous les rois étrangers qui ont adopté les idées religieuses des Kémito-Coushites, ont adopté également le double ensevelissement en honneur chez eux, on aura plus de droit, il nous semble, de considérer ce monument comme appartenant également à Ouna.

6. La pyramide de Teta est exactement pareille à celle de Ouna, mais elle a souffert davantage des destructeurs. Les textes qui en recouvrent les murs montrent la décroissance de la grandeur de l'écriture, comparée à celle de Ouna: changement qui alla en augmentant jusqu'aux petits hiéroglyphes de Pepi. Les sujets sont religieux et d'un rituel moins précis que sous Ouna, quoique plusieurs passages restent identiques. Voir Maspero (*Recueil de trav.*, vol. V, 1).

7. Le passage de l'inscription funéraire de Teta concernant ses exploits contre les *Ha-neb-u* a été cité ci-devant, p. XVIII.

8. Voir Manéthon, *apud Africanus* « Ὀθόης ἔτη λ', ὃς ὑπὸ δορυφόρων ἀνῃρέθη. »

9. Cette magnifique statue de Pepi de même que celle de son fils Métésouphis ont été découvertes en 1898, par M. Quibele, à Hiéraconpolis, dans les ruines d'un temple construit par Usertesen III, non loin d'un sanctuaire élevé par un roi de la VI° dynastie, très probablement Pepi. Actuellement ces deux statues sont exposées dans le musée de Gizeh, dans la salle affectée aux rois et aux monuments de la VI° dynastie.

10. Sur le bas-relief représentant le roi Hossi, voir ci-devant, p. 137 et 156.

11. La momie en question fut découverte dans une des pyramides de Saqqârah. Elle est actuellement exposée sous verre, dans le musée de Gizeh, et très bien reproduite dans l'*Histoire* de M. Maspero, p. 435.

12. Voir Pline (*Hist. naturelle*, XXXVI, 8, 67).

13. Les inscriptions de Hammamat nous informent qu'au temps de Pepi on célébrait en Égypte, tous les trente ans, une fête en l'honneur de Set. Voir Petrie (*Hist. of Egypt.*, p. 53). La seule chose que nous savons sur cette fête est qu'on la célébrait une semaine après la levée de Sirius; elle était par conséquent une fête héliaque, très probablement analogue à celle décrite par Hérodote sous le nom de Λυχνοκαΐα. Voir ci-devant, p. 129.

14. Dans les textes antérieurs à la VI° dynastie, le mort est toujours assimilé à Osiris, tandis que dans les textes postérieurs à Pepi on le désigne sous le nom de « *reposé en Râ* ». Voir Ed. Meyer (*Gesch. des Alterthums*, p. 111).

15. Plusieurs faits attestent cette usurpation. La nature tout à fait religieuse de ses inscriptions; le fait que le sarcophage actuellement

existant dans la pyramide est en granit, tandis que celui qu'Ouni a construit pour Pepi était en calcaire; et en dernier lieu, l'existence dans les endroits, où les anciennes inscriptions n'ont été que grattées, du nom et du cartouche de Mirenra, tandis que partout ailleurs on ne rencontre que celui de Pepi. Voir Wiedemann (*Aegypt. Geschichte*, p. 210).

16. Le passage du texte de la pyramide de Pepi concernant ses exploits contre les Ha-neb-u a été donné ci-devant, p. XVIII.

17. L'inscription funéraire de Ouni, qui est le monument principal du règne de Pepi, fut découverte par Mariette dans la nécropole d'Abydos, d'où elle fut transférée au musée de Boulaq (Voir Mariette, *Notice des principaux monuments*, 1876, p. 280). Publiée et analysée par de Rougé, elle fut traduite ensuite par Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, t. I, p. 419), par Brugsch (*Geschicht. Aegypt.*, p. 95-102), et par d'autres.

18. Sous le nom d'*île du Nord*, il faudrait peut-être entendre cette grande étendue du sol sablonneux qui fait l'angle nord-est de la Basse-Égypte (le nome Sethroite du temps des Ptolémées), à laquelle les Arabes appliquent jusqu'à nos jours le nom de « *Gezireh* ». Entre cette localité et Tephenat, les Δάφναι des auteurs grecs, se trouve le seul chemin conduisant en Syrie, et sur lequel dans l'antiquité s'élevaient les forteresses destinées à en dominer le passage et dont les plus importantes étaient celles de Snefrou et de Im-hotpou.

19. D'après l'inscription de Ouni, le pays de Tiba était situé au nord de celui d'Haroushas, ce qui nous oblige à l'identifier avec le pays de Tyriens. Il est même très probable que la version Tiba soit une leçon erronée de Tira.

20. Le nom de Harou-shaou se laisse facilement comprendre comme un composé de Harou et de Shasu, les deux peuples voisins de la Syrie qui, dans leurs démêlés avec les Égyptiens, allaient constamment ensemble.

21. Telle est aussi l'opinion de Chabas (*Études sur l'antiquité historique*), de Krall (*Aegypt. zeitschrift*, 1879, p. 65), et de plusieurs autres.

22. Voir ci-devant, p. 222, not. 48.

23. Sur les mastabas nouvellement découverts de l'époque de Pepi, voir Loret (*Compte rendu des travaux* de l'année) dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1899.

24. Sur le rôle que ce nain a joué dans la cour des successeurs immédiats de Pepi, voir Schapparelli (*una tomba, Egeziana inedita della VIe Dynastia*) et Maspero (*Études de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, t. II, p. 427).

25. Le suicide par l'oxyde de carbone était donc connu, dès la plus haute antiquité. Mais, faute de chambres fermant hermétiquement, il ne pouvait être utilisé que par les princes et par les rois.

26. Voir Herod., II, et Wiedemann (*Herodot's Zweits Berch.* p. 399-400).

27. Voir F. Petrie (*Hist. of. Egypt.*, p. 57 et suiv.).

28. Voir Maspero (*Hist. des peuples d'Orient*, I, p. 442).

29. Le nom double *Nefer-Kara Neb-bi* ou *Nefer-Kara. Nebi* figure sous la première forme sur la table d'Abydos, sous la seconde sur un scarabée de la collection du docteur Grant-Bey; celui de *Nefer-Ha-neb* se lit sur trois scarabées symétriques, dont l'un est au Musée britannique, le deuxième au Louvre et le troisième dans la collection de F. Petrie. Ces scarabées sont tous reproduits dans l'*Hist. of Egypt.* de ce dernier égyptologue, p. 113, n[os] 62, 63, 64. Il faudrait remarquer cependant que la branche de lotus, le caractère donnant la syllabe *Ha* s'y présente sous des formes de plus en plus réduites (*cursives*), tandis que sur celui qui nous appartient, ce caractère a sa forme primitive. Le caractère qui donne la première partie du nom propre, *Nefer*, y est également très bien conservé, tandis que celui qui est de l'autre côté de la branche de lotus, et qui devait donner la fin de ce nom se trouve dans un état qui ne permet pas d'en établir la valeur. Deux autres scarabées, tout à fait du genre du mien, se trouvent dans la collection du musée de Gizeh (Rayon Y^3, ligne 1[re], le cinquième à droite, et ligne 9, le dernier à gauche), mais tandis que sur l'un les caractères donnant le nom propre sont abîmés, on ne voit sur l'autre que la branche de lotus et la corbeille. On dirait que la pièce est inachevée.

30. C'est ainsi qu'Amenhotep III, de même que le général Iy ont été successivement surnommés « *Satti* », l'un pour avoir écrasé dans leur pays les Satti, l'autre pour avoir pu les repousser du sol égyptien. (Lepsius, Denkmäler, III, 71), cité par Max Müller (*Asien und Europa*, p. 126).

CHAPITRE VIII

LES ROIS HÉRACLÉOPOLITAINS

Leur origine et leur rôle.

Nous venons de voir dans quelles circonstances les rois de la VIII[e] dynastie, les successeurs de Teti et de Pepi, ont été amenés à se retirer de Memphis dans la Thébaïde, laissant leurs voisins, les Haroushas de la Syrie, s'installer en maîtres dans leur pays[1].

L'Égypte se trouva alors divisée en deux États : l'État du Sud, ayant pour capitale Thèbes, et l'État du Nord, dont les rois choisirent pour résidence Hâkhin-Souten, ville forte de l'Heptanomide, l'Héracléopolis des Grecs, ce qui leur a valu le nom d'*Héracléopolitains*[2].

Il n'y a pas de doute que le gros de cette invasion se trouvait constitué des peuples de la Syrie : les Amu, les Shasu et les Hanebu; mais ce serait une erreur de croire que les rois qui ont régné sur eux étaient de la même origine. Tout porte à croire, au contraire, que c'étaient des conquérants de date récente, venus, comme les Kassites et les Sargonides, des steppes de la Tatarie, et qu'ils avaient chassé devant eux les peuples qu'ils avaient rencontrés dans la Syrie. Sous plus d'un rapport, ces rois ressemblaient à ceux de la IV[e] et de la V[e] dynastie, et quoique différents, leurs types conservaient encore le caractère mongol.

A en juger par leurs statues en granit, découvertes par Mariette à Tanis, ces rois étaient de deux types. Les uns avaient la taille élevée, les épaules rétrécies, la tête et le

visage allongés, le front large, les yeux fendus en amande, le nez aquilin, les traits du visage anguleux; les autres étaient des courtauds trapus, la tête volumineuse et ronde, le front large, le visage court et aplati, le nez gros, épaté, les lèvres charnues, les yeux grands, souvent garnis du *pli périorbital* propre aux Kassites[3], les procés surcilières très développés. Les rois du dernier type portaient une calotte conique très élevée, ou un casque carré aussi volumineux et assez semblable au shako du premier Empire, très probablement pour remédier à leur défaut de taille[4]. Or, ces deux types qu'on constate sur les statues et les bustes humains de cette époque se rencontrent encore de nos jours parmi les habitants des bords du lac de Memzalès ; ce qui prouve que ces deux races d'homme ont séjourné là pendant très longtemps[5].

Comme ceux de la IVe dynastie, les rois Héracléopolitains étaient de grands constructeurs, mais leurs constructions étaient d'un tout autre genre. Ils aimaient à donner à leurs statues le corps et la physionomie des bêtes fauves (Sphinx) ; au lieu des pyramides ils se creusaient de vastes tombes dans le roc qu'ils transformaient également en Sphinx; leurs palais étaient de véritables labyrinthes, leurs canaux avaient la largeur du Nil, leurs réservoirs étaient capables à suppléer à une inondation manquée. Mais contrairement à ce que nous avons constaté pour les rois de la IVe dynastie, les rois Héracléopolitains n'ont jamais sympathisé avec les Égyptiens. Tant qu'ils restèrent dans leur pays ils y firent tyranniquement la guerre, et on peut dire sans crainte que sous leur règne, les Égyptiens furent écrasés à leur tour par la corvée. Aussi, lorsque trois siècles plus tard ceux-ci parvinrent à les chasser de leur pays, ils exercèrent sur eux des représailles terribles. Ils brisèrent leurs statues, firent disparaître leurs sanctuaires et leurs palais, détruisirent leurs œuvres, et ce qu'ils en ont conservé, comme étant d'utilité publique, ils l'ont rapporté faussement à leurs propres rois. C'est ainsi qu'ont été attribué à Amenemhat et à Usertesen des statues qui

IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET Cie



PARIS

57, RUE DE SEINE, 57

